

60

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LA SUISSE

PITTORESQUE

PAR

JULES GOURDAULT

TROISIÈME ÉDITION

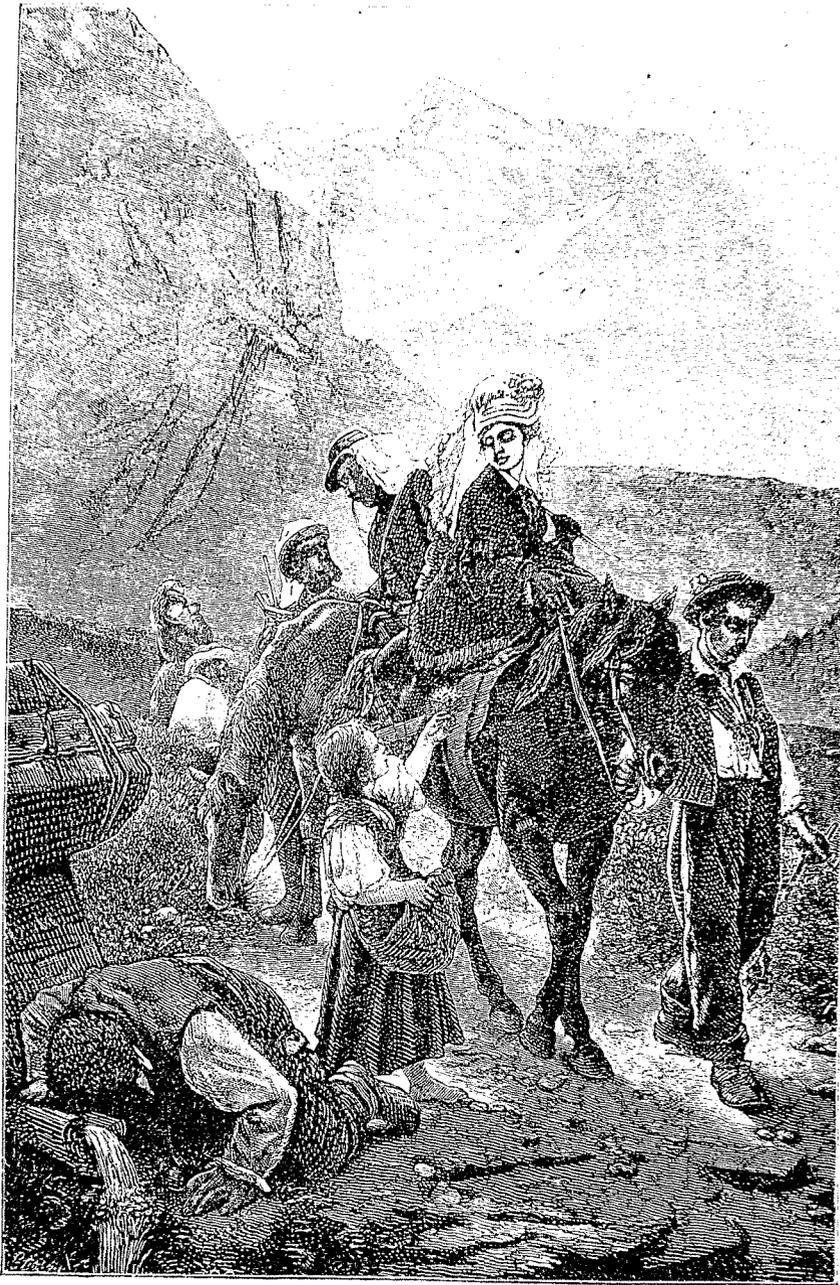
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

Droits de propriété et de traduction réservés



TOURISTES DANS L'OBBERLAND.

LA SUISSE

PITTORESQUE

CHAPITRE PREMIER

Aspect général du pays. — Genève et le Mont-Blanc. — Péripéties d'une ascension. — Caractère de la rive suisse du Léman. — Lausanne et Vevey. — La Dent du Midi et le défilé de Saint-Maurice en Valais.

La Suisse forme, au centre de l'Europe, une sorte de forteresse naturelle dont les grandes Alpes représentent la ligne de bastions principale. Le côté faible du pays, c'est le territoire ouvert qui s'étend en éventail au pied nord du massif alpestre et au sud du Jura, depuis le Léman jusqu'au lac de Constance, et qui, dans sa plus grande largeur, peut être franchi en une journée. Presque tous les chefs-lieux importants de la Suisse sont situés dans cette enceinte, que balayent à l'aise les courants d'air froid venant de l'Allemagne, et à laquelle on donne fort improprement le nom de *plateau*, car c'est une région bosselée, tourmentée au possible, où se dressent des collines et même des montagnes ayant jusqu'à mille mètres de hauteur.

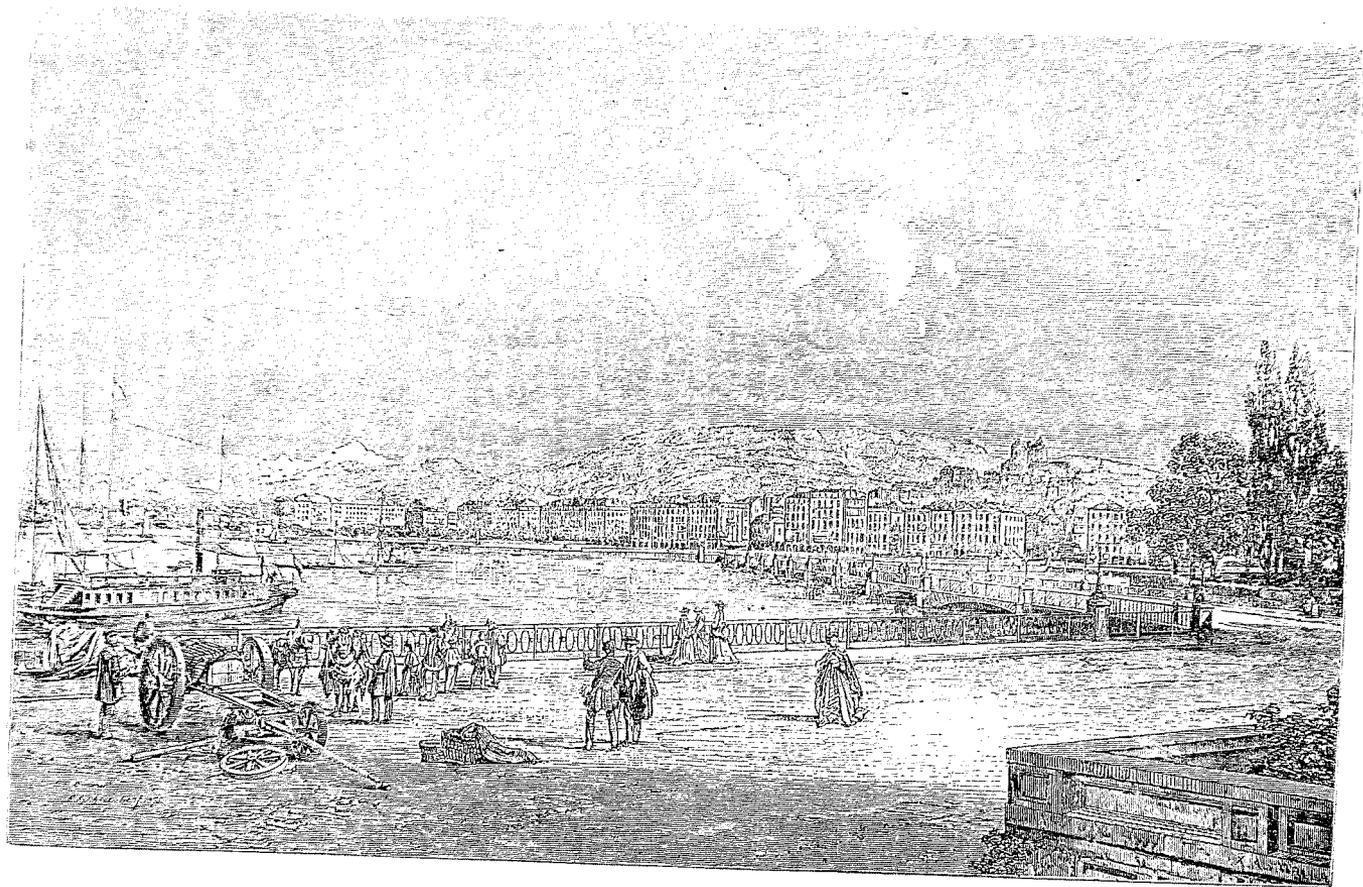
Par le mot *Alpes*, qui, étymologiquement, signifie « cimes blanches », on entend le vaste système de montagnes qui court, sur trois cents lieues de longueur en demi-cercle et une largeur variant de douze à soixante lieues, des frontières sud-orientales de la France à l'Adriatique. Les principales fractions de cette chaîne

qui appartiennent en propre à la Suisse sont : les Alpes pennines (canton du Valais), les Alpes bernoises, les Alpes centrales et les Alpes rhétiques (canton des Grisons). Le massif du Saint-Gothard en figure comme le nœud d'attache, bien qu'en réalité les divers reliefs se divisent en des groupes distincts, et projettent plus ou moins loin au cœur du pays des îlots détachés, sortes d'avant-postes de l'immense citadelle.

Lorsqu'on arrive en Suisse par Genève, les premières grandes cimes alpestres que l'on aperçoit des quais du Léman ne sont pas situées sur le sol helvétique. Ce fameux Mont-Blanc, par lequel le touriste français commence d'ordinaire sa série d'excursions, est en terre savoyarde. Il en est de même du Salève, auquel s'adosse la ville de Calvin, et de toutes les sommités qui s'échelonnent sur la rive méridionale du lac jusqu'à son extrémité supérieure, c'est-à-dire jusqu'à la plaine basse, limitrophe du Valais, où le Rhône limoneux et trouble entre dans le Léman pour en ressortir, clair et azuré, sous les ponts de Genève.

Il faut aller sur la rive suisse jusqu'à Nyon, pour commencer à discerner dans les brumes de l'est le haut relief des Alpes vaudoises et les contreforts du Moléson fribourgeois; puis, à partir de Lausanne, ces monts se détachent nettement aux regards. Quant au Jura, il recule de plus en plus au nord-ouest, et finit par disparaître entièrement de la scène, ainsi que le Mont-Blanc. La chaîne de hauteurs, couvertes de bois sombres ou de vignobles, qui accidente à gauche le paysage, c'est le Jorat, montagne à part, intermédiaire entre le Jura et le lac.

De l'antique Genève des Allobroges, l'histoire ne dit presque mot. César la nomme dans ses *Commentaires*, et c'est tout ce que nous en savons. Les Romains, si enthousiastes des voluptueux sites de la Campanie, ne paraissent pas avoir compris l'âpre beauté de la nature alpestre. Ils connaissaient cependant le massif des grands monts; certains passages furent de bonne heure pratiqués par eux : une voie conduisait à Arles par le mont Genève, une autre à Vienne

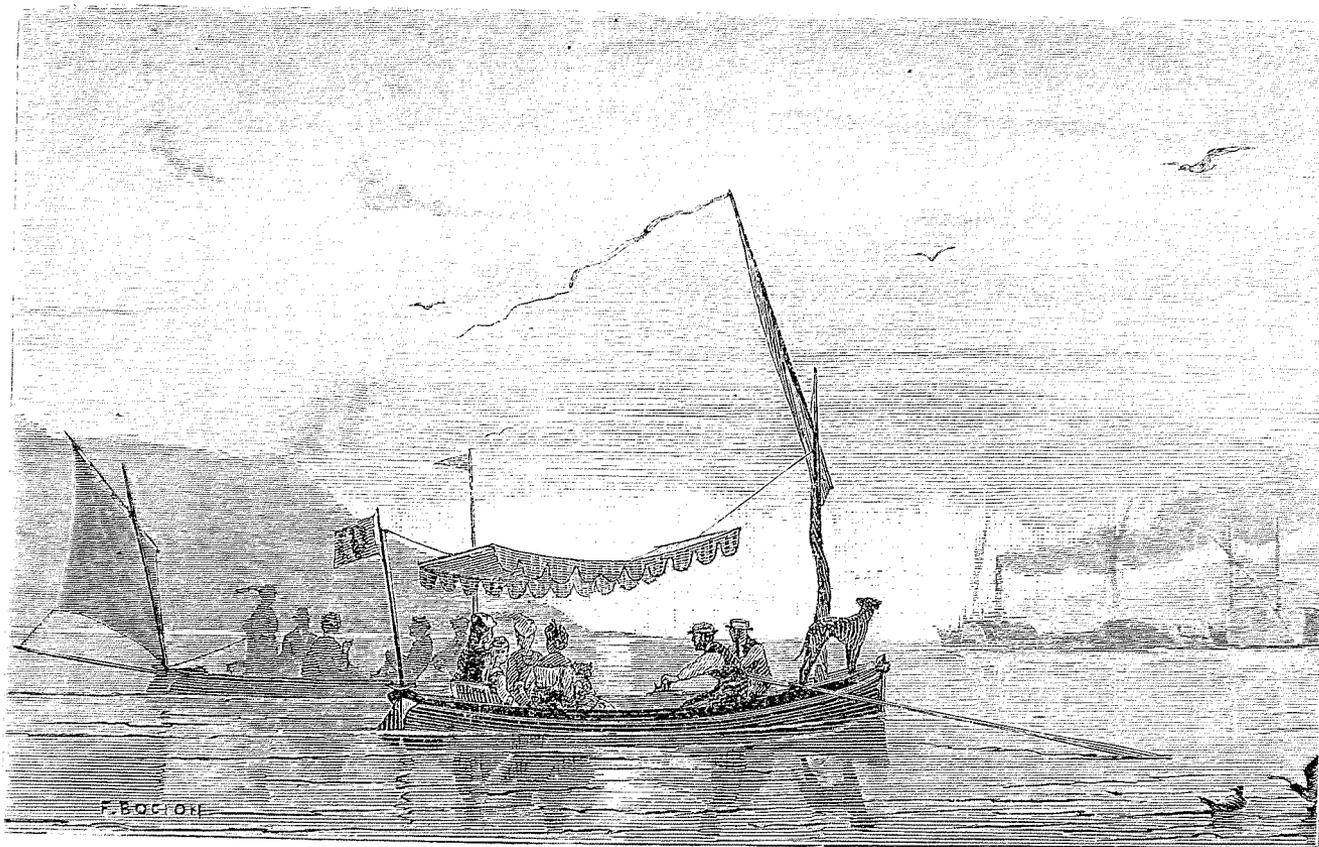


VUE DE GENÈVE.

en Dauphiné, par Aoste et le Saint-Bernard ; d'autres encore, plus à l'est, allaient vers Strasbourg, Worms, Mayence, Bregenz et Augsbourg. Ces routes, au premier siècle de notre ère, étaient déjà très suivies. C'étaient tantôt des militaires qui rejoignaient leurs quartiers aux frontières de la Germanie, tantôt des fonctionnaires impériaux qui se rendaient à leurs provinces, ou bien des négociants, de riches notables des régions du nord qui ne reculaient pas devant un long et pénible trajet pour visiter Rome, la cité maîtresse. Je ne parle ni des chefs d'armée, ni des voyageurs tels que l'historien grec Polybe ou le géographe Strabon ; mais tous n'avaient vu dans ces pays que d'affreux défilés (*sallus*). L'historien Tite-Live, le poète Claudien en parlent comme de pays inhospitaliers et sauvages. La plupart des grandes cimes n'avaient pas même encore de nom ; ni le Mont-Blanc, ni le Mont-Rose, ni aucun des sommets de l'Oberland bernois n'avaient d'existence géographique constatée.

Nous savons cependant par Virgile que les Romains estimaient fort le vin de Rhétie (canton des Grisons). Ils appréciaient également les fromages des Alpes, puisque l'empereur Antonin mourut d'en avoir trop mangé, ce qui hâta d'autant, dit un humoriste, l'avènement du philosophe Marc-Aurèle. Nous savons aussi que les pourvoyeurs des bonnes tables de l'époque ne manquaient pas d'envoyer chercher dans ces horribles solitudes mainte friandise qu'on ne trouvait pas dans les forêts du Latium, entre autres le coq de bruyère et la perdrix des neiges ; joignons-y chamois et bouquetins, gibier de choix destiné aux cirques.

Quant au Léman en particulier, les anciens ne le dépeignent pas sous une figure des plus gracieuses. L'auteur du poème des *Argonautes à la conquête de la Toison d'or*, le Grec Apollonius, qui, par parenthèse, considère le Rhin, le Pô et le Rhône comme trois branches d'un même fleuve, nous parle de ce dernier cours d'eau dans les termes les plus fantastiques. Le vaste lac (le Léman) dans lequel il se jette au sortir du bas Valais (anciennement le pays des Nantuates) ne portait alors d'autre nom que celui de « lac du désert », et les premiers voyageurs grecs qui avaient remonté les rives sauvages du Rhône, à partir de la Méditerranée, s'étaient sentis frappés de terreur en arrivant au gouffre étroit et profond où la torren-



SUR LE LAC, EN FACE DE COLOGNY.

tueuse rivière disparaît près de Bellegarde (département de l'Ain).

Malgré ses quais spacieux, ses magnifiques ponts et ses quartiers neufs aux constructions versicolores et monumentales, la Genève actuelle a conservé plus d'un relief curieux du passé. Tel est, par exemple, l'écheveau de vieilles rues qui entoure l'ex-cathédrale catholique de Saint-Pierre, devenue depuis le seizième siècle la grande basilique du protestantisme calviniste; telles sont aussi les rampes abruptes bordées de hautes maisons pleines de moisisures qui relient encore cette partie de la ville au quartier inférieur de la Madeleine; tel est enfin, au milieu du fleuve, entre le quai des Bergues et la place de Bel-Air, cet étrange quartier de l'île, par lequel on accède au faubourg Saint-Gervais, centre des ateliers bruyants et de la moderne industrie horlogère.

Mais des antiques murs d'enceinte, que hérissaient toutes sortes de tours, de herses et de ponts-levis, et où veillait nuit et jour le guet, il ne reste plus que l'emplacement; après avoir été la ville peut-être la plus close de l'Europe, Genève en est aujourd'hui la plus ouverte. Aussi quelle serait la surprise d'un Genevois du vieux temps, si, revenant d'aventure au monde, par un jour d'été, sur les hauteurs de Coligny ou de la Bâtie, il apercevait à ses pieds cette cité rajeunie qui accueille maintenant sans murailles ni poternes les pacifiques caravanes des promeneurs, et où résonnent tous les idiomes de la terre. En vain, le soir, à l'heure où jadis retentissait le couvre-feu et où l'on fermait soigneusement les portes, de crainte d'un sournois coup de main des soldats de Savoie, il épierait autour de lui quelqu'un de ces bruits de guerre familiers autrefois à son oreille; il ne percevrait que le murmure affairé ou joyeux de soixante-dix mille citoyens prolongeant aux modernes clartés du gaz les travaux ou les plaisirs d'une journée trop courte à leur gré. En deçà même des tours vénérables de Saint-Pierre, il n'entendrait que l'aboi saccadé du chien de garde, la chanson insouciant du paysan qui regagne avec sa sacoch l'alpe verte où est son chalet, peut-être aussi là-bas, vers la frontière de France, la traînante mélodie d'une cloche de village, ou bien, à l'opposite du « petit lac », sur les hauteurs de Saint-Gervais, le sifflet strident d'une locomotive, cheval de feu toujours emporté, dans lequel les gens de son

siècle, et lui tout le premier, n'eussent voulu voir sans doute qu'œuvre de sorcellerie.

III

Bien que le Mont-Blanc, je le répète, ne soit pas en Suisse, il est impossible de parler de Genève sans dire au moins un mot de Chamonix.

Il y a deux façons d'aller de Genève à Chamonix : l'une, toute simple, qui est de suivre les bords de l'Arve, ce limoneux affluent du Rhône; l'autre, plus compliquée, qui est de pousser jusqu'à Saint-Gervais pour y franchir le col de Voza ou celui de la Forclaz savoyarde; mais, dans l'un et l'autre cas, il faut passer par Sallanches. Sallanches est une toute petite ville qui avait autrefois des rues exagérément vieilles, étroites et tortueuses; aujourd'hui, c'est bien différent : Sallanches a des rues trop larges, trop régulières et trop neuves; tout en pierres du reste, à cause du feu, qui, par une belle journée de printemps, n'a fait qu'une bouchée de l'ancienne ville de bois.

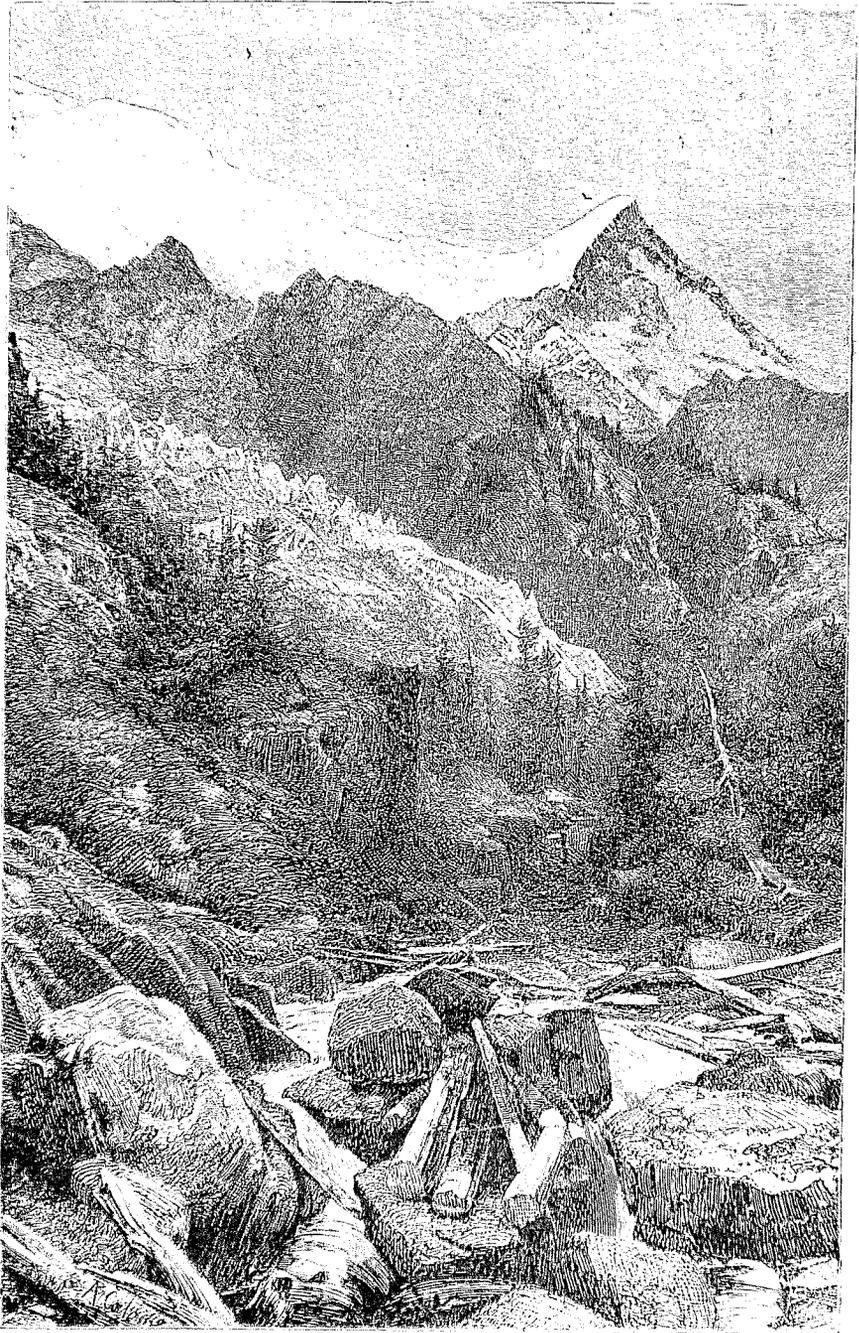
C'est de Sallanches que, par un ciel pur, le voyageur commence à jouir de la vue grandiose du Mont-Blanc, dont on ne perçoit, des quais nord de Genève, qu'un linéament indécis. A Sallanches, l'illusion d'optique est souvent telle, et l'arête hardie de l'Aiguille-Verte, par exemple, se détache parfois en contours si nets par-dessus l'enchevêtrement de pics, de dents, de dômes et de minarets, qu'on se croirait à deux ou trois kilomètres à peine de la chaîne, tandis qu'on en est à plus de cinq lieues.

Le nouveau chemin carrossable par le Châtelard, achevé seulement en 1870, laisse d'abord de l'autre côté de l'Arve l'ancienne route de Servoz, puis la rejoint pour la couper à la base des Montets, au-dessus du pont de Pelissier, que l'on aperçoit à ses pieds. Cet itinéraire est connu de milliers de touristes. La rivière, qu'on franchit ensuite à plusieurs reprises, écume au fond d'une gorge resserrée qui représente comme en raccourci le fameux passage du Splügen. En face, à travers les éclaircies d'une superbe forêt de conifères, scintillent les cimes neigeuses du Mont-Blanc; puis la

vallée de Chamonix s'ouvre aux regards du voyageur; à droite, le glacier de Taconnay, plus loin celui des Bossons, l'un et l'autre descendant de la grande montagne; à gauche, la chaîne du Brévent et des Aiguilles-Rouges.

La prospérité du pays date surtout de 1786, époque où le fameux guide Jacques Balmat, dont Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de voyage*, nous a si bien narré les hauts faits, monta le premier à la cime du Mont-Blanc. L'année suivante eut lieu l'ascension du célèbre Genevois de Saussure.

Depuis lors, d'après les archives, incomplètes d'ailleurs, de l'administration des Guides, six ou sept cents touristes, la plupart Anglais ou Américains, répartis en plus de trois cents caravanes distinctes, ont exécuté avec succès l'escalade réputée jadis si terrible. Sur ce nombre, peu de *grimpades* scientifiques : celles de MM. Martins, Bravais et Lepilleur, en 1844, et, plus récemment, celles du physicien Tyndall et du docteur Chauveau, de Lyon. Notons, comme détail curieux, que la première femme qui ait entrepris et mené à bien cette même ascension, en juillet 1809, est une simple servante chamoniarde, Maria Paradix, et la première étrangère, une Française, mademoiselle Henriette d'Angerville, en septembre 1838. Quant au menu fretin des touristes, dont le nombre n'est pas moindre de vingt mille par an, il se borne, — et il n'a pas tort, — aux innocentes et classiques excursions du Brévent, de la Flégère, du Montanvert et de la traversée de la Mer de Glace, avec retour par le chalet du Chaudeau, le glacier des Bois et la fameuse source de l'Arveyron. C'est qu'en effet il est bien rare que la perspective dont on jouit du haut du Mont-Blanc soit pleinement rémunératrice des peines et des fatigues qu'on s'est imposées; même par le plus beau temps, le plaisir et le profit de l'observation sont très gravement contrariés par le malaise physique dans lequel on tombe. Ce *mal des montagnes*, comme on l'appelle, est dû, — si l'on s'en rapporte aux conclusions les plus récentes de la science, — non pas à la trop grande raréfaction de l'air qu'on respire, mais à la tension démesurément faible de l'oxygène, lequel ne nourrit plus qu'insuffisamment les combustions intra-organiques; et c'est ainsi que vers l'altitude de 4000 mètres se produisent des phénomènes caractérisés d'asphyxie : lassitude extrême, nausées, hémorragies et éblouissements. Jacques Balmat,



LE GLACIER DES BOSSONS ET LE MONT-BLANC.

le conquérant de la grande montagne, a rendu le premier très nettement compte de ces sensations. Dès les Grands-Mulets (3 333 mètres), il en éprouva les symptômes : un mal de tête qui vous prend, dit-il, au haut du crâne, et vous descend jusqu'aux sourcils ; puis « un tas d'idées bêtes » qui vous envahissent l'esprit ; avec cela, de violents maux de cœur, une irrésistible envie de dormir ; il semble « qu'on n'ait plus de poumons et que la poitrine soit vide ». Le docteur Paccard, qui accompagnait Balmat dans son ascension, fut affecté à un tel point, qu'il en devint absolument inconscient. Quand le guide, qui, pour chercher la route du sommet, l'avait laissé en arrière assis sur la neige, revint lui annoncer qu'il avait enfin touché le but, le docteur accueillit la nouvelle avec une profonde indifférence ; il se contenta de demander « où il pourrait se coucher et dormir ». Il fallut que Balmat le prît « comme un enfant » et le portât pour ainsi dire à la cime, où, bien entendu, Paccard ne vit ni ne regarda rien. Ce fut la même chose à la descente jusqu'aux Grands-Mulets, où le pauvre docteur resta roulé dans une couverture « comme un poupard », à l'abri d'un rocher.

Je n'aborde pas ici le noir chapitre des accidents ; j'aurais peur de dévier jusqu'au nécrologe. J'aime mieux parler aux voyageurs de commune volée du plaisir serein et incontesté qu'on éprouve à suivre d'en bas, de la vallée même, les ascensions avec une lunette. Et, à ce propos, je me rappellerai toute ma vie ma première arrivée à Chamonix, il y a de cela déjà bien des années. C'était à la fin d'août, au moment où le soleil se couche. La vallée commençait à entrer dans l'ombre ; mais une resplendissante traînée de lumière éclairait encore toutes les sommités neigeuses, dont les dentelures se découpaient magnifiquement sur un ciel sans nuage. Ce n'était pas cette teinte unie de laiton ou ce pétilllement follet d'étincelles que l'œil y observe à midi ; c'était cette étrange coloration chaude, mêlée d'or, d'orange et de carmin, que, dans la Suisse allemande, on désigne d'un mot : *Alpenglûhen*, et qui fait le désespoir des peintres paysagistes. Tout en me promenant sans but, je m'étais élevé en arrière du village, sur les premières pentes du Brévent. C'est de là surtout que le Mont-Blanc commence d'être beau, car, de Chamonix même, il paraît un peu écrasé par les aiguilles secondaires plus proches de l'observateur. Comme je contempiais immobile la féerie de l'astre

fameuse journée: ce qui n'empêche que le Mont-Blanc paraissait pour l'heure assez disposé à mettre sa perruque, et, vous savez, c'est signe qu'il est de mauvaise humeur et qu'il ne faut pas s'y frotter.

» Au premier mouvement des milords, les gens qui s'y connaissent se dirent tout de suite: — Bon! voilà déjà qu'ils font des bêtises! — Cela voulait dire qu'ils ne prenaient pas la bonne direction; ils allaient un peu trop par là (le cantonnier me montrait l'ouest). Dame! vous comprenez, sur dix personnes qui montent là-haut, il y en a huit qui, au bout de cinq minutes de halte, ont perdu aux trois quarts la vue et la rate.

» Faut croire pourtant que mes individus reconnurent leur erreur, car on les vit qui cherchaient à se dégager du cul-de-sac. Mais voilà que pendant que la pelote exécute son diable de virement, le pied du dernier manque sur la glace, et, vlan! notre homme culbute, entraînant du coup les deux autres.

» En trois secondes, la file dégringole rien qu'en glissant sur un talus tout raide de sept cents et tant de pieds, le long de l'encolure du Maudit. En tombant, ils avaient fait boule avec la neige, et c'est là ce qui les sauva, vu que les tas entraînés par eux formèrent monticule au-devant de leurs pauvres corps vagabonds.

» C'est égal, cette façon peu chrétienne de dire adieu à la Calotte n'avait pas paru bien claire à beaucoup d'entre nous. — Il se passe quelque chose d'extraordinaire, se disait-on, et, pour sûr, il doit être arrivé un malheur à nos trois *fiérais*. — Oh! pour *fiérais*, m'est avis que ceux-là l'étaient!.....

« On attend un moment pour voir la suite; mais la pelote ne faisait plus mine de bouger. Alors il y en a qui prennent peur; sans plus hésiter, des guides se forment en caravane, — sept ou huit, si j'ai souvenance, — et partent au pas accéléré pour porter secours.

» Moi et les autres, nous regardons toujours. Au bout de vingt ou vingt-cinq minutes, je donne une tape au voisin: quelque chose a remué dans le tas tout noir; c'est un des hommes qui se lève. On le voit se démener, faire le télégraphe avec ses bras, et avoir l'air de frotter, ou plutôt de rosser ferme ses camarades. La friction met quelque temps à opérer; puis, tout à coup, un second corps remue à son tour.

» Figurez-vous — je l'ai su depuis — que le second frère, arrivé au terme de sa dégringolade, s'était tout bonnement endormi là comme une souche, et il avait fallu que l'autre, le frère aîné, qui n'avait été qu'étourdi, le boxât et le bourrât à la mode d'Angleterre pour le réveiller. Ainsi s'expliquaient les gesticulations auxquelles il s'était livré près de lui.

» Oui, mais j'apercevais, monsieur, quelque chose de pis au bout de ma lunette. Le troisième frère, lui, continuait de ne pas bouger. Les deux autres avaient beau le traîner, le soulever, le secouer, le battre comme grain, il retombait toujours, et s'il dormait, ce devait être d'un fameux sommeil.

» Je me souviens des moindres détails. Il était trois heures de l'après-midi quand les deux Écossais se remirent en route, laissant là le troisième Écossais. Cette fois, ils se dirigeaient contre les rochers des Petits-Mulets, à grand'peine, je vous assure, toujours liés ensemble par la corde. Le premier, qui paraissait le plus vigoureux ou le moins endommagé, taillait à chaque instant des pas dans la glace, et aidait l'autre, qui de temps en temps s'abattait, à y poser le pied. Enfin, après un travail dont vous ne pouvez avoir une idée, ils atteignirent l'endroit qu'ils voulaient, et là ils tombèrent tous deux comme une masse. Ils avaient mis près de deux heures à faire un chemin un peu moins long que celui qu'ils avaient si lestement parcouru en quelques secondes sur leur dorsale.

» Il était cinq heures du soir. Nos milords se trouvaient encore à trois mille six cents mètres de hauteur, par un froid du diable, et, qui plus est, sans couvertures et sans provisions.

» Nous nous demandions ce qu'ils allaient faire maintenant. S'ils se décidaient à passer la nuit sur les roches, autant valait pour eux se condamner à mort et s'exécuter mutuellement; l'engourdissement et — comment appelez-vous cela? — la congestion du cerveau, puis le sommeil final guettaient là nos deux voyageurs.

» D'un autre côté, se remettre en marche dans l'obscurité, sans même connaître la route à suivre, c'était aussi jouer mauvais jeu. Et pourtant ce dernier parti était encore, à notre opinion, le plus prudent qu'ils pussent prendre.

» Sans doute qu'ils furent de notre avis, car, un peu avant la tombée de la nuit, on remarqua qu'ils exécutaient un mouvement en

avant, toujours attachés, et se dirigeant, avec toutes sortes de précautions, vers le mur de la Côte. Là ils disparurent tout à fait, et ni lunettes ni prunelles de Chamoniards n'en purent discerner plus long. Il n'y avait qu'aux Grands-Mulets, — qu'ils avaient peut-être atteints dans la soirée, — qu'on pouvait savoir le joint des choses.

» Je vous laisse à penser, monsieur, si la nuit parut longue aux gens d'ici. Le lendemain matin, des messagers descendirent des Grands-Mulets, et alors nous connûmes l'exacte vérité. Les deux frères étaient effectivement arrivés au chalet vers les neuf heures du soir, non sans avoir glissé et roulé encore maintes fois sur les pentes. L'aîné était en bon point; mais le second était aveugle, — vous savez, la réverbération du soleil sur la glace et sur les névés... — Quant au troisième, celui qu'ils avaient là-haut si bravement secouru, ce n'était plus qu'un cadavre.

» La caravane de sauvetage était partie chercher le corps près de la cime. Malheureusement, le ciel, qui déjà menaçait, avait fini par se brouiller complètement. C'était un temps nuageux et neigeux; une neige fine, fine, fine.

» Midi se passe, et la caravane n'est pas de retour aux Grands-Mulets. La neige et le brouillard augmentent au point qu'on ne marche plus qu'à tâtons. Le soir vient, personne encore... Pour le coup, on n'y tient plus d'inquiétude. Voilà que l'homme du chalet là-haut, Couttet-Sylvain, se met à s'arracher les cheveux de désespérance. Y avait-il aussi du bon sens à jouer la vie d'une demi-douzaine de pères de famille pour un unique Anglais, et encore pour un Anglais gelé et trépassé, qui pouvait parfaitement attendre?

» Mais des jurons, des grincements et des poils de moins, tout cela, pour sûr, n'avance à rien. Il s'agit de voir où en sont les affaires. Et, par le flanc gauche, en avant, une deuxième caravane!

» Cette fois, il n'est plus question de messieurs en vacances, qui s'en sont allés, par manière d'ébat et de passe-temps, faire les *mirliflors* sur la Calotte; il s'agit de nos Chamoniards qui sont partis par charité pure, en croque-morts, à travers une bruine et un grésil à transir net deux cent mille démons.

» — Si ça continue, se disait-on, tout Chamonix ira là-haut; mais si personne n'en revient plus?...

» Tout à coup, vers huit heures du soir, voilà que la caravane du

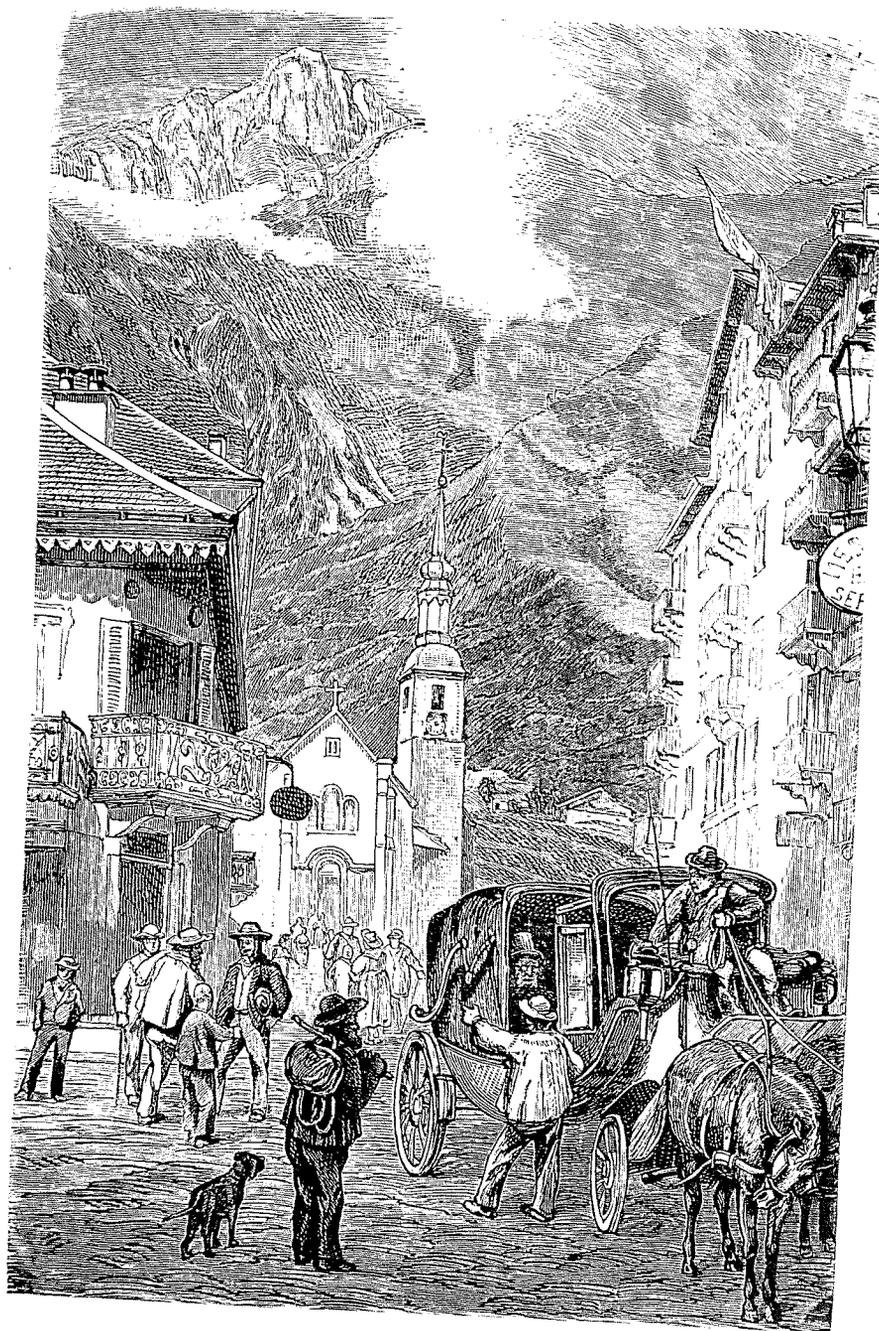
cadavre arrive aux Grands-Mulets, dévalant sur les pentes du Dôme comme une avalanche. Le pauvre corps, emmaillotté d'une couverture, suivait dans la neige à la façon d'un traîneau. Quelques instants après, la seconde caravane survenait à son tour. Toutes les deux s'étaient retrouvées là-haut; mais Dieu sait dans quelle situation. La première notamment avait failli choir dans un abîme, près du Corridor, en haut du glacier des Bossons, et deux des guides étaient presque aveugles.

» Et tout cela, fit le cantonnier en terminant, par la faute de deux au moins de ces messieurs d'Écosse, à qui leur mère avait pourtant, paraît-il, recommandé tout expressément le jeune frère, lors de leur départ pour nos pays. — Prenez garde, Young, avait-elle dit au plus vieux, c'est la première fois que votre cadet va dans les Alpes; pas d'imprudence!

» Mais, baste! Enfants qui veulent s'envoler n'écoutent quasi rien. Pas d'imprudence! M'est avis que la pauvre dame aurait aussi bien fait de siffler pour arrêter le vent! »

Sur ce mot de péroraison, l'homme me souhaita le bonsoir et reprit le chemin du plan de Fontanette, me laissant là, tout pensif, face à face avec le Mont-Blanc. Pendant le récit que m'avait fait l'honnête Chamoniard, la nuit n'avait cessé de tomber. A mesure que l'astre avait décliné de plus en plus, le flamboiement des plateaux de glace s'était éteint graduellement; l'ombre avait envahi les abîmes; les grands séracs s'étaient mis à pâlir l'un après l'autre. Seules, un moment, les plus hautes aiguilles brillèrent encore au-dessus des névés noircis; puis le dernier reflet rougeâtre disparut à son tour de la dernière cime, et alors la chaîne entière du Mont-Blanc, avec tout le monde environnant, se raidit ainsi qu'un cadavre.

Fut-ce l'effet de cette transition du jour aux ténèbres, ou bien l'impression lugubre qu'avait faite sur moi, qui n'étais alors qu'un novice, la narration de mon cantonnier? Je me sentis atteint d'une oppression singulière. Je voulus contempler de nouveau le relief noueux des montagnes. Ah! combien cette fois ces masses énormes me parurent sinistres! Quelques secondes durant, j'eus comme une sorte de vertige qui m'ôta le sens des réalités. Je me crus devenu, moi aussi, la proie du chaos; il me sembla que je m'étais oublié,



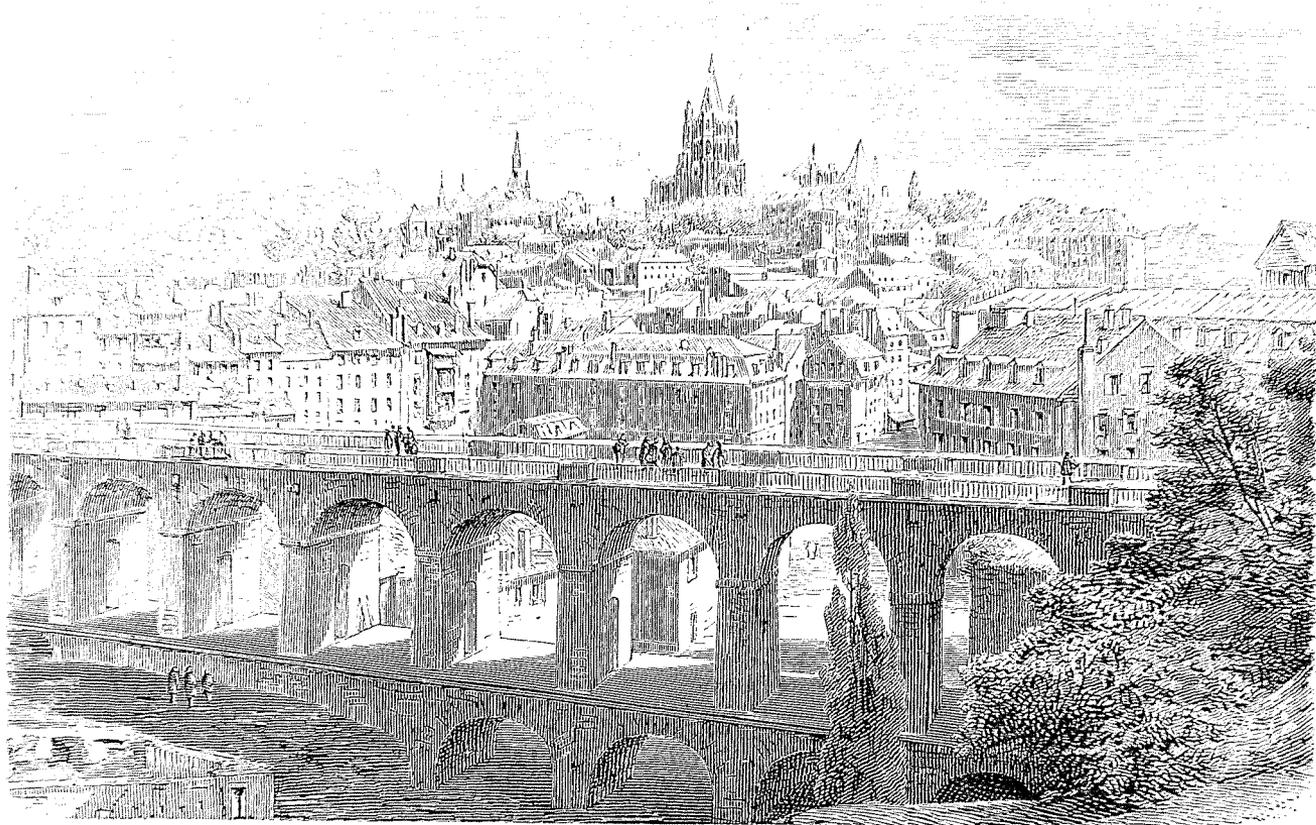
A CHAMONIX.

sans guide, et même sans chapeau, sur l'homicide Calotte du Maudit et que la nuit, l'affreuse nuit, venait de m'y surprendre. Le tintement d'une cloche qui se mit à sonner sous moi me fit choir à temps de ces hauteurs, où, loin de trouver la sérénité, je côtoyais de près la folie. Mes yeux se reportèrent vers la vallée où Chamonix était assis, et une tiède ondée me revint au cœur. Le Mont-Blanc, c'était la mort, l'immobilité, le silence, avec tous leurs frissonnements et leurs épouvantes; mais Chamonix, c'était le mouvement, c'était la vie avec ses mille bruits. Aussi de quel pas joyeux et précipité je me mets à redescendre vers le village! A mesure que je m'en rapproche, je vois les fenêtres qui s'éclairent, j'entends les chiens qui aboient, l'Arve qui mugit, puis la voix des commères qui jasant assises devant les portes, puis le piétinement confus des touristes qui rentrent avec leurs guides. Enfin, me voici arrivé, j'aperçois là-bas mon hôtel; j'aspire avec le souffle du soir les senteurs de cuisine qui s'en échappent... Quelques minutes encore, ô lecteur, et, non content de humer le souper, je le dévorerais.

IV

Le petit canton dont Genève est le chef-lieu, et que, du milieu du pont du Mont-Blanc, on peut embrasser d'un regard circulaire, offre l'aspect riant d'un jardin. Au nord, dans l'entrelacement des menus coteaux qui se prolongent jusqu'à la muraille du Jura, on n'aperçoit qu'une succession de pelouses et de vergers. Au sud, les terrasses de Cologny s'enveloppent de leurs massifs d'ormes et de marrogniers; à côté, les Voirons étalent leurs prairies entremêlées de forêts et de champs cultivés; plus loin, voici le Salève, avec ses grises assises de calcaire; puis, tout là-bas à l'horizon, la triple sommité du Mont-Blanc, avec sa tenture d'éternels frimas.

La rive droite du lac, au sortir de Genève, n'est d'abord qu'une fraîche banlieue de villas, où tout a un air paisible et gracieux; c'est plutôt champêtre que rustique; mais, passé Versoix, point où commence le territoire du canton de Vaud, c'est-à-dire à deux lieues et quart de la ville, le paysage se transforme sensiblement. Il a



LAUSANNE, VUE PRISE DU GRAND PONT.

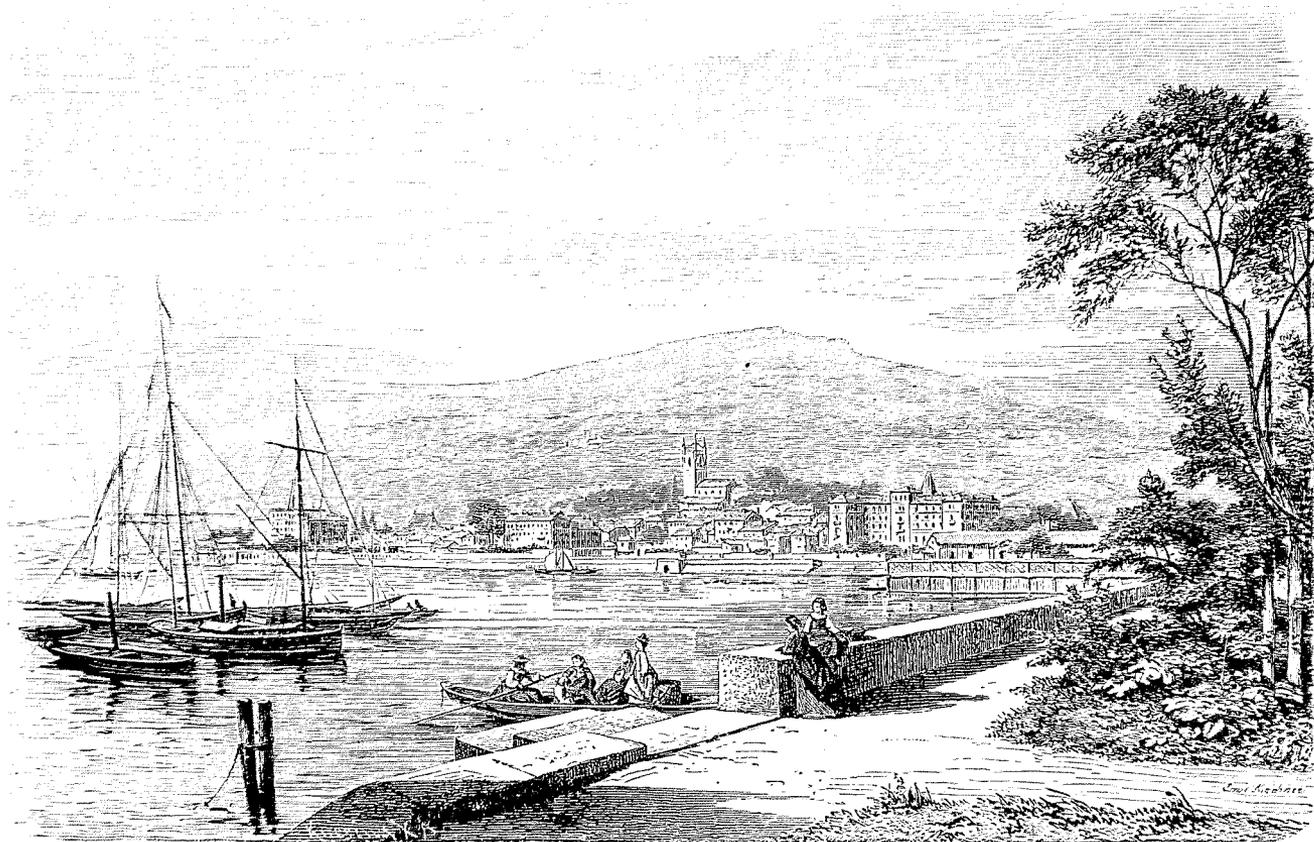
déjà des traits plus fermes; aux fantaisies du jardinage succèdent les sévérités de la grande culture. Au lieu de parcs, il y a des champs; au lieu de pelouses, des prés fourragers; au lieu de bosquets, des vignobles. Le sol, lui aussi, change d'aspect; ce n'est pas encore la sauvagerie de lignes des plans appuyés aux grandes montagnes; mais ce n'est déjà plus l'arrangement mignon des terrains de plaisance qui précèdent.

En même temps, le lac, jusque-là très étroit, s'élargit jusqu'à prendre l'aspect d'une mer, et décrit une courbe majestueuse au nord-est. Les vignes se multiplient de plus en plus, et bientôt, sur une haute croupe du Jorat, on aperçoit Lausanne et le clocher en forme de tiare de sa cathédrale.

Une vieille légende suisse raconte que le diable, ayant résolu de bâtir une ville au pays d'Appenzell, alla chercher un grand sac qu'il bourra de maisons de tout genre, mais que, le sac lui ayant crevé en route à l'épaule, les maisons en tombèrent et s'éparpillèrent au hasard par val et par mont. On dirait que c'est à un accident de ce genre que la ville de Lausanne doit son existence. Impossible d'imaginer un pêle-mêle plus singulier de constructions, et des sauts et ressauts de terrain aussi fantastiques.

La vieille capitale du canton de Vaud est plantée à tous les niveaux, partie sur les crêtes mouvementées de trois collines, partie dans les gorges béant à leurs pieds. Rues, terrasses et ruelles montent, enjambent, dégringolent à leur fantaisie. On a tenté tout ce qui était humainement possible pour relier ensemble ces plans divers; on a établi des voûtes et des rampes; on a lancé un pont gigantesque d'un coteau à un autre; mais, malgré l'équerre et le cordeau, ce coin de terre est demeuré rebelle aux lois vulgaires de la symétrie. Qui s'en plaint? ce n'est point le touriste. Avec sa belle végétation forestière, cette ville, formée de pièces et de morceaux, offre au regard un attrait sans pareil. Vers le sud, elle domine, à plus de 140 mètres de haut, le croissant majestueux du Léman; en face d'elle, sur la côte savoyarde, c'est-à-dire française, une cime altière, la Dent d'Oche, plonge sa pente abrupte dans les flots. A sa suite apparaît le massif des monts du Valais, confondus avec les Alpes vaudoises.

Par un beau soleil, la nappe azurée du lac dégage des feux

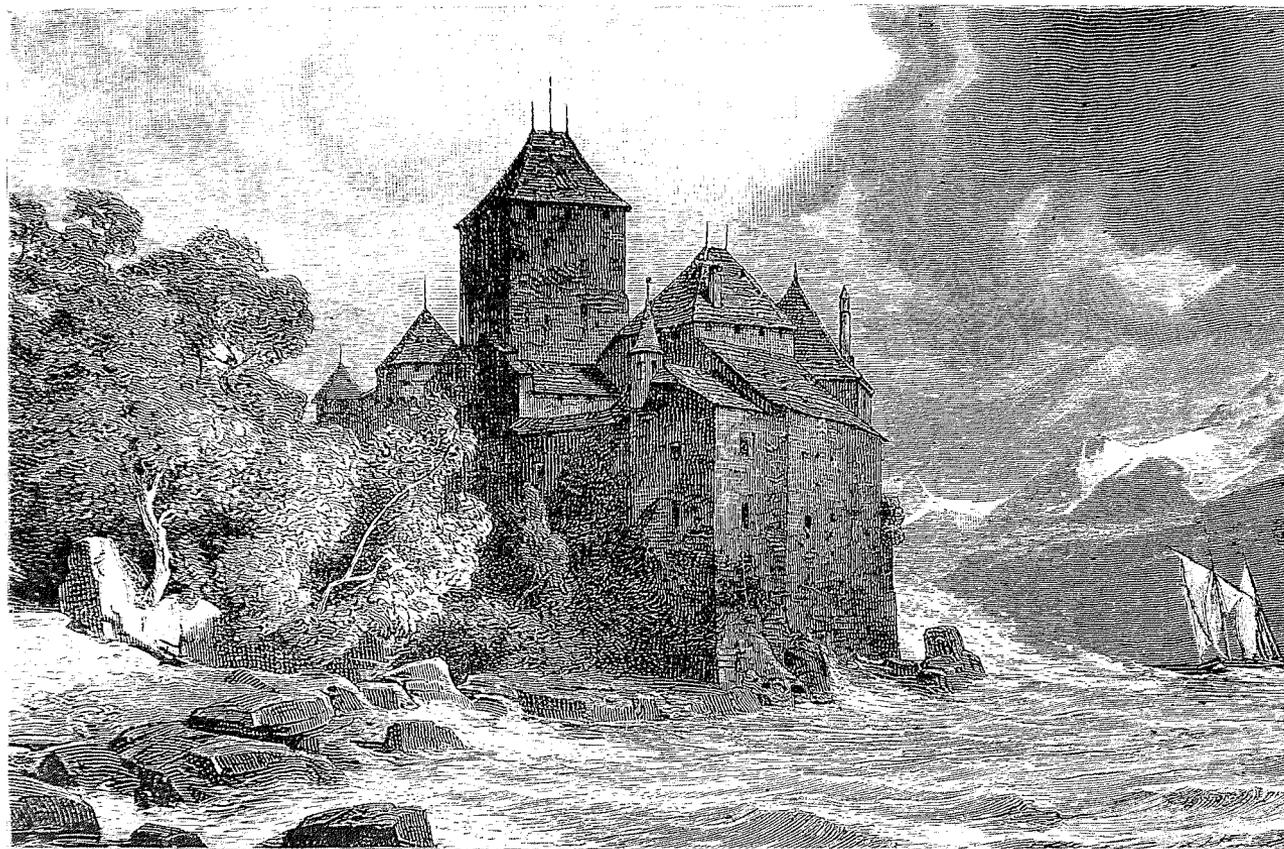


VEVEY.

éblouissants et reflète, à perte de vue, les hameaux et les promontoires. Si le ciel s'assombrit, la coupe lacustre n'en est que plus nette; elle s'encadre mieux et paraît se creuser davantage. La surface du bassin prend des teintes tour à tour fauves, laiteuses ou plombées qui, à mesure que les nuages s'amoncellent et couvrent les montagnes, se changent en une noirceur d'encre. Peu à peu les berges opposées s'effacent; le terrible vent qu'on nomme le *vaudaire* accourt du fond de l'horizon : le Léman alors ressemble à un océan courroucé qu'effleurent des troupes de mouettes effarées, jusqu'à ce que la tempête s'apaise et que les lourdes nuées se dissipent, pour laisser reparaitre le double azur du ciel et du lac.

La vraie richesse du canton de Vaud, ce sont ses vignes, qui produisent un certain nombre de crus excellents. Tel est, par exemple, entre Lausanne et Vevey, ce fameux vignoble de la Vaux, qui, sur une longueur de plus de trois lieues, s'accroche aux pentes escarpées du Jorat. Ses terrasses, admirables à voir, s'élèvent à plus de 250 mètres au-dessus du Léman. C'est à l'extrémité de cette croupe vineuse que se trouve la charmante ville de Vevey, une des stations d'hiver du haut lac. Regardez avec quelle ampleur se déploie ici la courbure des rivages! Au lieu d'expirer, comme à Genève, en un mince canal, le Léman décrit un majestueux golfe qu'assombrit le reflet des grandes cimes voisines. Et quel panorama imposant! Cette sommité brillante de glaces et de neiges, que vous apercevez tout là-bas, appartient à la Dent du Midi; c'en est la cime dite de l'est, la seule que vous puissiez voir d'ici. En face d'elle, se dresse la Dent de Morcles à la double crête. Entre les deux, par l'étroite brèche qui forme l'entrée du Valais, se dessine la pyramide du Catogne; puis, dans un lointain mystérieux, se montrent la corne du Dronaz et l'échine neigeuse du Vélan (groupe du grand Saint-Bernard). En deçà enfin, sur la gauche, sont les Diablerets aux pics toujours vacillants, et le massif touffu des Alpes vaudoises que domine la tête chauve du Grand Moveran.

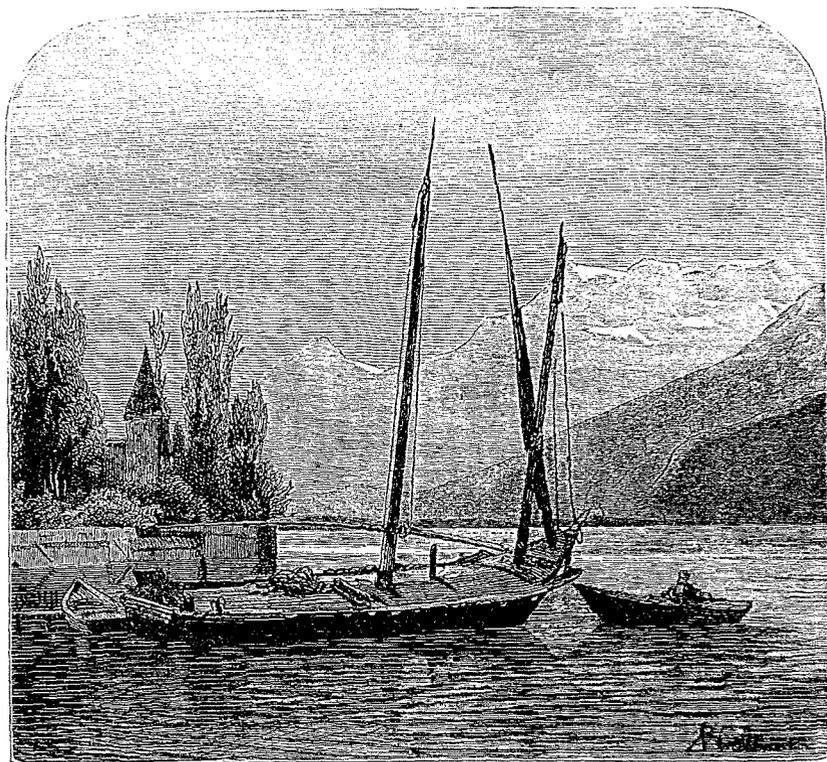
Approchons-nous de ce vestibule valaisan. Chemin faisant, au sortir des hameaux épars de Montreux, nous saluons l'antique château de Chillon, isolé sur son assise de rochers que pourlèchent les vagues murmurantes du Léman, profond ici de plus de deux cents mètres; ensuite nous arrivons à Villeneuve, pour prendre



CHATEAU DE CHILLON.

pieu dans la vallée du Rhône supérieur, jadis tout entière couverte par le fleuve, qui l'inonde encore quelquefois, transformant en autant d'îlots les habitations des prairies voisines.

A mesure que nous avançons vers Bex, la dernière bourgade vaudoise de ce côté, nous avons le plaisir de voir grandir de plus en



LA DENT DU MIDI, VUE DE VEVEY.

plus devant nous cette superbe Dent du Midi, dont nous n'apercevions, de Vevey, qu'un bastion. La voilà maintenant maîtresse de l'espace, et se détachant d'autant mieux à l'œil, qu'un sillon magnifiquement dessiné, le val d'Illicz, monte en circuit autour de ses flancs. La Dent de Morcles, qui lui fait face (on dirait de deux géants nez à nez), a projeté en travers de la vallée un immense éperon dont les aspérités ont depuis longtemps disparu sous un riche habillement de verdure. Ses autres contreforts se prolongent

en demi-cercle jusqu'à Saint-Maurice, où, se rencontrant avec le pied de la Dent du Midi, ils ferment brusquement la plaine.

On croirait, à distance, qu'il n'y a pas d'issue entre ces deux revers de montagnes hérissés de rocs et d'arbres sauvages; ce n'est qu'en s'approchant qu'on découvre soudain le pont d'une seule arche jeté sur l'abîme mugissant par lequel le Rhône s'échappe du Valais. Avec le tunnel creusé à droite au-dessous de la fameuse *grotte des Fées*, c'est l'unique passage qui s'offre au touriste; aussi jadis, aux époques troubles du moyen âge, suffisait-il de verrouiller le soir la poterne de ce pont de Saint-Maurice, pour intercepter complètement l'accès du grand défilé.

CHAPITRE II

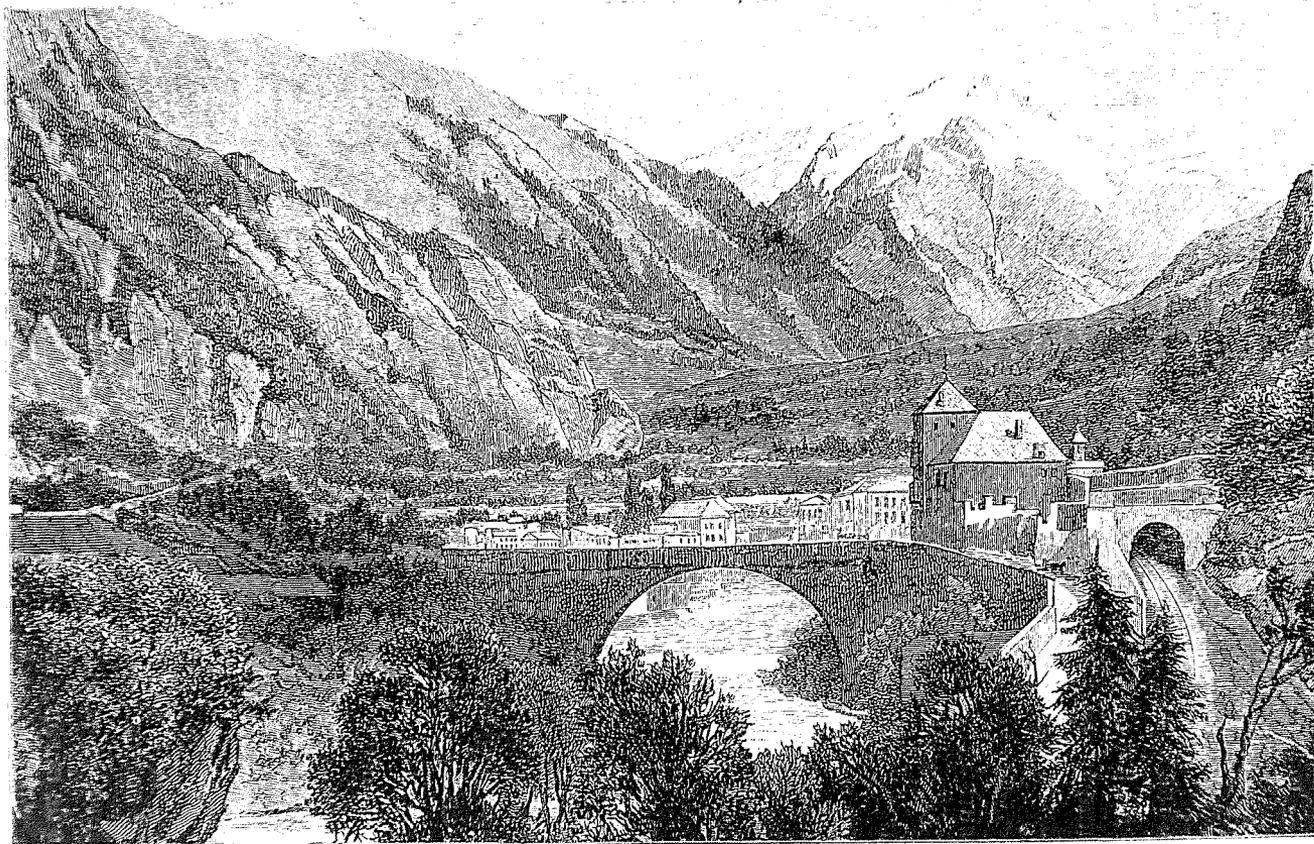
La cascade de Pissevache et les gorges du Trient. — Souvenirs d'un voyage d'inauguration. — Marligny. — La route du grand Saint-Bernard. — L'hospice. — Sion. — Une chasse au touriste sur le mont Valéria. — Zermatt et le Cervin. — Les phénomènes d'éboulement.

I

Étrange seuil d'un pays plus étrange encore ! Au sortir de la tortueuse rue du vieux bourg abbatial de Saint-Maurice, il semble qu'on soit séparé du monde, et comme prisonnier entre les murailles d'une forteresse. Derrière soi, l'éperon de Bex ; à gauche, la base abrupte de la Dent de Morcles ; à droite, une haute paroi encore plus à pic, où, à deux cents mètres d'élévation, apparaît, collé au rocher, un petit ermitage. Par-dessus cet escarpement pointe encore une des cimes glacées de la Dent du Midi ; mais, à quelques pas plus loin, la fière montagne s'éclipse momentanément ; on ne fait plus qu'en longer le pied sans en voir la tête. Par contre, la Dent de Morcles, sa rivale, reprend à gauche possession du ciel, fouille l'azur de ses crêtes déchiquetées, tandis qu'à l'horizon sud-est, le Catogne s'étale à son aise, pareil à une hotte renversée.

On va ainsi sur la route du Simplon, puis tout à coup on distingue à droite, au flanc de l'avant-mont, une énorme gerbe liquide qui se laisse choir d'une hauteur de soixante-cinq mètres : c'est la cascade de *Pissevache*, la cascade aux couleurs d'iris. De loin, ce n'est qu'un ondoisement silencieux de vapeurs qui flottent au souffle du vent ; de près, c'est un torrent furieux qui couvre tout de sa voix de tonnerre.

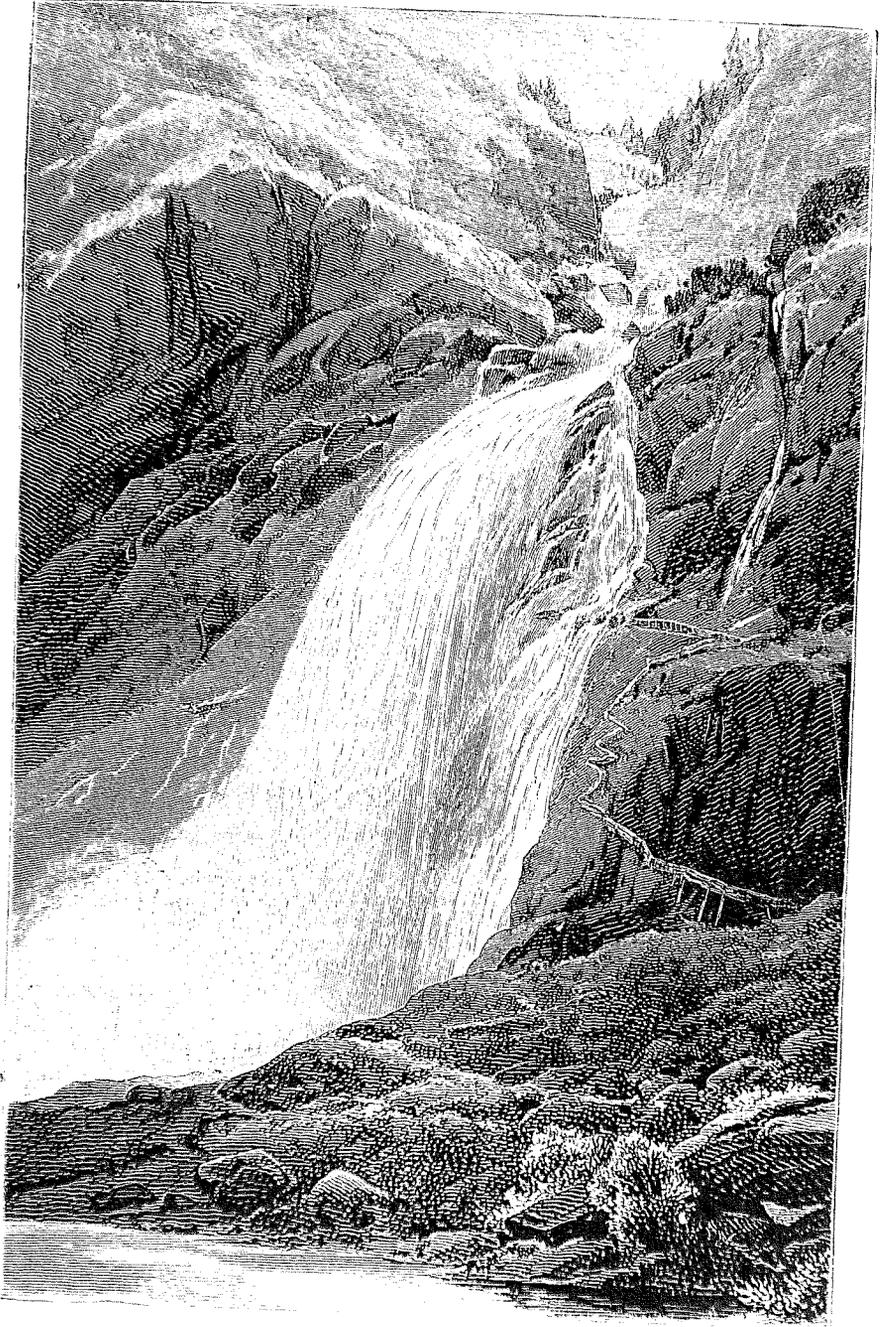
Il faut que je vous conte en deux mots l'histoire lamentable et vraie de la pauvre rivière qui vous arrive ici sur la tête, affublée du sobriquet trivial de *Pissevache*.



La Sallanche est son nom. Elle naît au monde, tout là-haut, des glaciers étincelants de la Dent du Midi, non loin de ce torrent de Saint-Barthélemy, qui cause de si terribles ravages. S'il est sur terre un ruisselet qui semblait voué tout d'abord à une destinée paisible et sereine, c'est à coup sûr celui-là. L'insouciance et la joie marquent ses premiers pas. Presque dès le berceau, il se voit accueilli par un petit lac où il s'oublie et se repose quelques instants. Comment en ressort-il ? C'est son secret. Toujours est-il qu'on le voit soudain reparaitre au bord de l'alpe de Salanfe ; et alors, quelle allégresse et quels ébats ! Avec quel plaisir il s'éparpille en filets jaseurs à travers le beau et solitaire pâturage ! Ce printemps de sa vie est la plus délicieuse des bucoliques ; les cimes revêches d'alentour regardent d'un air étonné le charmant cours d'eau qui susurre sous elles, et le bétail paissant de l'alpe boit avec reconnaissance à même ses ondes cristallines.

Mais bientôt la scène change. Au bout du pré se trouve un hérissément de hauts mamelons entre lesquels la Sallanche se voit contrainte de passer. Bien mince est la dépression, mais il n'y a point d'autre issue. Le *bach*, surpris, rallie bravement ses flots épars et s'engage par le défilé.

Tout d'abord, quoiqu'il ait grandi entre temps, il ne se trouve pas encore ici trop mal en point. L'espace sans doute est étroit, le site est moins hospitalier que plus haut, la pente du terrain oblige ses ondes à se presser davantage ; plus de doux sommeil dans les lacs, plus de flâneries musardes à travers prés ; mais une chose après tout console le ruisseau, adoucit sa mélancolie : c'est la fraîcheur du lieu. L'herbe y pousse odorante et drue ; aunes et saules y verdoient parmi les rochers. Quelquefois même le regard ami d'un montagnard gravissant l'imperceptible sentier latéral à travers buissons et rocailles salue furtivement au passage la riviérette égarée. Puis la déclivité s'accuse davantage ; une secrète inquiétude commencé à saisir le cours d'eau ; il voudrait bien, tout épeuré, se retenir sur la pente brutale où il se sent bondir plus que de raison ; une écume de mauvais augure blanchit la crête de ses flots. Vainement il se cabre en hennissant comme un cheval sauvage sous l'étreinte du dompteur ; il faut qu'il roule, roule quand même. En un clin d'œil il a épuisé toutes les formes con-



CASCADE DE PISSEVACHE.

SWITZERLAND.

nues et inconnues de la cascabelle, et le voilà tombé jusqu'aux étages inférieurs du mont.

Ici sa course folle s'interrompt un instant; de nouveaux pâtis, ceux de Van Haut, étalent leurs tapis de verdure entre des pans de roc : un jardinet sur les douves sombres d'une prison. Quelques chalets animent l'oasis; en mai et en août des bêtes y broutent, et la sonnerie de leurs clochettes se répercute par les gorges comme un tintement lointain d'*Angelus*. Ah! la douce hôtellerie pour le voyageur harassé! Ahasvérus, qui, bien avant nos grimpeurs d'alpes, a franchi, dit la légende, les sept Dents-de-Tsallen, — ainsi s'appellent les pics de la grande montagne, — a dû, à ce point de la descente, sentir terriblement hésiter son pied. — Marche! marche! lui a crié le maître invisible. De même, la Sallanche ne fait que traverser hâtivement les prés de Van Haut; sa destinée l'appelle ailleurs.

Avant qu'elle ait eu le temps de reprendre haleine, une horrible fissure, un escalier de rocs chaotiques l'a ressaisie. Cette fois elle se sent perdue, elle l'est en effet. Elle a beau se tordre, appeler, mugir avec les mille voix tonitruantes d'une avalanche printanière : l'immense abîme, la plaine du Rhône, est là devant elle tout béant.

Quelques cabrioles encore, et le joli cours d'eau, fils des hauts glaciers, arrive à l'endroit où le sol se dérobe et plonge tout à coup à pic dans la dépression, au grand émerveillement du touriste qui assiste d'en bas à son dernier saut. Ainsi mutilée, la pauvre Sallanche, par surcroît d'infortune, se voit confisquer une partie de ses flots pour faire tourner la roue d'un moulin; après quoi, à demi mourante, elle reprend tant bien que mal sa course à travers les vergers de Vernayaz, et s'en va enfin de l'autre côté de la voie ferrée s'engloutir au sein du Rhône écumeux.

C'est du même côté de la vallée, par delà la pittoresque montée de Salvan, aux trente-deux ponts et aux cent cascades, que s'ouvre cette fameuse gorge du Trient, dont Töpffer, l'écrivain genevois, se contente de mentionner discrètement les « ténébreux abîmes, inconnus aux regards de l'homme ». Ténébreux, ils le sont restés; inconnus, ils ne le sont plus. On a suspendu aux parois de la montagne, fendue perpendiculairement de la base au sommet, de segal-

ries scellées au rocher par des crampons de fer : travail gigantesque, qu'on a failli, à plusieurs reprises, laisser inachevé. Finalement, la constance humaine a vaincu. On va maintenant, sur les poutres tremblantes des passerelles, d'un bout à l'autre du noir corridor. La série des ponts aériens se déroule en serpentant, de manière à bien faire valoir les sauvages beautés de ce gouffre, où l'oreille est littéralement assourdie par le fracas des ondes mugissantes. Une étroite bande d'azur au-dessus de sa tête, c'est tout ce qu'on aperçoit du ciel; un arbre, une touffe de buissons frémissants à la crête du mur vertical, rappellent seuls au promeneur la souriante nature qui s'épanouit en dehors de l'abîme. Plus d'une fois on est obligé de courber le front ou de décrire une inflexion de l'échine pour éviter le heurt brutal d'un rocher en saillie. Enfin, on atteint l'extrémité du passage, fermé par une belle cascade au delà de laquelle la gorge, adoucissant ses aspects, se continue par un vallon profondément encaissé jusqu'aux huttes du petit village de Trient.

Après s'être ainsi promené dans les entrailles de la gorge, on se sent pris du désir de la voir d'en haut. C'est chose facile. De l'autre côté du pont jeté sur le Trient à sa sortie du défilé, se trouve un sentier caillouteux par lequel on escalade en vingt minutes l'éperon¹ qui s'avance ici dans la plaine du Rhône. Une fois en haut, quel émerveillement! Comment la nature suffit-elle à tant de contrastes? Qu'on se figure, dans l'encadrement le plus sauvage qu'on puisse rêver, une terrasse merveilleuse de végétation. De l'inextricable chaos de roches, dont on penserait ne jamais sortir, on débouche sans transition au milieu de prairies verdoyantes, d'ombrages touffus, entremêlés de champs cultivés : un groupe de huttes pittoresques anime l'oasis. Nul *livret-guide* ne mentionne, je crois, ce joli village, que ses habitants appellent Gueurs.

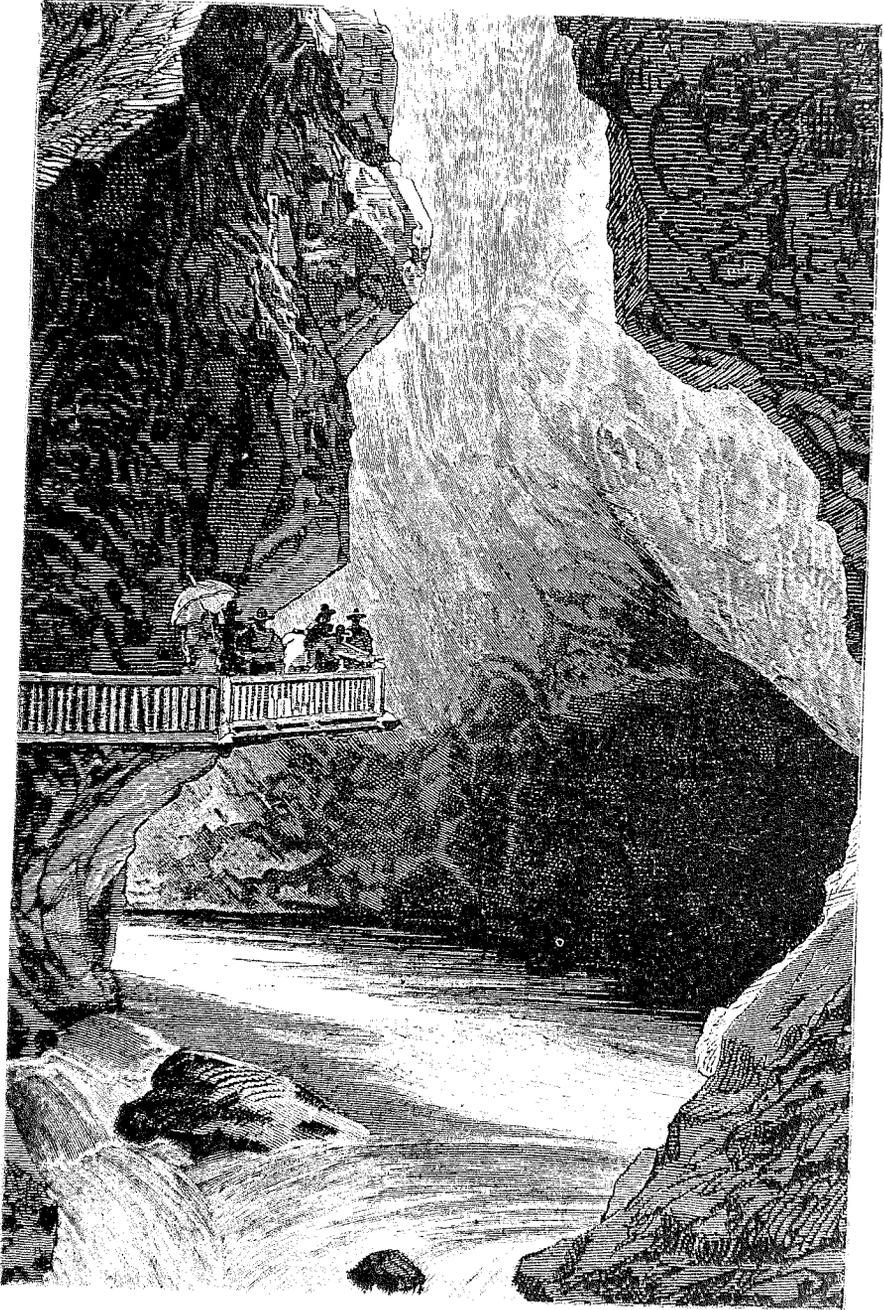
J'ai le souvenir d'une halte faite, au mois d'avril 1875, sur cette riante terrasse, dans la première hutte à main gauche en suivant le sentier frayé entre les longues herbes. La châtelaine de céans, après m'avoir obligeamment conduit jusqu'au revers du plateau, à l'endroit d'où l'on domine le micux l'abîme creusé par les eaux du Trient, m'eût volontiers, ce jour-là même, servi de guide pour

1. Il se nomme le mont du Far, en patois *Zerfa*.

faire, comme elle disait, le « tour par Salvan » ; par malheur, elle se trouvait avoir chez elle pour l'instant « un maître », — un gaillard cordonnier, — lequel expédiait réglément ses quatre repas. Le moyen, ne fût-ce qu'une matinée, de fausser compagnie à un tel mangeur ? L'affaire fut donc remise au dimanche, « après la messe », condition formelle et *sine qua non* ; mais, ce dimanche et les jours suivants, la pluie tomba sans discontinuer ; un véritable déluge inonda toute la plaine du Rhône et me retint mélancoliquement prisonnier dans le petit hôtel du Simplon à Saint-Maurice. Quand le soleil eut reparu, je regagnai la terrasse de Gueurs et courus à la petite cabane. Cette fois, je la trouvai close. Le « maître » s'en était allé planter quelque part ailleurs ses instables pénates d'ouvrier nomade. Quant à la maîtresse, elle était partie pour un bien autre voyage. Vainement j'explorai les environs pour la rencontrer. La pauvre bonne femme était morte tout subitement, le dimanche qu'elle m'avait fixé, entre la messe et les vêpres.

Quand je suis venu pour la première fois à Martigny, il y a de cela une quinzaine d'années, c'était aux frais de l'ancienne compagnie du Simplon. Partis de Genève le matin sur un bateau à vapeur pavoisé aux triples couleurs de la France, de la Suisse et de l'Italie, nous avons employé le meilleur de notre journée à décrire de majestueux zigzags d'une rive à l'autre du Léman. Un magnifique soleil de juillet — il me semble que je n'ai plus revu semblable soleil — embrasait à droite les âpres cimes des grandes Alpes de la Savoie, tandis qu'à gauche il filtrait doucement sur les pentes ondulées du Jorat. La caravane nautique n'interrompait ses rires et ses clairs lazzis que pour écouter les accords d'un merveilleux ménestrel, récemment arrivé des plaines du Pô avec le dessein de chercher fortune à Paris. Je laisse à penser s'il plut des pièces, grosses et menues, dans la bourse de l'exécutant. Chacun de nous était enchanté de son personnage, et s'imaginait porter dans sa poche, caché aux plis de son mouchoir, le foret magique qui allait percer instantanément le ventre au Simplon.

Au Bouveret, nous trouvâmes prête à nous recevoir une longue file de wagons attelés d'une locomotive tout enguirlandée, et nous nous mîmes à remonter, le long des hauteurs de la rive gauche, la vallée supérieure du Rhône. Le train allait sans se presser, comme



GORGE DU FLENT

il convient à un train helvétique, qui est, par-dessus le marché, un train solennel d'inauguration. La nuit, qui tombe sensiblement plus vite en Valais que dans les plaines de la Beauce, eut bientôt étendu son crêpe sur ce convoi de privilégiés; mais la gaieté-générale continuait de lancer ses éclairs à l'intérieur des voitures. A chaque halte, nous descendions avec des allures de conquérants qui prennent possession d'un sol nouveau; à chaque halte aussi, les riverains du chemin ferré, hommes, femmes, enfants et bestiaux, nous attendaient à la barrière; et c'étaient des cris, des vivats, à faire choir un cent d'avalanches.

A partir de Saint-Maurice, — le tronçon de voie à inaugurer le lendemain allait de Sion à Sierre, — le train se délesta successivement. Les gîtes n'abondent pas dans le long défilé pennin; force était de répartir savamment entre les diverses hôtelleries de la route le contingent de l'expédition. Des billets de nuitée préparés d'avance y avaient pourvu. Je fus de ceux qui s'échouèrent à Martigny, entre les murailles massives d'un ancien cloître devenu aujourd'hui l'hôtel Grandmaison. J'y dormis, pour ma part, mieux que Condé la veille de Rocroi, car j'étais venu d'une seule traite des bords de la mer Océane à ceux du Léman, c'est-à-dire du Havre de Grâce à Genève.

Le jour suivant, de bon matin, on fut sur pied, et à midi tout le cortège était rallié à Sion. De Sion à Sierre, nouvelle marche triomphale, avec accompagnement de fanfares valaisanes. Le soir, banquet sur l'herbe au bord de la voie, vis-à-vis de l'endroit choisi pour la gare, laquelle, comme bien on pense, n'existait encore que sur le papier.

Ce banquet, en partie aux flambeaux, fut la pièce sérieuse du grand festival, et demeure aujourd'hui encore le point lumineux vers lequel convergent mes souvenirs. L'évêque de Sion, feu monseigneur de Preux — dont Dieu veuille avoir l'âme — l'honora de sa présence et de son appétit. Au dessert, alors que la voix trébuche et que la mémoire cède tant soit peu la place à l'inspiration, il y eut afflux de toasts et de discours. La brise nocturne en porta l'écho chevrotant jusque par delà le pont du Rhône dans les halliers mystérieux de la forêt de Finges.

A dîner bien repu, l'éloquence est un surcroît fin de volupté.

Vins de la France et du Valais, champagne pétillant et chaud malvoisie, si puissants déjà isolés, que ne pouvez-vous réunis! Les harangueurs avaient d'ailleurs pleine immunité; où le français faiblissait, le patois venait à la rescousse. A l'idiome romand du bas Valais, mélange inextricable de gaulois, de burgonde et de savoyard, succédait, ou réciproquement, le dialecte haut-valaisan à l'accent nasal; puis venait l'orateur du val d'Anniviers, ennemi juré de l's, en revanche amoureux fou du *ch* et du *z*. Par-dessus tout éclatait la trompette sonore et figaresque des discoureurs parisiens.

Pendant ces dits et redits sous le plafond étoilé du ciel, le temps vint de rentrer au gîte. La locomotive, toujours attifée, chauffa de-rechef au bas du talus, d'où se laissèrent dévaler pêle-mêle les convives à l'œil clignotant. Ce ne fut pas précisément le triomphe de l'ordre et de la discipline. Un notaire de Saint-Maurice, ou de Monthey, ou de Bex, — je ne sais plus lequel des trois, — se crut l'étoffe d'un mécanicien et monta d'emblée sur la machine; il fallut que les personnes de sens plus rassis s'ingéniassent à rajuster les choses en leurs joints. J'avais, pour mon compte, scellé un pacte d'amitié chaude avec un jeune avocat de Genève, plein de faconde et d'entrain, que je n'ai, Dieu me pardonne! revu de ma vie.

Entre moi et ce passé joyeux, les ans ont dressé leur écran sombre. Les grappes savoureuses repoussent toujours aux vignobles de Sierre et de Conthey, les rochers féconds de Sion n'ont point perdu leur flore italienne, le figuier d'Inde, l'agavé y déploient encore leur feuillage, le grenadier y pousse comme jadis ses fleurs rouges, le safran, l'argémone du Mexique continuent d'y croître à l'état sauvage sous les rayons d'un torride soleil; mais l'homme n'a point cette force éternelle de rajeunissement: d'année en année quelque ressort se détend ou se brise en lui; son cœur ne retrouve plus le bruyant tic tac d'autrefois; c'est le moulin dont les aubes s'engourdissent à mesure que le flot retire sa poussée.

Martigny est le grand *trivium* de la Suisse romande. On se rend de là par le col de Balme ou par la Tête-Noire à Chamonix, par le Simplon au lac Majeur, par le Grand Saint-Bernard et le val Ferret à Aoste, le chef-lieu du goître et du crétinisme. Aussi, à partir de juin. l'ex-Octodurum des Romains est-il encombré de touristes en

belle humeur qui deviennent aussitôt la proie d'une armée de guides et de muletiers. Ceux-ci ont leur quartier général sur la grande place plantée d'arbres où se dresse le beau buste de l'Helvétie par Courbet. De ce poste d'observation, ils ont barres sur tout arrivant, ils commandent au loin le marché.

Avec quel tressaillement de joie, après un chômage de six mois, ils voient apparaître en deçà du pont de la Dranse la première casquette blanche de touriste! Le plus souvent, cette casquette recouvre le chef d'un Anglais. A son aspect, la petite ville sort de sa torpeur hivernale et agite gaîment ses antennes. Les maisons se recomposent une figure avenante, et toutes retentissent à l'intérieur de je ne sais quels bruits d'aménagements qui ressemblent au murmure sourd d'une conjuration.

C'en est bien une en effet : c'est la conjuration, toujours renaissante et toujours victorieuse, des aubergistes de l'Helvétie contre l'hôte venu de l'étranger. Cette ligue-là n'a pas eu besoin de se régulariser, comme le *Bund* de la liberté, par un pacte écrit et parafé, elle s'est faite et scellée d'elle-même; chaque année qui passe la resserre, et le voyageur en sent le nœud toujours plus solide autour de son cou. Tout concourt à la fortifier; les chemins de fer eux-mêmes ne semblent faits qu'en vue des hôtels; de service de nuit, point; passé dix heures au plus tard, chaque rail n'est plus qu'un paisible promenoir offert aux grillons. Quant à toi, touriste sans vergogne, qui prétends brûler les étapes, halte-là! c'est l'heure de souper, et voici céans l'amphitryon chez qui l'on soupe.

C'est ainsi que de toutes parts, à la brune, les locomotives fédérales procèdent à l'œuvre patriotique du grand rabattage. Où que tu te sauves, tu seras forcé. C'est comme à Morat, moins, Dieu merci, le râle de mort. Avez-vous lu la ballade? « L'un fuyait par en haut, dit-elle des soldats de Charles le Téméraire, l'autre par en bas. On tua celui-ci dans les blés, celui-là dans les buissons. Quelques-uns coururent dans les bois, et ils n'étaient pas des cerfs; les autres dans le lac, et ils n'étaient pas des poissons... Ils s'y tenaient debout jusqu'au menton, et on les tirait comme des canards. On sauta en barque, et l'on poussa sur eux pour les mettre à mort. L'eau verte en fut toute rouge, rouges aussi étaient les bateaux. » Pauvres Bourguignons! — pauvres touristes!

II

A Martigny-Ville se rouvre pour le voyageur la série des grandes pérégrinations à travers le haut massif qui sépare la Suisse de l'Italie. L'*Alpenstock* recommence à jouer son rôle épique. En revanche, le sac de nuit doit se faire de plus en plus mince, rejeter tous les oisieux *impedimenta*. Quelle émotion, ici encore, pour l'ascensionniste novice, quand, laissant à sa droite sur la hauteur la vieille tour de la Batiaz, il prend la route de Martigny-Bourg, soit pour escalader vers la Tête-Noire et Chamonix le col verdoyant de la Forclaz, soit pour se diriger à gauche vers le Saint-Bernard!

Son bâton ferré, qu'il serre d'une main vaillante, tire déjà du cailloutis de la grande place des résonances quasi triomphales. Doucement, jeune pionnier, et ménage quelque peu la pointe. Ce bâton tout brillant neuf est appelé à en voir de dures, et, bien sûr, la châtaigneraie où on l'a cueilli n'avait pas cru l'enfanter pour cela. Tu ne songes présentement qu'à traiter de maître à valet cette tige à la fois légère et résistante, souple et dure, qui doit soutenir ta marche glorieuse et trébuchante; dans quelques jours, crois-en ton ancien, tu la regarderas d'un autre œil. Une douce familiarité, née d'un labeur commun et d'une estime réciproque, se sera établie entre vous; tu auras vu ton bout de bois à l'œuvre; il aura, de sa part, expérimenté la sûreté prudente de ton étreinte, — car tu as, je pense, l'articulation bien nouée; au troisième gîte, vous serez camarades; vous aurez ensemble, au sein des hautes solitudes, des entretiens et des effusions dont le vulgaire ne se fait pas l'idée. Bien des fois tu ausculteras avec sollicitude l'état de santé de ton ami. La vis d'acier ne vacille-t-elle pas dans la rainure? la virole de fer est-elle toujours adhérente au manche? Graves questions dont peut dépendre à une certaine heure le problème de ta destinée. Et si d'aventure le pauvre bois, pris d'une défaillance inopinée, ne pouvait jusqu'au bout fournir sa carrière, s'il te fallait l'abandonner au revers d'un rocher ou dans un fossé de la route, tu ne le ferais pas, j'imagine, d'un cœur sec et léger, comme un ramasseur de bûchettes

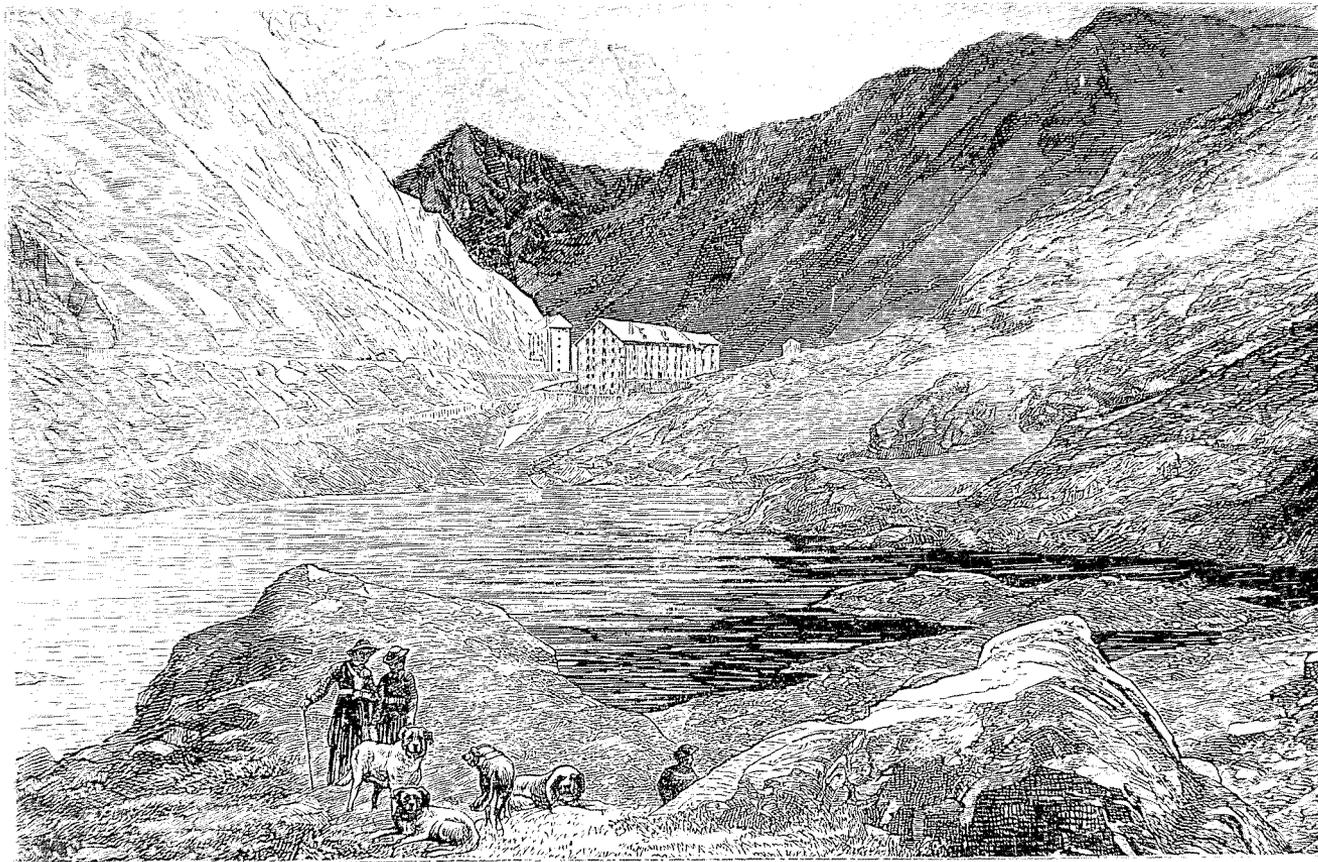
qui, ne voulant que fagots d'élite, repousse du pied un rameau pourri.

Le chemin du Grand Saint-Bernard, sans cesse menacé par les éboulements, côtoie un étroit défilé au fond duquel bouillonne la redoutable rivière de la Dranse. Jusqu'à Bourg-Saint-Pierre, situé au milieu de cette vallée d'Entremont que ferme au sud la pyramide blanche du Vélan, le trajet n'offre rien de trop effrayant; mais, passé le torrent de Valsorey, le sentier, façonné dans le roc, surplombe des précipices qu'assombrit encore une superbe forêt de mélèzes. Le passage a été bien amélioré depuis le temps où Bonaparte le franchit avec une armée de trente mille hommes, y compris tout son train d'artillerie. On montre le pas difficile où, par suite d'un faux mouvement, le premier consul faillit tomber du dos de son mulet aux abîmes noirs de la rivière; déjà il était suspendu sur le gouffre, quand le guide saisit le pan de sa redingote. Trois semaines après, le 14 juin 1800, ce même général et cette même armée, redescendus de l'autre côté des Alpes, remportaient, aux champs de Marengo, sur les Autrichiens commandés par Mélas, la mémorable victoire que l'on sait.

Au sortir de cette gorge sinistre, on débouche sur la Cantine de Proz (1800 mètres d'altitude), en face du glacier de Menouve. C'est ici, à l'entrée du morne défilé dit *de Marengo*, que commence à proprement dire l'ascension.

Quel épouvantable désert! Certes, le Saint-Bernard n'a pas volé son terrible renom. On ne compte guère que soixante-dix ou quatre-vingts jours dans l'année où il soit dégagé de neiges; en juillet même, il n'offre pas toujours pleine sûreté; octobre passé, il n'y a plus que le contrebandier et son serre-file obligé, le douanier, qui s'aventurent par cette passe sinistre. Je me trompe: plus d'un pauvre ouvrier piémontais qui n'a pas le choix des chemins s'y risque au cœur même de l'hiver.

C'est sur le versant suisse, plus dangereux que le versant d'Aoste, qu'ont lieu les trois quarts des catastrophes. En été même, de gigantesques trombes de poussière de neige, aussi redoutables que les avalanches printanières, y ensevelissent parfois tout vivants les hommes et les bêtes. On ne se meut que dans un danger perpétuel; cesse-t-on de se mouvoir, c'est pis encore. Quiconque se repose est



HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.

perdu. L'engourdissement vous saisit un à un tous les membres, et, si le frère *maronnier* de l'hospice n'arrive à temps avec sa pelle de sauvetage et son gros chien à clochettes, c'est fini : la neige qui tombe dans le défilé épaisit de plus en plus sur vous ses flocons, et voilà une nouvelle « croix de malheur » à dresser au bord de la route.

On s'explique maintenant ces noms de lieux qui font frissonner : *val des Morts, Mont des Morts, chapelle des Morts*. Chaque année, on compte des victimes, malgré le dévouement des moines augustins installés à l'hospice du sommet. Ces religieux ne sont point nécessairement, comme on est porté à le croire d'ordinaire, des vieillards vénérables et à barbe blanche ; ceux que l'âge a rendus infirmes et hors de service sont relégués à la maison-asile de Martigny ; quant aux desservants du refuge, ils sont presque tous, comme l'exige leur pénible mission, jeunes, vigoureux et alertes. Ajoutez qu'ils accueillent de la plus aimable façon les hôtes qui franchissent leur seuil, et qu'on trouve dans leur auberge gratuite, non seulement des chambres, une bibliothèque, une chapelle, mais même un cabinet d'histoire naturelle, un petit musée d'antiquités et un salon avec orgue et piano.

Ce qui est ici sombre et sinistre, ce n'est pas le logis, c'est le site. Dès cinq heures de l'après-midi, un air âpre et glacial vous arrive par les fenêtres ; chaque matin, même au plus fort de l'été, le petit lac noir voisin de l'hospice est légèrement gelé. Bois et provisions de bouche, il faut tout monter d'en bas, à dos d'homme ou de mulet ; c'est même là un des côtés les plus durs de l'existence des religieux, ou du moins de leurs domestiques, les *maronniers*, comme on les appelle.

On a bien essayé de mordre à coups de bêche dans quelques morceaux de terrain qu'abritent tant bien que mal des auvents de roc ; mais le renne même de Laponie et l'ours jaune du Groënland, les moins renchéris, à coup sûr, d'entre tous les herbivores jusqu'ici connus, dédaigneraient, je crois, de brouter céans. De verdure digne de ce nom, nulle trace¹ ; des fleurs, il n'en existe qu'en peinture,

1. La *vacherie* et ses chalets, pâtis assigné au bétail de l'hospice, sont en dehors du plateau et plus bas.

dans les petits tableaux champêtres, image d'une autre nature presque fabuleuse, qui sont accrochés aux lambris des chambres à coucher. Je me rappelle pourtant avoir découvert, à la fin d'août, des violettes doubles, poussées à l'état sauvage, sur un coin du *Plan de Jupiter*. On appelle ainsi l'espace de terrain où s'élevait jadis le temple de *Jupiter Penninus*, d'où le nom d'*Alpes Pennines* donné à toute la chaîne du Valais¹.

Vous figurez-vous à présent l'effet que produisent sur le voyageur une soirée et une nuit passées sous le toit des moines, au sein de cette nature implacable et revêche? Il semble qu'on ait un pied dans la vie et l'autre dans la mort. Quand, le matin, avant de repartir, on erre solitairement autour de l'hospice, on tourne d'un air indécis aux abords d'un petit bâtiment carré, portant une croix au pignon, qui s'élève tout près du refuge, et qu'on nomme la *morgue*. Cette morgue-là n'est pas un simple lieu d'attente, c'est un gîte toujours habité, une salle de repos définitive. A travers les épais barreaux, on aperçoit à l'intérieur des corps tout raides, qui, pareils aux momies, gardent dans la mort l'attitude dernière de leur vie. « Tu es poussière, a dit l'Écriture, et tu retourneras en poussière: » voilà une parole qui ne se vérifie pas pour eux à la lettre; l'air glacé de ces hauteurs empêche les cadavres de se décomposer aussi vite qu'ailleurs, et c'est ainsi que la dépouille de maint pauvre diable exhumé trop tard de sa couche de neige, et que nul parent ou ami ne viendra jamais réclamer, reste reconnaissable aux yeux des vivants dans sa rigidité éternelle.

Disons maintenant un mot de ce valeureux auxiliaire des moines, à savoir le chien du Saint-Bernard. Qu'il provienne d'une souche danoise ou wurtembergeoise, que la race du Terre-Neuve, dont il n'a pourtant pas le poil, ait été quelque peu mêlée à la sienne, il n'importe. Ce qui est certain, c'est qu'il a tout à la fois de merveilleuses aptitudes de garde et de sauvetage. Au logis, c'est un véritable Cerbère; une fois dehors, il est plus doux. Ce dernier trait lui est commun avec le gros dogue valaisan de la plaine, qui fait toujours mine de vous dévorer à la grille, et qui ne s'inquiète plus de

1. D'après les érudits, le mot *Penn*, celtique d'origine, signifierait : *Dieu des hautes sommités*.

vous, dès que le porte-clefs ou le maître vous a souhaité la bienvenue.

Ce qu'il y a en cette bête de prodigieux, c'est sa finesse d'ouïe et d'odorat. Elle retrouve la trace du sentier sous la neige, elle flaire de loin le voyageur égaré, et parfois même elle pressent la chute d'une avalanche. On conserve au premier étage du Muséum de Berne la dépouille du plus célèbre de ces animaux, le chien *Barry*, qui, en douze ans, arracha à la mort une vingtaine de personnes. Un de ses principaux exploits, vulgarisé par la gravure, fut le sauvetage d'un enfant dont la mère avait péri sous une avalanche. Barry, ayant trouvé le petit être inanimé sous la neige, fit d'abord si bien par les douces frictions de sa langue qu'il réussit à lui rendre un souffle de vie. Il se coucha ensuite à terre, en s'efforçant de hisser sur son dos la frêle épave ; l'enfant, réveillé de son froid sommeil, s'aïda du mieux qu'il put ; il finit par enfourcher l'animal, s'accrocha des mains à son cou puissant, et, quelques instants après, on voyait entrer à l'hospice ce cavalier d'une nouvelle espèce.

Aussi dérogea-t-on en faveur de Barry à la loi de la Confédération qui défend de porter aucun insigne honorifique : le chien fut décoré.... d'une médaille attachée à son cou. Après une carrière toute de dévouement, la glorieuse bête eût mérité, ce semble, de s'éteindre dans les douceurs de la retraite ; mais elle vivait à l'époque orageuse et sanglante du premier Empire. L'antique mont Joux (*mons Jovis* des Romains, mont de Jupiter) était alors quotidiennement traversé par des militaires de l'armée française qui rejoignaient leurs corps en Italie.

Un jour, un de ces soldats s'égaré par le col et tombe défaillant sur la route. Il ne revient de son évanouissement qu'au contact d'une tiède haleine, accompagnée de légers attouchements à son visage. Il soulève les paupières, et qu'aperçoit-il ? Une sorte de monstre, à l'œil injecté de sang, à la mâchoire énorme, qui se tient accroupi sur lui, comme pour le dévorer. L'effroi achève de ranimer le troupié ; il tire son sabre et transperce l'animal ; puis, se remettant en marche, il retrouve tant bien que mal la trace du sentier, et sonne au perron de l'hospice. Là il raconte son aventure. Au signalement qu'il donne de la bête fantastique, l'émoi s'empare de chacun. On court au chenil. Barry n'y est pas. C'était le diable,



CHIENS DU MONT SAINT-BERNARD

dès que soufflait la tourmente, pour le retenir au logis. Ce jour-là surtout, il avait poussé de tels hurlements qu'un des maronniers avait fini par le détacher....

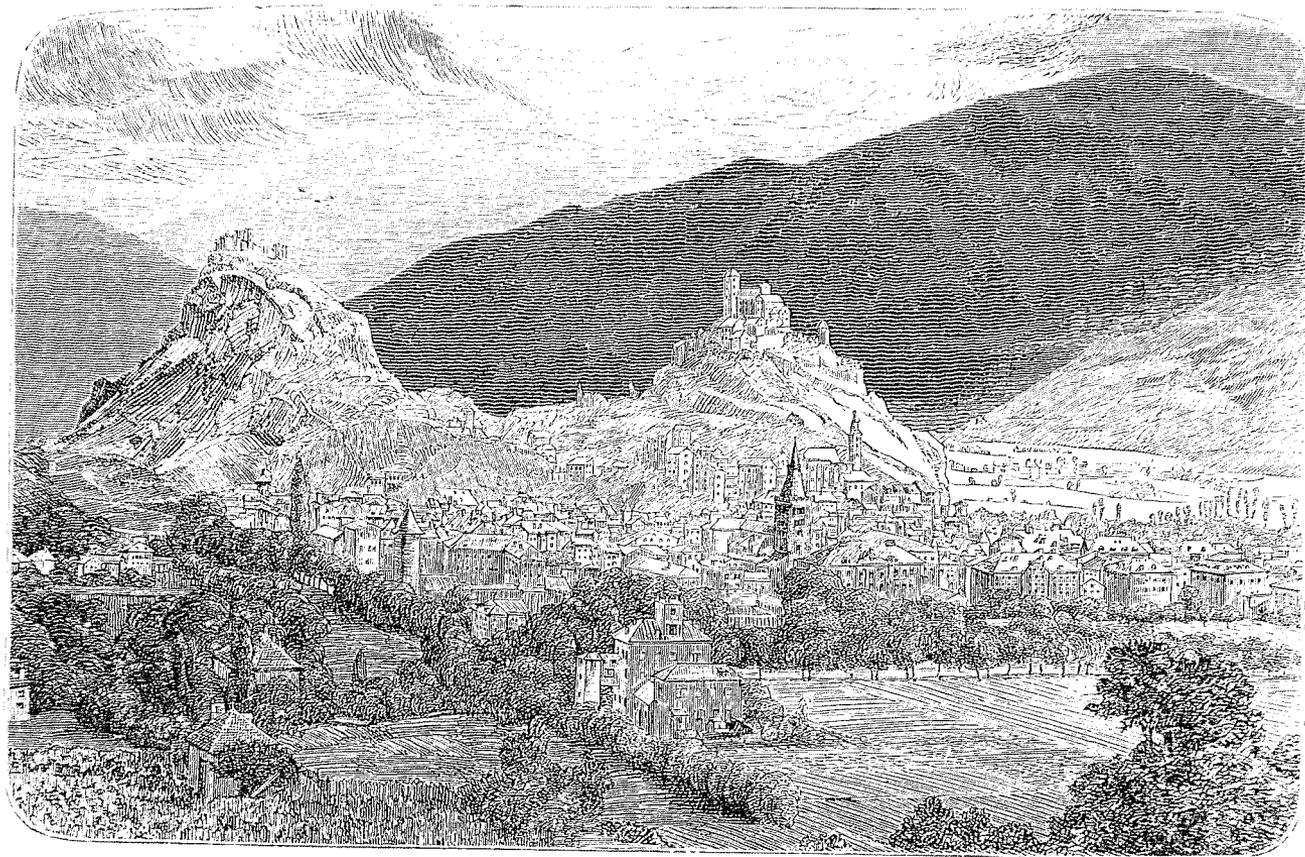
On se rendit en hâte à la place indiquée. Hélas! le pauvre chien y gisait sur le névé rouge de sang; le soldat avait tué son sauveur.

III

Deux énormes rochers d'aspect fantaisique; au-dessous, dans un paysage tout imprégné de sève italienne, un labyrinthe étrange de rues et de ruelles d'où se détachent clochers de toute forme et édifices de toutes les couleurs; comme encadrement, d'un côté, des pentes de montagnes vineuses qui cuisent tout le jour aux rayons d'un soleil torride; de l'autre, une immense croupe de *mayens*, où chaque pâtis est doublé d'une tranche de forêt: telle apparaît à l'œil, par une belle matinée de juin, la vieille cité épiscopale de Sion.

Mes plus vives impressions de la paisible capitale du Valais se rapportent à un jour de Fête-Dieu. Je vois encore la montée de la Sionne et les artères adjacentes bordées, suivant l'usage traditionnel, de hautes branches de pin, de mélèze, de thuya, que dès la veille des bandes de fillettes et de garçons ont été cueillir par la campagne; je revois, treillisés de guirlandes de feuillage, les balcons et les rez-de-chaussée des antiques demeures; j'entends de nouveau le chant nasillard de la procession sur le Grand-Pont et les pieux éclats de mousqueterie qui corrigent d'une odeur de poudre le parfum des fleurs printanières. Je me rappelle aussi comment, à l'heure la plus solennelle, éclata l'averse la plus torrentielle et la plus brutale qui soit tombée du ciel en la terre, et comment le bataillon endimanché des Valaisanes empêtrées de leurs chaînes d'or et d'argent, de leurs agrafes massives, de leurs dentelles compliquées, héritage séculaire religieusement transmis de mère en fille, s'enfuit à la débandade, avec un bruit de tintements métalliques qui mêlait un peu d'harmonie à ce désordre.

Une heure après, par le ciel le plus serein qui se puisse contempler, je gravissais les pentes herbues qui mènent au château Valéria. A peine en haut, je donnai du nez contre un porte-clefs en robe de



VUE DE SION : TOURBILLON ET VALÉRIA.

bure, qui m'avait éventé de loin, et qui voulait m'ouvrir coûte que coûte — c'eût bien été la quatrième fois — la porte de l'ancienne église Sainte-Catherine, dont la tour crénelée hérissé le front rugueux du mamelon. — « Au nom du ciel, clavandier des vieux siècles, laisse-moi un peu respirer en paix. » — Le portier des ruines s'éclipsa, et je respirai sans témoin.

Le fait seul de respirer là, en regardant les longues herbes perlées de gouttes d'eau qui frissonnaient en bas dans la plaine, n'était pas, je vous assure, un plaisir banal. L'air était tout chargé de senteurs résineuses, et ces senteurs me venaient des *Mayens*. Ces fameux Mayens de Sion sont sans contredit les plus vastes et les plus beaux de tout le Valais. Quand, par une claire journée de printemps, on regarde des hauteurs solitaires de Valéria le gigantesque retroussis d'alpes fraîches qui se dresse entre le val de Nendaz et celui de la Borgne, on demeure réellement saisi d'admiration. L'attrait du spectacle est encore accru par le contraste indescriptible des sites. De toutes les montagnes qu'on a sous les yeux, celle des Mayens est la seule qui soit chevelue et riante. A l'opposite s'élève la crête osseuse du Sanetsch; plus loin, à l'ouest, le pic d'Ardon étire au soleil ses membres nus et difformes; au levant, par delà Sierre et les noirs fourrés de la forêt de Finges, apparaissent les cimes tourmentées derrière lesquelles se cache la Gemmi. La vallée elle-même, malgré ses carrés de prés verts et ses vergers, emprunte un aspect sauvage, presque menaçant, aux soulèvements bizarres du sol, aux innombrables bosselures rondes et coniques, surmontées ou flanquées de castels en ruine, le long desquelles tourbillonne le Rhône écumeux. L'observateur, ébloui de tous ces tons lumineux et chauds, reporte doucement sa contemplation sur la verdoyante montagne des Mayens. Ses oreilles, comme ses yeux, en sont rafraîchies. Il lui semble entendre les murmures harmonieux du vent à travers les épais branchages, et le susurrus discret des ruisseaux qui courent d'une prairie à l'autre. Et, machinalement, il cherche à faire le compte des villas qu'il aperçoit accrochées à tous les étages du mont; car la superbe déclivité qui s'arrondit au-dessous des huttes et des pâtis est devenue le lieu préféré de villégiature des habitants aisés de Sion. Avoir un pavillon aux Mayens est le rêve qui hante tout marchand de la petite ville derrière son comptoir.

Retraite délicieuse, en effet, et aussi commode que délicieuse, où l'on peut se rendre sans fatigue et d'où l'on revient à ses heures. Des fenêtres de son chalet blanc, de sa terrasse de verdure, le citadin voit se mouvoir hommes et bêtes sur la chaussée du Grand-Pont; il peut, en quelque sorte, surveiller de loin la porte de son logis, et il a le télégraphe même sous sa main.

La retraite de mon clavadier m'avait rendu un peu de sécurité; néanmoins, en redescendant l'espèce de couloir rocheux par lequel on monte à la terrasse du séminaire, je ne laissais pas d'avoir l'œil au guet. Quelque cicérone pouvait surgir inopinément du fond des vieilles constructions aux vitres noires et à l'air sournois qui bordent un des côtés de ces Thermopyles; le plus sûr était de franchir le pas d'une allure décidée, la tête droite, le talon de botte d'aplomb sur le sol, en homme qui connaît par cœur la géographie compliquée de l'endroit.

La place, cette fois, semblait déserte. Seuls une demi-douzaine de chats souffreteux et pelés formaient, en travers du chemin, une sorte de pelote inamovible. J'enjambai délicatement le tas sans rien déranger, et je débouchai sain et sauf à l'air libre, par l'antique porte démantelée qui donne sur la croupe orientale de la colline.

Là je m'assis sur l'herbe, à l'extrémité du mamelon, et je me mis à philosopher.

Le lieu était plein de silence et de poésie. J'avais à dos le majestueux rocher de Tourbillon avec la ligne montante de ses ruines crénelées et de ses vénérables murailles à jour. Tout en bas, à mes pieds, grondait le Rhône, dont j'apercevais les molles courbures à travers la plaine; en deçà du fleuve et au delà se déroulait la route du Simplon, où en ce moment même trottinait sous bonne garde, pareille à un peloton de pygmées, une troupe mutine d'écoliers et d'écolières dont les petites mains gesticulantes faisaient accroc à tous les buissons. La forme tourmentée de mon observatoire, les gros blocs dont sa pente était constellée, les bizarres intumescences qui pointaient du côté de Sierre, tout témoignait d'une antique et furieuse révolution géologique; mais les forces qui avaient bouleversé jadis ce coin de terre étaient depuis longtemps rentrées au sommeil; l'homme régnait paisiblement sur cette nature aux traits chaotiques, et partout apparaissait l'empreinte originale de sa griffe.

Peut-être, à force de philosopher, allais-je glisser dans un doux sommeil, quand de subits tintements au revers opposé du mamelon me firent tressauter sur l'herbe. C'était la sonnerie d'un bataillon de vaches et de taureaux, qui venaient, avec ce sans-gêne que donne seule une longue habitude, prendre possession d'un de leurs alpages favoris.

Les voici ; déjà je distingue le large mufle et l'œil fixe du ruminant qui marche en tête du troupeau, et tout de suite j'ai comme un soupçon qu'il va me falloir quitter la place. Ce soupçon se change en certitude, quand je vois l'animal s'arrêter tout court, immobile, à me regarder. Évidemment, ma présence l'inquiète..., en attendant qu'elle l'irrite.

Un quart de minute la bête et moi nous nous observons en silence. Pendant ce temps je m'assure d'un regard circulaire que toutes les issues ne me sont point coupées ; après quoi, je me redresse lentement et majestueusement, prêt à opérer, au moment opportun, une de ces retraites savantes qui n'honorent pas moins qu'une victoire.

Le moment opportun se trouva être, à deux secondes près, celui où je me relevais ; car la vache, en me voyant reprendre la verticale, accepta ce mouvement comme une offensive, et se rua aussitôt sur moi de toute la vitesse de ses quatre pieds.

Sans plus s'enquérir des faits, le peloton entier des bêtes qui venaient par derrière emboîta le pas de la même allure. Or la colline de Valéria a ceci de commun avec nombre de champs de bataille fameux dans l'histoire, qu'elle n'offre d'accès et de sortie que d'un seul côté. Et ce côté-là, en la circonstance, était déjà hors de ma portée. Heureusement qu'à la partie ouest de la butte se trouve, — souvenez-vous-en, — un semis irrégulier de blocs qui, sans permettre à un fuyard l'escalade des murailles à pic du château, offre néanmoins, en cas de détresse, un retranchement assez respectable.

D'un pied de lièvre, — le salut était à ce prix, — je gagnai cette ligne de défense. La manœuvre, quoique indiquée, ne laissa pas de déconcerter mes ennemis. L'attaque y perdit du moins de sa *furia* et de son ensemble. L'avant-garde des vaches, n'ayant rien trouvé à « corner », pas même un chapeau ou une ombrelle, à la place évacuée par moi, arrêta court sa démonstration. Tout eût été pour le mieux, si le reste de la colonne eût daigné montrer le même esprit d'ac-

commodement; par malheur, il n'en fut pas ainsi. Un grand diable de taureau auquel, de ma vie vivante, je n'avais voulu le moindre mal, ayant flairé le vent dans ma direction, entreprit, sans rime ni raison, de me débusquer de mon retranchement. Deux des vaches, pour flatter sans doute sa manie, s'adjoignirent à lui comme volentaires.

Pour le coup, cela devenait stupide et odieux.

Notez que, de l'extrémité du mamelon, le vacher, un grand noiraud de dix-sept ou dix-huit ans, suivait d'un regard tranquille et blasé les iniques péripéties de cette chasse au touriste. Je ne savais trop, par ma foi, ce que je devais admirer le plus, ou de la stoïque neutralité de ce jeune gars accroupi là-bas les jambes en croix sur l'herbette, ou de l'entêtement frénétique de ce taureau et des deux laitières.

Du cube de rocher sur lequel je m'étais posté, je ne craignais pas le coup de corne de mes adversaires; mais je ne pouvais demeurer indéfiniment dans cette situation expectante; il me fallait achever tant bien que mal, — et plutôt bien que mal, — avant l'heure singulièrement tardive de la rentrée de ce monde à l'étable, le mouvement tournant que j'avais commencé.

L'inconvénient, que je saisis du premier coup d'œil, était que les blocs ne se reliaient pas sans solution de continuité; ils étaient là comme les îlots espacés d'un archipel océanien; pour surcroît, je voyais clairement, à l'attitude des trois ruminants, que le passage d'un îlot à l'autre exigerait de moi toute une stratégie laborieuse, qui n'avait pas fait jusqu'alors l'objet exclusif de mes études.

Une première feinte me réussit pourtant. Avant que l'ennemi s'en fût rendu compte, j'avais pris un « logement » nouveau au sommet du bloc le plus proche. Celui-là était un vrai bloc, superbement taillé et moussu, toute une abrupte citadelle de granit, où j'eusse pu, bien ravitaillé, soutenir un siège de dix ans contre tous les taureaux du Valais.

A ce point de l'action, je tirai mon mouchoir et m'essuyai le front.

Il faisait toujours un temps magnifique. Du malencontreux orage du matin, pas une vapeur ne témoignait plus. Les hautes cimes décharnées d'amont dessinaient, par delà Sierre et la Souste, une série d'arabesques bizarres au front du ciel bleu. Sous une diffusion

de chaude lumière, le gazon du mont Valéria avait une admirable teinte vive qui récréait doucement ma prunelle. J'avais fini par m'asseoir confortablement sur mon bloc, m'offrant ainsi comme vis-à-vis au pâtre toujours insouciant à l'autre bout du mamelon. Je ne sais quelle paix inconnue se mit alors à filtrer en moi ; peu à peu j'oubliai complètement et le troupeau des vaches courroucées et l'alerte qui m'avait induit à prendre pour socle un quartier de roche.

Quand je sortis, après un temps plus ou moins long, de cet état de contemplation et de rêverie inconsciente, j'éprouvai d'abord quelque peine à renouer le fil des événements. Rien, autour de moi, n'avait plus figure de combat ; le grand taureau et ses deux vaches paissaient innocemment, mêlés à leurs camarades, sur le revers extrême du pacage ; le placide vacher s'était endormi : une fois de plus, en ce monde, la force d'inertie avait eu raison de la violence.

Je me redressai, quelque peu confus, au fond, de ce dénouement imprévu ; l'horloge de Saint-Théodule, sonnait les douze coups de midi, m'avertit au même instant qu'il était l'heure où l'on dîne en Valais. Ma présence au haut du bloc ne pouvait plus avoir d'ailleurs, vu la cessation des hostilités, qu'un intérêt purement sculptural ; je me détachai donc du rocher, et, d'un pas tranquille, bien rythmé, je quittai l'alpage pacifié.

IV

La reine des montagnes valaisanes, c'est le Cervin, plus connu, dans le reste de l'Europe, sous son nom allemand de *Matterhorn*. La route, moitié muletière, moitié carrossable, qui y conduit, part de la petite bourgade de Viège, à deux heures au-dessus de Sion, et, côtoyant le torrent du même nom (la Viège ou Visp), gagne par des gorges à donner le frisson le hameau de Saint-Nicolas, situé déjà à douze cents mètres d'altitude. De là, elle atteint les chalets de Wildi et de Taesch, où le défilé, momentanément élargi pour laisser place à quelques pâtis, se resserre de nouveau et de plus en plus. Tout à coup, à un détour du chemin on aperçoit, sur une pelouse au bord du cours d'eau, le clocher et les hôtels du village



ZERMATT ET LE CERVIN.

de Zermatt (le Chamonix de cette région de la Suisse), et, par-dessus le groupe de maisons, un gigantesque obélisque triangulaire, ou plutôt un croc aigu de bête fauve qui semble mordre audacieusement le ciel : c'est le Cervin.

Au premier regard qu'on jette sur lui, on éprouve une sorte de vertige; car on a le vertige des hauteurs aussi bien que celui des abîmes. Quelle chose effrayante que cette pyramide qui s'élançe, d'un seul jet, du sein d'un océan de glaces et de névés! Par son profil acéré, par sa raideur, par son isolement, c'est vraiment le pic sans pareil, la sommité souveraine, la *dent* alpestre par excellence.

Devant les hôtels de Zermatt s'agit toute une escouade de guides silencieux, la corde en sautoir, et de touristes bavards, à lunettes bleues, piaffant dans leurs souliers ferrés, et causant en toutes sortes de langues. Les plus heureux, ceux qui ont déjà tâté les flancs du géant, amplifient bien haut leurs exploits; c'est à qui se sera montré le plus hardi ou le plus avisé. Les novices, ceux qui n'ont point encore essayé l'ascension, écoutent bouche béante.

Un superbe belvédère, l'arête de Gorn (*Gornergrat*), s'avance ici entre deux glaciers, et surmonte le mont Riffel, qui est posé en face du Mont-Rose (dont le Cervin n'est qu'un colossal avant-poste), absolument comme le Brévent en face du Mont-Blanc. De son sommet, élevé de plus de 3000 mètres, et qu'il n'est pas trop malaisé d'atteindre, on découvre un panorama merveilleux. Le glacier de Gorner, sur lequel l'arête tombe à pic, se montre dans sa grandeur imposante. Immédiatement au-dessous de soi, du côté sud, on aperçoit avec ses ponts de glace, ses aiguilles, ses récifs cristallins, au fond d'une gorge de quatre lieues de long sur une de large, les vagues rugueuses de cette énorme mer congelée, qui, partant du Mont-Rose, dont le massif se déploie plus loin en éventail, vient déboucher près de Zermatt dans la mugissante vallée de la Viège.

Du côté opposé, c'est-à-dire au nord, apparaissent à l'horizon la Dent Blanche, le Weisshorn, le Mischabel, et, dans le lointain, les plus hautes cimes des Alpes bernoises. Quel magnifique encadrement, mais aussi quel morne silence et quelle sinistre immobilité! De cet observatoire du Gornergrat, le monde sur lequel on plane semble un monde frappé de malédiction. La crête elle-même est toute déchirée; dans les creux se trouvent des plaques de neige; en fait de

végétation, il n'y croit que quelques lichens qui s'accrochent désespérément à la pierre nue. En haut, l'hiver est éternel ; en bas, il dure huit mois, et la première coupe de foin ne se fait guère avant la fin de juin.

C'est, je le répète, à son isolement absolu, comme à son incomparable hardiesse de formes, que le Cervin doit cette puissance d'effet qui vous écrase. A plus d'une lieue à la ronde, toutes les sommités s'abaissent et lui font respectueusement place.

On raconte que les premiers explorateurs qui, au milieu du siècle dernier, s'aventurèrent vers les glaciers du Mont-Blanc, pensaient trouver Chamonix habitée par une horde d'anthropophages. Ils s'étaient, dans cette prévision, armés jusqu'aux dents, et, le soir de leur arrivée, ayant établi leur campement sur la place, ils prirent soin de poser autour d'eux un cordon de sentinelles ; après quoi, ils attendirent. Grande fut leur surprise, quand le chapelain de l'endroit s'approcha d'eux et les invita, le plus poliment du monde, à loger dans son humble presbytère, lequel leur servit d'hôtellerie pendant tout le temps de leur séjour. Le repaire de brigands se trouvait n'être qu'un paisible hameau de chasseurs, d'éleveurs d'abeilles et de chercheurs de cristaux.

La même méprise se reproduisit, mais en sens inverse, lors de la découverte de Zermatt par le botaniste suisse Abraham Thomas et ses compagnons. A l'apparition de ces savants bizarrement accoutrés, munis de couteaux, de pioches, de marteaux, et portant en sautoir d'énormes boîtes d'une forme inconnue, l'émotion fut universelle au village. Les gens s'attroupèrent ; on se consulta au creux de l'oreille. La conclusion fut que ces étrangers étaient des espions, qui venaient étudier les cols de la vallée, afin de les repasser avec les moutons qu'ils se proposaient de voler sur les hauts pâtis. La population, exaspérée, s'assembla devant le presbytère, où les savants avaient pris gîte, et demanda qu'on les lui livrât. Le curé, fort embarrassé, pour calmer le courroux de ses paroissiens, dut personnellement se porter garant des inconnus et les accompagner, comme surveillant, dans leurs excursions. Ce ne fut qu'à la longue que les défiances se dissipèrent, et que les villageois de l'endroit apprirent à distinguer tant bien que mal un naturaliste d'un maraudeur.

La première ascension du Cervin ne date que de 1865. En té

de la caravane qui, le 14 juillet de cette année, planta le drapeau au front de la montagne, figuraient un Anglais, M. Whymper, et le guide Michel Croz, de Chamonix. La vengeance du monstre ne se fit pas attendre ; on sait quelle catastrophe lamentable attrista l'épique victoire de M. Whymper, et comment quatre de ses compagnons furent précipités, à la descente, d'une hauteur de plus de 1500 mètres sur le glacier.



ASCENSION DU GERVIN.

qu'elle ne casse) ceux qui s'y laissent choir. Elle sert aussi pour

Néanmoins, depuis ce moment, les *grimpades* se sont renouvelées presque chaque année, et si, aujourd'hui, tout péril n'a pas encore disparu, du moins a-t-on trouvé les moyens d'éviter les plus mauvais pas. Un secourable attirail de chaînes et de cordes attend le touriste aux endroits critiques ; un refuge, contenant des peaux de mouton et des ustensiles de cuisine, a été créé à quelques centaines de mètres de la cime. Qui sait ? Peut-être un jour l'ascension partielle ou totale du *Matterhorn* deviendra-t-elle à la mode, comme l'est actuellement celle du Mont-Blanc.

C'est la corde qui est, dans ces sortes d'excursions, l'engin essentiel. Attachée d'homme à homme, elle sert à franchir les crevasses et à y repêcher (à moins

l'escalade des roches difficiles : le conducteur marche en avant ; le deuxième homme le suit pour lui offrir son épaule devant les parois à pic, ou, à la descente, pour lui tenir la hache enfoncée sous les pieds. S'agit-il de se hisser, le premier monté tire la corde. Parfois, en descendant, il faut enrouler la pelote autour d'une pointe de rocher, et se laisser, à même le câble, dévaler en bas. Aux glaciers, on taille des *pas*, c'est-à-dire des encoches pour y placer le pied.

La neige nouvelle et sèche est ce qui gêne le plus au passage des glaciers, car elle comble de sa poussière les *pas* fraîchement pratiqués. Dangereuses aussi sont les neiges de fonte, gelées sous forme de miroir poli, et celles qui sont tordues en croûtes ou dressées en manière de vagues. Mais le péril le plus redoutable vient des chutes de pierres. Le Cervin possède, à ce point de vue, toute une artillerie inépuisable, qui trouble parfois terriblement le silence solennel de ses névés. Non moins à craindre sont les coups de vent, les brouillards, les orages. Parfois une vapeur à peine perceptible se transforme rapidement en une brume épaisse, presque aussitôt suivie d'une bourrasque de neige aveuglante. Dans chacun de ces cas, le touriste n'a d'autre abri à chercher que celui des roches, qui sont également le refuge des bêtes surprises par la tempête ou par l'éboulement.

Les savants ont reconnu que le pic actuel de Cervin, haut de 4500 mètres (300 mètres de moins que le Mont-Blanc), n'est que le reste d'un immense massif qui s'étalait jadis, comme un épais bourrelet, aux flancs du Mont-Rose. Avec le temps, les roches feuilletées de la base se sont égrenées peu à peu, tandis que la pyramide supérieure, formée d'une matière plus dure, a résisté à l'action de l'air et des eaux. Les glaciers d'en bas, en emportant les débris tombés de la montagne, ont fait place nette autour d'elle et maintenu ainsi l'isolement singulier de la pyramide, qui, sans cela, se serait peut-être déjà noyée dans la masse de ses propres ruines.

Cette tendance à l'éboulement est le caractère de toutes les hautes crêtes alpestres dont les croupes d'appui ne sont pas revêtues de bois ou de gazon. La destruction de ces murs gigantesques, qu'on croirait immuables, se fait d'une manière continue et presque insensible. L'eau, le soleil, l'air, les tempêtes, les torrents, les ava-

lanches, la chaleur et la gelée, toutes les forces de la nature agissent sur la roche et finissent par la désagréger. Les pierres tendres, comme le gypse, s'en vont en poussière; les schistes argileux (ardoise) glissent en menus débris; les granits s'effondrent par blocs; quelquefois l'écrasement a lieu brusquement et par masses. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que, des cinq pics des Diablerets, montagne dont j'ai parlé ci-dessus, il ne reste aujourd'hui que trois. Les autres ont disparu dans deux éboulements successifs (1714, 1749) qui engloutirent quantité de bétail et de chalets, obstruant la vallée de débris, faisant sortir une rivière de son lit, et remplissant l'air d'effroyables grondements.

Lors de la première de ces catastrophes, un pâtre d'en bas se trouva enfermé dans sa hutte d'une façon singulière. Une saillie de rocher forma au-dessus du toit une corniche protectrice où vinrent s'accumuler, sans que la cabane fût broyée, plusieurs centaines de pieds de décombres. Heureusement, l'homme enterré vif avait chez lui quelques provisions. Durant des semaines et des mois, sans air, sans lumière, il vécut comme le rat de la fable dans son fromage. Chaque jour, avec une constance infinie, il travaillait à se creuser une issue. Enfin, à force de suivre les filtrations d'un petit ruisseau et de fouiller le sol à tâtons, il réussit à se dégager. C'était justement la veille de Noël. Je laisse à penser quelle fut la surprise et aussi l'épouvante de sa femme et de ses enfants, lorsqu'ils virent reparaître inopinément ce défunt pour le repos duquel on avait déjà fondé un service. Chacun cria au revenant, et les exorcismes d'aller leur train. Bref, il fallut l'intervention des autorités du village pour que l'homme arrivât à se faire reconnaître, et recouvrât chez lui droit de cité.

CHAPITRE III

Sur les hautes rampes du Valais. — La route du Simplon. — Aux sources du Rhône.
— La Furka. — Ce que c'est qu'un glacier. — Neiges et névés. — La catastrophe
de la vallée de Bagnes.

1

Achevons de gravir la vallée du Rhône supérieur. De Viège, on se rend en une heure à Brieg, tête de ligne provisoire du chemin de fer du Simplon.

C'est un peu avant d'arriver au petit village de Gliss, que s'ouvre à droite, en attendant le percement du tunnel (si toutefois il se fait), la route postale du lac Majeur par Domo Dossola. D'après une inscription découverte sur un rocher dans une des vallées du parcours, le chemin primitif aurait été construit sous le règne de l'empereur romain Septime Sévère ; mais ce chemin, mal entretenu par les montagnards, se détériora rapidement. A la fin du treizième siècle seulement, la France conclut avec le Valais un traité pour y assurer la sécurité des transports, et ce fut alors qu'une douane, ainsi qu'un premier hospice, tenu par des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean, y furent établis. L'hospice actuel, fondé par Napoléon I^{er}, ne fut mis en état de servir de refuge aux voyageurs qu'en 1825, époque où les moines du Saint-Bernard en firent l'acquisition. La diligence qui part de Brieg s'y arrête quelques instants.

Si curieuse que soit cette chaussée alpestre, avec ses gorges sauvages et ses galeries taillées dans le roc qui la protègent contre la chute des avalanches, comme, à neuf ou dix lieues de Brieg, c'est-à-dire dès la douane d'Isella, elle ne chemine plus qu'en terre italienne, ce n'est point par là que nous gagnerons la Suisse d'outremonts ; c'est par la route non moins pittoresque du Saint-Gothard,

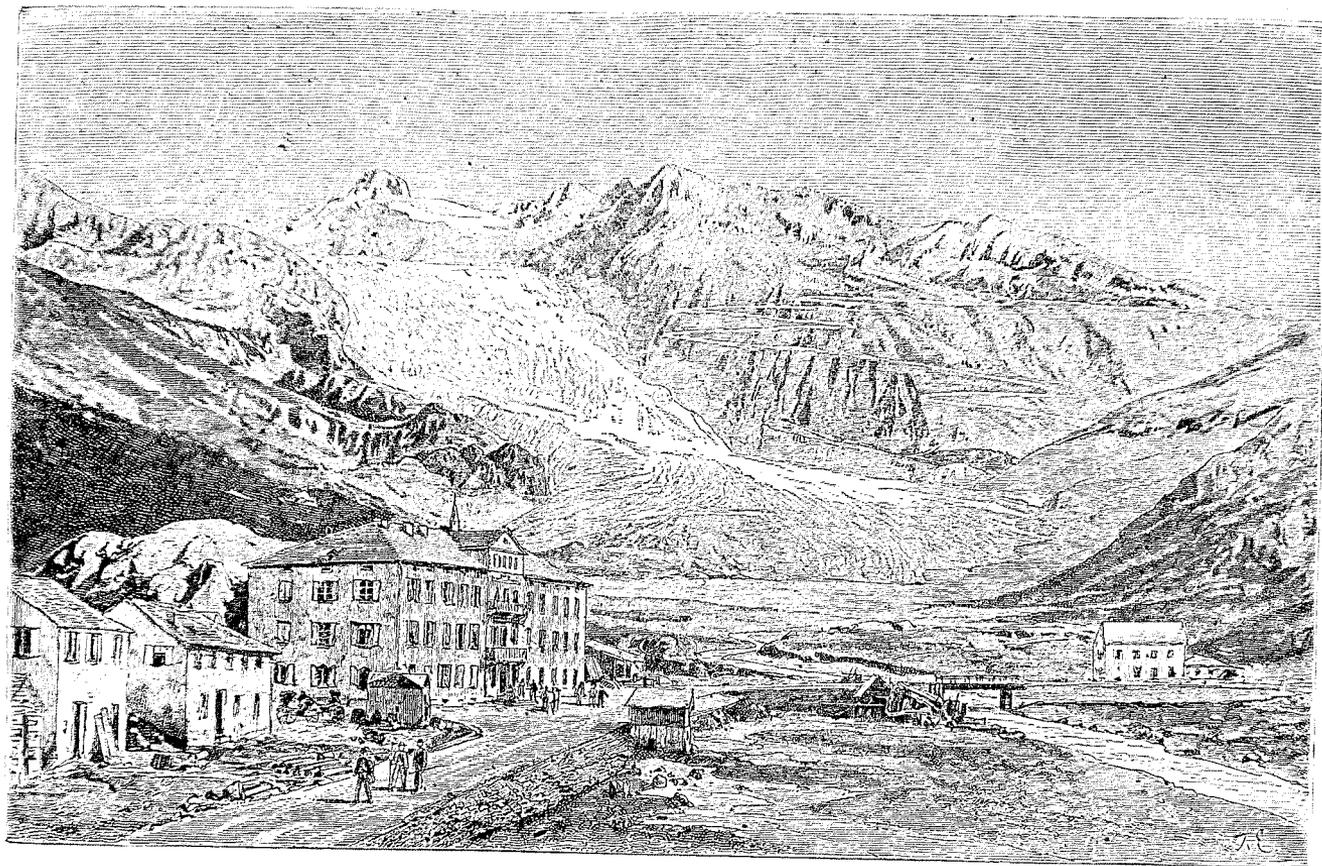
qui a l'avantage de se dérouler tout entière sur le sol helvétique.

Plus on s'avance vers l'extrémité du Valais, plus le pays prend un aspect triste et désolé. Bientôt on dit adieu aux vergers. A partir de Viesch, la région est déjà si froide, que le seigle n'y est coupé qu'en automne. Les hameaux en bois de mélèze noirci qu'on aperçoit sur les pentes abruptes sont sans cesse menacés par les avalanches. A la fin, le chemin n'est plus qu'une rampe côtoyant à grand'peine les profonds précipices où le Rhône mugit. Près de cette rampe, à l'endroit où elle longe le Grimsel, se trouve un des plus célèbres glaciers de la Suisse.

Le glacier du Rhône, c'est son nom, descend en éventail au pied des hautes cimes neigeuses qui séparent le Valais du canton d'Uri. La mer de glace avec laquelle il communique à l'ouest n'a pas moins de six lieues de longueur. Près de l'hôtel à clochetons, bâti au bord de la route, jaillissent trois ruisselets d'eau tiède qui vont se jeter dans le torrent auquel le glacier donne naissance ; c'est là, pour les montagnards, la véritable source du grand fleuve, et non l'écoulement d'ondes dégorgé par la voûte cristalline qui étincelle au bas du glacier.

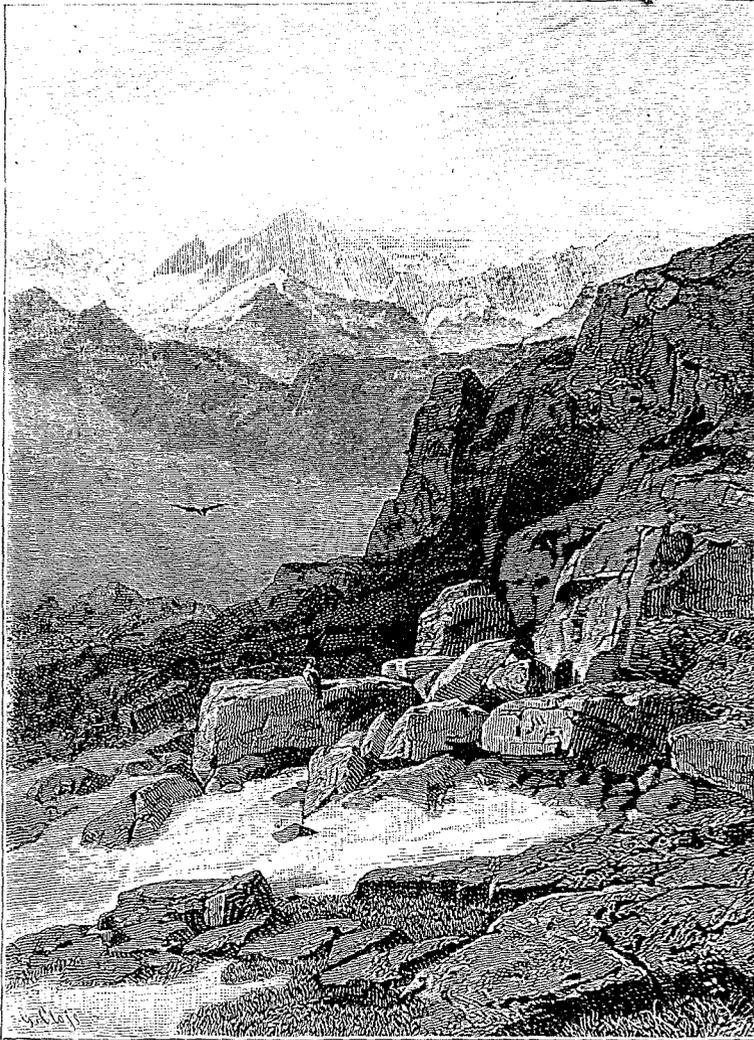
De l'hôtel susnommé à la Furka, il y a encore deux lieues par la belle chaussée militaire qui longe pendant quelque temps la cataracte azurée des glaces, et permet au touriste d'en admirer les splendides aiguilles ainsi que les crevasses aux reflets fantastiques. Le chemin tourne ensuite à l'est, sur le col qui s'ouvre à la hauteur même du mont Saint-Bernard, entre deux sommités aiguës ressemblant de loin à deux dents de fourche : de là son nom de *Furka*. Une hôtellerie en occupe le point culminant. Cette passe n'est, à vrai dire, qu'une crête large de quelques mètres, accessible aux voitures à partir seulement de la mi-juillet, et où la neige, en maint endroit, ne fond jamais complètement. Là finit le Valais et commence le canton d'Uri. En deux ou trois heures, si nous le voulions, un chemin taillé en colimaçon au revers sud-est du mont Galenstock nous conduirait, par Realp et Hospenthal, au charmant village d'Андерматт, un des relais de l'ex-route postale de Lucerne à Milan par le Saint-Gothard.

Il fut un temps — c'est à l'époque de grands froids que les géologues appellent *quaternaire* — où le susdit glacier du Rhône,



GLACIER DU RHONE.

qui n'occupe aujourd'hui qu'une simple gorge, remplissait tout l'espace compris entre les grands massifs des Alpes bernoises, que nous ay rendrons bientôt à connaître, et celui du Mont-Rose, que



A LA FURKA.

tout à l'heure nous venons d'entrevoir. Cette immense coulée descendait la vallée du Rhône, recevant au passage les affluents de glaces qui lui venaient de tous les défilés à droite et à gauche; puis, arrivée au coude de Martigny, elle filait vers l'étroite brèche de

Saint-Maurice, rabotant les flancs calcaires des montagnes, et, passant entre la Dent de Morcles et celle du Midi, gagnait le lac de Genève, pour aller s'épanouir par-dessus ce bassin jusqu'au rempart transversal du Jura.

La disparition de cette énorme nappe ne s'accomplit que lentement et graduellement, à mesure que le climat de l'Europe devint plus doux, et que, moins de neige tombant sur les Alpes, l'épanchement glaciaire cessa d'être alimenté. Cela dura un nombre de siècles indéterminé; puis, un beau jour, les vallées envahies se retrouvèrent libres; et la végétation, aussi bien que les êtres vivants qui, naturellement, avaient péri dans l'immense submersion, reparurent à la surface réchauffée du sol.

II

Qu'est-ce donc, au juste, qu'un glacier?

Lorsqu'on examine de loin, en été, la zone dite des *neiges perpétuelles*, zone qui commence à 2700 mètres environ de hauteur, on croirait qu'elle forme une ligne droite et uniformément horizontale. Ce n'est là qu'une illusion qui se rectifie dès qu'on pénètre dans un de ces étroits couloirs dont sont découpés les massifs alpestres. On s'aperçoit alors que les plateaux de neige supérieurs laissent tomber dans les gorges voisines des espèces de fleuves congelés qui descendent parfois à plus de 1500 mètres au-dessous de la nappe mère, et finissent par toucher de leur pied des centres de population tels que Chamonix, Grindelwald et autres.

Mais comment se fait la transformation de cette neige en glace? C'est là certainement un des phénomènes les plus intéressants du monde physique. L'été, à la chaleur des rayons du soleil, la surface de la neige commence à fondre; les gouttelettes qui résultent de cette fusion s'infiltrent dans les couches inférieures, qui, ressaisies par les gelées nocturnes, — car là-haut il gèle toutes les nuits, — se changent en une masse solide, imparfaitement cimentée, demi-poudreuse, qui n'est plus de la neige, et qui n'est pas encore de la glace: c'est ce qu'on appelle le *névé*. Ce névé s'imbibe à son tour de nouvelles quantités d'eau provenant de la fonte de la neige, il devient

ainsi de plus en plus dur et compact, et finit par former un ensemble de cristallisations rehaussées de belles teintes d'azur. Cette glace, au lieu d'être transparente et unie comme celle qui se forme, l'hiver, sous nos yeux, est opaque, rugueuse, mélangée de graviers et de détritius, avec des crevasses où l'eau se loge comme dans une éponge et où il reste toujours des bulles d'air.

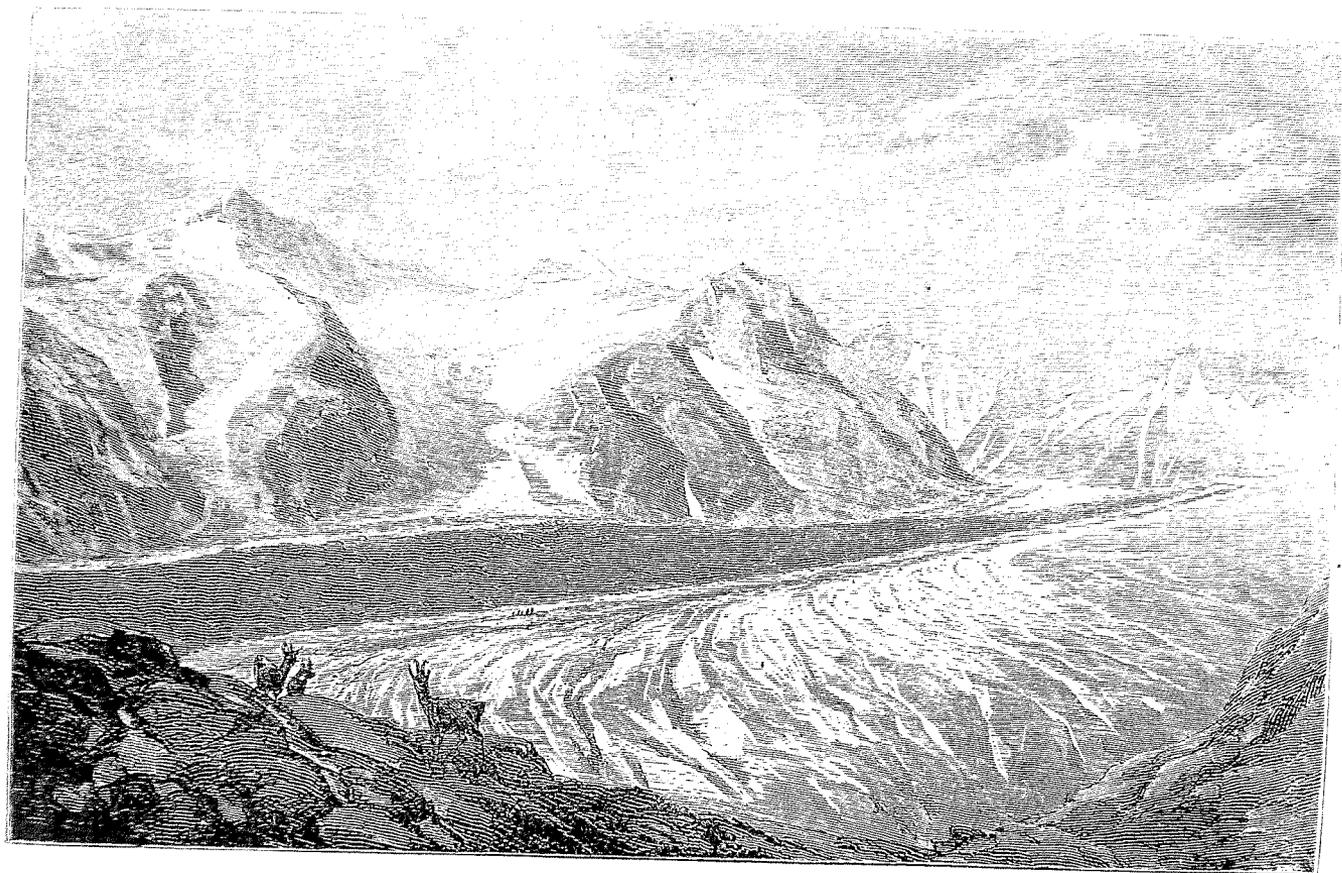
Une chose curieuse, c'est que les glaciers, qui au premier abord paraissent l'immobilité même, sont animés au contraire d'un mouvement plus ou moins rapide. Les preuves du fait, les voici :

Le glacier ne présente jamais une surface pure. Comme un fleuve liquide, il charrie des pierres et autres débris gros ou petits qu'il détache au passage ou qui s'écroulent spontanément sur lui. Les amas de ces débris constituent les *moraines* : *moraines latérales*, celles qui s'accumulent sur les bords mêmes du glacier, c'est-à-dire le long des hautes parois de roche qui en forment les rivages ; *moraines médianes*, celles qui s'entassent au confluent de deux glaciers ; *moraines frontales* ou *terminales*, celles qui se déposent en talus à l'extrémité inférieure du glacier, marquant ainsi comme par une digue la limite que le fleuve de glaces a atteinte.

Or, à mesure que le glacier gagne du terrain, sa moraine terminale se déplace et se rapproche de la plaine ; s'il recule au contraire, la masse de cailloux reste isolée au-dessous de lui, comme un banc de galets marins à l'heure du reflux, et il s'en reforme une autre plus haut. Le glacier vient-il à reprendre son mouvement progressif, cette seconde digue se trouve à son tour charriée en avant et va rejoindre la première, qu'elle accroît naturellement de ses débris.

Une démonstration plus convaincante fut faite dans l'été de 1827 par un Suisse, M. Hugi. Ce savant construisit sur le glacier de l'Unteraar une cabane de pierres qu'il remplit de couchettes de foin. En 1839, trois autres explorateurs, voulant retrouver cette cabane, la cherchèrent en vain à l'endroit où on l'avait établie. Elle était descendue, en douze ans, de plus de 1400 mètres. L'été suivant, on constata qu'elle s'était avancée encore de 65 mètres. Elle avait donc, entraînée par le mouvement du glacier, accompli chaque année un trajet moyen de 115 mètres.

A Zermatt, le glacier de Gorner est en progrès ; depuis un siècle



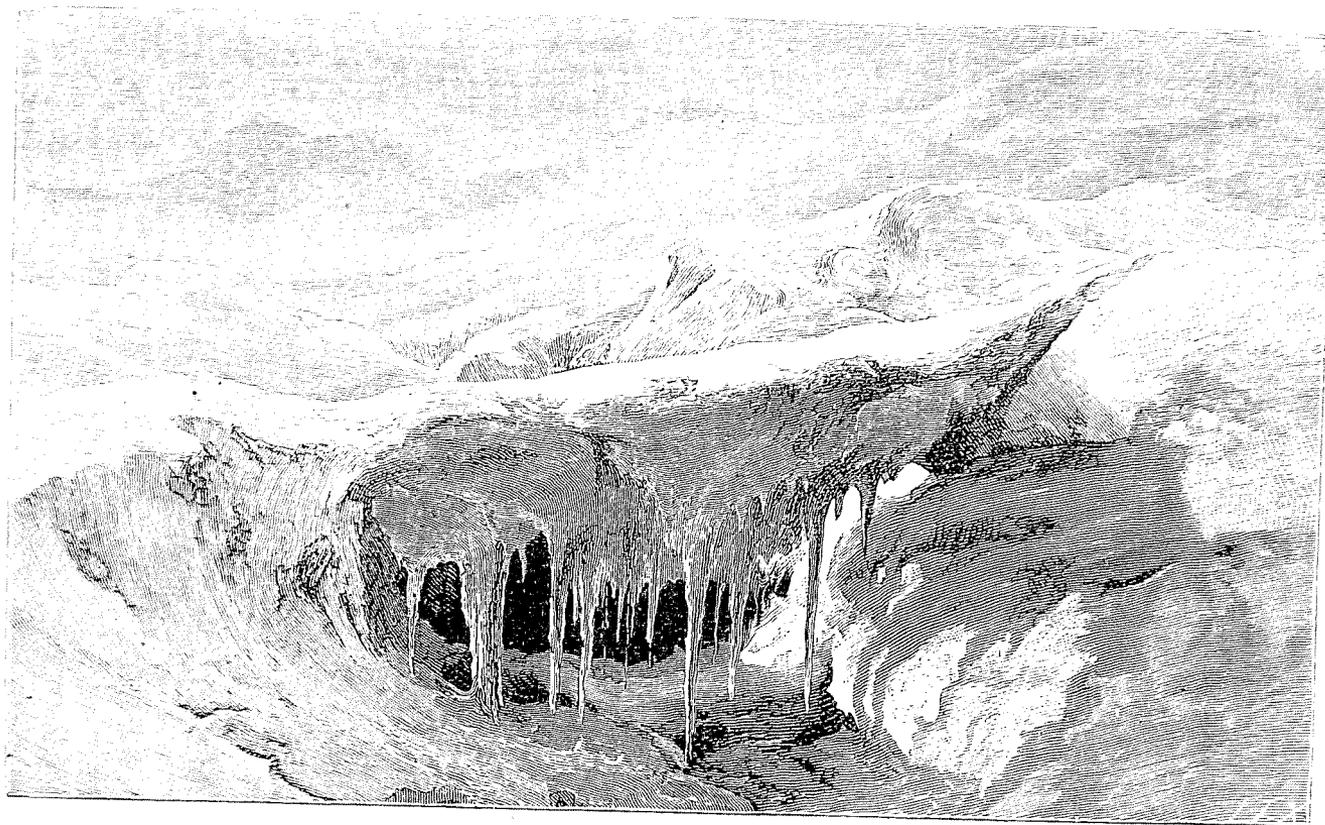
GLACIER DE L'UNTERAAR.

il a envahi sur sa rive gauche de superbes pâtis avec habitations et chalets; il avance toujours, culbutant tout ce qui lui fait obstacle et labourant le sol à la façon d'un soc de charrue. En revanche, les glaciers de Chamonix semblent aujourd'hui en voie de décroissance. Celui des Bois (ou Mer de glace), qui menaçait, il y a cinquante ans, le hameau situé à ses pieds, a reculé depuis lors d'environ 200 mètres.

Rien de plus intéressant que de suivre la marche d'une coulée glaciaire au creux d'une vallée. Si la vallée dessine un coude, le glacier s'infléchit avec elle, mais en rompant sa nappe sous l'effort. Le glacier rencontre-t-il un obstacle qu'il ne peut franchir ou pousser devant lui, il se divise en deux bras, comme un fleuve, pour se rejoindre et se ressouder au delà de l'obstacle. Arrive-t-il au bord d'un escarpement, il s'y précipite en cascade, disloqué par blocs et aiguilles, pour se reformer après la chute en un seul courant. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait atteint une région assez basse pour que la fusion résultant d'une chaleur plus grande arrête sa marche en avant.

Sa forme extrême dépend toujours de celle du creux qui lui sert de lit. Si celui-ci est étroit, le glacier s'allonge en une langue; sous cette langue se creuse un portail, une arcade énorme, par laquelle s'échappe le torrent de fonte, source parfois de quelque grand fleuve (le Rhône, le Rhin, l'Aar, le Tessin), et qui, suivant l'expression de l'éminent géographe Elisée Reclus, n'est autre chose que le glacier « libéré ». La vallée au contraire s'élargit-elle, la nappe s'étale en éventail, se couvrant de crevasses qui rayonnent du centre à la circonférence et qui constituent des voûtes moins élevées par où s'écoulent les eaux glaciaires. Ces bouches de cristal changent fréquemment de forme; parfois elles s'écroulent sous le poids des couches supérieures : aussi n'est-il pas prudent de s'y aventurer à l'aveugle.

Quant aux crevasses, elles sont en général d'autant plus nombreuses que le glacier est plus incliné. Quiconque s'est seulement promené sur la nappe inférieure de la Mer de glace à Chamonix connaît l'aspect singulier et saisissant de ces fissures, qui se produisent particulièrement l'été, par les temps variables, et dans les nuits qui suivent des journées de chaleur humide.



CREVASSE DE GLACIER.

Un craquement subit, accompagné de sourdes détonations, puis de grésillements et souvent de secousses dans la masse glaciaire, annonce toujours la naissance d'une crevasse. Ce n'est d'abord qu'une fente à peine visible, juste de quoi introduire la lame d'un couteau; mais, peu à peu, la fente s'élargit; en quelques semaines ou en quelques mois, elle devient un gouffre effroyable, dont la figure et la dimension varient d'une saison à l'autre. Si vous plongez un regard curieux dans un de ces trous aux parois bleuâtres, vous n'apercevez qu'abîme et ténèbres. Penchez-vous : il vous arrive au visage une bouffée d'air âpre et froid, et il vous semble entendre comme un sourd murmure de flots mystérieux. C'est qu'en effet les eaux continuent à courir sous le glacier; le froid même de l'hiver ne pénètre pas à ces profondeurs; à quelques mètres seulement de la surface, le thermomètre ne marque plus que zéro.

Il arrive parfois qu'un glacier crève et inonde le pays : tel a été le cas du glacier de Giétroz, sorte d'épée de Damoclès toujours suspendue sur l'étroite vallée de Bagnes, voisine de la route du Grand Saint-Bernard. On parle encore dans le Valais de l'épouvantable catastrophe qui signala le printemps de 1818.

Les deux années précédentes avaient été justement des années très froides; les glaciers de la Suisse, fort accrus, s'étaient épanchés dans les vallées, menaçant d'y reconquérir tout le terrain qu'ils avaient perdu en un demi-siècle. Celui de Giétroz notamment, dans sa marche en avant, avait déversé à l'entrée de sa gorge une masse de glaces et de neiges qui avait obstrué le cours de la Dranse et donné naissance à un grand lac auquel on tâcha vainement de ménager une galerie d'écoulement. La digue construite à cet effet se rompit, et les eaux, n'étant plus retenues, se précipitèrent furieusement à travers les défilés de la vallée, emportant les ponts, les chalets, les moulins, culbutant les arbres et les rochers.

On raconte que, près de Bagnes, quelques voyageurs qui allaient à cheval sur la route, sans se douter de la débâcle, aperçurent tout à coup, en se retournant, la coulée diluvienne qui venait à eux avec la vitesse de plusieurs centaines de mètres à la minute. Ils n'eurent que le temps de sauter à bas de leurs montures, et de gravir la montagne au pas de course. Un moment après, tout

au-dessous d'eux était inondé. Un seul village, celui de Bovernier, fut sauvé de la submersion par un énorme éperon de rocher qui détourna l'onde furieuse. Le torrent fila comme un trait à côté du hameau sans le toucher, quoique la nappe en mouvement dépassât de beaucoup le toit des maisons. On voit encore à Martigny sur un mur, derrière l'hôtel de la Tour, une raie noire avec une inscription qui rappelle la date du sinistre et la hauteur (deux mètres et demi) que l'eau atteignit en cet endroit même. On a marqué aussi sur les rochers, en face de la cascade de Giétroz, le niveau où montèrent les glaces : près de cent mètres au-dessus de la vallée.

La débâcle, qui avait commencé à cinq heures de l'après-midi, arriva au lac de Genève à onze heures du soir, après avoir parcouru dix-huit lieues en six heures. Sur son passage elle avait détruit plus de cinq cents maisons, noyé quantité de bétail, et fait une trentaine de victimes humaines.

CHAPITRE IV

Loèche-les-Bains et le sentier de la Gemmi. — La descente. — Coup d'œil sur la ville de Berne. — Interlaken et l'Oberland bernois. — Au Hasli. — La route du Grimsel. — A travers le canton d'Unterwalden.

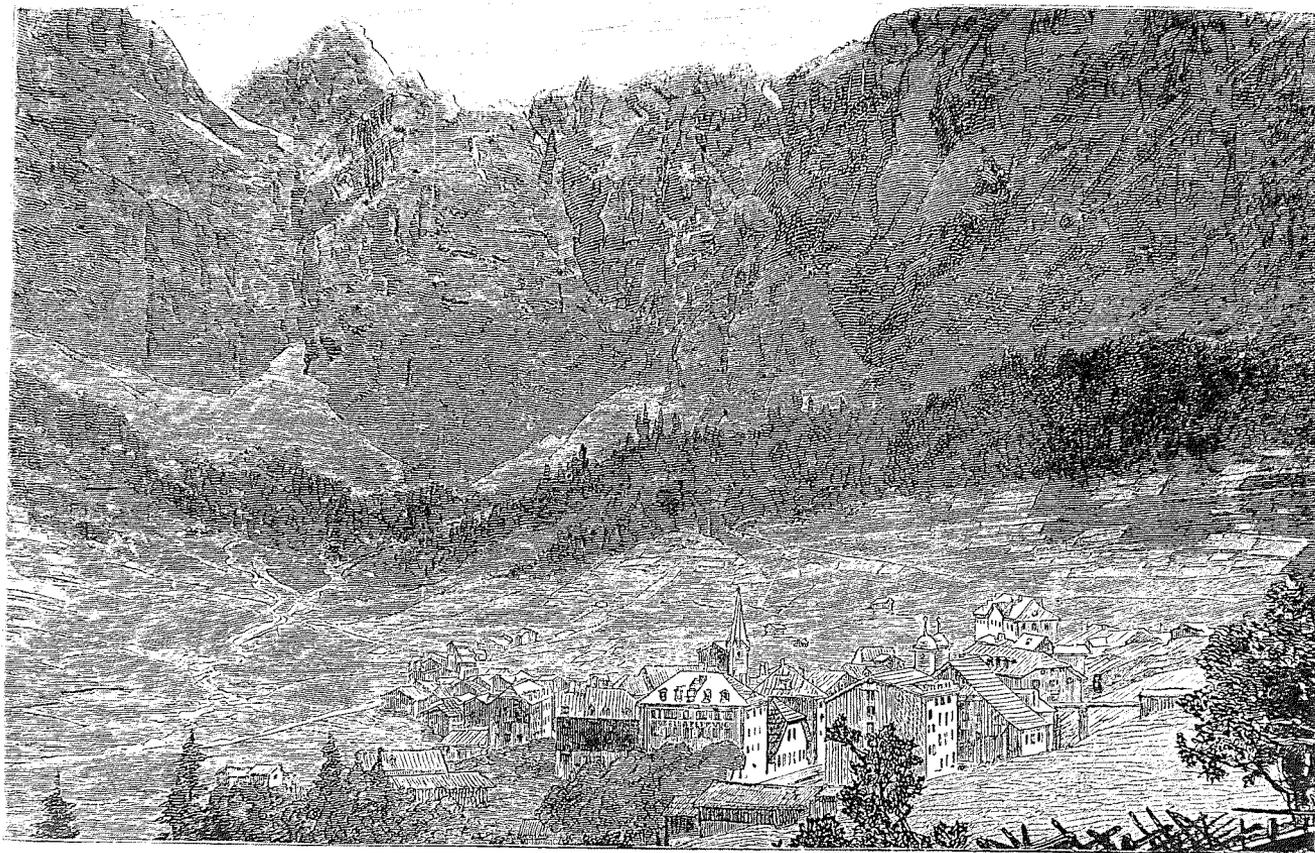
I

Plusieurs cols pittoresques font communiquer le canton du Valais avec celui de Berne. Le plus fréquenté est celui de la Gemmi, qui s'ouvre derrière le village de Loèche-les-Bains. Chaque année, de juillet en septembre (à tout autre moment il n'y fait pas bon), touristes et caravanes s'y suivent à la file.

Le site de Loèche-les-Bains, point de départ de la route, est lui-même fort curieux ; c'est le vrai type du vallon helvétique, de toutes parts enclos de montagnes à pic. Dès la fin d'août, on y grelotte à la nuit tombante, et au cœur même de l'été les ténèbres s'y font vers cinq heures du soir.

Un torrent impétueux, la Dala, y sort d'une âpre fissure, et va ensuite, par une gorge étroite, se plonger dans le Rhône. Sur la rive gauche, au sommet d'une roche verticale de 1300 mètres de hauteur, niche le hameau d'Arbignon (ou Albinen), auquel on n'arrive de ce côté que par huit échelles appliquées à la paroi de la montagne. Les gens du pays, hommes et femmes, se servent familièrement de ce raccourci ; pour les étrangers, c'est une autre affaire : plus d'un, parti tout fringant pour gagner la cime, en est resté au deuxième étage. Encore le comble du sang-froid n'est-il pas de gravir les échelles, c'est de les redescendre.

Le sentier de la Gemmi est une sorte d'escalier tournant, d'une largeur variant d'un à deux mètres, et où il vaut beaucoup mieux cheminer à pied qu'à dos de mulet. Le mulet des Alpes est une bête



LOÈCHE ET LA GEMMI.

courageuse et patiente, dont il serait malhonnête de médire; mais, dans les passages comme celui-ci, où l'on monte constamment à pic, en côtoyant des précipices qui ne sont pas même toujours pourvus de parapet, le meilleur est de sentir directement le roc sous ses semelles. Le mulet a d'ailleurs deux manies déplorables : la première est d'aller toujours au fin bord de l'abîme; la seconde, de cogner sans façon, à tous les tournants, les jambes et les hanches de son cavalier contre le mur de roche. Ajoutez que lorsque deux de ces animaux viennent à se rencontrer sur une rampe étroite et ardue, chacun d'eux prétend à la marge extrême du chemin, du côté du gouffre, bien entendu, et ce n'est qu'à force de tractions vigoureuses exercées sur leurs queues qu'on met fin à ce conflit dangereux d'entêtements.

Le point culminant du col de la Gemmi, où dort mélancoliquement un petit lac (lac de Daube) gelé neuf mois de l'année, est à 2300 mètres de hauteur. Rien de plus triste et de plus désolé que ce plateau, d'où l'on jouit en revanche d'une vue magnifique. Ce n'est qu'après plus de trois heures de marche, au sortir du bourg de Kandersteg, qu'on trouve un chemin carrossable, qui bientôt ressemble à une allée de parc où diligences et voitures secouent gaïement les grelots de leurs attelages, et qui descend jusqu'à Thoune, au seuil même de l'*Oberland bernois*.

II

De Thoune à Berne, la capitale de la Confédération helvétique, il n'y a qu'un pas. Avec ses vieilles rues, ses robustes maisons de grès verdâtre, aux balcons renflés, aux toits surplombant de plus d'un mètre, aux murs soutenus par des contreforts inclinés, aux arcades basses dont chaque pilier avec sa voussure semble fait pour porter un monde, Berne présente un aspect étrange, conserve un air féodal et gothique dont l'équivalent ne se trouverait peut-être dans aucune autre cité de l'Europe. La rivière impétueuse de l'Aar, issue des hauts glaciers du Grimsel, contourne en grondant le promontoire abrupt où la ville est bâtie.

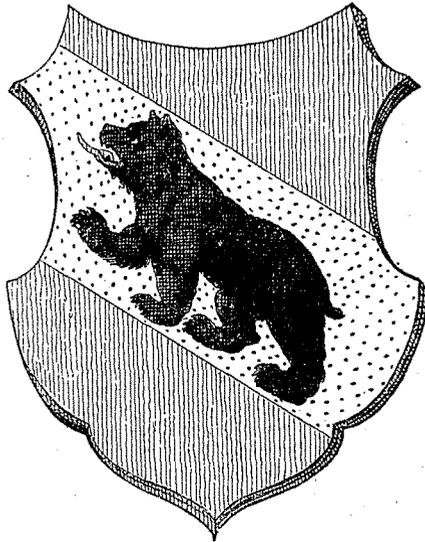
Dans les quartiers bas, résonne un bruit incessant de moulins et



LE: ÉCHELLES D'ALBINE.

d'usines. Par delà le fleuve, à l'opposite de la belle terrasse où se dresse la cathédrale (*Münster*), s'étend, sur un vaste plateau, la poétique cioserie du *Schänzli*, sorte de jardin d'été des Bernois. C'est là que l'étranger, avant de s'enfoncer dans le labyrinthe des monts de l'Oberland, vient prendre une première idée des grandes cimes, et admirer le soir, aux sons d'un orchestre qui jamais ne se tait, les reflets magiques du soleil couchant sur la gigantesque ligne de glaciers.

Vue de cette esplanade du *Schänzli*, au milieu de son aimable et



ÉCUSSON DE BERNE.

verte campagne, la fière cité, toute ramassée sur elle-même, avec son hérissément de tours et de pignons, offre l'image de la vieille phalange helvétique, opposant tranquillement, dans les batailles de la liberté, son mur de piques et de hallebardes aux escadrons impétueux de la Bourgogne ou de l'Autriche. Rien qu'à la voir ainsi robuste et trapue, prête à faire front de tous côtés, derrière son sinueux fossé de l'Aar, on comprend le rôle épique qu'elle a joué dans l'histoire de la Confédération. Tout en elle semble tourné vers la force et le commandement ; pour la grâce, elle l'a de tous temps dédaignée : les belles façons ne sont pas l'affaire de « Monsieur Mützli ».



LAC DE DAUBE

Mützli est le vieux sobriquet bernois de l'animal solitaire et mal léché qui, après avoir, suivant une légende, donné son nom à la ville de l'Aar (*Bär* en allemand signifie *ours*), est resté son emblème de prédilection. Aussi, à chaque pas que l'on fait par les rues et par les carrefours, retrouve-t-on partout, en des poses diverses, le noble fauve qui a eu l'honneur d'écussonner tant de bannières victorieuses. C'est lui qui règne en cariatides aux portes de la sombre cité; c'est lui qui garde les statues de bronze des anciens héros; c'est lui qui trône avec sa lignée au-dessus des fontaines, au front des maisons et des édifices, tantôt sérieux comme un vieux lansquenet, étendard en main, casque en tête, épée au côté; tantôt espiègle et narquois, tirant la langue, comme s'il voulait dire: « Souvenez-vous que je suis celui dont il n'est pas sage d'escompter la peau; » au besoin dansant, battant du tambour, jouant du hautbois ou de la clarinette, jamais lassé de ses fantaisies et de ses gambades, et jamais non plus ne lassant son public.

III

Rétrogradons maintenant jusqu'à Thoune, petite cité moitié gothique et moitié moderne, siège d'une école fédérale d'artillerie, et prenons le bateau à vapeur qui y chauffe dans les méandres de l'Aar. Quel plaisir de remonter doucement le beau lac, au milieu d'un écheveau grandiose de montagnes, les unes, telles que le Niesen, habillées de verdure des pieds à la tête, les autres, comme la Blümlisalp, le front revêché et couronné de glaces! Bientôt nous approchons d'Interlaken, et alors les cimes susnommées s'effacent; à leur place, dans une échancrure du fond du bassin, apparaissent la Jungfrau, le Mœnch, l'Eiger, le Schreckhorn, vision étincelante, mais encore fugitive, de ces monts de l'Oberland, que tout à l'heure nous pourrions admirer à l'aise.

Interlaken! Qui ne connaît au moins de nom cet Eden *d'entre lacs*, près duquel semblent se concentrer, pour la joie des touristes, toutes les merveilles du *Haut pays*¹ de Berne? Qui n'a rêvé de

¹ *Oberland*, en allemand, veut dire *Pays d'en haut*.

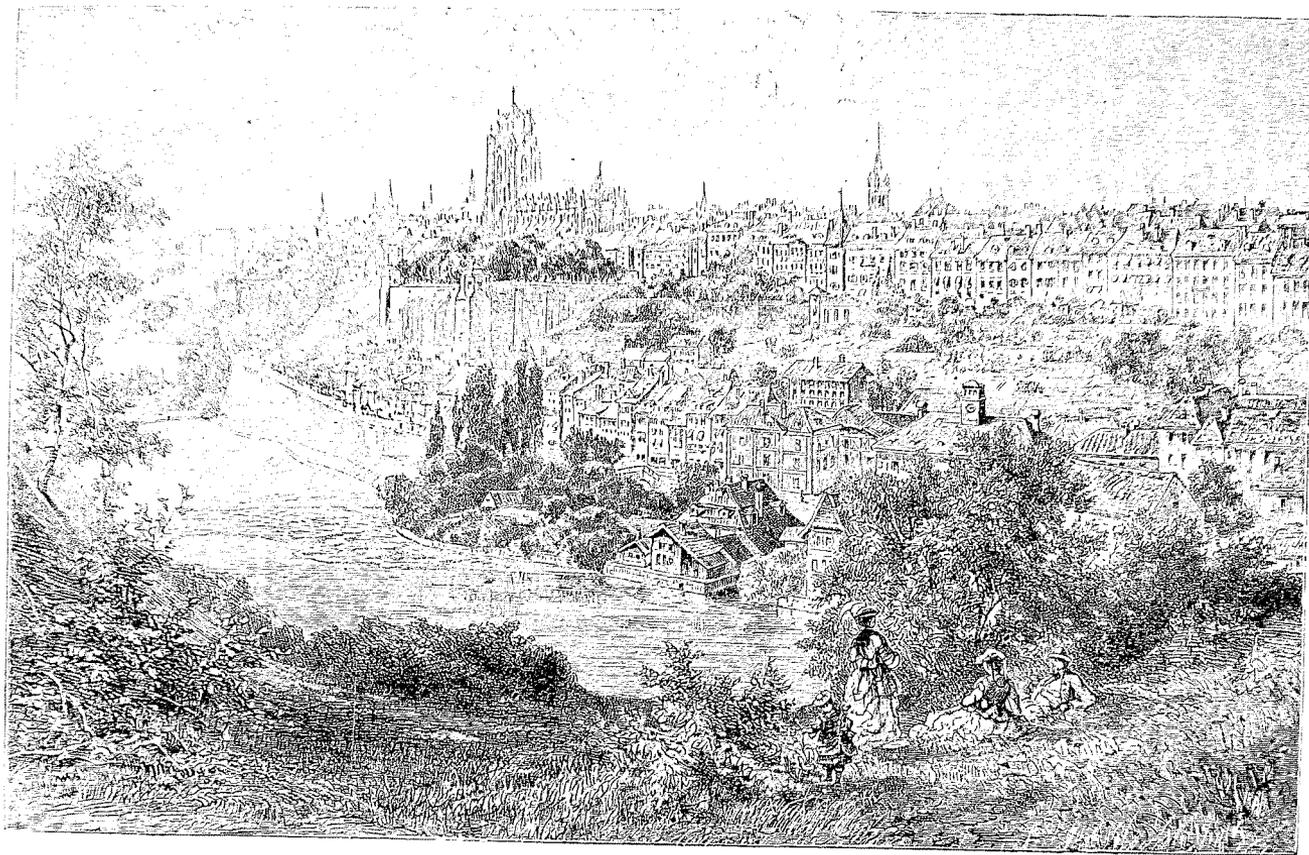


KANDERSTEG.

cette plaine délicieuse en face de laquelle la blanche Jungfrau, la « montagne-vierge », secoue l'ondoyante draperie de ses frimas ? Qui n'a été ou qui n'ira voir la vallée toute bruissante de torrents (de là son nom de Lauterbrunnen), où ladite Jungfrau vous apparaît de plus en plus nette dans sa majesté, et au fond de laquelle tombe, d'une hauteur verticale de trois cents mètres, le « ruisseau-poussière » du *Staubbach* ?

Par un beau temps, l'immense gerbe, oscillant au gré de la brise dans l'espace, semble, à mesure qu'elle descend, se résoudre en une buée de vapeurs ténues et moirées. Vague puissante et impétueuse au départ du rocher, elle n'est plus, lorsqu'elle touche le sol, qu'une douce rosée aux vertus humectantes. Mais voyez-la après un orage : c'est un fleuve trouble qui se précipite tout d'une pièce de la haute corniche de rochers. Des graviers, des pierrailles, parfois même des troncs de sapins déracinés par la tourmente, chargent le cours d'eau perpendiculaire, qui produit alors un fracas d'avalanche, et jette ses furieuses éclaboussures jusqu'à l'autre côté de la vallée. En 1791, le *Staubbach*, grossi par la crue des ruisseaux et par la tempête, causa, dit-on, de terribles ravages ; toutefois ces accès de colère sont chez lui assez rares : la pire méchanceté qu'il se permette en temps ordinaire, lorsque le vent se prête à la trahison, c'est de vous cingler inopinément le visage de quelque jet d'écume vagabond.

Un sentier de pâtres et de bûcherons escalade le *Staubbach* par le côté nord, et atteint le pont du *Pletschbach*, ruisseau qui forme plus bas la belle chute-poussière qu'on vient de décrire. Après avoir gravi un escalier de bois chancelant qui s'appuie au rocher, on arrive à un petit tapis de gazon. Là, le chemin tourne à l'est, toujours à l'ombre des sapins. On a déjà au-dessous de soi la gorge où le ruisseau mugit invisible. Encore une montée le long d'éboulis, et l'on débouche tout à coup de la forêt sur une prairie bosselée où se trouve une hutte confortable appartenant à un habitant de Lauterbrunnen, et près de laquelle le *Pletschbach* maintenant coule limpide et jaseur. Si le ciel est pur, le panorama vous ménage ici une étrange surprise. En face de vous, au sud, s'étale la Jungfrau, flanquée de ses deux pics, la Corne de neige (*Schneehorn*) et la Corne d'argent (*Silberhorn*). En deçà, à gauche, le gla-



VUE DE BERNE.

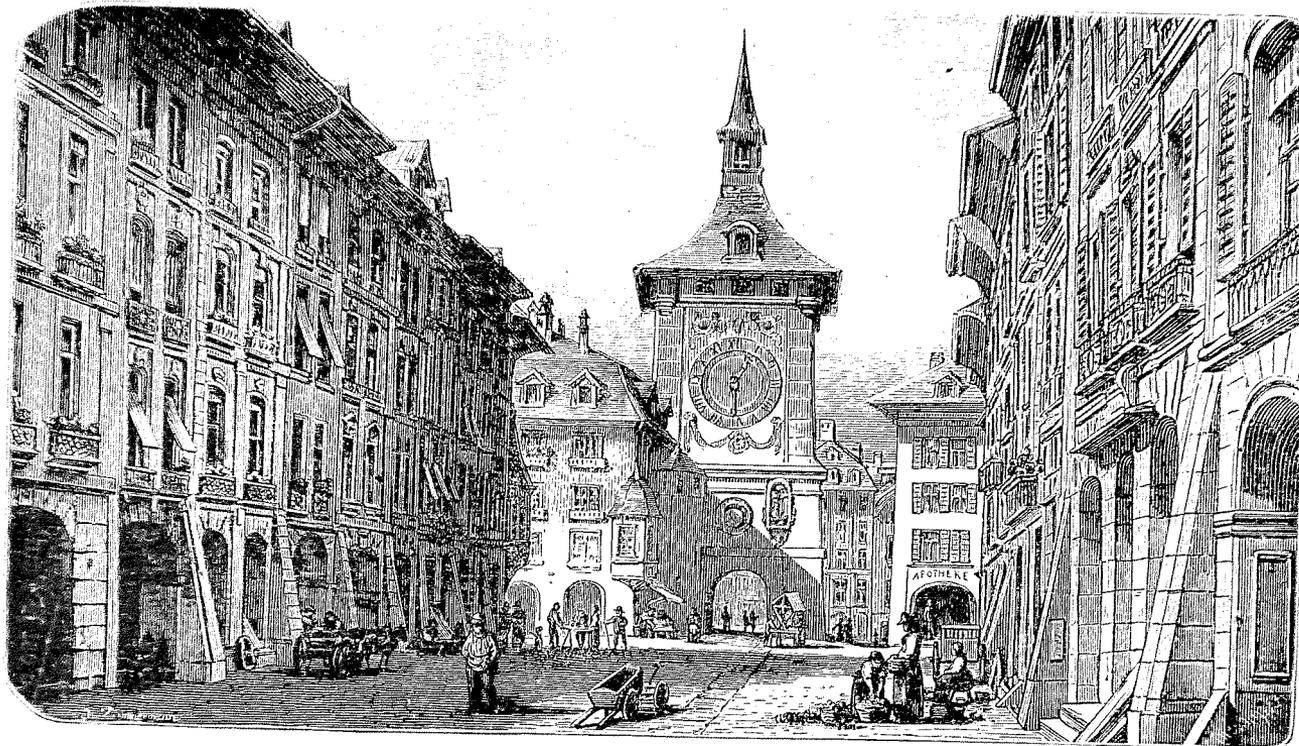
cier de Guggi s'étend jusqu'aux flancs escarpés du Mœnch, qu'une arête relie à l'Eiger, son inséparable. Huit ou dix autres découlements de glace tombent des cimes blanches dans la vallée.

Une route neuve, tracée à travers des pâturages, conduit de là au village de Mürren, agglomération de huttes noires qui s'élève, à deux ou trois lieues de Lauterbrunnen, sur un pâti solitaire à l'extrémité de la vallée. Plus loin encore est le sauvage district d'Ammerten, où le touriste ne manque pas de venir admirer la belle chute du *Schmadribach*. Cette chute, produite par une des sources de la *Lütschine blanche*, descendant du glacier de Schmadri, n'est pas une simple cascade ; c'est tout un château d'eau. La masse liquide se précipite, d'une paroi crevassée, à soixante-cinq mètres de profondeur, et, se convertissant en poussière, remonte sous la forme d'un arc majestueux. Tout alentour, le silence et la solitude sont presque effrayants. Cette haute vallée d'Ammerten ne présente à son arrière-plan qu'un hérissément de cimes menaçantes et de glaciers aux figures fantastiques ; dix mois sur douze, elle est tout entière livrée aux frimas ; à midi seulement, en hiver, le soleil y fait son apparition

IV

Si, au lieu de suivre le cours de la *Lütschine blanche*, qui descend de Lauterbrunnen, nous nous engageons à main gauche le long de la *Lütschine noire*, nous atteignons, au bout de quelques heures, la haute vallée de *Grindelwald*, située à 1057 mètres au-dessus de la mer. De même que celle de Chamonix, à laquelle de toutes les façons elle fait concurrence, cette vallée doit son renom aux contrastes étranges qu'y présentent, sur une scène étroite, la nature et le paysage. Une végétation abondante s'y déploie sous les glaciers mêmes ; ici, de belles prairies, des vergers touffus, de verts avant-monts doucement ondulés ; à côté, d'après déchirures, des cimes sauvages où l'on entend sans cesse craquer les aiguilles de glace et tonner la voix des avalanches.

Trois mille têtes de gros bétail, quinze cents moutons et autant de chèvres pâturent dans cette vallée, large seulement de six kilo-



UNE RUE A BERNE.

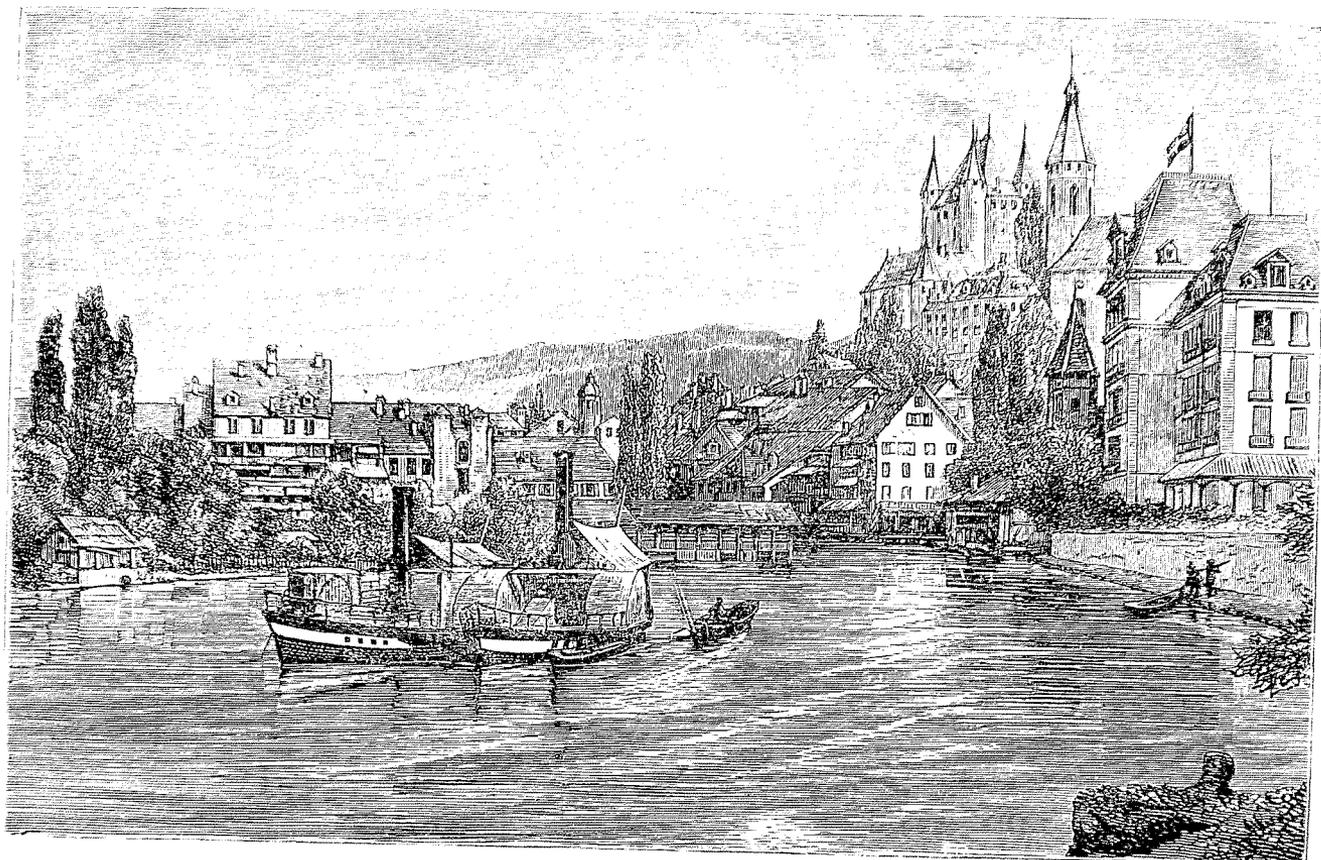
mètres. La race des vaches du pays est petite et nerveuse, d'un brun tacheté de noir, et très riche en lait. Mais la vraie vache laitière de ces montagnards, c'est le site lui-même, avec son splendide pourtour de glaciers, ou plutôt c'est le touriste qui vient, chaque été, vider sa bourse dans la poche de l'Oberlandais. Ce revenu-là, en trois petits mois, surpasse de beaucoup celui que peuvent donner, en une année pleine, les vaches réunies de toute la région.

La vallée de Grindelwald (*Grindel* signifie *verrou*) est fermée au sud par trois montagnes gigantesques, l'Eiger (3975 mètres), le Mettenberg (3108 mètres), qui est comme le socle puissant de ce Schreckhorn dont l'altitude dépasse 4000 mètres, et le Wetterhorn (3708 mètres) doublé de son jumeau le Wellhorn. C'est entre elles, et de chaque côté du Mettenberg (*montagne du milieu*), que s'étendent à peu près parallèlement les deux célèbres glaciers dont les eaux de fonte, en sortant d'une grotte cristalline¹, donnent naissance à la Lütchine noire. Le glacier *inférieur*, le plus grand des deux, est aussi le plus visité. Un chemin facile conduit à son bassin extrême, appelé *Mer de glace*, et d'où l'on jouit d'un point de vue grandiose. Le glacier *supérieur* l'emporte toutefois sur l'autre par sa pureté et la magnificence de ses aiguilles et de ses crevasses. Du Wetterhorn et du Mettenberg s'y précipitent deux ruisseaux, et là encore un portique de glace sert de passage aux flots écumeux.

On raconte qu'un jour un hôtelier de Grindelwald y était monté pour faire pâturer ses brebis aux flancs de la montagne, quand, tout à coup, le pied lui manqua. Un quartier de glace avait cédé sous lui. Dans sa chute, l'homme se cassa le bras. Fort heureusement, sous le glacier, il trouva une ouverture qui communiquait avec le Mettenberg : c'était justement le canal qu'un des ruisseaux s'était creusé en forme de voûte sur une longueur de 40 mètres. Le naufragé rampa sous la glace en suivant le cours d'eau jusqu'à sa source, et il put ainsi échapper à l'horrible mort qui le menaçait.

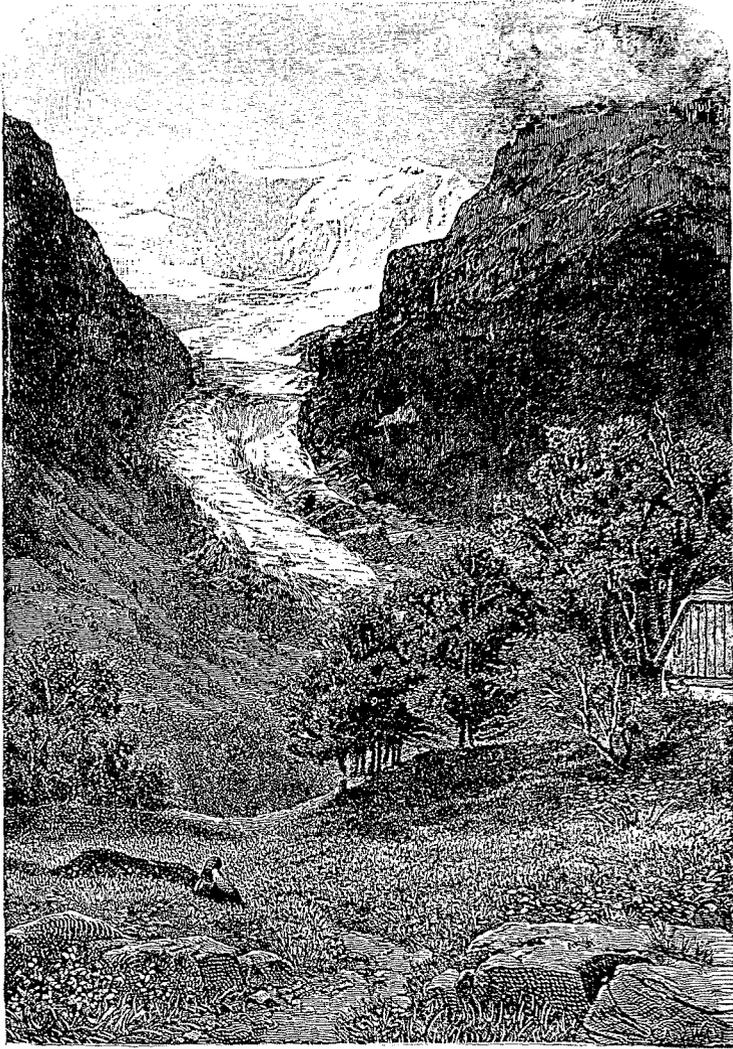
La cime la plus fréquentée et la plus aisément accessible de cette région, c'est le Faulhorn, la *Corne pourrie*, ainsi appelée de la roche en décomposition qui la constitue.

1. Voyez ce qui a été dit ci-dessus, page 68.



L'AR A THOUNE

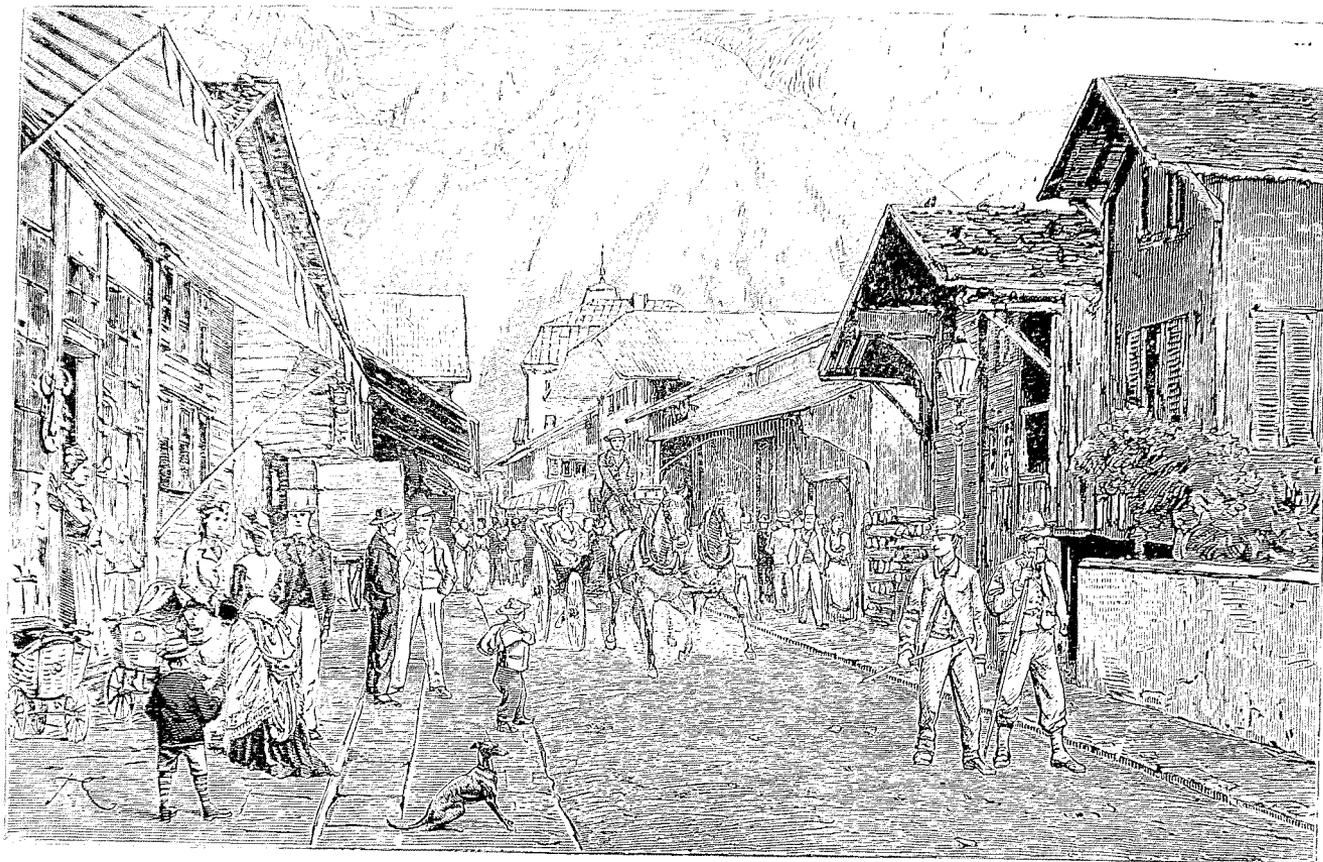
C'est le belvédère de prédilection des touristes dans l'Oberland, celui où l'on monte de Grindelwald, comme on va de Lucerne au



GLACIER INFÉRIEUR DE GRINDELWALD.

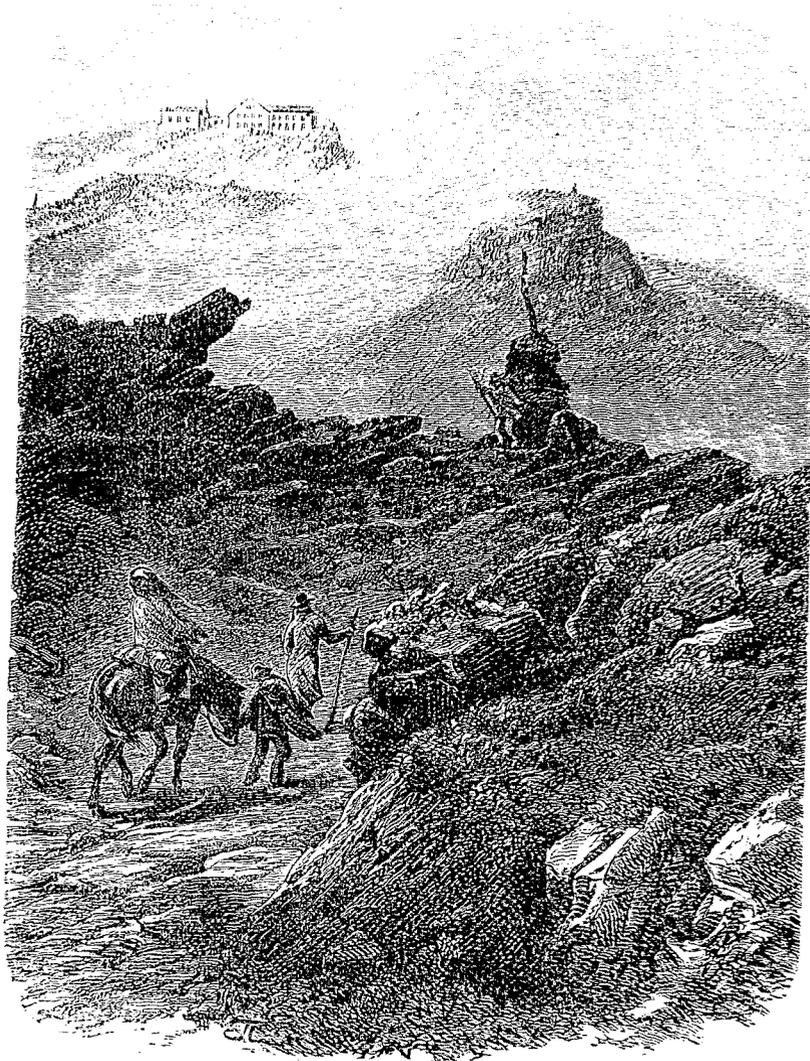
Rigi, pour admirer la féerie du soleil couchant sur l'écheveau entier des grandes Alpes.

Mais le roi, le vrai chef de file de toute la rangée de sommités, c'est, sans contredit, le *Finsteraarhorn* (4275 mètres), dont l'arête supérieure n'a que vingt pas de long sur quatre de large. Si



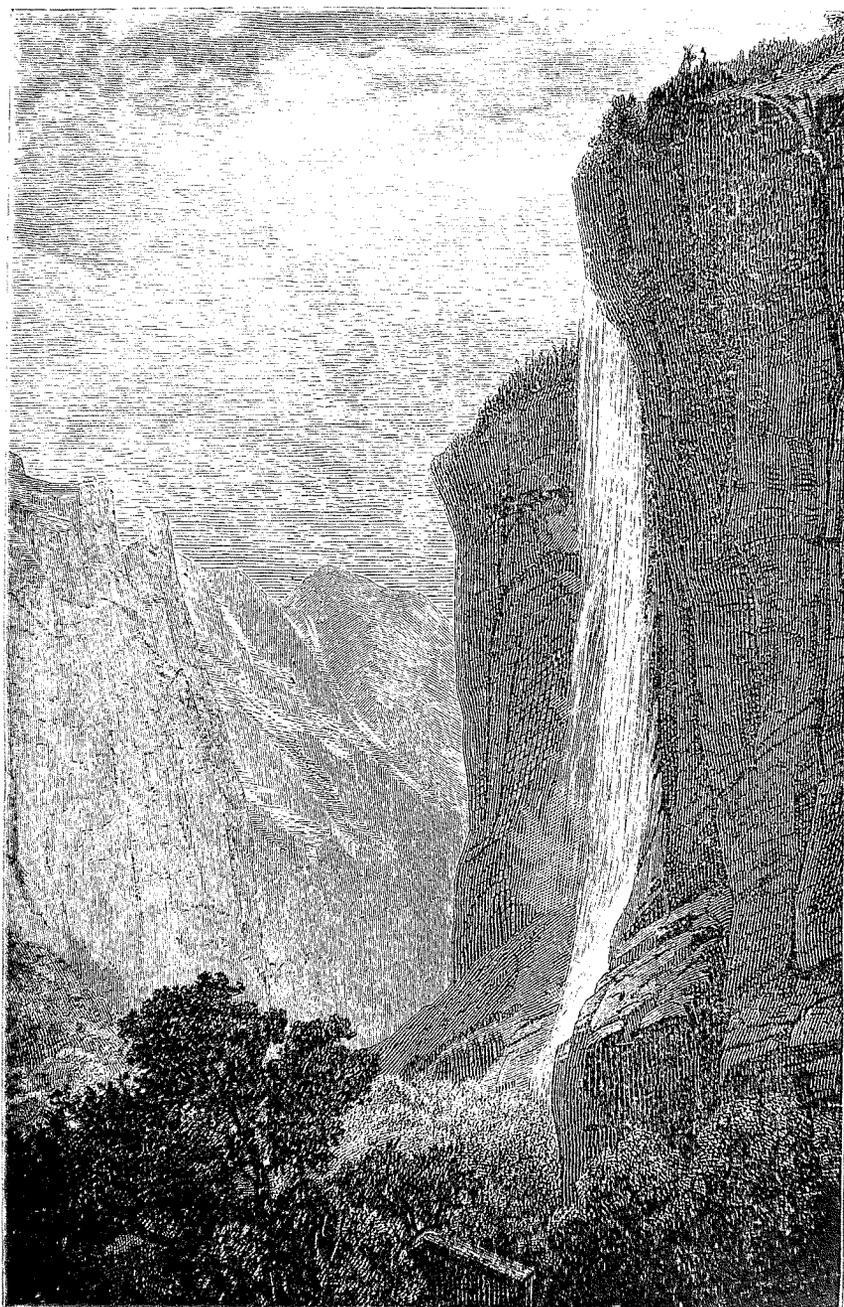
A INTERLAKEN.

étroite qu'elle soit, elle est encore beaucoup plus spacieuse que le sommet extrême de la Jungfrau, qui ne mesure que soixante-dix



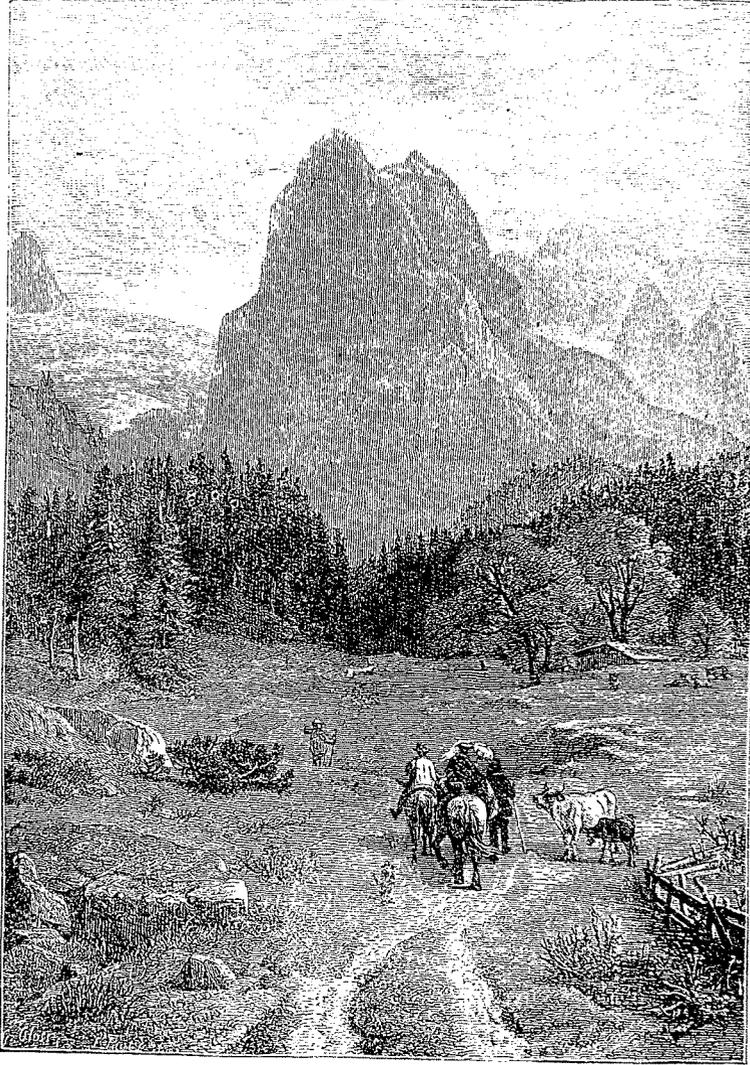
ASCENSION DU FAULHORN.

centimètres environ de longueur sur cinquante de largeur : deux personnes auraient de la peine à s'y tenir ensemble.



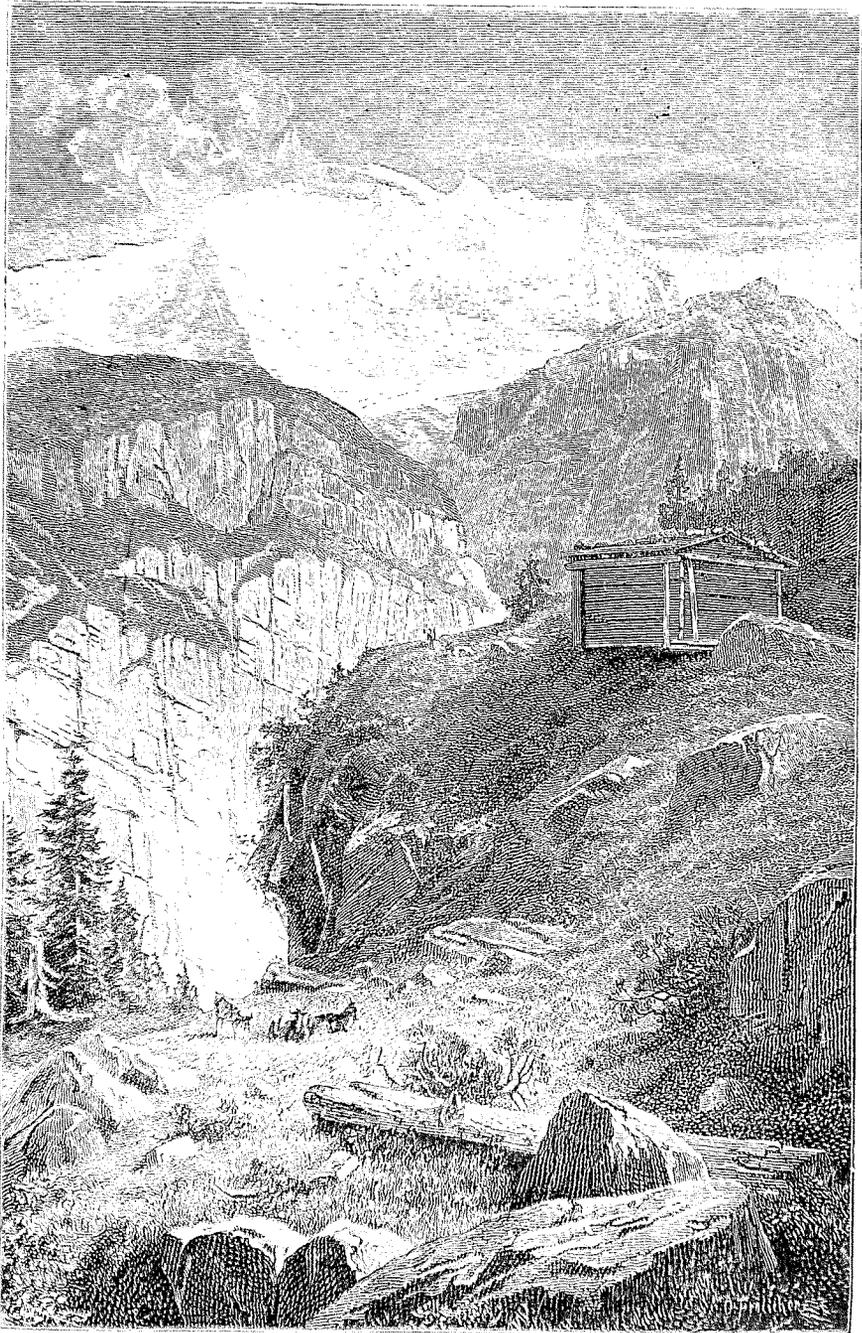
LE STAUBBACH.

Au pied du Wellhorn et du Wetterhorn, montagnes en quelque



AU PIED DU WETTERHORN.

sorte jumelles, que l'on photographie toujours ensemble, serpente le glacier de Rosenlauri, qui, quoique diminué dans ces derniers temps, mesure encore une lieue et demie de longueur sur une demi-



LA JUNGFRAU, VUE DE LA ROUTE DE MURREN.

lieu de largeur. C'est l'amas de glaces le plus clair, le plus pur, le plus cristallin qui existe en Suisse, celui qui offre aux artistes et aux amateurs les plus intéressantes études de couleurs. Son nom de



JOUEUR DE TROMPE.

Rosenlauri en indique les belles teintes rosées, que rehaussent d'admirables reflets d'azur.

Splendide aussi, dans sa variété, est la nature qui lui forme cadre. De *Rosenlauri* à la *Grande-Scheidegg*, col qui relie *Grindelwald* au *Hasli*, ce n'est tout l'été qu'un long défilé de caravanes et de tou-

ristes. Dans les bas-fonds résonnent sans cesse les mélodies de cette trompe alpestre, aux accents de laquelle les vaches s'en reviennent, le soir, d'elles-mêmes aux chalets. Cette trompe célèbre est un instrument tout primitif, fait de morceaux de sapin évidés et emboîtés l'un dans l'autre. Sa longueur est parfois de huit pieds, et on l'entend à une lieue et demie loin. Ce n'est pas tout à fait, il en faut convenir, le fameux cor au moyen duquel Alexandre le Grand rassemblait, dit-on, son armée d'une distance de 100 stades (cent fois 180 mètres).

Ses ondes sonores s'élèvent vibrantes du fond des vallées, rampent au flanc abrupt des rochers, pour aller expirer en de lents murmures dans les profondeurs des ravins et des gorges. Entendues de trop près, ces modulations perdent sensiblement de leur caractère et de leur beauté; mais, mariées dans le lointain à la voix grondante du tonnerre, au bruit des cascades et des torrents, au sifflement de la tourmente et au tintement haché des clochettes, elles produisent sur l'oreille et l'âme une impression qu'on n'oublie jamais.

Dans certains districts de la Suisse catholique, on s'en sert pour annoncer la prière du soir, et l'on répète alors trois fois la mélodie à de courts intervalles. A la nuit tombante, un vacher chante devant son chalet une prière assez longue, dont la musique rappelle les litanies de l'Église. Ni l'orage, ni les bourrasques de neige ne l'empêchent d'accomplir chaque jour cet exercice religieux. Au loin, tous les pâtres de l'alpage répètent, comme autant d'échos mystérieux, cette prière mélodieuse qu'on nomme *Alpsegen*. Ajoutons que tous les vachers des divers domaines dont se compose le pâtis ont le droit de réciter tour à tour les premiers cette prière; et ce droit, ils y tiennent tellement, que si, par hasard, l'un d'eux vient à violer l'ordre convenu à l'avance, il en résulte des rixes sanglantes.

VI

A l'est d'Interlaken s'étend un second lac, celui de Brienz, qui doit à son double rempart de montagnes une sévérité générale d'aspects tempérée néanmoins, sur la rive sud, par l'ourlet de terrasses

ouffues qu'y projette la chaîne du Faulhorn. C'est de ce côté que le fameux ruisseau du Giessbach exécute ses cabrioles merveilleuses dans un colossal escalier naturel de quatorze marches, dont le premier degré est à 350 mètres au-dessus de la coupe lacustre.

Au sortir du lac de Brienz, nous retrouvons l'impétueuse Aar, née là-bas, par delà le Wellhorn et le Wetterhorn, des glaciers luisants du Grimsel. Les premiers jouets de la sauvage rivière sont de gigantesques blocs de rochers qu'elle pousse devant elle dans le défilé, avec des vagissements de nouveau-né qui couvrent déjà la voix du tonnerre.

Puis elle arrive à l'abîme du pont de la Handeck, où elle accomplit, entre deux parois couronnées de sapins, un plongeon égal à celui de *Pissevache*, et gagne ensuite la romantique vallée du Hasli, dont le bourg pastoral de Meiringen, récemment brûlé, est la localité principale; là, elle reçoit au passage, avant de s'engouffrer dans le lac, de nouveaux affluents torrentueux, entre autres l'imposant Reichenbach, dont tous les touristes vont admirer les cinq belles chutes perpendiculaires.

Cette poétique région du Hasli, qui s'étend depuis le lac de Brienz jusqu'aux sommets neigeux du Grimsel, est, de toutes les vallées oberlandaises, celle où abondent le plus les légendes. Il semble que l'esprit de ces montagnards ait horreur du vide; ils peuplent tout, les eaux, les bois, l'espace, d'êtres mystérieux qui sont comme une chaîne destinée à unir hiérarchiquement le ciel et la terre. C'est ainsi que la tradition locale veut qu'il ait existé jadis dans les monts hasliens une race de *nains*, dont la demeure était aux entrailles de la terre, mais qui quittaient volontiers leur séjour ténébreux pour venir se mêler au train de vie des humains. Ces petits êtres s'entendaient à fabriquer avec le lait des chamois, leur bétail favori, des fromages excellents; ils confectionnaient également des armes enchantées, puis des manteaux magiques à l'aide desquels ils enlevaient les trésors et aussi les femmes. Fort serviables malgré leurs espiègleries, ils faisaient volontiers part aux hommes de toutes les belles choses que le sol recélait, et il était bon, en mainte occurrence, de pouvoir compter sur leur protection.

Que de fois ils ont ramené les vaches égarées, sauvé les brebis



CHATELAIN

tombées dans l'abîme, ou indiqué aux bergers les herbes souveraines contre les blessures ! Et quelle délicatesse charmante dans les procédés ! Témoin l'histoire de ce paysan, qui, entrant un matin sur son champ, le trouva fauché à moitié, quoique les épis en fussent à peine mûrs. Naturellement, il se mit en colère ; mais voici que, la nuit suivante, la moisson fut achevée sans qu'il s'en mêlât, et, le soir, toutes les gerbes étaient déjà sèches à point, si bien que, le lendemain, le villageois put emplir sa grange. Il n'était que temps. Le troisième jour, il y eut une tempête effroyable qui détruisa tout le pays, en détruisant sur pied les récoltes.

Autre exemple. Un soir que le vent soufflait avec violence, un berger et sa femme, retirés dans leur cabane, écoutaient mugir l'ouragan qui ébranlait jusqu'à la toiture. En leur âme charitable, tous deux plaignaient les malheureux que l'orage avait surpris au dehors. Tout à coup ils aperçurent par la fenêtre un nain, revêtu comme d'habitude de son manteau long, qui roulait, entraîné par le torrent, sur la rampe escarpée. Leur premier mouvement à l'un et à l'autre fut de courir vers la porte, pour offrir un asile à ce pauvre qui allait périr. Mais la crainte les retint. Un nain n'est pas le premier passant venu, et, dans ce monde surnaturel, auquel croyaient le père et sa femme, il y a toujours quelque chose qui trouble les cœurs les plus purs et les plus vaillants.

Le couple en était encore à se consulter anxieusement, lorsque du dehors on frappa trois fois à la vitre. Pour le coup, il fallut ouvrir. Ce fut la femme qui s'en chargea. Le nain, car c'était lui, entra tout grelottant de froid sous son grand manteau. On lui donna la meilleure place auprès du foyer ; il se réchauffa, soupa même ; puis, l'orage un peu apaisé, il voulut repartir à toute force, alléguant une affaire urgente. Le lendemain, éclata une tempête plus terrible encore. Les sapins craquaient effroyablement, les torrents beuglaient à tue-tête, et des roches entières dégringolaient du haut de la montagne. Le berger et sa femme, blottis au plus profond de leur hutte, marmottaient en tremblant leur *miserere*, quand, de nouveau, ils virent le nain de la veille qui descendait le torrent assis majestueusement sur un bloc de pierre. Arrivé en face de la cabane, il arrêta le bloc pour qu'il fit rempart contre la furie des eaux déchaînées. On devine le reste : tout le village



MEIRINGEN.

périt, excepté la maison, l'unique maison où le petit homme, le soir précédent, avait reçu l'hospitalité.

La malice humaine finit, hélas! par lasser la bienveillance de ces nains alpestres. Il n'était chicane ni mauvaise farce que les ingrats montagnards n'inventassent pour les tourmenter. Un jour entre autres que ces bons génies venaient assister aux travaux des champs, un Oberlandais eut la méchante idée de couper à demi les branches de l'arbre où ils étaient perchés, si bien qu'ils tombèrent pêle-mêle au milieu des rires et des huées de l'assistance. De ce jour, les nains disparurent. D'autres disent que les montagnards poussèrent l'infamie jusqu'à chauffer à blanc un rocher où ces êtres mignons posaient leurs pieds. D'autres encore affirment qu'une indiscrete curiosité fut la cause de leur fuite. On disait que, sous le grand manteau dont ils étaient toujours affublés, ils cachaient une difformité : ces homoncules avaient des pieds d'oie. Or, un jour qu'ils allaient, par pure complaisance, faire la cueillette des fruits d'un cerisier, le paysan auquel appartenait l'arbre sema de la cendre tout alentour, à seule fin de voir s'il était bien vrai que les nains eussent des pieds palmés. Les génies s'aperçurent du piège, et ils décampèrent. Depuis lors, on ne les a plus revus; mais on montre encore, au pied du Wetterhorn, une des cavernes souterraines qui leur servaient jadis de demeure.

La vallée de Meiringen est le principal magasin d'hivernage de l'excellent bétail du Hasli. Tout est prévu pour rendre chaudes et hospitalières les étables du bas pays. L'épaisseur des cloisons va jusqu'à vingt-deux centimètres; le parquet de bois est bien entretenu; des trous percés aux parois des greniers permettent à l'air d'y sécher à point le fourrage; de bons bardeaux renforcés d'un treillage et chargés de pierres donnent à ces constructions toutes bernoises un aspect avenant et original.

Quant à la haute région du Hasli, j'ai dit qu'elle s'élevait, d'étage en étage, jusqu'à la passe désolée du Grimsel. A mesure que l'on y avance, le site devient plus sauvage et plus nu. Les pâturages cèdent la place à des masses énormes d'éboulis qui attestent la puissance des avalanches et des eaux. Passé la cascade de la Handeck, toute trace de végétation arborescente disparaît; la vallée n'est plus qu'un défilé aux murailles à pic. On quitte enfin les bords

de l'Aar, on tourne à gauche, et en un quart d'heure on arrive à l'auberge-hospice, située à 1874 mètres d'altitude, au milieu d'un désert rocheux où dorment deux petits étangs. Au delà de ce refuge, un chemin de mulets, parfaitement dallé et jalonné de perches, monte en zigzag au point culminant du col (2165 mètres), qui marque la frontière entre le canton de Berne et celui du Valais.

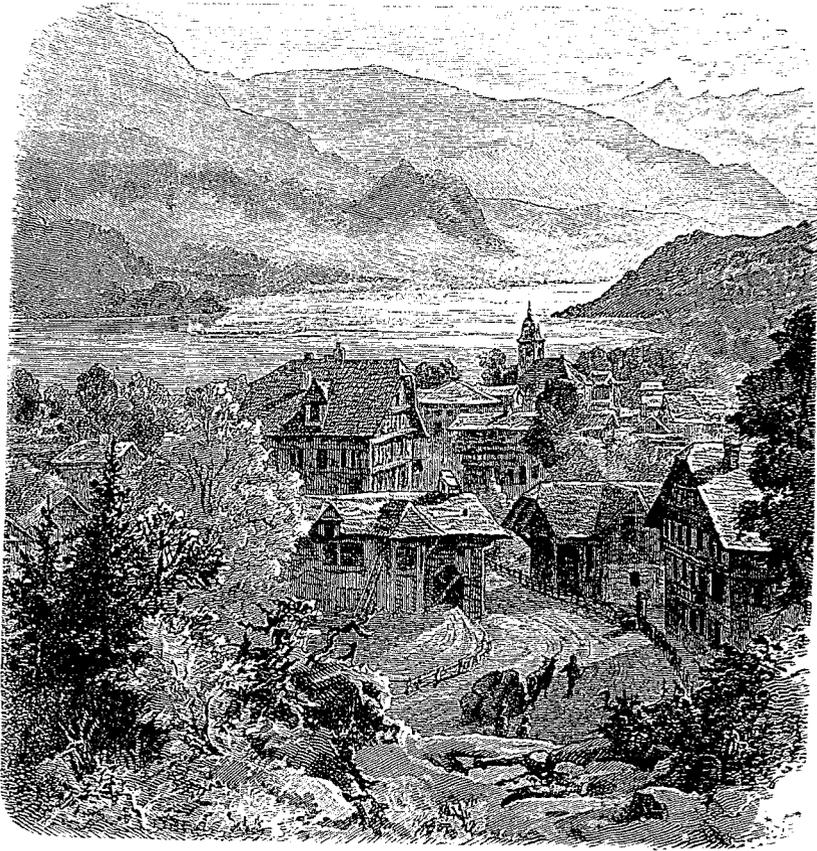


LAC DU GRIMSEL

Un autre petit lac, le lac des Morts (*Todtensee*), s'étend au sud-est de la crête. Celui-là mérite doublement son nom. Au mois d'août 1799, ses froids abîmes sont devenus le tombeau d'une foule d'Autrichiens et de Français, précipités pèle-mêle dans ses eaux. Cinquante ans après, on retrouvait encore dans le voisinage des fragments de crosses de fusil, de cartouchières, de shakos, épaves de la terrible bataille. De ce morne bassin, il n'y a que deux heures environ de descente, par des pentes fleuries quoique un peu raides, pour gagner l'hôtel de la Furka et le glacier du Rhône.

VII

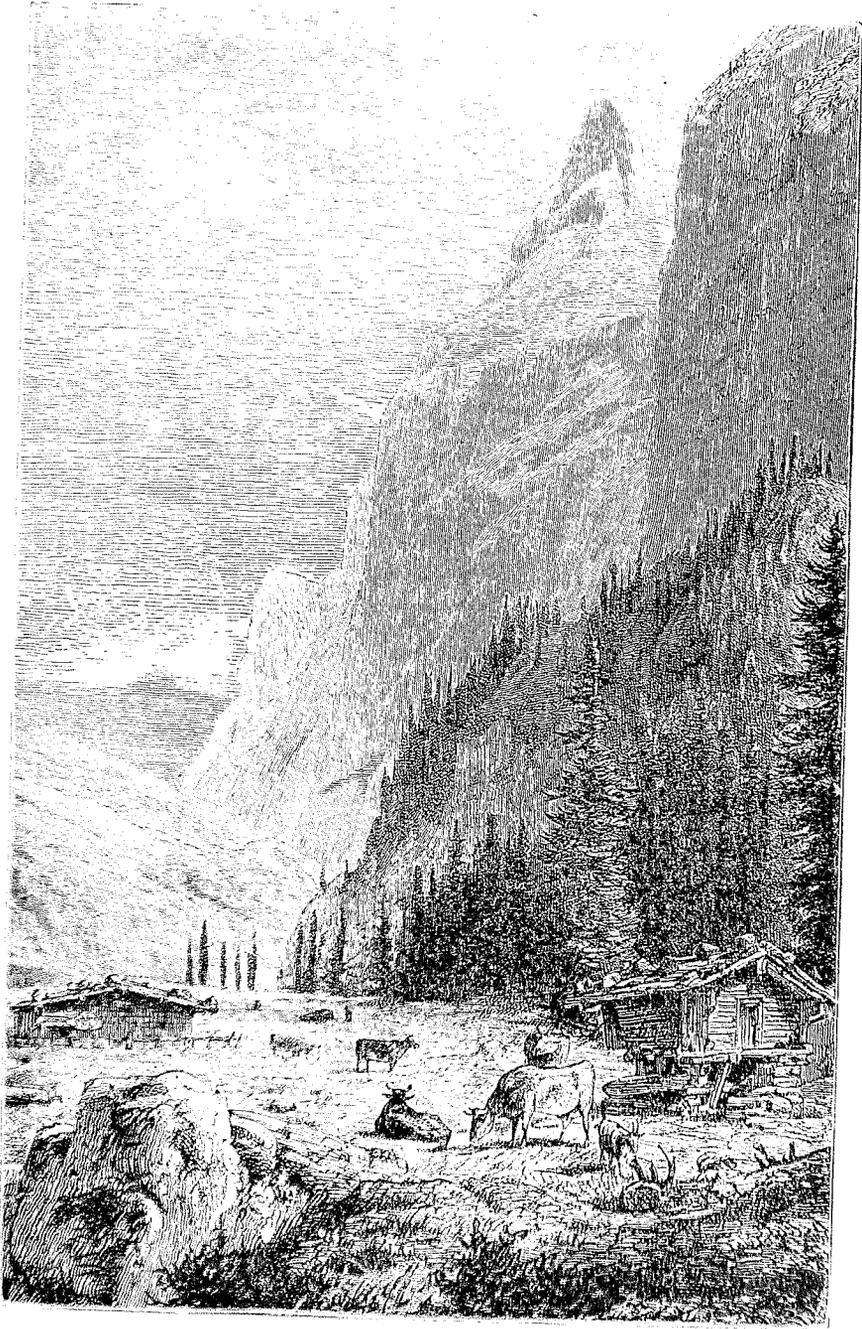
Une route charmante et facile, qui escalade, non loin de Brienz, les flancs noirâtres et touffus du Brünig, nous permet de passer du canton de Berne dans celui d'Unterwalden, région agreste et si-



LUNGERN ET SON LAC.

lencieuse, qui semble posée, a dit un poète, sur le cœur de la Confédération helvétique comme un bouquet de fleurs sur le cœur d'un fiancé.

Une sombre futaie de sapins, le *Kernwald*, la coupe en deux parties inégales, celle d'au-dessus de la forêt ou *Obwald*, celle d'au-dessous ou *Nidwald*.



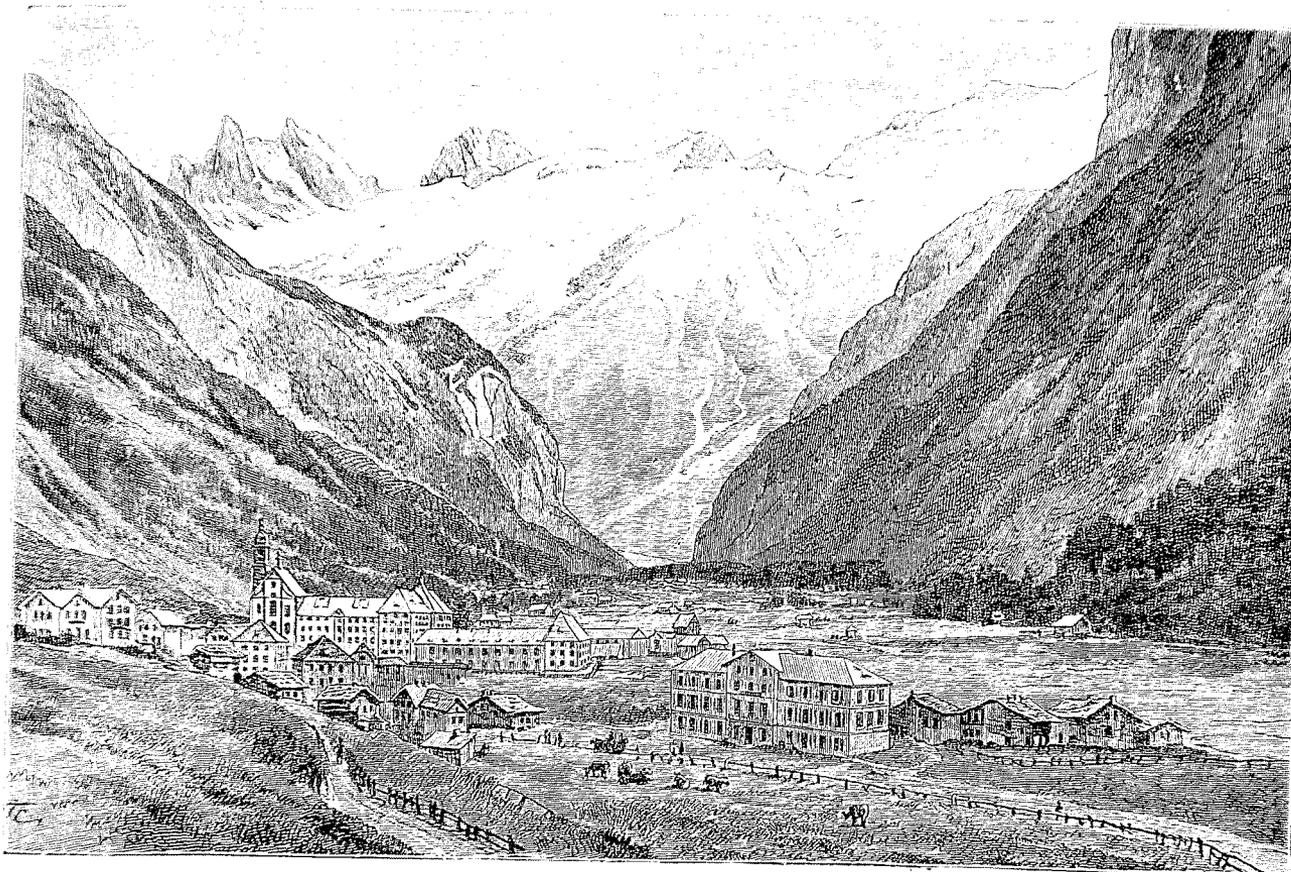
SITE DE MELCHAI

Ne nous attendons pas à retrouver ici les contrastes violents d'aspects et de climats avec lesquels l'Oberland bernois et le Valais nous ont familiarisés. L'Unterwalden est par excellence le pays des sites tranquilles, ombreux et mélancoliques. Nulle coulée glaciaire n'y vient lécher les tapis de verdure parfumés, et les cimes même les plus sourcilleuses y conservent une certaine grâce, une harmonie de formes et de teintes, par où elles semblent vouloir se fondre avec le reste du paysage. Les arbres sont l'orgueil et la parure de ces districts qui sont de ceux qu'on a appelés « forestiers ». En haut les conifères; en bas, les essences feuillues. Schwitz même ne possède pas de plus beaux vergers.

L'Unterwaldois est resté pasteur; il enrubanne ses moutons, soigne ses vaches, et de leur produit confectionne des fromages exquis, dont, chaque année, il expédie des quantités considérables au delà du Gothard. Entre temps, il est tout à ses jardins, à ses grands noyers, à ses poiriers fourchus dont les branches énormes servent parfois d'appui aux maisons, et à ses pommiers qui lui fournissent un excellent cidre (*most*).

Pour les voyageurs descendant du Brünig, la première station est Lungern, qui se mire dans son lac dormant; la seconde est le charmant village de Sachseln. Encore une idylle dans une forêt d'arbres fruitiers. Lauriers-cerises, pêchers et cèdres y croissent, à côté de la rose des Alpes et de l'arole, dans des prairies d'une fraîcheur sans pareille. Les hêtres y sont de telle taille, qu'on en tire des planches de dix mètres de long sur un mètre de large, et presque sans nœuds. Les chênes, si rares en Suisse, y abondent également. Vient ensuite la petite ville de Sarnen, un des deux chefs-lieux politiques du canton, puis, plus bas, la bourgade de Stanz, la couronne des districts « au-dessous de la forêt »; deux hautes montagnes aux terrasses touffues projettent sur elle une ombre si épaisse, que, durant trois mois de l'hiver, le soleil ne s'y montre que le matin, une heure et demie ou deux heures tout au plus.

Mais les deux recoins les plus poétiques de ce canton encore à demi primitif, ce sont sans contredit les vallées du Melchthal et d'Engelberg. L'une, arrosée par la Melch-Aa (l'Aa laiteuse), est une solitude pensive, toute en pâturages et en forêts, au-dessus desquels pointent des parois de rocher grandioses, et où du matin



ENGELBERG.

au soir résonne le tintement harmonieux des clochettes. L'autre, baignée par une autre Aa, l'Aa d'Engelberg, doit à son rempart circulaire de monts qui l'abritent des vents froids une température extrêmement tonique. C'est dans ce dernier repli de l'Unterwalden que se trouve la fameuse abbaye d'Engelberg, avec sa grande ferme, son église et son collège. Le revenu actuel du couvent consiste surtout dans la fabrication et la vente en gros des fromages ; ses magasins en renferment souvent jusqu'à des milliers, empilés sur leurs tablettes comme des in-folio, et qu'on expédie au delà des monts et ailleurs. Le Titlis, la plus haute cime du canton, domine majestueusement l'aimable vallée.

De Sarnen à Alpnach, au bord du lac des Quatre-Cantons, la route est sans cesse sillonnée de touristes. Le golfe d'Alpnach, près duquel le Pilate vient mourir, appartient tout entier au canton d'Unterwalden. Sur la rive droite, dans l'écheveau des montagnes, s'ouvre une étroite gorge, le Rotzloch, où un ruisseau forme une série de cascades ravissantes. Une fabrique de papier — qui l'eût cru ? — s'est logée dans ce ravin épique. Plus loin, sur le bord du lac, est le port de Stanzstad. La baie ici semble se fermer. Ses deux rives se rapprochent tellement, qu'on a pu jeter en travers de l'eau une digue maçonnée, avec un pont de fer à treillis dont on lève un pan pour livrer passage aux bateaux à vapeur. Cette brèche une fois franchie, on embrasse successivement du regard la plus grande partie du bassin lacustre jusqu'au Rigi ; un seul bras reste caché, c'est celui qui s'infléchit au sud-est, au pied de l'âpre Bürgenstock, pour aller se briser de nouveau au delà de Gersau et de Treib. Hergiswyl, au pied du Pilate, est la dernière station unterwaldoise à laquelle touche le voyageur. Passé ce point, le paquebot s'engage au milieu du lac, ayant en vue à gauche toute une ligne de villas charmantes ; puis la cloche du bord se met à sonner, et Lucerne vous apparaît tout à coup dans sa majesté, avec ses clochetons, ses somptueux hôtels, et ses poules d'eau qui nagent au-devant de vous, comme pour vous souhaiter la bienvenue.

CHAPITRE V

La vie végétale aux divers étages de la montagne. — Les arbres feuillus et les conifères. — Les dernières plantes. — Animaux des cimes, de l'air et des eaux. — Les pâtis d'en haut. — Senns et chevriers.

I

Avant d'entamer notre promenade à travers la Suisse légendaire de Guillaume Tell, que baigne ce beau lac des Quatre-Cantons, découpé en forme de feuille de trèfle, jetons un regard d'ensemble sur l'étrange contrée au cœur de laquelle nous voilà parvenus.

Au point de vue de la végétation, la Suisse se divise en plusieurs zones parfaitement distinctes. Dans la zone inférieure, qui ne s'élève guère au-dessus de 580 mètres, croissent le froment, le mûrier, la vigne et le châtaignier. Au-dessus, jusqu'à 800 mètres, on trouve la région des chênes, des noyers, qui est aussi celle des prairies les plus riches. Plus haut, jusqu'à 1400 mètres environ, viennent les hêtres, le seigle, l'orge, et des pâturages toujours abondants. Ensuite on entre dans la zone des sapins, des mélèzes, des aroles, qui produit encore d'excellents herbages, et finit à une altitude de 1800 mètres.

A partir de là, toute culture cesse : plus de plantes potagères; rien que du *foin sauvage*¹, et une flore essentiellement naine, des saules minuscules, des buissons rabougris, des pins rampants, des rhododendrons. Au-dessus encore est la région dite *alpine*, qui s'étend jusqu'au labyrinthe désert des glaciers et des roches formant l'aire des *neiges éternelles*, et où l'on ne rencontre plus que dans quelques endroits exposés au soleil des mousses et des lichens.

1. Dans la Suisse allemande, *Wildheu*; *Heu*, foin, et *wild*, sauvage; — *Wildheuer*, coupeur de foin sauvage.

Occupons-nous d'abord des forêts et de ce qu'on appelle la végétation *arborescente*.

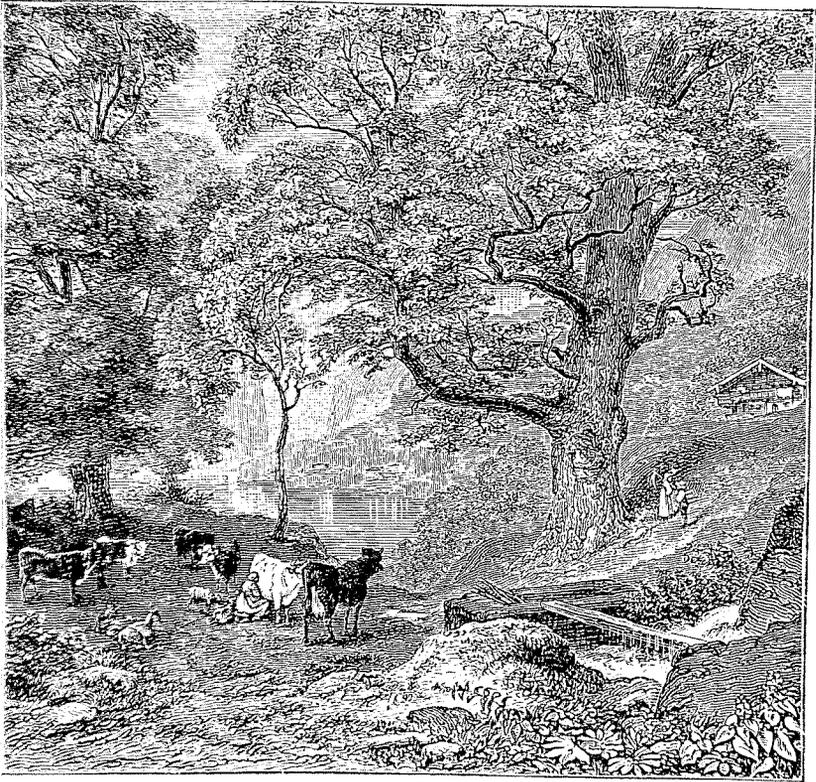
Les forêts, en Suisse, sont pour la plupart propriété des communes; les cantons n'en possèdent qu'une faible portion, et peu appartiennent aux particuliers. Les arbres alpestres par excellence sont les *résineux* ou *conifères*; ce sont eux qui font le charme caractéristique du paysage, et, en grande partie, la richesse des monts.

La Suisse, assurément, a de belles forêts; mais il fut un temps où elle en avait de plus belles encore. Ici, comme partout, les hommes, manquant de prévoyance, ont coupé, coupé sans merci, pour les besoins de l'heure présente, les magnifiques troncs qui étaient la ressource et l'espoir de l'avenir. Or les forêts sont des espèces de réservoirs où s'emmagasine l'humidité pour la saison sèche. Les arbres ne sont pas d'égoïstes buveurs absorbant jalousement les ondées célestes; ils partagent complaisamment avec le sol la surabondance de liquide; ils tamisent l'eau sur leur feuillage et la laissent ensuite filtrer goutte à goutte le long de leurs branches et de leur tronc jusque dans les couches les plus profondes de la terre lentement humectée.

Sur les versants des montagnes, les tapis de mousse et de plantes alpines agissent d'une manière analogue: les feuilles, les folioles, les tiges même de ces végétaux retiennent comme en une éponge la pluie ou la neige fondue, jusqu'au moment où, se trouvant enfin saturées, elles laissent suinter doucement dans le sol l'excédent de matières aqueuses. D'où il résulte qu'une pente, une fois déboisée, au lieu de boire, comme il le faudrait, le liquide qu'elle reçoit d'en haut, se trouve peu à peu ravagée par les eaux que l'on nomme « sauvages ». Le sol, battu des pluies torrentielles, se dépouille à la longue des menus détritits végétaux, puis de l'humus lui-même, qui, de lavage en lavage et d'érosion en érosion, s'en va aux rivières et des rivières à l'océan.

Le déboisement a, en outre, pour effet de refroidir sensiblement le climat de la zone mise à nu, et le refroidissement du climat abaisse à son tour le niveau de la végétation arborescente. C'est ainsi qu'il y a, dans le canton des Grisons, tel district, jadis très touffu, dont les habitants n'ont plus à présent d'autre combustible que la fiente séchée de leurs bestiaux.

Il va sans dire qu'en passant de la plaine à la montagne, chaque espèce se modifie; voyant la vie lui devenir plus dure, obligée de se cramponner plus fort au sol nourricier, elle change d'aspect et d'allure; elle se fait plus noueuse, plus résistante, et, comme l'homme lui-même, comme le montagnard, elle gagne en musculature. Le chêne, en Suisse, est assez rare. Parmi les arbres à feuilles ca-



ÉRABLES DE MONTAGNE.

duques, c'est-à-dire qui se dépouillent annuellement, un des plus répandus est le noyer, essence plantureuse, pleine de suc nourricier, aux rameaux chevelus, au feuillage épais, à la senteur aromatique et un peu huileuse, dont la grande avenue d'Interlaken présente de vénérables échantillons.

Ensuite vient le hêtre, qui croît jusqu'à 1500 mètres, s'attachant moins à s'élaner qu'à se fortifier, et, de ses racines détachées en contreforts, étreignant vigoureusement le sol; puis l'érable, déjà

moins tenace; le tremble, qui monte aussi haut que le hêtre; le bouleau; le frêne, dont le feuillage séché au feu contribue l'hiver à l'alimentation du bétail; l'aulne, qui accompagne volontiers les résineux sur les pentes ardues; et enfin le châtaignier, qui, à une noblesse d'aspect singulière, allie une superbe sauvagerie de formes. Sa fleur déploie des bouquets argentés d'une délicatesse sans pareille; sa verdure est pleine de sève, et quand le soleil transperce ses ombreux massifs, il en jaillit comme un ruissellement d'or et d'émeraude qui éblouit presque.

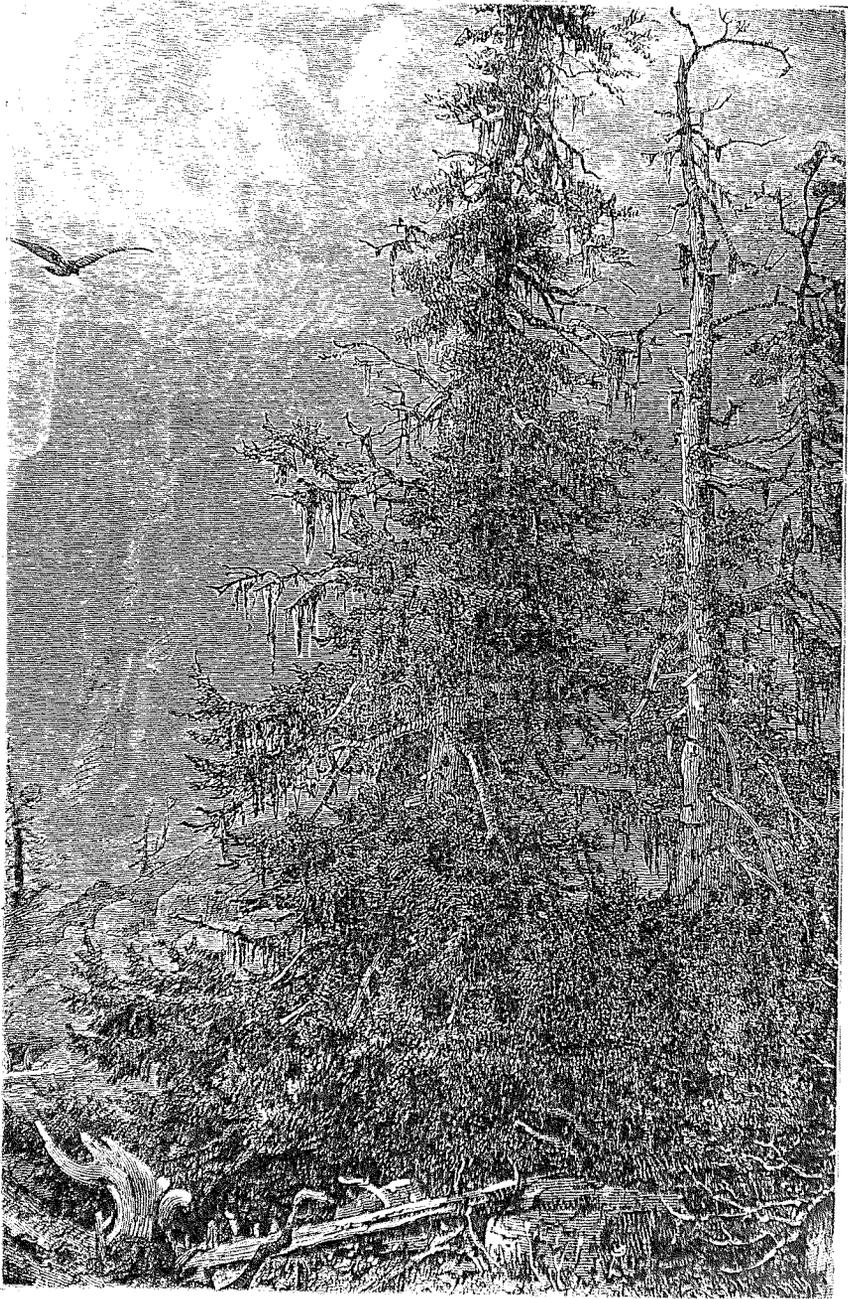
Sur le versant nord de la chaîne alpestre, cet arbre ne dépasse point 650 mètres; en revanche, sur le versant sud, dans le canton du Tessin, il prospère encore à plus de 1000 mètres. De forêts proprement dites, il n'en forme pas. Il aime à prendre ses aises, à avoir ses coudées franches, à s'espacer, et, par suite, il se développe plus en largeur qu'en hauteur.

II

Mais les vrais massifs protecteurs de la montagne ne sont ni les hêtres, ni les noyers, ni les châtaigniers; ce sont, je le répète, les conifères, qui gardant leurs feuilles toute l'année, exercent sur le sol et l'atmosphère une action bien plus considérable que celle des arbres que l'automne déshabille.

La tribu des sapins comprend deux grands genres, le *sapin* proprement dit et l'*épicéa*. A la différence du pin, qui a ses *aiguilles* réunies à la base, par groupes de deux, trois ou cinq, dans une petite gaine formée d'écailles membraneuses, le sapin porte les siennes isolées entre elles, et le *cône* qui est son fruit se dresse sur les rameaux. Dans l'*épicéa*, appelé vulgairement « arbre à poix¹ », les aiguilles sont quadrangulaires, les cônes (ou pommes) pendent vers la terre, et le tronc, qui s'élève jusqu'à trente mètres, résiste à toutes les intempéries. C'est l'essence résineuse la plus agréable à l'œil, celle qu'on plante le plus volontiers dans les pelouses attenantes aux habitations.

1. En allemand *Fichte*.



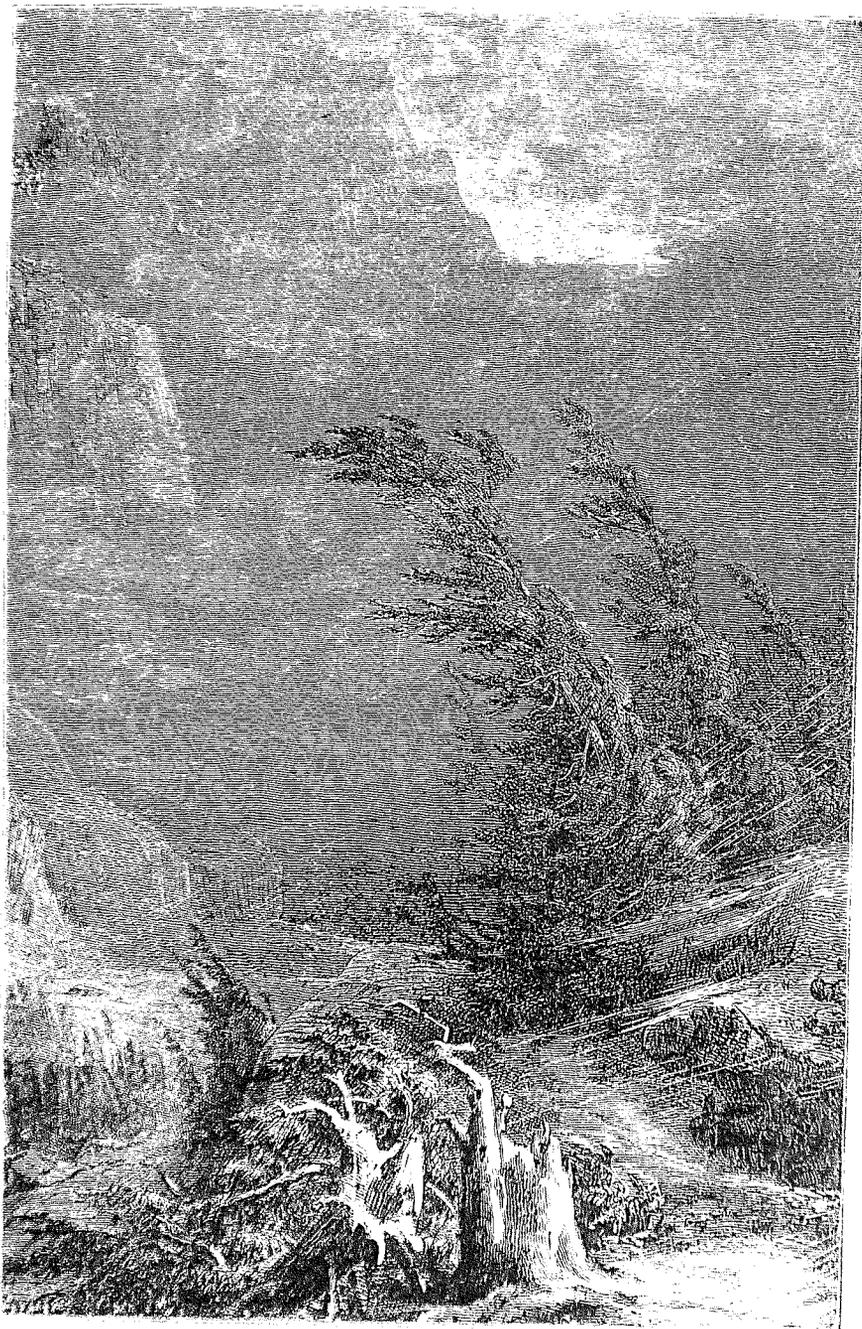
111111

Sapins et épicéas sont des arbres qui aiment à vivre en société. Ils forment en Suisse de vastes forêts, des *joux*, comme on dit dans le Jura, qui exhalent pendant l'été une odeur caractéristique. Ils s'étalent en larges massifs sur les croupes alpestres ou s'avancent en file sur les corniches de rochers. Les futaies de vieux sapins ont un air de recueillement majestueux que le vent lui-même ne peut troubler ; le souffle qui passe à travers ces mystérieux fourrés imprime bien à la masse entière un lent mouvement d'ondulation ; mais, si l'on regarde à part chaque rameau, il semble immobile ; pas une feuille qu'on voie frissonner ; l'oscillation ne se trahit guère que par l'espèce de murmure plaintif que rendent ces hauts fûts noirâtres qu'on dirait n'avoir qu'une voix et qu'une âme.

L'épicéa se plaît aussi à l'état isolé. C'est lui qui, dans des conditions de végétation favorables, constitue ces géants solitaires de la montagne¹, branchus de la base au sommet, et treillisés d'innombrables lichens dont les longues barbes grises se rejoignent d'un rameau à l'autre. L'été, il sert d'abri aux troupeaux ; l'hiver, le chamois vient dormir sous son égide. Des siècles durant, les orages, les tourmentes de neige battent son front altier et ses reins noueux, sans qu'il cesse d'enfoncer dans le sol l'ancre torse de ses fortes racines et d'épaissir sa sombre chevelure ; la foudre elle-même n'arrive point à le calciner : elle ne fait que lui imprimer des balafres qui demeurent au corps du fier vétéran comme autant de glorieux chevrons.

Si le vaillant fils des Alpes tient ferme contre la tempête, cela ne veut point dire qu'il aime la tempête. Le renouveau, pour lui aussi, est le doux moment. De jeunes pousses, vertes et tendres, lui jaillissent alors de toutes parts, et dans ses hautes branches brillent de belles fleurs pareilles à des grains de corail. Le coq de bruyère le salue alors de son cri printanier, auquel répond la voix du choucas, et aussi, des antres de rochers voisins, le croassement cacophonique du corbeau. Le pic grimpe le long de son tronc qu'il martèle à coups de bec ; l'écureuil sautille sur ses rameaux. Puis viennent les moites haleines de juin, qui achèvent de vivifier ses aiguilles dorées par le soleil, et c'est alors que de tout son être s'échappent des senteurs

1. *Wetterlannen*, sapins des orages ; dans la Suisse française, *gogants*.



ORAGE DANS LA MONTAGNE

aromatiques qui, après avoir fait frissonner d'aise les longues barbes de ses lichens, descendent là-bas jusqu'à la vallée. Qu'il est beau, qu'il est heureux, en cette courte saison estivale, l'épicéa solitaire des hautes cimes, et de quel air il regarde le monde gisant à ses pieds ! Jusqu'à quand cela durera-t-il ? Jusqu'à ce que la larve du scarabée qui dissèque tout doucement son écorce, et lui grave au tronc d'étranges hiéroglyphes, ait achevé son travail silencieux, et que le géant meure de sa belle mort.

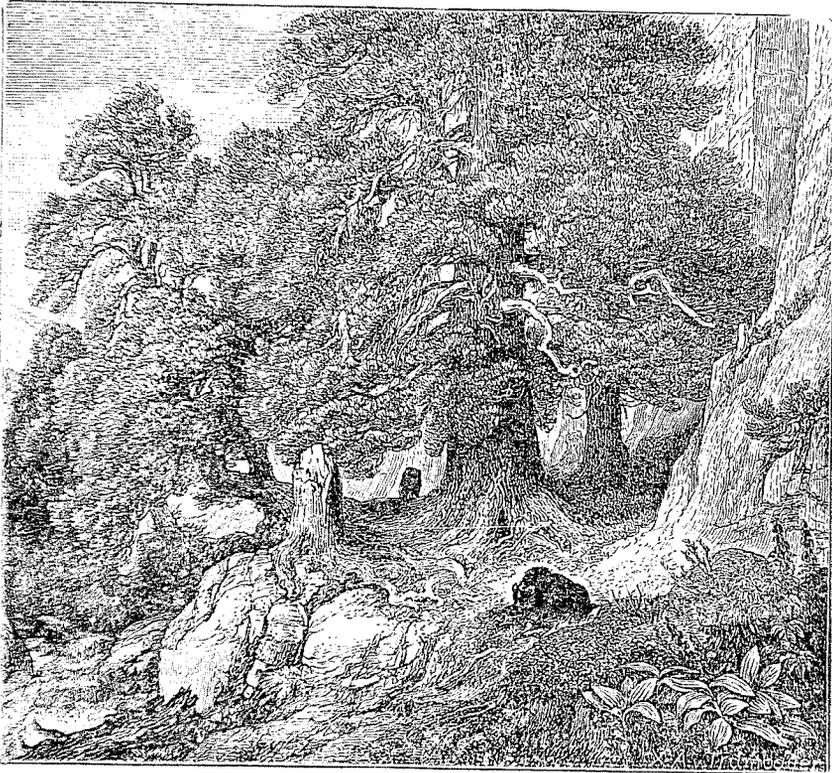
Au contraire du jeune sapin, qui pousse assez lentement, l'épicéa, bien exposé, a toujours une croissance très rapide. Son bois est le bois d'œuvre par excellence. C'est lui qui produit ces petits bardeaux de trois millimètres d'épaisseur dont sont revêtus les chalets suisses ; c'est lui qui donne au montagnard de quoi fabriquer meubles, outils, clôtures de pré, conduites de fontaine. Son écorce est en outre employée au tannage, et aujourd'hui même, avec son bois, aussi bien qu'avec celui du tremble, on fabrique de la pâte à papier. Aucun arbre ne saurait le remplacer ; nul autre conifère n'a le feuillage aussi dense, et, au pied, une toison de mousse aussi épaisse. L'épicéa broie les calcaires, émiette les schistes, et transforme peu à peu en humus le sol minéral ; sans lui, on peut le dire, bien des vallées suisses seraient inhabitables.

Rien de plus beau comme coloris que les futaies alpestres où se marient l'épicéa et le hêtre, l'un, grave et immuable dans son éternelle verdure sombre, l'autre, malgré ses formes athlétiques et rugueuses, passant peu à peu par toutes les nuances douces et coquettes, depuis le vert tendre printanier jusqu'à l'or clair et au roux automnal.

Le sapin argenté, avec ses aiguilles à filets blanchâtres, et le pin silvestre ou de Genève, aux aiguilles d'un vert glauque, suivent aussi de bon cœur l'épicéa jusqu'à la hauteur de 1800 mètres. Le mélange de ces arbres ne nuit pas aux espèces plus petites. A leur pied, et des débris émiettés de leurs feuilles et de leurs lichens, se forme un épais tapis qui conserve les eaux pluviales, et où se développent toutes sortes de plantes délicates, fougères aux longues palmes, campanules à clochettes, cytises dorés, églantines aux bouquets mignons qu'un même jour voit naître et mourir.

Un autre arbre qui joue un rôle important dans la flore alpestre,

c'est le mélèze. Comme aspect, avec sa parure d'aiguilles tendres et ses beaux tons rouges, c'est le plus gai de tous les conifères. Pendant ses feuilles chaque hiver, il court rarement le risque de se rompre sous le poids des neiges, comme c'est quelquefois le cas des autres résineux. Son bois, odorant, presque incorruptible, et qui durcit avec le temps, sert également en Suisse à beaucoup



AROLE.

d'usages. De ses détritits, le mélèze transforme les terrains frais en prés-bois.

L'arole ou *pin cembre*, *Parve* des Allemands, est aussi une essence superbe, de quinze à vingt-cinq mètres de hauteur. Il s'acclimate très difficilement dans la plaine, et sa croissance est des plus lentes. C'est l'arbre des cimes par excellence, celui qui brave le mieux les morsures du givre. Ses branches, qui se détachent horizontalement d'un tronc rugueux et grisâtre, n'ont de feuillage qu'à leur extré-

mité, et ce panache est composé d'aiguilles longues de cinq à huit centimètres qui se redressent comme des candélabres. Sa couleur, d'abord blanche, ne tarde pas à passer au rougeâtre. Son bois enfin, extraordinairement résistant, lui aussi, a une très grande finesse et exhale une odeur balsamique. Cet arbre prospère particulièrement au-dessus de Loèche, de Zermatt, entre Lauterbrunnen et Grindelwald, et dans l'Engadine (Grisons). Ses clairières sont le refuge préféré de l'écureuil et du gros-bec tacheté ou casse-noix, qui picore son cône revêtu de larges écailles, afin d'en grignoter l'amande.

III

Avec l'arole, nous voici parvenus à la zone *alpine* ou supérieure. Là, les forêts ont naturellement un tout autre aspect que dans la zone *montagneuse* proprement dite. A partir de 1600 ou 1800 mètres, en effet, les massifs commencent à s'éclaircir. Adieu ces nappes arborescentes, ces fourrés encore pleins de vie, que l'on pouvait admirer plus bas. Au fur et à mesure que nous nous sommes élevés, nous avons vu les hêtres se rapetisser, devenir plus rares, puis disparaître tout à fait, laissant le conifère régner sans rival sur ces pentes abruptes et sourcilleuses où la place manque pour les poussées de branches latérales. Maintenant, à la hauteur où nous sommes, les conifères eux-mêmes doivent renoncer à serrer les rangs. La futaie s'émiette, se décompose en bouquets épars qu'interrompent pittoresquement des *couloirs* ou sillons d'avalanches, des lits de torrents sauvages, des talus d'éboulement.

Avec le bouleau et le sorbier ont disparu définitivement les essences feuillues. Par places, de robustes épicéas, de la famille des géants susnommés, et des mélèzes de belle taille se mêlent encore aux aroles, comme pour attester qu'il fut un temps où le niveau de la forêt alpestre était plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui; puis toutes les espèces arborescentes ne tardent pas à se rabougrir : ce n'est bientôt plus qu'une végétation de tiges grêles et chétives où dominent l'aune vert misérablement contourné et surtout le pin *mugho* ou rampant, dégénérescence crétine du pin silvestre. Le pauvre s'accroche comme il peut dans les fentes de rocher; il se



DANS LE ROSAGE ALPESTRE.

tord, il se couche, il se fait humble autant qu'il le faut pour obtenir permis de séjour à la lisière des neiges éternelles. Ces tiges naines, de deux ou trois mètres de hauteur, continuent de tracer un ourlet sombre au sommet des fiers précipices; mais c'est le dernier effort d'escalade de la végétation frutescente; quelques pas encore, et nous



FLEURS ALPESTRES.

entrons dans l'empire exclusif des broussailles et des plantes *alpines*.

Les plantes alpines, si intéressantes par leurs couleurs et leurs variétés, se montrent, suivant les lieux, à des hauteurs différentes; mais, en réalité, leur vraie patrie commence au-dessus des massifs de hêtres et de sapins. Là, fougères, hépatiques et mousses garnissent le sol d'un feutre épais et élastique. Aux arbrisseaux évanouis

succèdent des tapis de verdure odorants, où, d'une seule poignée, comme je le fis un jour sur le Torrenthorn, on arrache parfois dix espèces de fleurs admirables, oreilles d'ours, anémones, renoncules, gentianes, silènes, dryades, etc.

Les roches mêmes, dans cette région, demeurent rarement lisses; la sombre airelle et l'azalée rouge s'y accrochent; l'arabette y cache sa tige menue comme une aiguille à tricoter et ses feuilles pas plus grosses que l'ongle du petit doigt. Chaque pierre fendillée loge une multitude de plantes minuscules qui y poussent comme en pot. Sur les rochers tournés au midi croît le noble *Edelweiss*¹ tant célébré par les poètes, et que les *clubs alpins* ont pris pour emblème. Cette plante cotonnière, extrêmement frileuse, est enveloppée d'un triple duvet blanc chaudement ouaté. Bien étalée, elle forme la croix. Elle ne pousse qu'isolée, et se cache comme la violette. Les guides seuls et les pâtres savent où la trouver. Par malheur, elle se fait de plus en plus rare, et certains cantons, dans ces derniers temps, ont dû, pour en assurer la conservation, la couvrir de la protection des lois, en défendant, sous peine d'amende, de la vendre à l'état frais et avec ses racines.

Plus abondante, et non moins belle en son genre, est la rose des Alpes (*Alpenrose*), qui tapisse aussi les roches sylvestres de ses corymbes emmêlés et denses. Ce rosage, plus connu sous son nom grec de *rhododendron*, est la plante *alpine* par excellence. Ne l'envoyez point aux Suisses qui vivent à l'étranger; car, de même que le son de la trompe et la mélodie du *ranz des vaches*, elle leur donnerait le mal du pays.

Avec ses touffes de boutons bruns, d'où se détachent d'élégantes corolles cramoisies, l'*Alpenrose* est, sans contredit, une fleur charmante, pleine de poésie. Elle ne respire que l'air vivifiant des hautes forêts, et ne vit que l'espace d'un matin. Une légende de l'Oberland bernois veut qu'elle soit née du sang d'un berger qui, pour satisfaire un caprice de sa belle, entreprit l'ascension d'une roche sourcilleuse près du lac de Thoune, et retomba mort au pied de la montagne.

1. *Gnaphalium leontopodium*. On l'appelle parfois à tort *immortelle des Alpes*.

IV

Il semblerait que la Suisse, avec ses monts si difficilement accessibles, ses vallées profondes et sinueuses, devrait être restée l'asile des grands fauves : il n'en est pas tout à fait ainsi. De toutes parts, la culture victorieuse envahit ou presse le désert ; les forêts s'éclaircissent, les chalets se rapprochent de plus en plus des solitudes ; chasseurs, naturalistes et pâtres, c'est à qui poussera le plus avant dans les labyrinthes rocheux des hautes Alpes.

Pour commencer, le cerf et le chevreuil ont disparu de la Suisse ; les bouquetins se font rares, et les chamois eux-mêmes menacent de s'éteindre. En vain ces bêtes inoffensives ont-elles été se réfugier aux replis les plus cachés des montagnes, l'homme est allé partout les relancer, et il est à prévoir qu'un jour prochain la chasse finira faute de gibier.

Dans l'Oberland bernois, où toutes les choses sont arrangées pour le plus grand avantage du touriste, celui-ci a parfois l'occasion de contempler un chamois captif et même de lui donner à manger dans le creux de sa main. Il peut ainsi admirer à l'aise les cornes noires et crochues du beau ruminant, son corps à la fois élastique et trapu, son pelage tour à tour, selon la saison, gris-blanchâtre ou roux comme celui du chevreuil. Mais l'aspect de cette pauvre bête emprisonnée ne dit rien de ses mœurs et de son genre de vie.

On distingue en Suisse deux espèces de chamois : ceux des forêts et ceux des cimes. Les premiers, plus sédentaires, parce qu'ils trouvent en tout temps, aux lieux qu'ils habitent, pâture et abri, vivent ordinairement seuls ou par paires. Les autres, ceux des hautes régions, mènent une vie essentiellement agitée et nomade. A chaque saison, ils changent de quartiers. L'été, ils se retirent sur les crêtes extrêmes, ne venant que deux fois par jour, à l'aurore et vers le coucher du soleil, brouter au-dessous de leur gîte les pousses tendres de rhododendrons et autres plantes de la zone alpine. L'hiver est pour eux le vilain moment. Il leur faut, quand la faim les presse, se hasarder sur les pentes inférieures où la neige n'est pas trop épaisse, et où, avec leur sabot, ils peuvent déterrer des brins de mousse flétrie,

des touffes de gazon et des racines. Quelques-uns cependant, plus circonspects, ne quittent jamais le voisinage des névés, hivernant sous les grands sapins, où ils trouvent lichens et branches à manger.

Les chamois des cimes vivent par troupes souvent fort nombreuses. Les vieux, que l'âge a rendus moroses, font seuls exception. Le *Roc noir*, dans le Valais, passe pour un de leurs séjours favoris. Ils connaissent d'ailleurs parfaitement les endroits exposés aux avalanches, et les montagnards qui ont pu observer leurs manèges affirment qu'au temps de la fonte ils évitent avec beaucoup de flair les lieux où il suffit de la commotion imprimée à la colonne d'air par les chutes de neige pour balayer les chalets et leurs habitants.

C'est le soir, ou le matin de bonne heure, à la clarté pâlisante des étoiles, que le montagnard, armé de sa carabine et de l'indispensable lunette d'approche, se met en route pour gagner son district de chasse. L'essentiel est de tenir les bêtes au-dessus du vent, afin qu'elles ne puissent flairer l'approche de l'ennemi. Les chamois des forêts, qui passent la plus grande partie du jour couchés à l'ombre des conifères, sont les moins aisés à surprendre; presque toujours ils aperçoivent l'adversaire à temps pour lui échapper; aussi ne les chasse-t-on guère qu'à la battue, en les poussant, à l'aide de chiens ou de traqueurs, dans quelque impasse de la montagne.

Quant aux chamois des cimes, on les découvre avec la longue-vue, en étudiant de loin le fouillis des roches et des gazons. Mais les voir et les tenir sont deux. A la moindre apparence suspecte, la sentinelle posée par la troupe paissante donne l'alarme en poussant un sifflement aigu, et adieu la proie convoitée. Le bataillon encorné franchit d'un bond les abîmes et traverse au vol d'immenses plaines de glace. Parfois même, la bête, atteinte d'un coup de fusil, ses intestins s'échappant du ventre, et n'ayant plus que trois pattes disponibles, trouve la force de fuir jusqu'à plusieurs lieues. Et Dieu sait où, dans l'ardeur de la poursuite, le chasseur peut être entraîné.

Un jour un Oberlandais, traquant ainsi un chamois blessé, sauta sur une corniche d'ardoise pourrie, à peine large d'un pied, au-dessous de laquelle se trouvait un précipice profond de cent toises. L'ardoise s'étant brisée sous ses pieds, l'homme se mit à plat ventre et, dans cette posture, commença de ramper avec précaution, en frappant devant lui, pour les jeter à bas, les morceaux d'ardoise fen-

dillés qui ne pouvaient lui servir d'appui. Au bout d'une heure et demie environ de ce travail, il crut voir une ombre qui passait et repassait contre le rocher. Il parvint, non sans peine, à retourner



CHASSEUR DE CHAMOIS A L'AFFUT.

la tête, et qu'aperçut-il ? un aigle énorme, qui tournoyait au-dessus de lui, épiant le moment de le précipiter dans le gouffre. L'imminence du péril rendit au chasseur un surcroît d'énergie et de sang-froid, et il entreprit de se mettre sur le dos. Au prix d'un quart



CHASSE AU CHAMOIS.

d'heure d'efforts, il y réussit ; un autre quart d'heure après, il tenait devant lui sa carabine, toute prête à faire feu. L'aigle, intimidé sans doute par ce branle-bas de combat, finit par s'éloigner ; mais ce ne fut qu'après trois nouvelles heures d'évolutions que le montagnard parvint à regagner le roc ferme.

Il ne se tue pas annuellement, dans toute la Suisse, un millier de chamois ; en revanche, avec le temps, presque tous les chasseurs se tuent. Quelques cantons seulement, les Grisons, Appenzell, Glaris, le Valais, possèdent aujourd'hui ce précieux gibier. Aussi la chasse n'en est-elle permise que pendant trois ou quatre mois d'automne et d'hiver, ce qui n'empêche pas certains aubergistes d'en servir, tout l'été durant, des casserolées pleines au naïf touriste.

Les ours, eux aussi, deviennent de plus en plus rares ; c'est surtout dans les Grisons qu'on a chance d'en rencontrer aujourd'hui. Dans les journées chaudes de l'arrière-automne ou du printemps, ces plantigrades, n'ayant point pâture à leur portée, se voient contraints de faire des courses assez longues et de s'aventurer dans les herbages affectés aux vaches. Les détruire complètement est presque impossible en ces hauts districts aux gorges escarpées, et peu de montagnards se livrent assidûment à cette chasse. Ajoutez que la bête n'est point facile à surprendre. Grimpeuse hors ligne, elle a coutume, avant de se mettre en quête d'aventures, de monter sur quelque haut tronc, afin d'explorer le pays du nez et du regard. Chacun sait qu'elle a l'ouïe et l'odorat d'une finesse remarquable.

L'ours d'ailleurs n'est ni fourbe ni méchant. C'est un glouton, mais un glouton qui dédaigne la ruse, si chère au renard, et qui marche droit à son but. Les longues embuscades lui répugnent. Se trouve-t-il en face de son adversaire, il n'use même pas tout de suite des ressources de sa formidable mâchoire ; il cherche premièrement à prendre l'ennemi à bras-le-corps, ainsi qu'un lutteur, ne l'embrassant à la vérité que pour mieux l'étouffer ; s'il mord, ce n'est qu'en cas d'absolue nécessité, et sans y mettre de rage sanguinaire, comme fait l'homme en pareille circonstance. Il est avant tout herbivore, friand de châtaignes, de lait, de raisins, de maïs, de myrtilles et de miel. Il faut qu'il ait la faim aux entrailles pour dévorer un cadavre humain. Jamais non plus il ne mange son semblable ; très rarement il rôde de nuit dans les villages ; il reste dans

la forêt, dans la montagne, dans l'alpe, comme dans son domaine propre. Le loup fait quelquefois, surtout en automne et en hiver,



SURPRISE DU CHASSEUR.

des voyages de quatre-vingts à cent lieues ; lours, lui, ne s'éloigne guère à plus de vingt lieues de sa tanière.

Les loups ont sensiblement diminué, eux aussi, sauf dans le Jura. Ce n'est que l'hiver que ces carnassiers entrent en cam-

pagne, semant au loin la terreur par leurs hurlements sinistres. Il y a cent ans, ils foisonnaient tellement dans certaines parties de la Suisse, notamment en Valais, que, dès qu'on avait découvert une piste, le tocsin sonnait à volée, et tout le monde prenait les armes. L'usage, conservé encore en quelques districts, était de creuser des fosses trappes, et Gessner raconte qu'un chasseur fit une fois, dans un de ces trous, une triple prise consistant en un loup, un renard et une vieille femme qui avaient passé la nuit de compagnie sans même songer à s'égratigner.

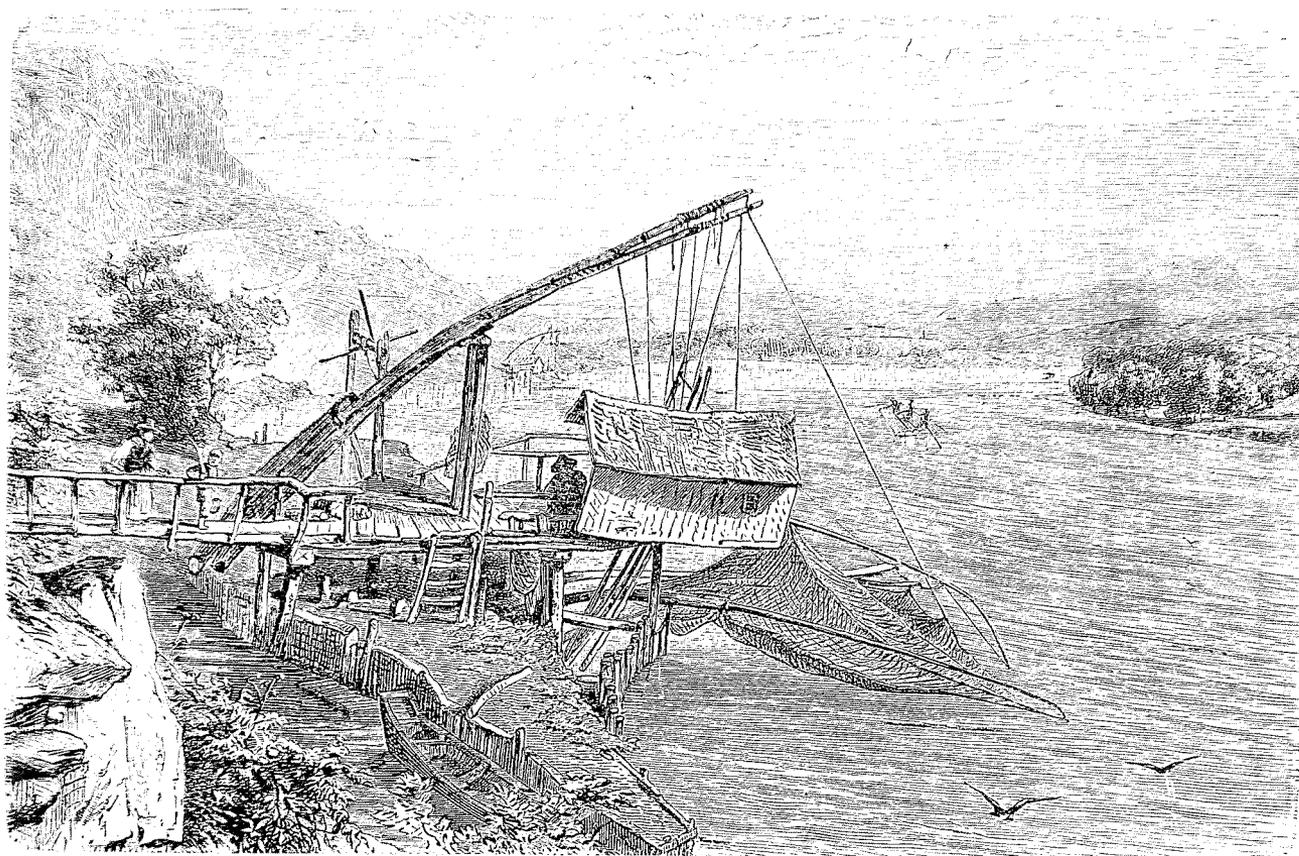
Le renard existe encore en Suisse, et sujet à la rage, à ce qu'il paraît. Le lynx ou loup-cervier se rencontre aussi fréquemment, surtout en Valais et dans l'Engadine, où des primes sont accordées pour la destruction de ce fauve.

Un autre ennemi, plus sournois, du montagnard, c'est la belette. Ce rongeur s'insinue par les fentes dans les fromageries et les magasins, et y échancre voluptueusement les plus belles pièces. Comme le lièvre alpestre, dont tout le corps blanchit avec les frimas, sauf la pointe des oreilles, il prend, l'hiver, un pelage couleur de neige, à l'exception du bout de la queue, qui reste noir.

Quant à la marmotte, tout inoffensive, c'est le plus connu des hôtes de ces monts. Tapie, l'hiver, dans son palais hermétiquement clos, elle trouve, l'été, le couvert mis à sa portée : orchidées, silènes, soldanelles, saxifrages, racines de toute saveur et fleurs de tout coloris, l'heureux quadrupède a pitance à souhait. Revienne la saison mauvaise, n'ayant plus à dîner, il dormira : une façon commode, à coup sûr, de résoudre le dur problème de la vie !

Non moins curieux est le *rat des neiges*, qui séjourne d'une manière permanente à trois ou quatre mille mètres de hauteur. Là où toute autre créature mourrait de faim, l'avisé rongeur trouve à faire bombance. Maintes fois en Engadine, après la fonte des neiges, au printemps, on a découvert dans le sol des labyrinthes tortueux de rigoles communiquant avec un ou plusieurs trous remplis de racines et d'herbes à moitié dévorées : c'étaient autant de cités et de magasins où, sans souci des misères humaines, les rats alpestres avaient hiverné.

Chose étrange, et dont les touristes n'ont pas à se plaindre, les reptiles n'abondent pas en Suisse. De grands serpents, il n'y en a pas.



PÊCHE AU SAUMON SUR LE RHIN SUISSE.

En revanche, il existe diverses espèces de couleuvres et de vipères. La couleuvre à collier, non venimeuse pour l'homme, habite communément les buissons, les prairies, les marais de la plaine, et les pentes rocailleuses des monts jusqu'à la lisière des forêts. La couleuvre lisse, à la teinte lie de vin, vit surtout au nord du Saint-Gothard. Plus redoutable est la vipère rouge, au dos tacheté de brun, au ventre rosé, à la tête en forme de cœur et revêtue de petites écailles : sa morsure est presque toujours mortelle.

Parmi les gros habitants des rivières et des lacs, le plus curieux est le vorace brochet, dont la large gueule contient plus de 700 crocs aigus, recourbés en arrière. On chasse ce monstre à coups de fusil, et, dès qu'une balle l'a étourdi, on l'attire vivement sur la rive et on l'assomme. On prétend que les gros brochets, ceux qui ont de soixante à quatre-vingts ans d'âge, attaquent jusqu'aux oiseaux de proie et saisissent même les chiens et les chats.

Après les brochets viennent les truites saumonées, voyageurs singuliers, qui tiennent le milieu entre les poissons de mer et ceux de rivière. Au mois d'avril ou de mai, ils profitent d'une grande marée pour entrer en colonnes pressées dans les fleuves de l'Allemagne, qu'ils remontent lentement, presque à fleur d'eau quand il fait beau temps, avec un bruit que Buffon compare à celui d'un orage lointain. Arrivés à Bâle, dans le Rhin, ils gagnent ensuite Lauffenburg. Là, le fleuve, resserré dans un lit étroit, se précipite en mugissant par-dessus une série d'écueils. Sans hésiter, le saumon franchit l'obstacle, et voici comment. Il rapproche de sa bouche l'extrémité de sa queue, la serre avec ses dents, de manière à en faire une espèce de ressort très tendu ; puis, débandant cet arc, il frappe l'eau avec violence, et prend son élan. C'est à ce moment que les gens de la pêcherie voisine le tuent à coups de fusil, pour ainsi dire au vol¹.

Du réseau des rivières, ce merveilleux sauteur entre dans les lacs, les traverse sans s'y arrêter, et passe de là dans les cours d'eau affluents. En 1833, dans la Reuss, au milieu de la vallée d'Urseren, on captura un de ces poissons qui, pour arriver là, avait

1. Le saumon ne se trouve cependant pas dans le lac de Constance, parce qu'il ne peut escalader la grande chute du Rhin, près de Schaffhouse.

dû franchir les rapides et les chutes fameuses du Pont du Diable¹.

Les carpes aussi sont nombreuses dans les rivières et dans les lacs suisses. On en harponne dans le lac de Zoug qui pèsent cinquante et soixante livres, et c'est même à ces énormes bêtes aquatiques qu'on attribue en partie l'écrroulement d'une rue entière de la petite ville de Zoug qui s'abîma dans les eaux en 1435.

Parmi les oiseaux, le sauvage coucou est un des messagers du printemps ; sa voix joue un rôle continuel dans l'esprit des paysans et des pâtres, et il s'y rattache mille préjugés qui ne datent pas d'hier. Passereaux et grimpeurs se tiennent généralement dans la région moyenne des montagnes. C'est là aussi, entre les dernières forêts et les champs de neige, dans les hauts pâturages semés de pierres ou de graviers, apports des torrents, qu'habite de préférence l'accenteur des Alpes, oiseau de dix-huit à vingt centimètres de long, aux pattes jaunes, au dos gris cendré, à la gorge blanche pointillée de noir. Il court en sautillant de rocher en arbuste, épiant les mouches, les limaçons et les scarabées. Sa voix claire, un peu analogue à celle de l'alouette, éclate par strophes mélodieuses. Il a l'habitude de faire son nid à terre, sous les touffes noueuses de rosage alpestre.

Plus haut, dans la zone des frimas et des pics tout chauves, vivent d'autres espèces. Le pinson des neiges s'y trouve si bien de l'éternelle froidure qu'à peine descend-il parfois jusqu'à la région intermédiaire des bois de conifères ; le lagopède (poule des neiges), plus amoureux encore de l'hiver, se cantonne le plus haut possible, et se nourrit exclusivement de lichens et d'insectes. Les insectes, en effet, pullulent encore à ces altitudes ; les arachnides, les coléoptères même y sont en grand nombre. Près des roches transies du Finsteraarhorn, à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, l'explorateur rencontre souvent un lépidoptère délicat et mignon, frais échappé de sa chrysalide collée quelque part près des glaces à la pierre nue : c'est le *Parnassius apollo*. Ce joli papillon, veiné de rouge et de noir, est un vrai chef-d'œuvre de la nature. Celle-ci, dans sa sollicitude, ne lui a pas seulement donné la beauté ; elle l'a pourvu par surcroît d'ailes résistantes et solides ainsi que d'un duvet cotonneux qui rappelle celui de l'*Edelweiss*. Sur les hauteurs glacées qu'il habite,

1. Voyez le chapitre suivant.

il a pour compagnons la mélancolique salamandre et un petit oiseau chasseur de souris une sorte de pie au corps élégant et diapré, aux plumes noires ponctuées de blanc : c'est la pie alpestre, qu'on pourrait appeler aussi bien le colibri des Alpes.

Le tétras, ou coq de bruyère, ne dépasse pas l'altitude des forêts de montagne; la petite charbonnière (mésange), au gazouillement strident, vit par troupes dans les bois de sapins et en sort rarement; le corbeau fréquente les rochers et les gorges, plus que les forêts; le choucas ou corneille des neiges couvre au printemps et à l'automne les prés et les champs de ses bruyantes légions.

Des oiseaux de proie, le vautour-gypaète (*Lämmergeier*, vautour des agneaux) est le plus redouté. Aperçoit-il au bord d'un précipice un animal trop lourd pour ses serres, un mouton, un vieux chamois ou une chèvre, il se met à décrire autour de lui des cercles étroits et rapides; puis, quand il le croit étourdi par ce manège, il se rapproche, et, du choc de son aile puissante, il essaye de le faire choir dans l'abîme. D'un coup de bec il broie le crâne d'un chat. D'ordinaire, il s'attache à crever d'abord les yeux de sa victime. Il enlève même de petits enfants, comme le prouve un fait consigné aux registres de la paroisse de Habkern, dans l'Oberland, et qui date de la fin du siècle dernier. Une fillette, du nom d'Anna Zurbuchen, fut saisie dans un pré par un gypaète, qui la transporta par-dessus d'horribles précipices en un coin solitaire de la montagne, où elle fut retrouvée encore vivante par un paysan d'Interlaken.

V

Il n'y a guère de mulets en Suisse que dans le Tessin et le Valais; partout ailleurs, la bête de montagne par excellence est le cheval. Ce cheval des Alpes, à la grosse charpente, aux allures pesantes, s'emploie comme animal de trait et de bât. Il continue, l'hiver, par traîneaux, le service des marchandises et de la poste. Il a d'ailleurs toute la sûreté de jarret du mulet; comme celui-ci, il chemine sans broncher par des rampes larges d'un ou de deux pieds, et, pour peu que son conducteur le retienne par la queue, il descend vaillamment les pentes les plus raides.



CHEVAUX DE BAT.

SUISSE PITTORESQUE

Quant aux vaches, elles appartiennent à deux races distinctes, la race brune, de Schwytz, à la membrure fine, et la race tachetée, un peu plus massive. Si l'étranger qui voyage, l'été, en Suisse, ne soupçonne rien des immenses troupeaux que nourrit la contrée, c'est qu'en cette saison de l'année presque tout le peuple des ruminants a quitté les prés des vallées pour monter aux herbages d'en haut, auxquels on applique spécialement le nom d'*alpes*¹.

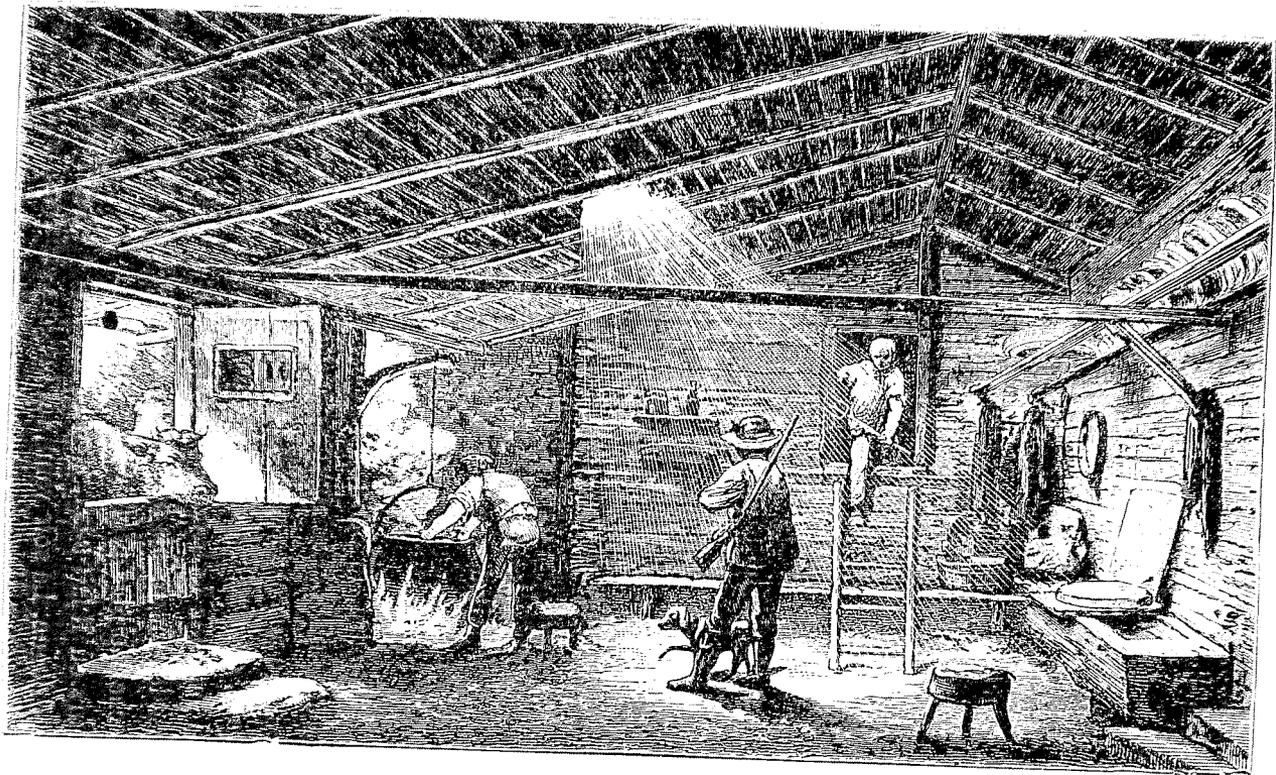
Dans la plupart des cantons de montagnes, ces *alpes* se distinguent en *alpes communes* (c'est-à-dire propriété des communes), en *alpes privées*, et en *alpes appartenant à des sociétés ou corporations*.

Les pâtis à vaches ne s'élèvent guère au-dessus de 1800 mètres; par contre, les pâtis à moutons atteignent une hauteur beaucoup supérieure, et vont même jusqu'à la région des neiges éternelles. Le pâtre, le plus souvent, n'y suit pas jusqu'au bout ses brebis; il les laisse, livrées à elles-mêmes, chercher leur nourriture parmi les éboulis de rochers, sur les plus âpres déclivités de la montagne et dans les ravins les plus effroyables. Seul, le coupeur de foin sauvage s'aventure en temps opportun, et les pieds munis de crampons de fer, sur ces dangereux escarpements.

Les vaches suisses ont tellement l'habitude d'accomplir leur migration estivale vers les hautes solitudes parfumées que, dès qu'elles sentent le moment approcher, elles manifestent une répugnance de plus en plus vive à se rendre de l'étable au pâtis de la plaine et à retourner du pâtis à l'étable. L'instinct leur donne des avertissements d'une précision merveilleuse. Plusieurs jours avant l'époque fixe où elles ont coutume de se mettre en marche, on les voit s'étendre mélancoliquement et regarder la montagne, le cou tendu, en poussant de petits beuglements et parfois même en versant de grosses larmes. Ce n'est souvent qu'à force de coups et de ruse que le gardien les ramène au gîte.

Aussi quelle joie et quel entrain parmi toutes ces bêtes, le jour du départ! Les vaches maîtresses, c'est-à-dire conductrices, la grosse clochette aux graves résonances (*toupin*) pendue à leur cou, les cornes enguirlandées, prennent d'un pas relevé la tête de la colonne émigrante; les autres suivent, allègres et radieuses. C'est

1. Dans le Valais, des *mayens*.



CHALET DE PATRE .

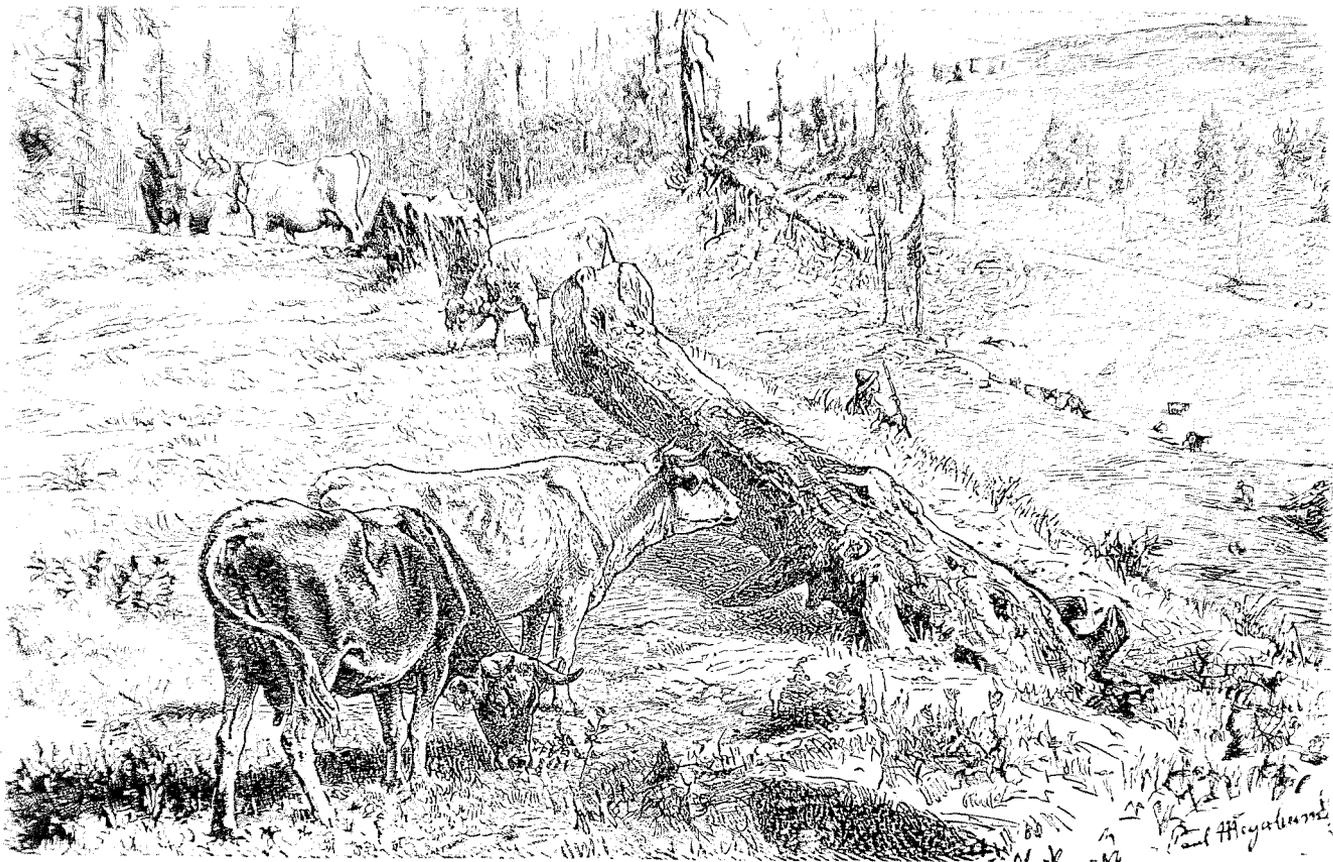
à peine si, chemin faisant, elles daignent donner le coup de dent à la touffe de gazon la plus odorante. On dirait qu'elles ont peur de perdre le sentier ou de manquer à heure fixe la conquête de la terre promise.

La cabane du berger alpestre ne ressemble guère à ces beaux chalets de l'Oberland bernois, si confortables et si avenants, dont les galeries sont découpées en grillage et les poutres des façades ornementées de sculptures diverses. C'est une simple hutte de cailloux ou de troncs de sapins, dont les interstices sont remplis de mousse, genre de calfeutrage économique, qui bannit de la case toute humidité. D'ordinaire aussi, ces habitacles sont adossés à un rocher dans lequel on creuse la *laiterie*, et où, autant que possible, se trouve une crevasse de ventilation qui communique avec l'air extérieur et maintient les produits laiteux à un suffisant degré de fraîcheur.

L'intérieur de la hutte consiste en une pièce unique. Un petit refend y forme un réduit à part pour les cochons, qui accompagnent très souvent les vaches aux mayens. Point de fenêtre parfois, et jamais de cheminée. Pour foyer, un trou rond dans le sol; au-dessus de ce trou se suspend l'énorme chaudron à fromage; la fumée sort comme elle peut par une ouverture munie au besoin d'une trappe qui est ménagée dans le toit en bardeaux surchargé de cailloux. En fait de meubles, il n'y a que le siège à traire, la table, le petit banc, et le tas de foin qui sert de couchette aux bergers.

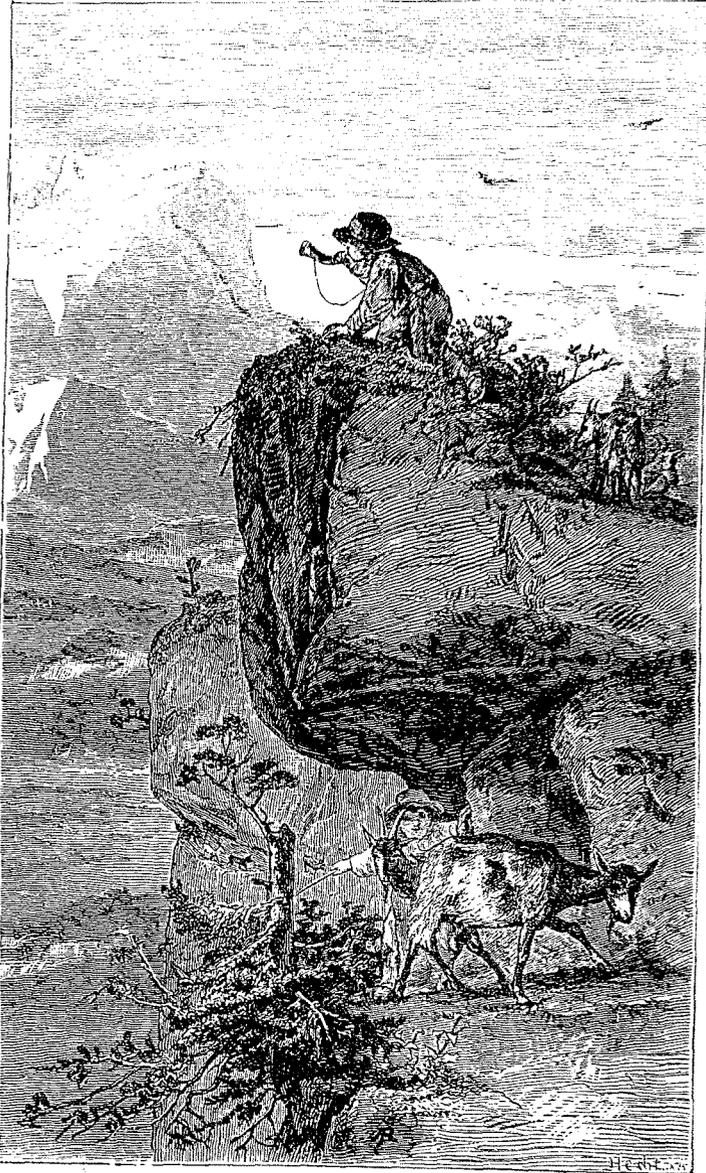
Au maître-pâtre, le *Senn*, que dans le Tessin on appelle *alpadore*, sont adjoints d'ordinaire deux aides : un jeune garçon (*Junger*) qui de temps à autre descend à la vallée pour y chercher le bois, le sel, le pain, ou y transporter les fromages; puis un vacher auxiliaire qui surveille le bétail paissant, qui le ramène au chalet, qui pourchasse les ruminants déserteurs ou vagabonds qui vont quelquefois se cacher au plus profond des fourrés.

Les jours où il fait beau, la vie sur l'alpe n'est qu'une paisible et radieuse églogue. Le soir venu, les bergers chantent leurs *iodels* ou bien ils jouent de la trompe. Le troupeau lui-même, par son calme et son attitude, témoigne qu'il ressent et apprécie la douceur enivrante de l'atmosphère. Mais quand l'air alourdi annonce l'approche



TROUPEAU AUX MAYENS

d'un orage, les vaches, inquiètes, ne veulent plus paître; elles se mettent à errer en file, le mufle en l'air, la queue dressée, à la



CHEVRIERS.

recherche de quelque asile, que ce soit le creux humide d'un rocher, ou le couvert touffu d'un de ces vieux épicéas isolés que j'ai décrits

plus haut. Au premier coup de tonnerre, à la première rafale de grêle et de vent, la panique devient générale. Toutes les bêtes s'enfuient à l'aventure, l'œil hagard, sans voir souvent le précipice où plus d'une roule au dépourvu.

Parfois près du pâtis à vaches se trouve un pâtis à chèvres. Les deux exilés volontaires, le *Senn* et le chevrier, se rencontrent alors et mettent en commun rêveries et chansons. Ce chevrier, dans certains cantons, est une sorte de fonctionnaire nommé par le président (maire) de la localité. Il est au service commun de tous les habitants. En revanche, chacun l'héberge et le nourrit à tour de rôle. Les frais n'en montent pas bien haut : un morceau de pain noir, un carré de fromage dur, telle est sa pitance réglementaire.

Quand vient le moment de grimper sur la montagne, ce domestique régional fait sa tournée devant les maisons, en sonnant vivement de la trompe pour avertir ceux qui ont une bête à lui confier. Quelques minutes après, un troupeau plus ou moins nombreux piétine tumultueusement au lieu du rendez-vous. De même que les vaches laitières, chaque chèvre a sa clochette appendue au cou.

Au signal donné par le pâtre, toute la troupe se met en route à travers torrents et futaies pour gagner la zone supérieure. Il va sans dire que le bataillon mutin ne chemine pas avec ce bel ordre qu'on admire souvent chez les vaches. Chacune de ces bêtes, d'humeur naturellement vagabonde, a tendance à faire bande à part. Ce sont les écarts et les fugues les plus fantaisistes, des grimpades insensées, pour l'unique plaisir de grimper. A tout instant, il faut reformer la colonne disjointe et éparpillée.

Dans quelques régions de la Suisse, ce ne sont pas seulement les troupeaux et leurs pâtres qui émigrent ainsi à la belle saison ; ce sont tous les habitants d'un district. Le touriste qui voyage l'été, soit dans la vallée vaudoise des Ormonts, soit dans celles d'Anniviers, d'Hérens ou d'Illiez (canton du Valais), est parfois tenté de croire, au grand nombre de maisons désertes qu'il rencontre en chemin, que l'homme du pays a renoncé à la culture d'un sol trop ingrat. Point du tout, c'est un simple effet de ce qu'on appelle la *transhumance*. La population, en majorité pastorale, a seulement, pour un certain temps, transporté ailleurs ses pénates. Presque

toutes les familles possèdent, à diverses hauteurs, depuis la région tiède où croît la vigne jusqu'à l'alpe voisine des névés, des chalets, des cultures, des pacages privés ou communs, qu'elles vont habiter



ÉMIGRATION.

tour à tour avec leurs bêtes. Quelques-unes ont ainsi jusqu'à sept ou huit habitations dans chacune desquelles elles ne séjournent que quelques semaines de l'année, allant, selon la saison, d'un étage à l'autre de la montagne, et partout se retrouvant chez elles.

CHAPITRE VI

A Lucerne. — Le mont Pilate et sa légende. — Le Rigi; ce qu'on aperçoit du haut de ses terrasses. — L'éboulement de Goldau. — Le lac des Quatre-Cantons, de Vitznau à Fluelen. — La vallée de la Reuss. — Caractère du canton d'Uri. — Le Föhn

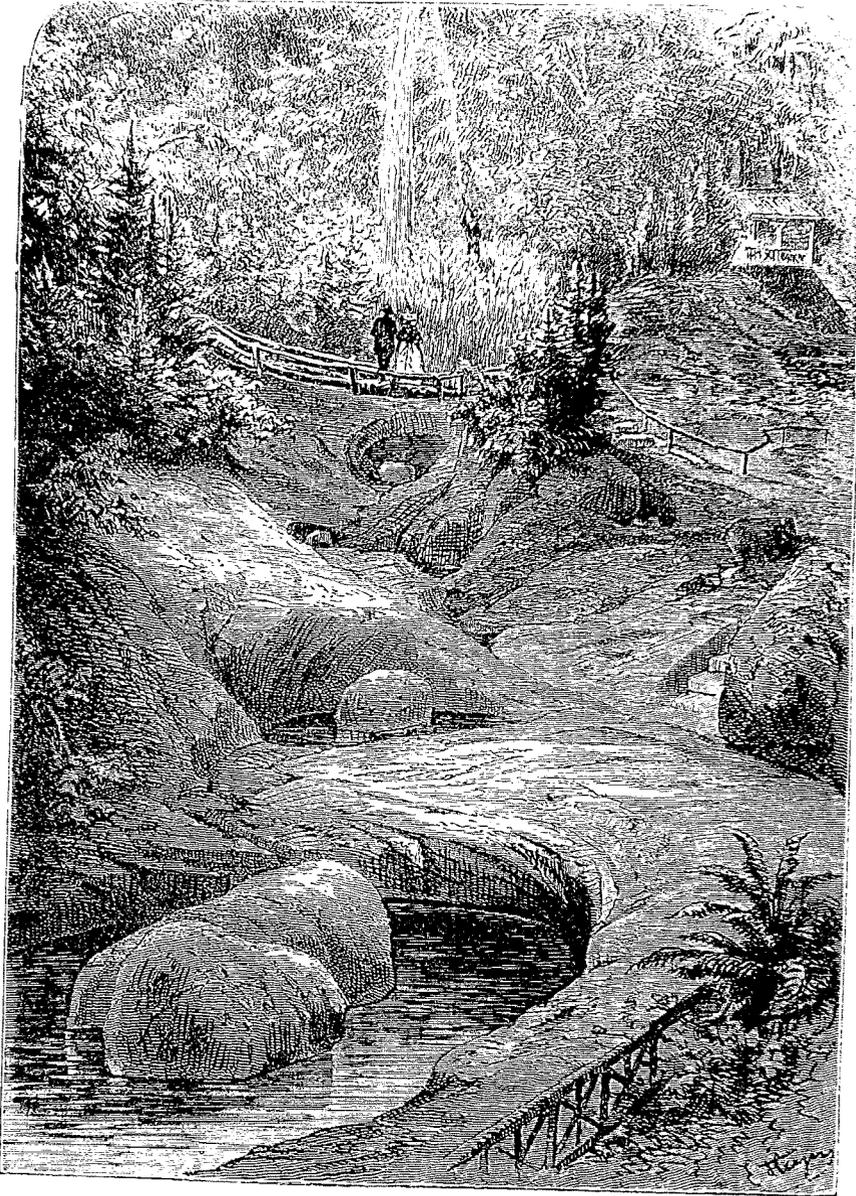
I

Il n'y a peut-être pas en Suisse de panorama plus complet que celui dont on jouit des quais de Lucerne. A gauche et à droite se dressent, sentinelles avancées du grand monde alpestre, deux montagnes différentes d'allures et de coupe : l'une, le Rigi, ressemble à une reine fastueusement vêtue; l'autre, le Pilate, tout osseux et déguenillé, a l'air d'un bandit. Entre les deux se presse le fouillis des monts de l'Engelberg; par-dessus ce relief apparaît la tête glacée du Tittlis. Tournez-vous : à ces sommités rébarbatives succède une campagne doucement ondulée, où tout est richesse et fraîcheur. Champs cultivés, grasses prairies, forêts de conifères et d'arbres feuillus, rien ne manque au tableau, et, quant aux habitations éparses au milieu de cette riante contrée, toutes ont un aspect de bien-être qui réjouit le regard

La vieille ville, à Lucerne, a gardé beaucoup de ses ruelles tortueuses du moyen âge; mais, de l'un et de l'autre côté du lac, en deçà de l'endroit où la Reuss, couleur vert d'émeraude, débouche sous l'antique pont de bois de la Chapelle (long de plus de trois cents mètres), s'élèvent des quais tout modernes, bordés de constructions splendides et monumentales.

C'est sur une éminence de terrain, au-dessus du fameux quai *Schweizerhof*, que se trouve la principale curiosité de la ville, l'enclos qu'on appelle le *jardin glaciaire*. Ce jardin, décoré dans le genre alpestre, et où les divers niveaux du sol ont été réunis par des ponts et des escaliers, renferme l'œuvre tout entière d'un de ces

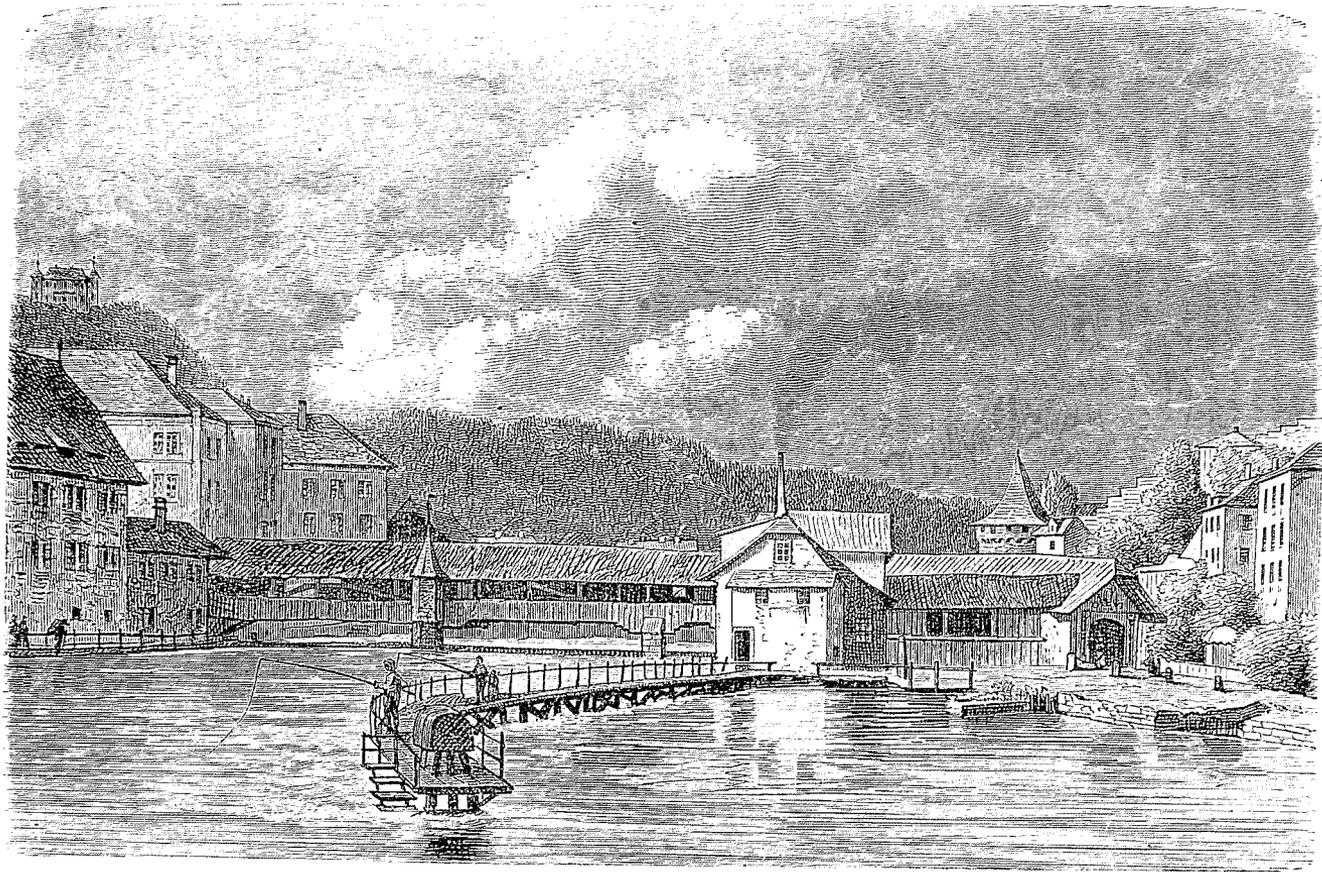
glaciers voyageurs de l'époque quaternaire dont j'ai ci-dessus entretenu le lecteur¹. Ce sont seize excavations en forme d'entonnoirs



LUCERNE. LE JARDIN GLACIAIRE.

(*narmites de géants*) creusées jadis dans le sol rocheux par les

1. Voyez I: chapitre II.



LA REUSS A LUCERNE.

glaces descendues des vallées d'Uri et par les blocs qu'elles charriaient avec elles. A l'entrée de ce même jardin se dresse un *lion* colossal sculpté en relief dans une grotte de rocher qu'entourent pittoresquement, au bord d'un bassin, des bouquets d'arbres et de plantes grimpanes. Ce monument est consacré à la mémoire des officiers et des soldats de la garde suisse qui périrent à Paris, le 10 août 1792, en défendant le trône croulant de Louis XVI contre les Marseillais et les Parisiens.

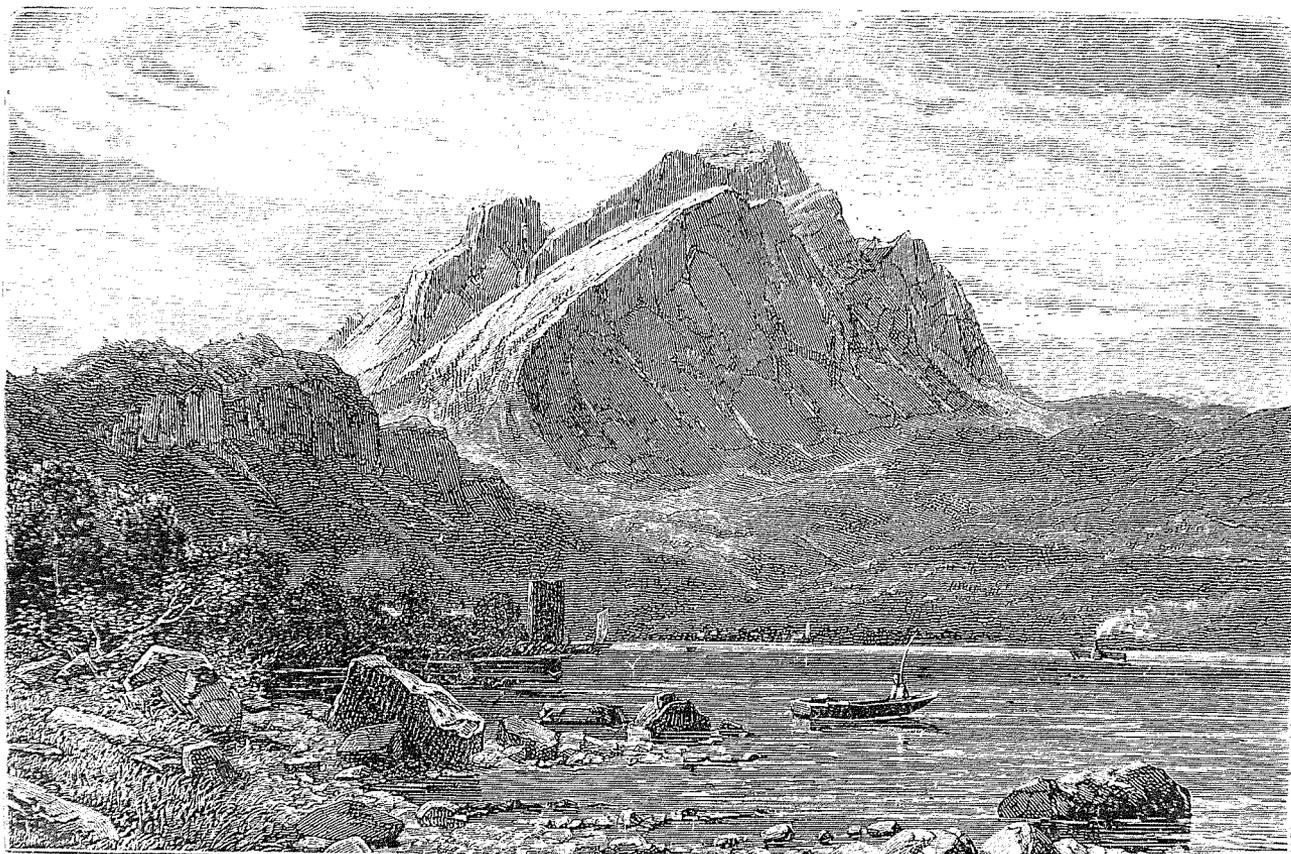
Le mont Pilate, dont le pied est à une demi-lieue environ de Lucerne, s'est d'abord appelé *Frakmont* (mont rompu), à cause des déchirures qu'il présente, déchirures qui témoignent des bouleversements subis par lui à diverses époques. Son nom actuel, *mons pileatus* (mont coiffé, du latin *pileus*) ne date que du siècle dernier, et lui vient des amas de nuages qui enserrant souvent sa tête ou ses flancs; d'où le dicton bien connu, qui fait de sa cime un vrai baromètre :

Si Pilate a son chapeau,
Le temps sera beau;
S'il a un collier,
On peut se risquer;
S'il a une épée¹,
Il vient une ondée.

Longtemps des fables singulières furent débitées sur cette montagne, regardée comme le tombeau de ce Ponce-Pilate qui fut gouverneur de la Judée et fit mettre à mort Jésus-Christ. Aussi, autrefois, les étrangers ne pouvaient-ils en tenter l'escalade qu'avec une permission écrite des magistrats de Lucerne, et sur la promesse de ne pas profaner le petit lac qui s'y trouvait, soit en y jetant quelque chose, soit en provoquant le mauvais génie qui était censé l'habiter.

La tradition assurait que Pilate, condamné à mort pour ses crimes, et s'étant soustrait au supplice en se tuant lui-même, avait été précipité dans le Tibre, une grosse pierre au cou comme un chien. Mais les Romains s'aperçurent bientôt de la grave impudence qu'ils avaient commise; à partir de ce moment, ce ne fut plus, dans la ville et aux environs, que grêle, tempête et tonnerre. On repêcha donc

1. C'est-à-dire si les nuées retombent en minces traînées le long de ses croupes.



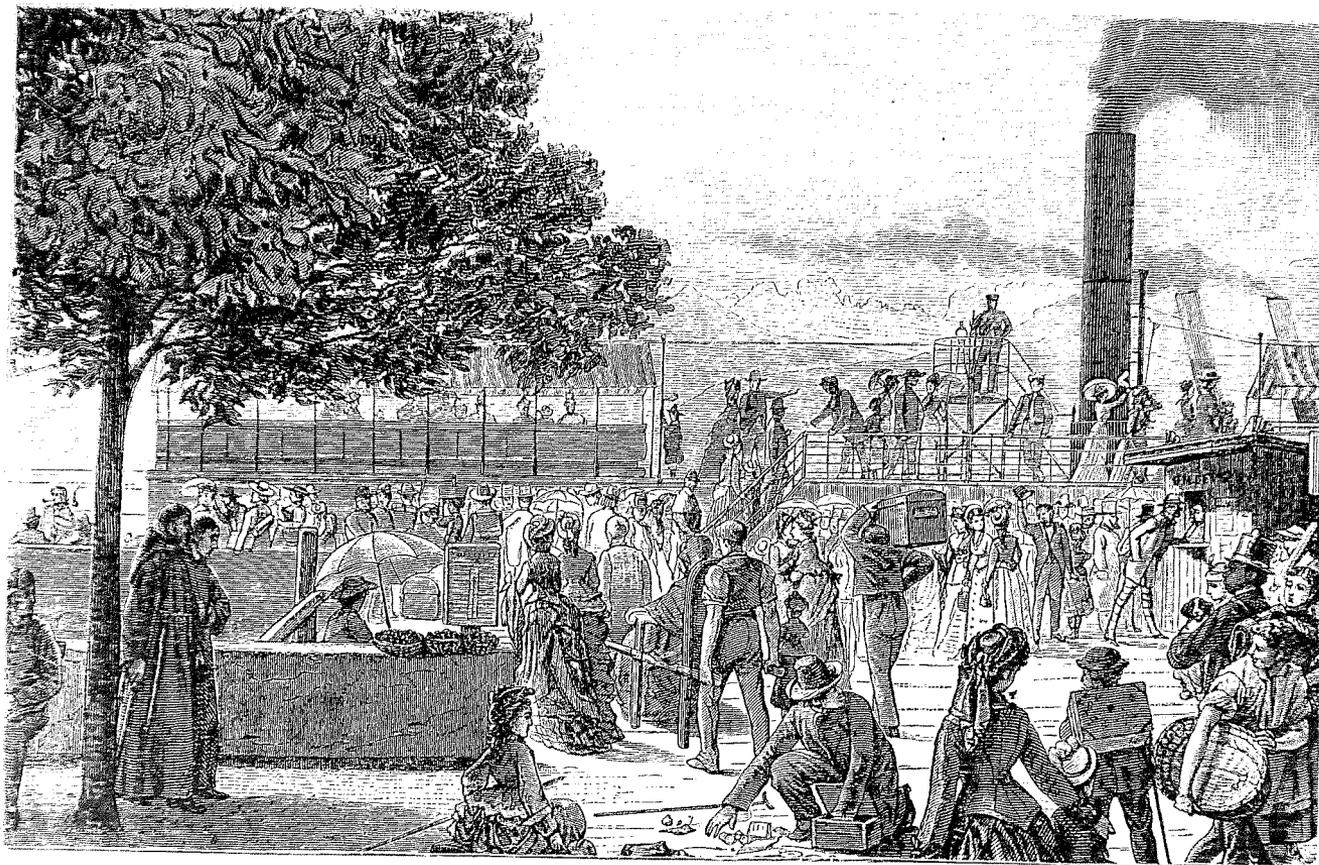
LE MONT PILATE.

le cadavre, et on le porta à Vienne en Dauphiné. Là, on le jeta dans le Rhône, qui ne l'accueillit pas mieux que le Tibre; ce fut encore, par tout le pays, un déchainement de calamités diaboliques. Les Dauphinois, fort incommodés d'un pareil dépôt, retirèrent Pilate du fond de leur fleuve, et l'expédièrent tout droit à Lausanne. Mais, à peine y fut-il arrivé, que les Lausannois, victimes à leur tour du tapage du maudit, résolurent de se débarrasser de lui. Après mûre délibération, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'aller noyer de nouveau Pilate dans un petit lac alpestre, à quarante bonnes lieues de leur ville.

C'était justement le lac du *Frakmont*. Le vaurien cette fois y resta; mais ce fut au grand dommage du pays, où tempêtes et inondations se succédèrent dès lors sans relâche. A la fin, n'y pouvant plus tenir, les Lucernois prièrent un pieux moine, qui passait pour se faire obéir des démons et méchants esprits, de purger la contrée de cet hôte gênant. Le moine consentit à tenter l'entreprise, et se mit à escalader la montagne.

Il commença, dit-on, par gravir un rocher, qu'il ébranla si bien sur sa base par la seule puissance de ses conjurations, que le bloc n'a jamais pu depuis ce temps-là retrouver son aplomb. Il entreprit ensuite d'exorciser Pilate en personne, et, dans cette vue, il alla s'établir sur un des plateaux supérieurs du mont, où il donna de si furieux coups de pied que l'herbe, depuis lors, n'y a plus repoussé. D'où il appert, soit dit en passant, que, si la série d'exorcismes se fût prolongée, l'entremise pieuse du bon frère eût fini par causer en un seul jour, sur la cime enchantée, plus de dégâts qu'il n'en était résulté en mille ans de la diabolique présence de Pilate. Fort heureusement, ledit Pilate se lassa de la lutte et capitula.

Il fut convenu qu'il rentrerait dans son lac et s'y tiendrait coi, à moins qu'on ne vînt l'évoquer ou l'insulter au fond de son gouffre. A partir de ce jour, effectivement, fidèle aux termes de son traité, il cessa de troubler la paix de la montagne. Ce n'était que lorsqu'on le taquinait, en jetant quelque chose dans son marais, ou en lui disant quelque grosse injure, qu'il faisait éclater sa colère, soit par une bonne inondation, soit par une tempête survenant tout à coup au milieu du ciel le plus pur, soit même par un tremblement de terre.



LUCERNE. DÉPART DU PAQUEBOT.

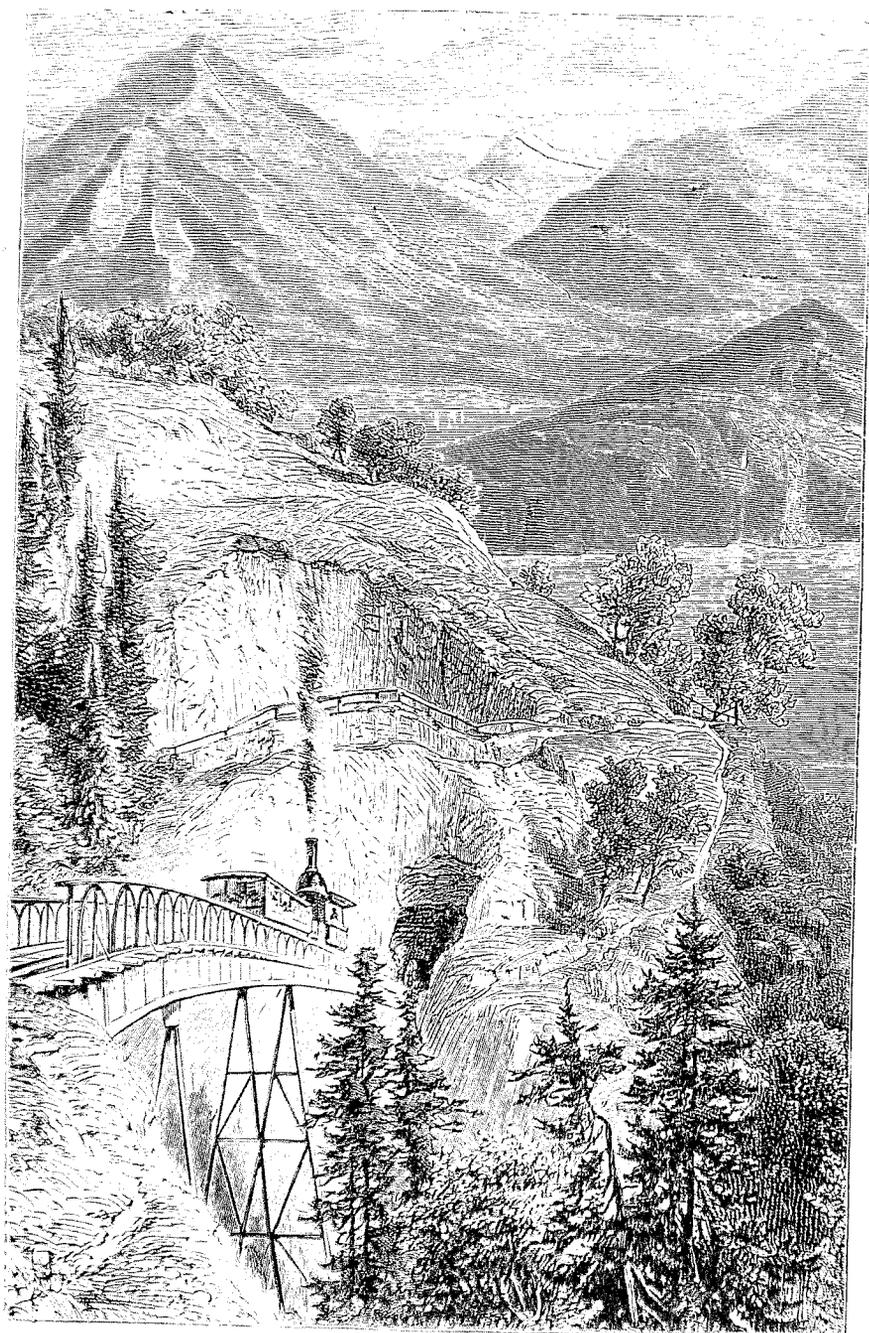
Telle a été la légende accréditée jusqu'au seizième siècle, époque où les magistrats de Lucerne entreprirent de déraciner de l'esprit du peuple ces grossières croyances. Un jour donc, le curé de la ville, d'accord avec eux, monta au fameux marais, suivi d'une foule nombreuse de curieux. Là, en présence de la multitude, il lança dans l'eau différents objets, des morceaux de bois, des cailloux, des ordures même, en criant au revenant : « Pilate! Pilate! jette ton limon! » C'était, paraît-il, l'espèce d'injure qui l'irritait le plus. Cette première provocation n'ayant rien produit, le prêtre ordonna à un des assistants d'entrer dans le lac, qui n'était, par le fait, qu'une flaque d'eau sans profondeur, et de le traverser en tous sens. A la grande surprise de chacun, malgré cette horrible profanation, le ciel continua de demeurer serein, les vents se turent, pas la moindre apparence d'orage ni d'inondation. Il ne restait plus, pour achever de tuer la superstition, qu'à faire voir aux gens le fond de la coupe, en mettant le marais à sec : c'est ce qui fut entrepris bientôt après, au moyen d'un canal d'écoulement. Et voilà comment, en hommes avisés, les chefs de la bonne ville de Lucerne réhabilitèrent la montagne maudite.

Malgré l'aspect désolé qu'il offre dans son ensemble, le Pilate n'en loge pas moins en ses replis une trentaine d'*alpes* excellentes qui nourrissent, l'été, plus de 4000 têtes de bétail. Ses forêts, dont il existe encore des vestiges superbes, étaient peut-être sans rivales en Suisse, avant qu'on ne les eût mises en coupe réglée. Ajoutons que, de son sommet; on jouit d'une vue magnifique sur la plaine, le lac et les monts.

II

Le Rigi, situé de l'autre côté du bassin lacustre que Lucerne commande, appartient, partie au canton dont cette ville est le chef-lieu, et partie au canton de Schwytz. Sa base n'a pas moins de dix lieues de circonférence.

C'est, pour le moment, la montagne suisse le plus en vogue, avec le Faulhorn oberlandais. Trois chemins de fer y transportent chaque année un nombre inouï de touristes. Ces voies d'escalade



CHEMIN DE FER DE RIGI.

SUISSE PITTORESQUE.

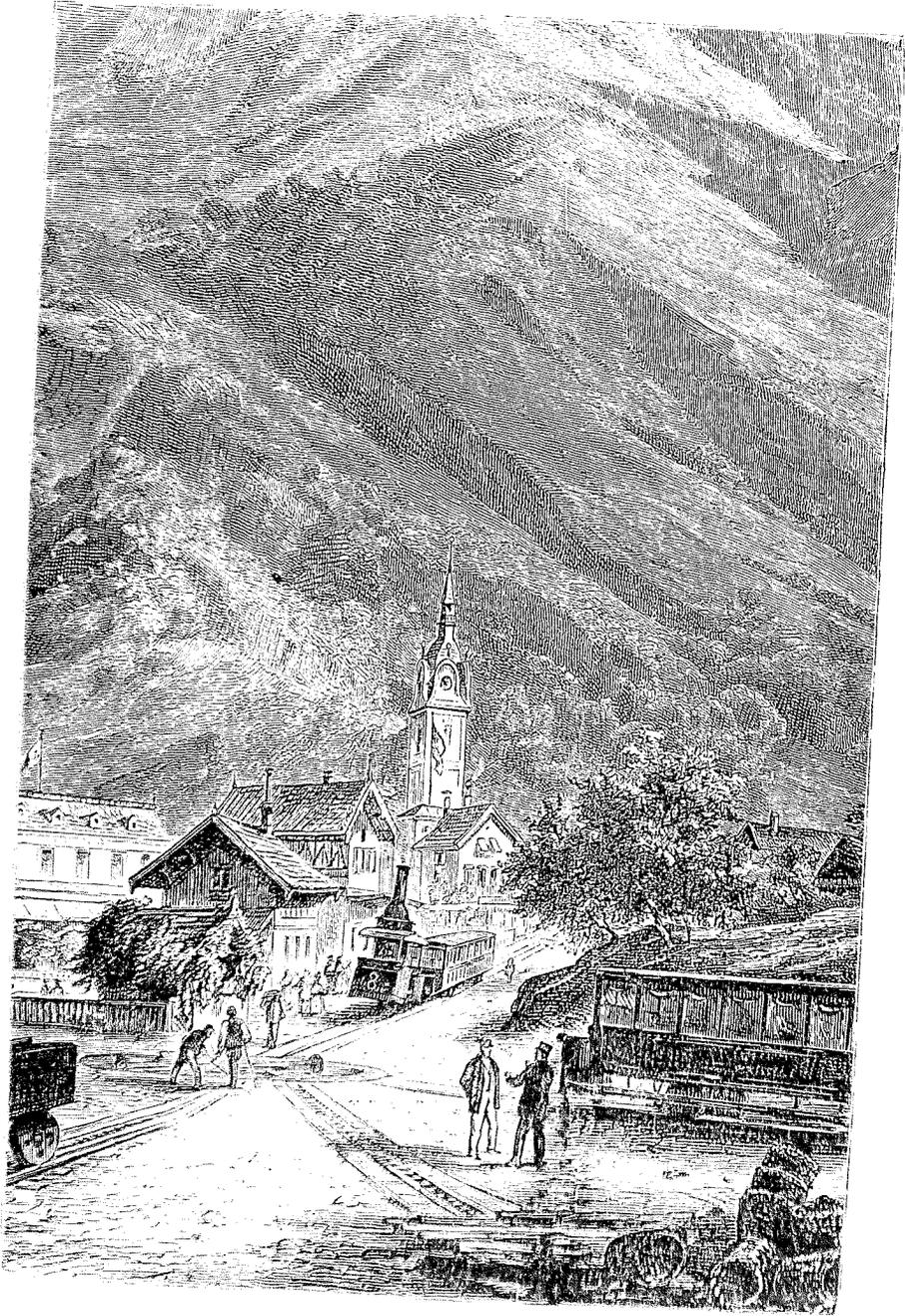
sont construites, bien entendu, d'une façon toute spéciale. Entre les rails ordinaires se trouve une barre formée de deux autres rails parallèles, que réunissent des tiges transversales en fer forgé, placées à intervalles égaux, comme les bâtons d'une échelle. Ce sont les crans réguliers où s'emboîtent les petites roues dentées dont sont munis en dessous la locomotive et le véhicule.

La longueur de la ligne qui part de Vitznau est de sept kilomètres; celle de la Scheidegg est à peu près égale, mais la rampe y est moins ardue; la troisième voie, celle d'Arth au Staffel, a un développement de près de trois lieues. Quant au péril de dégringolade, il ne semble guère vraisemblable : les voyageurs se trouvent toujours en avant et au-dessus de la machine. Celle-ci, au lieu de remorquer le wagon, le pousse à la montée, et le retient, en réglant sa marche, à la descente. La voiture d'ailleurs, une unique tapissière à soixante places, n'est point attachée à la locomotive et peut être arrêtée instantanément, si un accident survient à cette dernière.

Trois chaînes de montagnes, treize lacs, dix-sept villes, quarante villages, soixante-dix glaciers, répandus sur cent lieues de circonférence, voilà ce qu'on voit, quand le temps le permet, du haut du Rigi. Vers l'ouest, la perspective s'étend jusqu'au Jura et aux Vosges; au nord, apparaît tout le canton de Zurich; à l'est et au sud s'échelonnent en demi-cercle les bastions glacés du grand mur alpestre depuis les monts d'Appenzell et de Glaris jusqu'à ceux d'Uri et de l'Oberland.

Le point défectueux de la perspective, c'est le lac lui-même. Des terrasses de la cime extrême, qu'on nomme *Rigi-Kulm*, on voit bien en entier le bras de Küssnacht, séparé seulement par une langue de terre du petit lac de Zoug, qui lui-même n'a entre lui et le lac de Lowerz qu'un seuil d'une élévation presque nulle. On domine de même, dans toute leur étendue, et le bassin de Lucerne et la nappe tortueuse d'Hergiswyl : mais, de la baie d'Alpnach on n'aperçoit qu'un mince canal en forme de triangle; du bassin de Buochs et de Beggenried, on ne discerne que deux petites tranches, et, du golfe d'Uri, on ne voit rien du tout.

J'ai déjà parlé des splendides couleurs dont s'embrasent, au coucher et au lever du soleil, les grandes cimes alpestres. C'est principalement du haut du Rigi qu'on peut observer, par un ciel



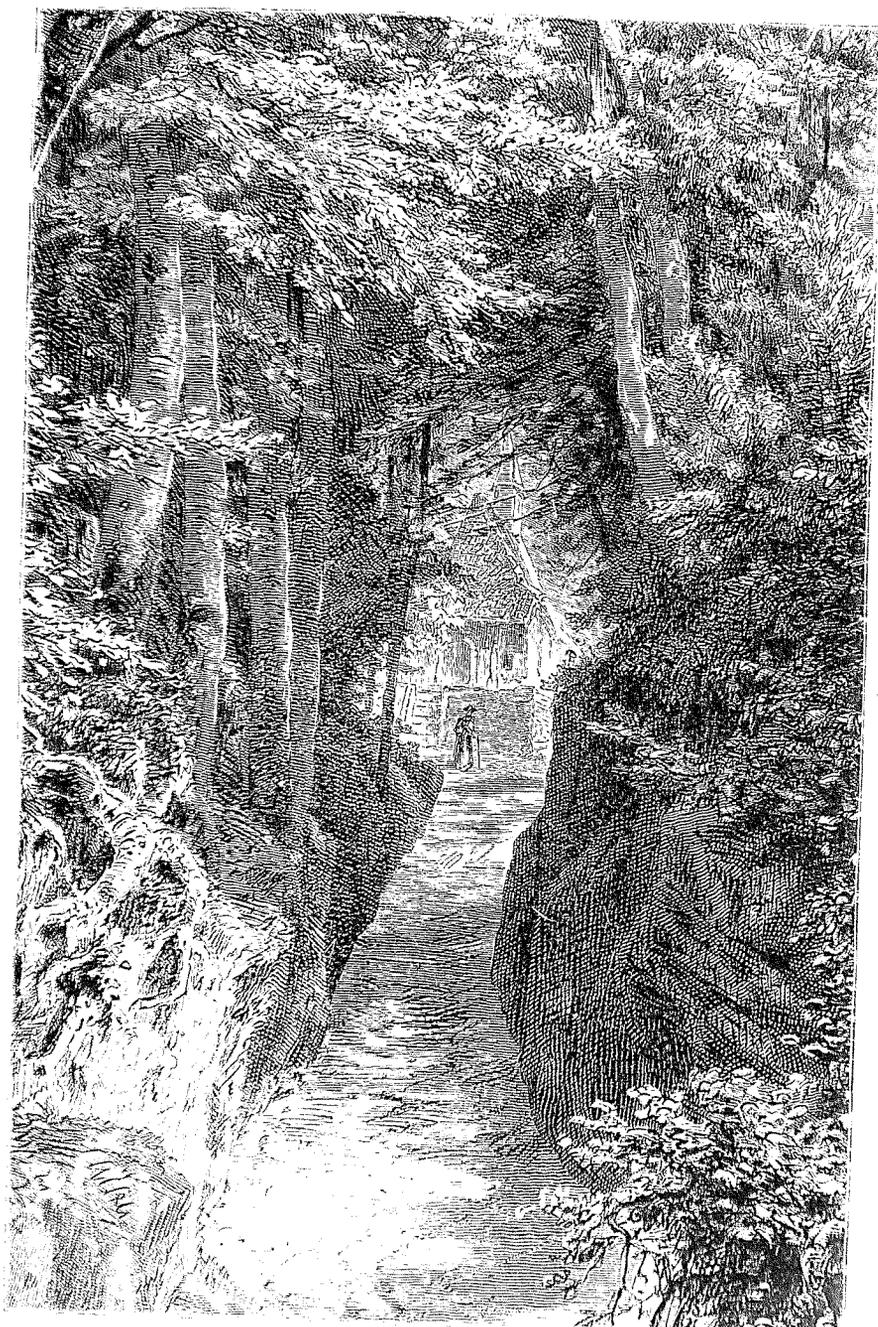
VITZNAU - L'EMBARCADÈRE (MONTÉE DU RIGLY)

propice, ces effets de lumière, dont la féerie, malheureusement, s'évanouit plus vite qu'on ne le voudrait. Voici, dans sa brièveté, la série constante des phénomènes.

A mesure qu'il approche de l'horizon, le soleil du soir devient jaune, puis rouge sombre; tous les corps qu'il frappe directement revêtent cette même teinte rougeâtre. Soudain, l'astre s'étant couché, tout passe au noir; quelques étoiles commencent à briller; puis leur nombre s'accroît de minute en minute. Le matin, même succession, dans un ordre inverse. La première lueur violette paraissant au ciel, les constellations s'éteignent peu à peu; la clarté augmente, on voit la place où le soleil se lèvera. L'ombre terrestre descend de plus en plus à l'horizon du côté de l'ouest; les plus hauts sommets passent au rouge; puis la buée lumineuse se répand le long des montagnes: l'astre émerge, pareil à un disque de feu sans rayons, de même qu'il s'est couché la veille. Il fait jour; la coloration crépusculaire disparaît aussitôt.

Voilà le gros du spectacle; mais ce qu'il est impossible de décrire, ce dont on ne peut se faire une idée que lorsqu'on l'a vu, ce sont les magiques flamboiements de toute sorte qui accompagnent cette transition de la nuit au jour ou du jour à la nuit; c'est la richesse infinie de nuances et de tons intermédiaires qui prête à ces illuminations un caractère de sublimité dont l'âme garde à jamais l'impression. C'est aussi parfois cette espèce d'affolement de l'atmosphère qui correspond en particulier aux phénomènes du soleil levant, ce mirage étrange enfanté par les nuées du ciel, lorsqu'elles s'élèvent perpendiculairement à l'opposite de l'astre naissant, et que les figures mêmes des spectateurs se trouvent reflétées, comme de gigantesques ombres chinoises, dans la trame houleuse des brouillards.

Un matin entre autres, c'était vers la fin du mois d'août, je me souviens d'avoir eu l'aubaine d'une splendide aurore. Rien n'avait fait prévoir ce merveilleux lever de soleil. Dans la nuit, une sorte de tempête avait charrié à travers le ciel des amas toujours renaissants de nuages noirs qui, de temps à autre, laissaient choir au passage de grosses gouttes de pluie; puis, tout à coup, un peu avant l'aube, les vents s'étaient apaisés; mais des vapeurs ne cessaient de voyager dans l'espace, pesant lourdement sur les lacs, et voilant même les cimes les plus proches.



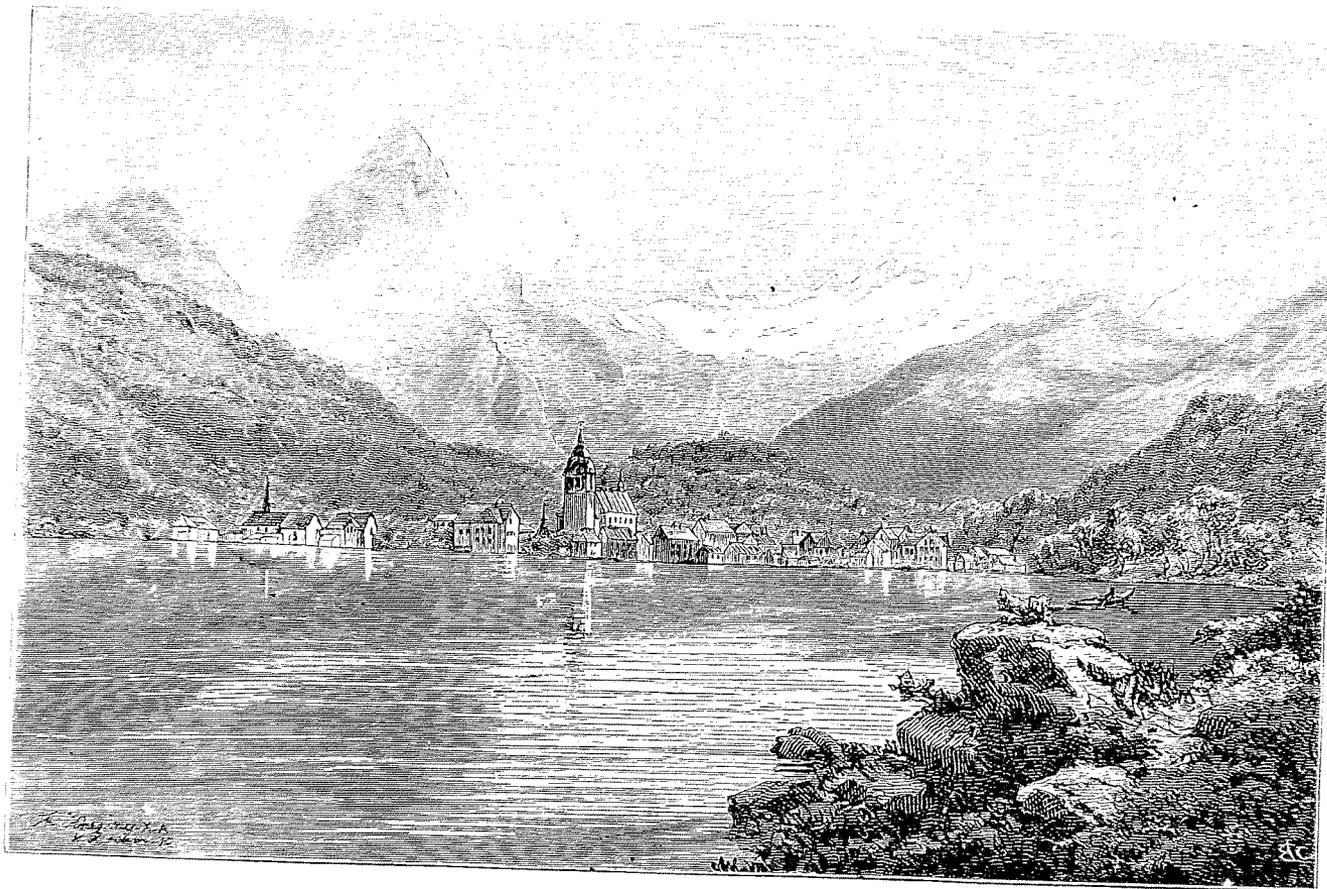
LE CHEMIN CREUS, ROUTE DE KUSSACH

De la terrasse herbue du Rigi, j'apercevais cependant à nu un large pan de ciel bleu, où scintillaient une douzaine d'étoiles. Ces étoiles pâlirent graduellement, et, à mesure que leur éclat s'effaçait, je vis les nuées, opaques d'apparence, qui couvraient le reste du firmament, se résoudre en un clair rideau de vapeurs translucides niellé de mille dessins fantastiques.

Quelques instants après, la cime du Sentis tressaillit là-bas d'un frisson presque imperceptible, et une main invisible y jeta soudain comme une poudre d'or, dont la traînée mince et brillante alla s'allongeant d'une seconde à l'autre vers le massif obscur du Tœdi. La nuit humide et silencieuse continuait de planer sur les vallées. La frange de lumière, de moins en moins fauve, s'étendit bientôt du côté du sud, colorant les sommets neigeux du Glärnisch, la pointe de l'Uri-Rothstock et les puissantes aiguilles du Titlis. Dans ce trajet, sa couleur acheva de passer au rouge tendre, et ce fut sous cette gaze rosée que m'apparurent successivement et le reste des Alpes appenzelloises, et le bastion fendu des Mythen, et tous les étages des monts uraniens et oberlandais.

La splendide fantasmagorie resta quelque temps concentrée au front des montagnes, puis les pentes vertes et les noires forêts entrèrent à leur tour dans la zone orangée, tandis qu'en bas les bassins lacustres allongeaient leurs nappes couleur de laiton. Alors commença la seconde phase de la mise en scène. Une gerbe de lumière quasi électrique courut soudain à travers l'espace, et une sorte de disque tout rouge, ayant l'aspect d'un brasier informe, émergea de derrière les monts : c'était le soleil.

Un moment, il parut hésiter ; puis, se détachant brusquement des cimes bleuâtres auxquelles d'abord on l'eût cru collé, il s'élança dans les champs du ciel. Ce fut aussitôt comme un frémissement de vie universelle ; de toutes parts, les lacs s'animèrent, les clochers de la plaine semblèrent grandir en reprenant leurs teintes naturelles, et moi, penché tout au bord de la haute terrasse, j'aspirais par bouffées la senteur résineuse des branches de sapin que le jour naissant avait dégourdies, tout en suivant au-dessous de moi d'un regard extatique une forme humaine qui, sortie d'un petit chalet noir, s'en allait lentement sur la route.

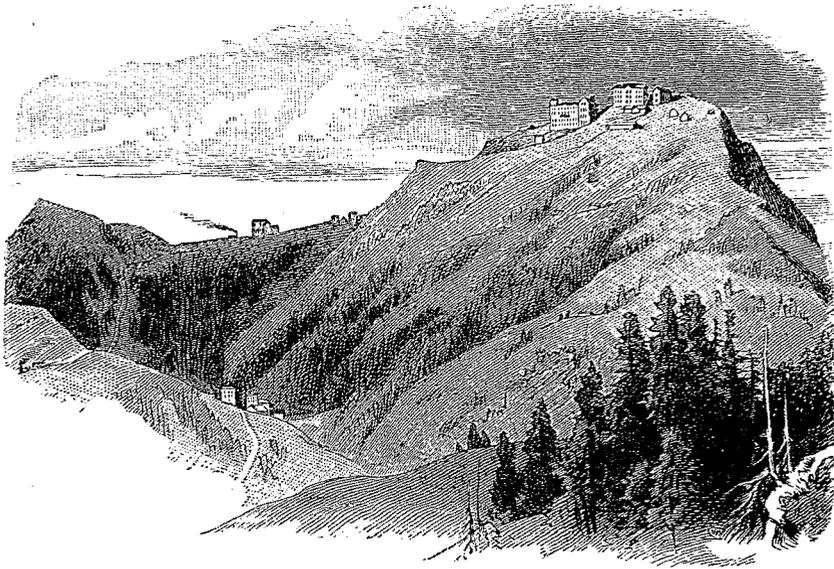


LAC DE ZOUG.

III

Avant de quitter la cime du Rigi, promenons, s'il vous plaît, un regard circulaire sur la région qui se déroule à ses pieds.

Juste au-dessous de nous, voici Küssnacht; puis, entre Küssnacht et Immensée, au milieu d'une fraîche et radieuse campagne dont



LA CIME DU RIGI.

l'aspect n'incline guère aux pensées tragiques, voici sur une éminence les restes d'un castel qui passa longtemps pour avoir été celui du tyran Gessler. Un peu plus loin, on aperçoit le célèbre *chemin creux* où la tradition veut que Guillaume Tell ait décoché sa flèche au féroce bailli. Quel pittoresque bout de route que celui qui, de la *chapelle* érigée en mémoire de cet événement, descend vers le hameau d'Immensée!

A Immensée, nous sommes au bord du lac de Zoug, dont la nappe azurée se déploie tout entière sous nos yeux. D'un côté, se déroule une bordure de collines verdoyantes, où s'enclasse la petite ville de Zoug; de l'autre, s'élèvent les croupes du Rossberg, montagne à plusieurs sommités qui nous dérobe la vue d'un autre petit lac, celui

d'Égeri, célèbre dans l'histoire de la confédération par ce terrible combat de Morgarten, les « Thermopyles suisses », où les montagnards d'Uri et de Schwytz exterminèrent en l'an 1315 l'armée autrichienne du duc Léopold.

A cette montagne du Rossberg se rattache le souvenir d'une catastrophe effroyable.

Les gens du pays savaient depuis longtemps qu'elle n'était guère solide sur sa base. Déjà, au quatorzième siècle, un de ses morceaux avait écrasé le village d'Unröthen ; plus tard, au dix-huitième siècle, des quartiers de roche considérables s'en étaient détachés ; mais jamais encore on n'avait vu choir un bastion entier de la montagne. Or, le matin du 2 septembre 1806, à la suite de pluies abondantes, des crevasses apparurent sur les pentes, et l'on entendit des bruits insolites. A midi, des pierres furent violemment déchaussées du sol, des tas de gazon se mirent à se soulever, et des fragments de rocher glissèrent sur les flancs du Rossberg.

Vers deux heures, des blocs plus gros tombèrent avec fracas jusqu'à la vallée, qui fut aussitôt couverte d'un nuage de poussière noirâtre. Un jardinier, qui creusait un trou dans son enclos, s'enfuit d'épouvante en voyant sa bêche se mouvoir toute seule. Bientôt l'on remarqua au-dessus d'un village une crevasse plus large que les autres, et qui, peu à peu, augmenta de diamètre et de profondeur. Au même instant, toutes les sources cessèrent de couler, les arbres des bois se mirent à chanceler, et des légions innombrables d'oiseaux s'envolèrent avec des cris d'effroi du côté du Rigi.

Ce fut un peu avant cinq heures du soir que se produisit la catastrophe finale annoncée par ces différents symptômes. Sol, forêts, montagnes, maisons, tout fut saisi d'une violente convulsion. Un pan du Rossberg, d'une lieue de long sur 324 mètres de large, venait de s'écrouler.

En moins de cinq minutes, une des plus belles contrées de la Suisse, la « vallée d'or » (*Goldau*), comme on l'appelait pour ses riches cultures, était redevenue la proie du chaos. Quatre villages, six églises, cent vingt maisons, deux cents étables ou chalets, quatre cent cinquante-sept habitants, deux cent vingt-sept têtes de bétail, étaient ensevelis sous un amas de décombres évalué à 40 millions de mètres cubes. De Goldau particulièrement, il ne resta qu'une cloche

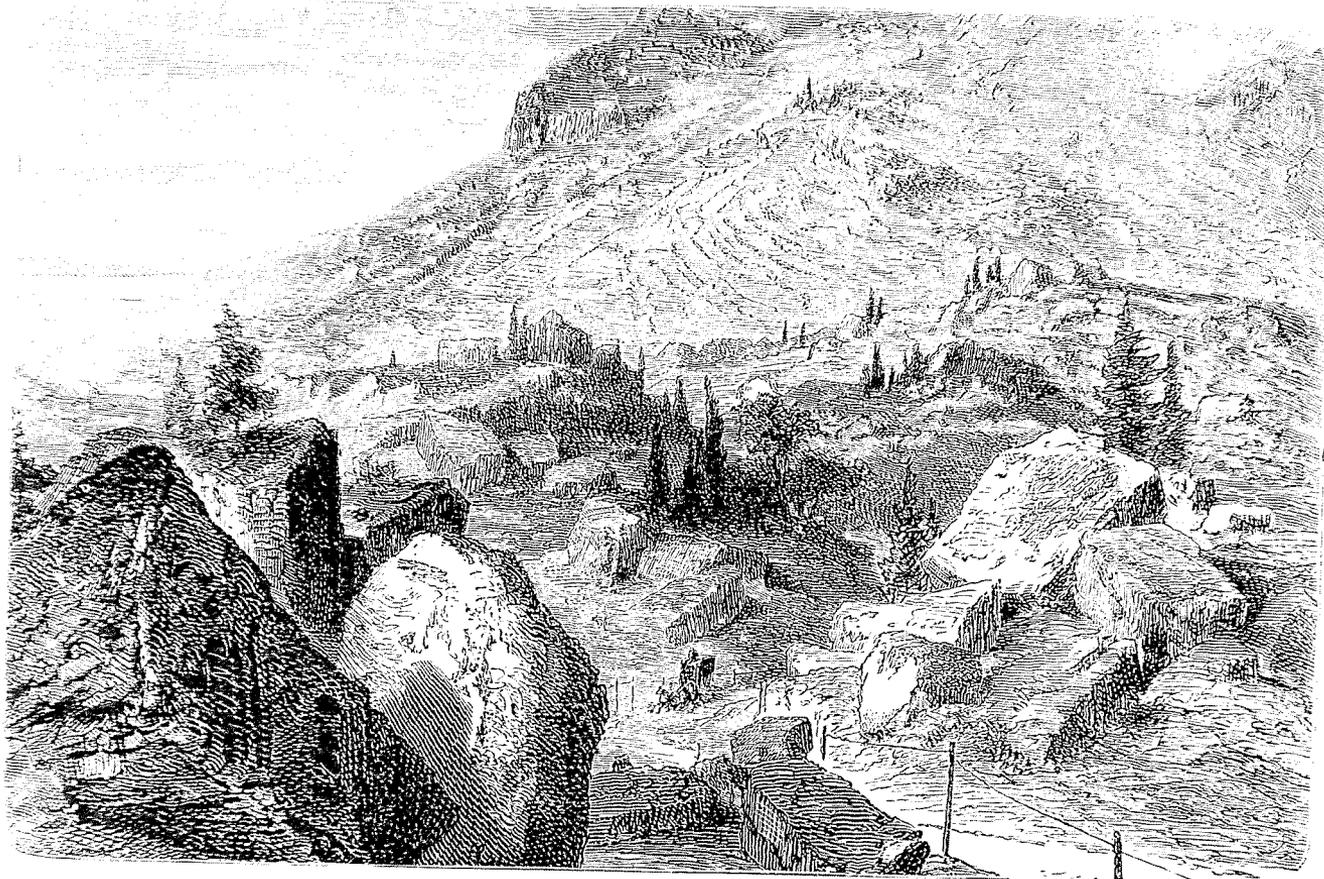
de l'église, qui fut retrouvée à un quart de lieue de distance.

L'avalanche de pierres avait formé quatre courants principaux qu'on distingue encore aujourd'hui, et ne s'était arrêtée qu'au pied du Rigi. Des blocs avaient même été lancés jusque dans le lac de Lowerz, c'est-à-dire à une lieue et demie du Rossberg, de sorte que les eaux, se cabrant sous le choc, formèrent une vague de vingt-cinq mètres de hauteur, qui passa par-dessus l'île de Schwanau (l'île aux Cygnes), et envahit la berge opposée, jetant des maisons et leurs habitants du côté de Schwytz, puis, dans son mouvement de reflux, en entraînant d'autres dans le lac. La chapelle d'Olten, bâtie en bois, fut retrouvée à plus d'une demi-lieue de l'endroit qu'elle occupait. Une embarcation, qui était amarrée par une chaîne de fer à un picu du rivage de Lowerz, fut transportée à plus de mille pas.

Plusieurs personnes furent retirées plus ou moins intactes des ruines, entre autres une jeune servante et une petite fille, dont le cas est curieux à noter. Le père, ayant aperçu d'un pré le mouvement de la montagne, avait donné l'alarme à sa femme et s'était sauvé avec ses deux fils. La femme accourait, tenant dans ses bras son dernier-né, quand elle fut engloutie par le tourbillon. La servante se hâta de rentrer au logis pour y chercher le quatrième marmot; mais, à peine y avait-elle pénétré, que d'épaisses ténèbres l'enveloppèrent et que la maison se mit à danser comme un navire que secoue la tempête. Elle avait cependant eu le temps de s'emparer de l'enfant. Toute la journée, elle resta là, à demi écrasée sous le poids de l'habitation, et s'imaginant que la fin du monde était arrivé. Le soir seulement, elle se reprit à espérer, en entendant résonner sourdement au loin la cloche du village schwytzois de Steinen.

La nuit se passa pour elle dans d'horribles transes; quant à l'enfant, il s'était tranquillement endormi par terre. A l'aurore, les appels de détresse de la pauvre fille furent enfin entendus, et l'on vint à son aide. Alors seulement elle s'aperçut qu'une de ses jambes était cassée; on la lui remit dans les quarante jours.

La grande route d'Arth à Lowerz traverse en partie ce désert de ruines, étendu de la cime du Rossberg aux flancs du Rigi. Le nouveau village de Goldau est à 33 mètres plus bas que l'ancien, et dans son église, on peut voir appendue la cloche précitée. Presque partout, les blocs éboulés se sont, avec le temps, recouverts de mousse



ÉBOULEMENT DE GOLDAU.

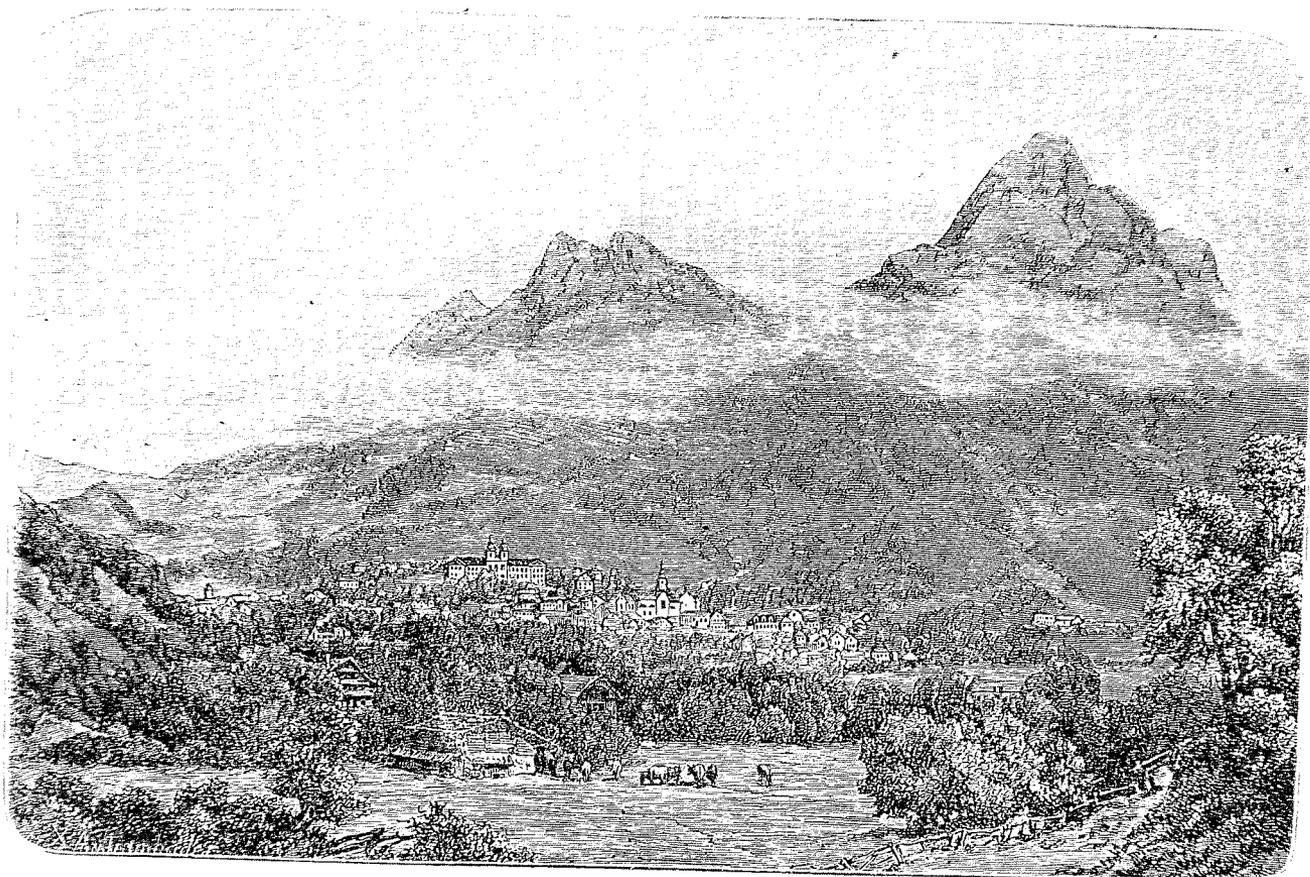
et de végétation; la nature, en Suisse surtout, répare tôt ou tard les ruines qu'elle a faites.

IV

Nous n'avons point encore, s'il vous en souvient, bougé du Rigi. De l'est à l'ouest et du nord au sud nous avons fouillé du regard le sillon des vallées qui rayonnent au pied de notre observatoire, mais maintenant le moment est venu de quitter la haute cime. Au bourg de Schwytz, que voici là-bas à demi caché dans ses frais vergers, sous le Mythen à la double corne, s'arrête la partie de pays qu'il nous est donné d'embrasser d'ici; le reste se perd, comme en de mystérieuse coulisses, derrière les croupes postérieures du Rigi.

Reprenons donc, à partir de Vitznau, notre promenade sur la nappe du beau lac. A gauche, au pied de la Hochfluh, un des deux massifs du Rigi, nous apparaît d'abord la jolie bourgade de Gersau, tout enfouie dans les châtaigniers, et si bien abritée des vents froids, que le figuier même y croît en pleine terre. Presque en face, sur l'autre rive, voici Beggenried; puis le bassin, momentanément élargi, redevient très étroit, et nous touchons à Brunnen, le port pittoresque de Schwytz, sis à l'endroit où le torrent de la Muotta, descendu des Alpes de Glaris, débouche dans le lac des Quatre-Cantons. De nouveau nous découvrons le Mythen et tout ce riant pays de Schwytz, avec son laciné de vallées champêtres et son écheveau gracieux d'avant-monts où paissent d'innombrables troupeaux. Quant au fameux monastère d'Einsiedeln, rendez-vous de tant de pèlerins, il se cache dans un repli de montagne, vers l'extrémité nord du canton, plus près du lac de Zurich, que du golfe d'Uri où nous pénétrons.

Le golfe d'Uri, ou « lac d'Uri », est la plus grandiose de beaucoup des cinq branches que dessine le bassin. Les berges y diminuent de largeur et s'encadrent partout de montagnes abruptes. La route militaire (*Axenstrasse*) qui relie Brunnen à Fluelen par la rive orientale, a dû couper ou trouer hardiment les gigantesques parois de rocher qui plongent à pic jusque dans les flots. Rien de plus imposant que cet étroit défilé lacustre à l'extrémité sud duquel se presse un



SCHWYTZ ET LES DEUX MYTHEN.

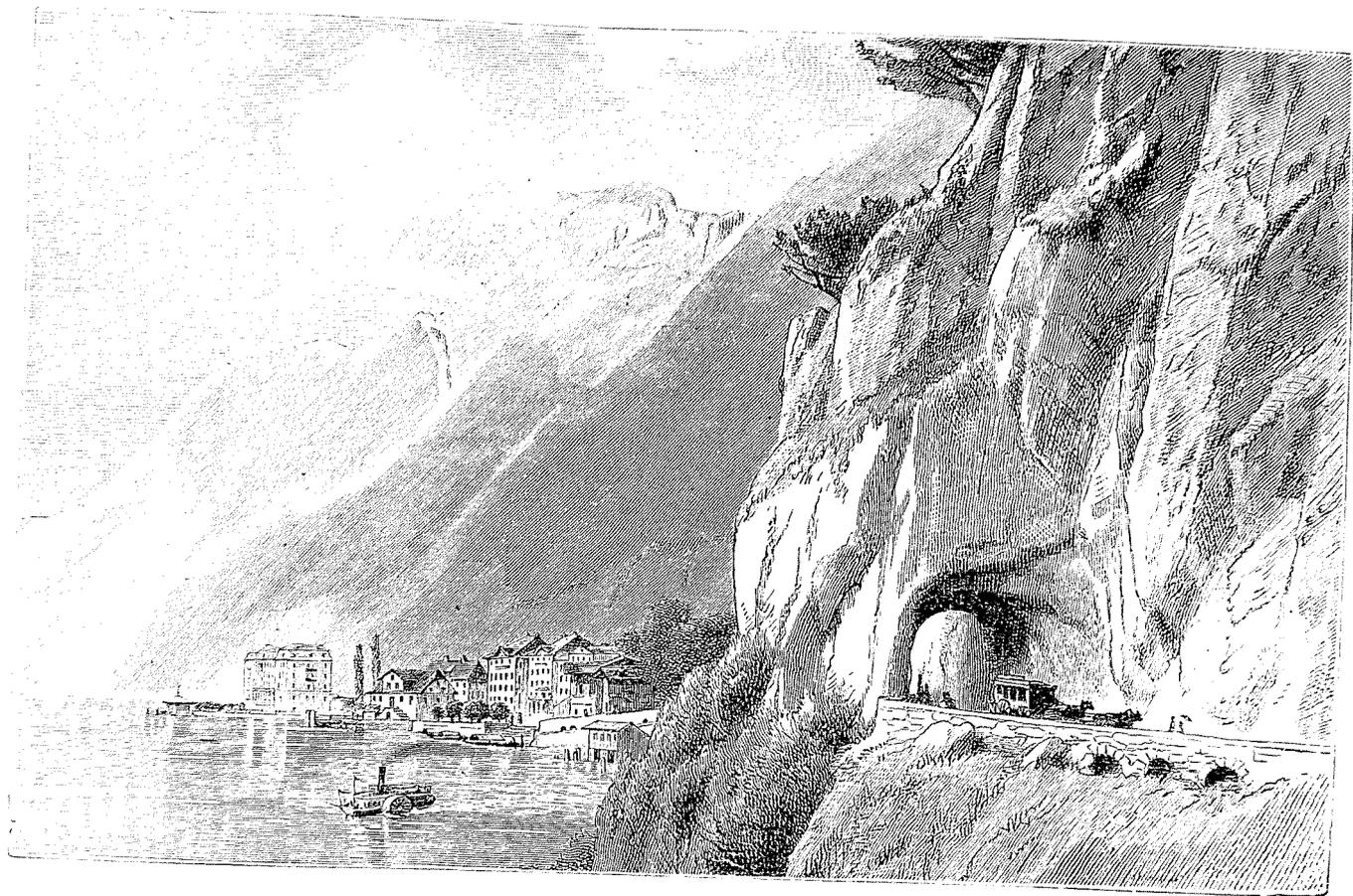
fouillis désordonné de sommités étranges et sauvages; on dirait d'un long corridor à ciel ouvert, aboutissant à je ne sais quel mystérieux vestibule, où s'ouvre un monde plein d'épouvantes et de fascinations.

Détournons pour le moment nos regards de ce sombre seuil du pays d'Uri, et reportons-les sur les rives du lac. Cette poétique prairie qui, à main droite, tombe en pente vers les flots, c'est le *Grütli*. Sur cette esplanade de verdure, à l'ombre de beaux arbres fruitiers, se trouvent trois sources dites *sacrées*, parce que, selon la tradition, elles jaillirent du sol au moment même où les « trois Suisses » immortalisés par le drame de Schiller¹ y prononcèrent, au clair de la lune, leur serment solennel pour la liberté. Au-dessus du *Grütli* reluisent au soleil, sous les coupes massives de l'Oberbauen, les jolis hôtels du Seelisberg et du Sonnenberg. Plus bas, émerge des eaux du lac le rocher en forme d'obélisque qu'on nomme Mythenstein, et où est gravée en lettres d'or une inscription dédicatoire à la mémoire du chanfre de Guillaume Tell.

Une demi-heure plus loin, sur la rive opposée, se détache au pied de l'Axenberg, parmi de grands noyers, la petite plate-forme où encore d'après la légende, Guillaume Tell s'élança de la barque de Gessler en la renvoyant d'un brusque coup de pied aux tempêtes du lac. Une chapelle en forme d'arcade ouverte a été bâtie sur cet éperon de roc (*Tellsplatte*, rocher de Tell), site recueilli et mélancolique dont le silence n'est troublé que par le murmure du vent dans les arbres ou l'arrêt périodique du paquebot de Lucerne.

De la *Tellsplatte*, on atteint en quelques minutes le fond du lac, c'est-à-dire le village de Fluelen, qui est le port du canton d'Uri, et d'où, naguère encore, partaient les diligences du Gothard. La vallée de la Reuss semble d'ici hermétiquement close par la pyramide du Britenstock. De Fluelen à Altorf, distants l'un de l'autre de trois kilomètres, s'étend une plaine à peu près carrée, à l'ouest de laquelle coule la rivière. Le pays, malgré ses vergers, est triste d'aspect. Altorf lui-même n'est qu'un pauvre village situé au pied d'une montagne, le Grünberg, qui l'aurait depuis longtemps

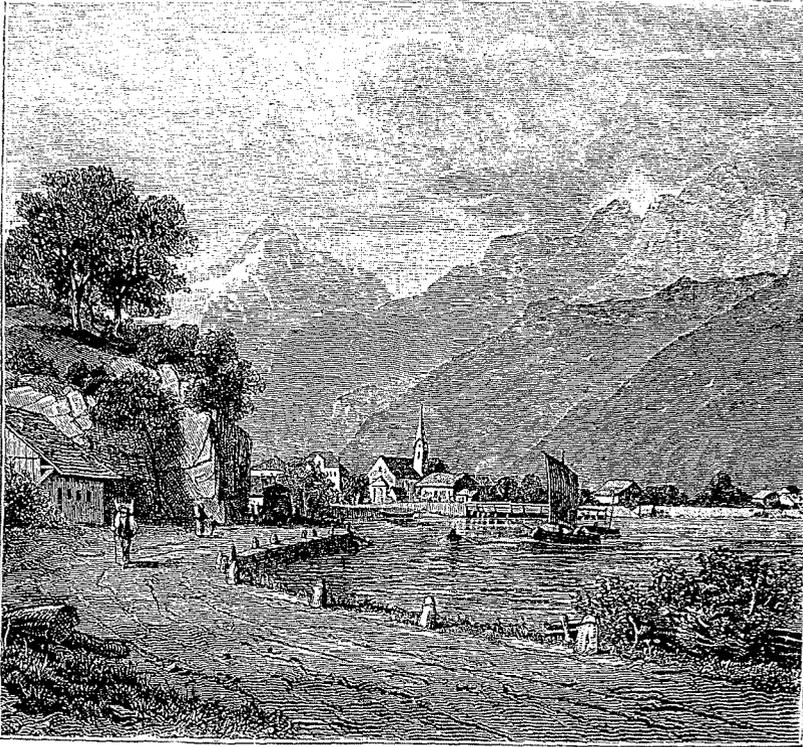
1. Walther Fürst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal.



RUNNEN ET L'AXENSTRASSE.

écrasé, si une forêt sacrée¹ ne le protégeait contre l'éboulement.

De l'ancien cloître de capucins qui domine l'église, on jouit d'un coup d'œil magnifique; mais l'attrait essentiel d'Altorf vient de la légende qui y a placé le théâtre des événements d'où serait sortie au quatorzième siècle la liberté suisse². Une statue et une fontaine y racontent la gloire impérissable de Tell l'archer : l'une, un

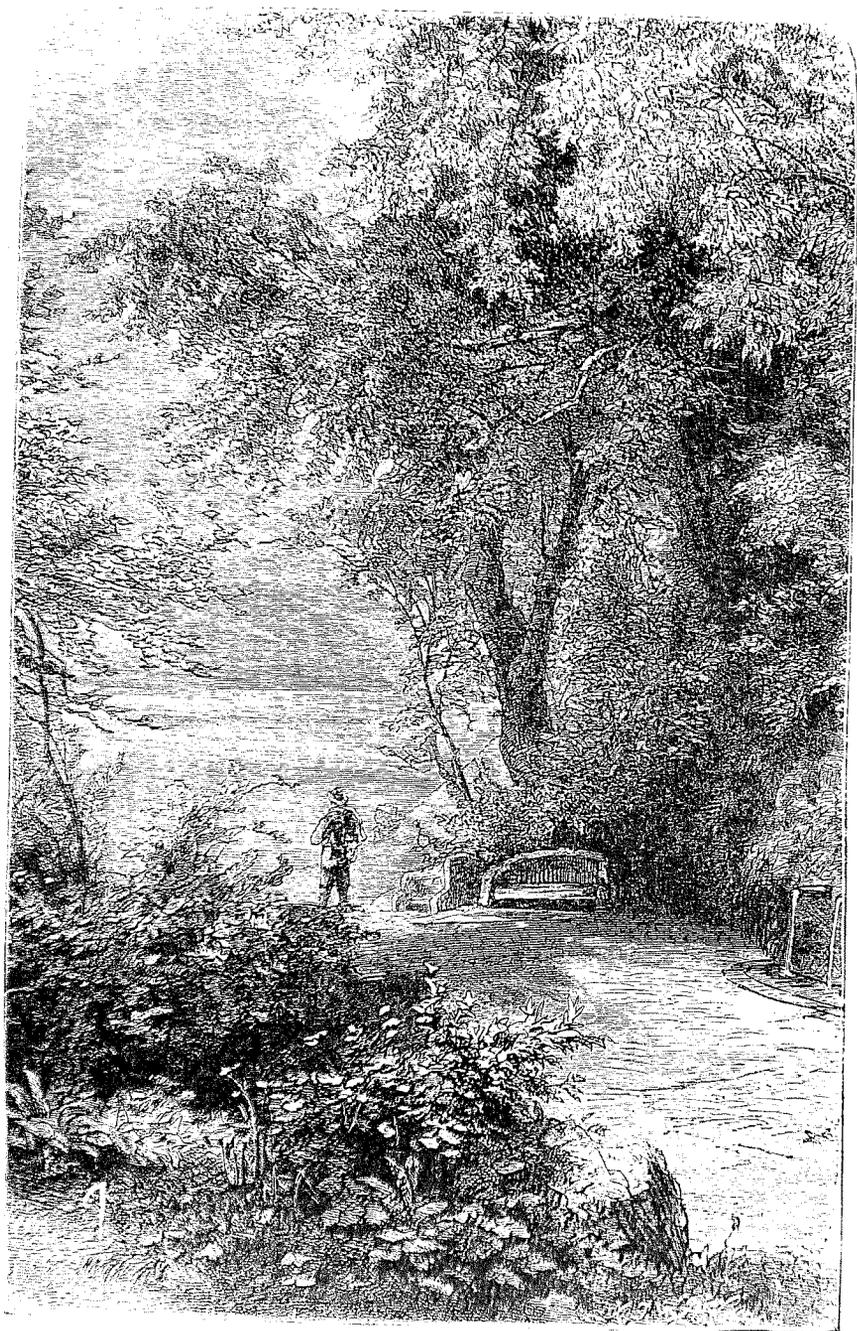


FLUELEN (URI).

don de la Société de tir de Zurich, est une image colossale du héros, et marque l'endroit d'où celui-ci est censé avoir ajusté la pomme sur la tête de son fils; l'autre, portant la statue du magistrat uranien Besler, qui l'a édiflée de ses deniers, occupe la place où était le tilleul sous lequel l'enfant attendit la flèche paternelle.

1. *Bannwald*, forêt où il est défendu de porter la hache. Mainte forêt en Suisse est ainsi mise en interdit.

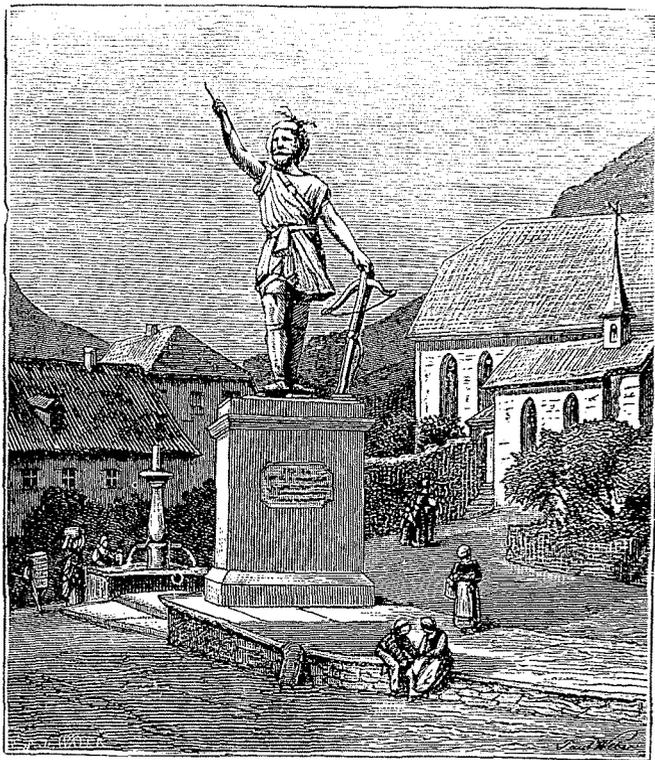
2. Voyez à ce sujet notre grande édition in-4°, *La Suisse, études et voyages à travers les vingt-deux cantons*, tome I^{er}, chapitres XIV et XV.



LA PEVIERE DE GUILLET.

MISE EN VENTE.

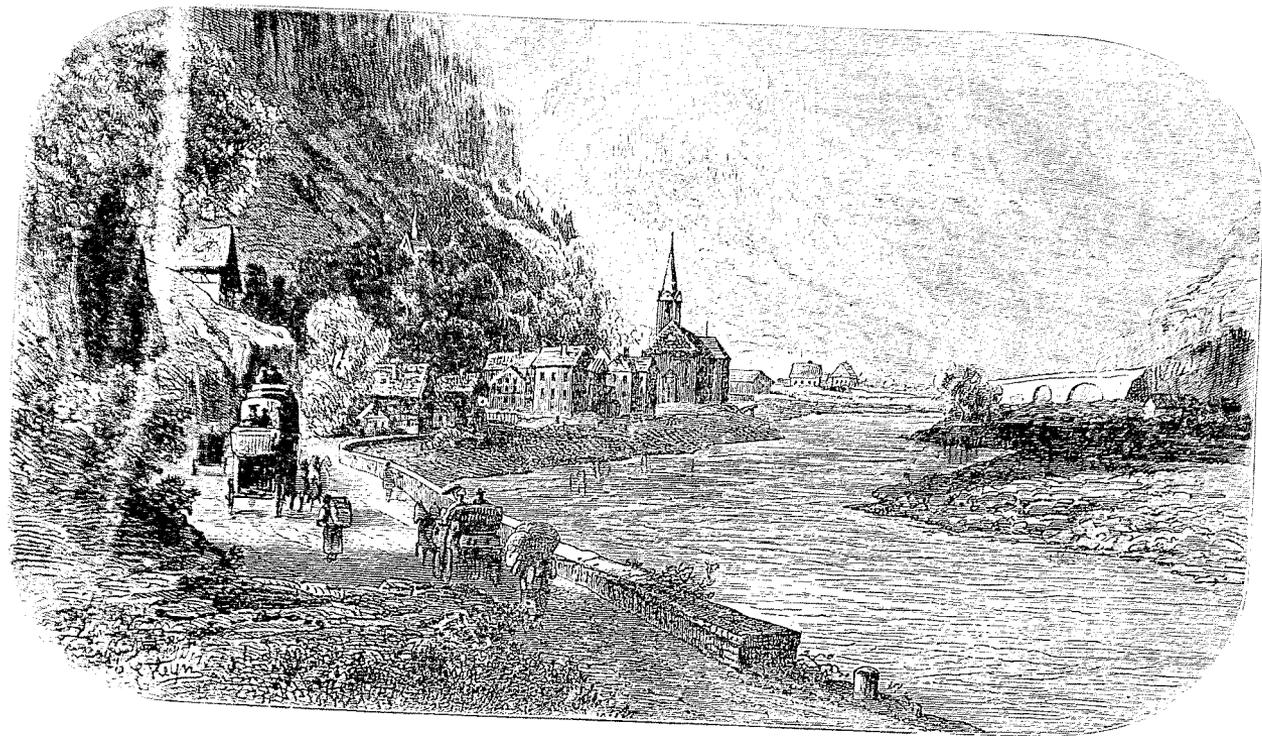
A l'est d'Altorf s'ouvre le Schächenthal, défilé long de cinq ou six lieues, dans lequel court une rivière mugissante; tout à son entrée est haut perché le hameau de Bürglen, où naquit et mourut Guillaume Tell. Bientôt le chemin se rapproche de la Reuss, et le paysage devient de plus en plus sévère. La vallée d'Uri, jusqu'alors verdoyante, commence à se dénuder. A un endroit, une colline la coupe en travers, et sur cette colline apparaissent les ruines de



STATUE DE TELL A ALTORF.

Twing-Uri, la forteresse de sinistre mémoire, destinée à mater Uri, et que les maçons de l'Autriche n'eurent pas même le temps d'achever.

Le chemin contourne la langue de terre qui porte les débris pensifs du castel, et s'en va plonger dans une sorte d'entonnoir où les eaux d'un torrent glaciaire se mêlent en grondant à celles de la Reuss. Quelques hôtels entourés de huttes se groupent près du confluent : c'est Amsteg, village où commence à proprement dire la montée du Gothard.



AMSTEC.

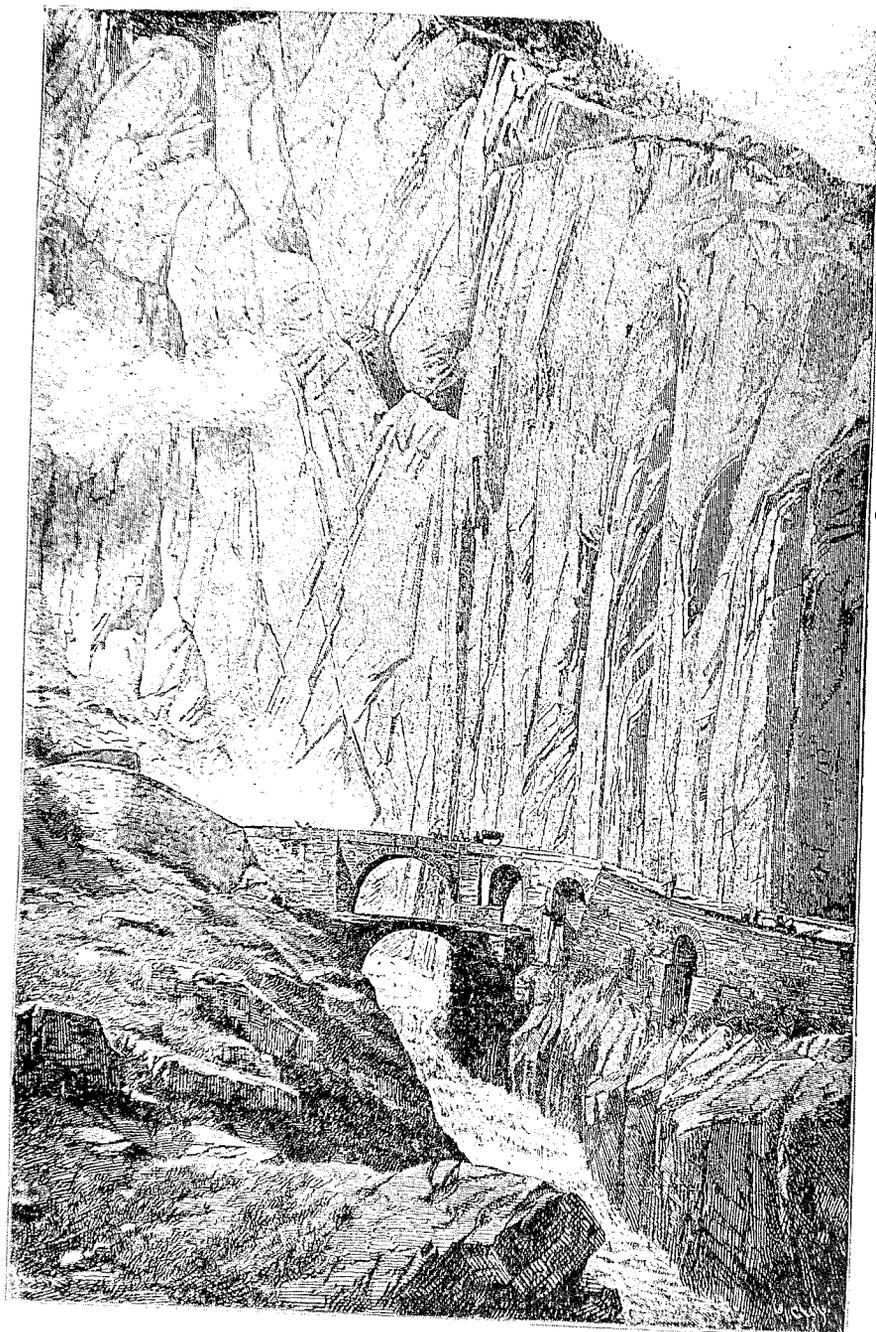
A partir de ce point, la vallée se resserre en une gorge obscure où la Reuss, brisée en cascades, n'a plus que juste la place de passer. Le val Madéran, qui s'ouvre à l'est, est le dernier repli verdoyant où l'œil trouve à se rafraîchir. Les murs de rocher se rapprochent d'un air menaçant; le chemin monte en zigzag, se faufile par des galeries, enjambant le torrent par des ponts qui tous



T W I N G - U R I .

ont leur légende fantastique. Nous sommes maintenant dans le « Val aux craquements » (*Krachenthal*); là il faut, en certaines saisons, que les voyageurs s'abstiennent de parler et bourrent de foin les sonnettes de leurs bêtes, car le moindre bruit pourrait faire choir une avalanche sur leurs têtes.

Enfin, on atteint le fameux *pont du Diable*, formé d'une seule arche reposant sur deux blocs de granit, et où la Reuss bondissante lance des jets d'écume effrayants. Le pont franchi, le défilé ne paraît



LE PONT DU DIABLE.

plus qu'une impasse; l'unique moyen qu'on a d'en sortir, c'est de s'engager par un souterrain (*le trou d'Uri*) creusé dans la paroi même du rocher. Mais quelle surprise attend le touriste au sortir de ce gouffre! La lumineuse vallée d'Urseren est là devant lui, avec ses montagnes aux formes arrondies et ses odorants tapis de verdure, où la Reuss, cette fois, peut couler à l'aise. Un joli village, Andermatt, gît au milieu de cette oasis. Puis, à quarante-cinq minutes plus loin, c'est-à-dire passé le hameau d'Hospenthal, on s'enfonce dans une autre gorge sauvage, dont on désespère un moment d'atteindre le bout. On finit cependant par en sortir, et, au prix d'une nouvelle montée, on arrive à un plateau désolé qui n'appartient plus au canton d'Uri : ce plateau est celui du *Gothard*.

V

Vu d'ensemble, ce canton d'Uri, que nous venons de traverser, représente une nature toute de chaos, à laquelle semble avoir manqué l'ordonnance finale. C'est un écheveau presque indémêlable de monts et de vallées aux formes bizarres, dont on ne peut prendre une idée exacte qu'en escaladant quelque cime dominante, telle que le Bristenstock susnommé. De grosses bourgades, le pays n'en a pas, et les hameaux ou groupes de chalets y sont si éloignés les uns des autres et séparés par de tels abîmes, que le médecin même (*Son Excellence*, comme on continue encore de l'appeler), n'a pas toujours le moyen d'y faire des tournées régulières. Aussi une commune excentrique avait-elle, dit-on, imaginé l'expédient que voici : Le messager qui allait chaque semaine au marché d'Altorf était chargé d'informer de vive voix l'esculape de tous les maux grands et petits qui s'étaient abattus sur le village, et, le soir, il rapportait dans sa sacoche la provision voulue de médicaments, qui étaient, on aime à le penser, distribués avec le discernement exigible en pareille matière.

L'hiver est long au pays d'Uri; six mois durant, une épaisse couche de neige le recouvre en entier, emplissant de ses flocons les vallées et les gorges, et, dans la zone des hauts alpages, ensevelissant jusqu'à la toiture les cabanes de sapin aux poutres brunies. Le corbeau plane

en croassant sur cet océan de frimas désolé; l'aigle et le gypaète tournoient d'un air farouche autour des habitations silencieuses, tandis que le chamois se cache de son mieux dans les fourrés d'épicéas où résonnent le cri du roitelet et le sifflement saccadé du rouge-gorge. La cascade, dont l'été vit les chutes mugissantes, reste suspendue aux parois du rocher. Toute la nature, rigide et transie, attend avec anxiété l'heure où le souffle libérateur viendra du Gothard.

Ce souffle-là, c'est celui du *Föhn*, l'impétueux messager du printemps helvétique. D'un élan rapide il franchit les monts et fait irruption dans les vallées, fondant la neige de sa tiède haleine et dissolvant les grands blocs de glace. Hommes, bêtes et plantes, tout ce qui a vie le sent venir de loin. « Cette nuit, dit le montagnard, le loup dévorera la neige. »

La forêt alors secoue sa crinière, le geai pousse son cri effronté, la pie son appel mystérieux. Le pinson, le coucou, le coq de bruyère font aussi leur partie dans ce vaste orchestre; les papillons et toute la gent aux ailes diaprées recommencent à voler, ivres de liberté, sur les fleurs nouvelles, les tussilages, les renoncules, les primevères, les campanules écloses au bord du ruisseau. Sur le pâtis et à la lisière des bois sombres le bétail beugle, délivré de son long hivernage à l'étable. La sonnerie des cloches monte plus éclatante dans l'air rajeuni, et le montagnard, un bâton à la main, se remet à tâter gravement le sol.

A peine les premières pluies chaudes se sont-elles déclarées, que le printemps descend peu à peu la vallée de la Reuss, en semant les fleurs sur sa route. Bientôt la germination éclate de toutes parts. Déjà le bouton du hêtre s'est entr'ouvert, le saule et le noisetier montrent leurs chatons; tout brille et tout se colore. Les champs de neige égouttent leurs chapelets de perles luisantes; les ruisseaux s'élancent par-dessus les roches; les glaciers craquent et jettent aux vallées leurs bavures jaunâtres.

C'est la grande période des avalanches. Chaque jour quelque peu de névé s'écoule. A peine le soleil a-t-il paru, qu'un bruit sourd annonce la dislocation des neiges hivernales. C'est là un phénomène avec lequel le touriste n'a guère occasion de se familiariser, car, à l'époque où les étrangers affluent dans les montagnes de la Suisse, les avalanches de fonte printanière sont presque toutes tombées, et

quant aux avalanches de glacier, qui n'ont lieu qu'à de très grandes altitudes, les hardis grimpeurs en ont seuls l'aubaine, parfois périlleuse.

Tout d'abord, pour une oreille inexpérimentée, le grondement d'une masse qui s'abîme n'indique pas précisément le point d'où elle choit; il faut que l'ouïe s'habitue à le discerner, et que l'œil, instantanément averti, saisisse à sa naissance même, sur un front de montagnes irrégulier, le sillon dessiné par la blanche coulée. Le regard peut même acquérir une telle sûreté qu'il démêle et suit fort bien, à travers tout un crêpe de nuées, la gerbe de neige en mouvement.

La forme et la tonalité du phénomène présentent de singulières variations. Le plus souvent, la chute, commencée par un glissement presque imperceptible sur une paroi de roc inclinée, se termine par un ruissellement torrentueux qui se brise avec un fracas de tonnerre, répercuté longuement par l'écho, sur les gradins successifs du mont. Parfois le bruit s'entremêle de crépitations inégales qui trahissent la nature diversement accidentée de la rainure où court l'avalanche.

D'autres fois, le phénomène semble avorter, et le mugissement s'interrompt soudain, soit qu'un obstacle ait arrêté la pelote au passage, soit qu'il l'ait contrainte à se diviser en de minces filets, réduits à suinter silencieusement, jusqu'à ce que, réunis de nouveau en une masse unique, ils arrivent en détonant dans quelque cuvette située plus bas. Certaines avalanches imitent, à s'y méprendre, le bruit de la fusillade; d'autres simulent le roulement d'un train en marche sur un terrain variant de densité. Presque toutes entraînent avec elles des débris de terre, de rocher ou de végétaux qui accélèrent d'autant leur course et ajoutent une nouvelle force dévastatrice à l'effet de leur pesanteur naturelle.

A la fin de mai, puis en juin, de nouveaux coups de fœhn viennent achever le réveil universel, au canton d'Uri. Quels hurlements dans les défilés! Quelles résonances d'orgues mystérieuses au flanc des montagnes! C'est le moment où le poète chante: « Entends-tu comme la tempête mugit et comme le torrent gronde dans les ténèbres? J'en ai des frissons de plaisir indicible. Aimable printemps, te voilà donc! »



AVALANCHE.

Oui, le voilà, et le montagnard peut saluer sa venue, à la condition de lui payer rançon; car les eaux, dans la joie de leur délivrance, se gonflent et se précipitent plus que ne le voudrait un



AU PAYS D'URI.

sage équilibre; les rivières et les lacs s'épanchent sur leurs rives; la tourmente emporte les chalets, casse les sapins, et de la moindre étincelle, si l'on n'y prend garde, fait un incendie qui dévore un village. Aussi, dans les contrées de la Suisse où souffle plus particu-

lièrement le *föhn*, existe-t-il, à ce sujet, des règlements tout à fait sévères. Sitôt qu'on sent venir le vent redouté, la police le fait *annoncer*, et immédiatement tous les feux, même ceux des pipes et des cigares, doivent être éteints; boulangers et forgerons sont obligés de suspendre leur travail; dans beaucoup d'endroits, il est même défendu de faire la cuisine, et, tant que dure le péril, les veilleurs se tiennent au haut du beffroi.

Voici à quels signes on reconnaît d'ordinaire l'approche du *föhn*-ouragan, entièrement distinct du *föhn*-zéphyr qui n'a qu'une action douce et fécondante.

Des nuées grises emplissent l'horizon du côté du sud; elles s'épaississent à vue d'œil et enveloppent les sommets des montagnes. Le soleil paraît pâle, à demi éteint, et, à son coucher, envoie d'étouffantes bouffées de chaleur. La nuit est morne et silencieuse, la lune entourée d'un halo; les étoiles clignotent. Le bétail s'agite avec inquiétude, en poussant de petits beuglements. L'homme lui-même est surexcité, mal à l'aise, et ne peut dormir. Les feuilles et les rameaux des plantes retombent comme flétris, et au matin, en regardant la plaine, vous n'y trouveriez pas une goutte de rosée. Dans la vallée cependant, la voix des torrents ne tarde pas à devenir plus grondante; de temps en temps des bruits étranges parcourent l'atmosphère; une première et courte rafale agite l'air; un second, un troisième coup de vent se produisent, et enfin, à la reprise qui suit, la tempête éclate dans toute sa furie.

Ce souffle singulier, auquel succède d'ordinaire une pluie abondante, paraît venir des déserts de l'Afrique; c'est le *sirocco* saharien, qui, traversant la Méditerranée dans les couches les plus élevées de l'atmosphère, arrive aux Alpes encore sec, et de là, plonge dans les vallées suisses. Sur l'origine de son nom, on n'est pas d'accord : les uns le font dériver du mot latin *favonius*, les autres du terme gothique *fōn*, qui signifie feu.

CHAPITRE VII

Le Saint-Gothard et son histoire. — Les grandes routes alpestres et le tunnel de Göschenen. — Une étape fantastique; premiers paysages tessinois. — Bellinzona. — Locarno et le bassin helvétique du lac Majeur. — Le val Maggia. — Lugano.

I

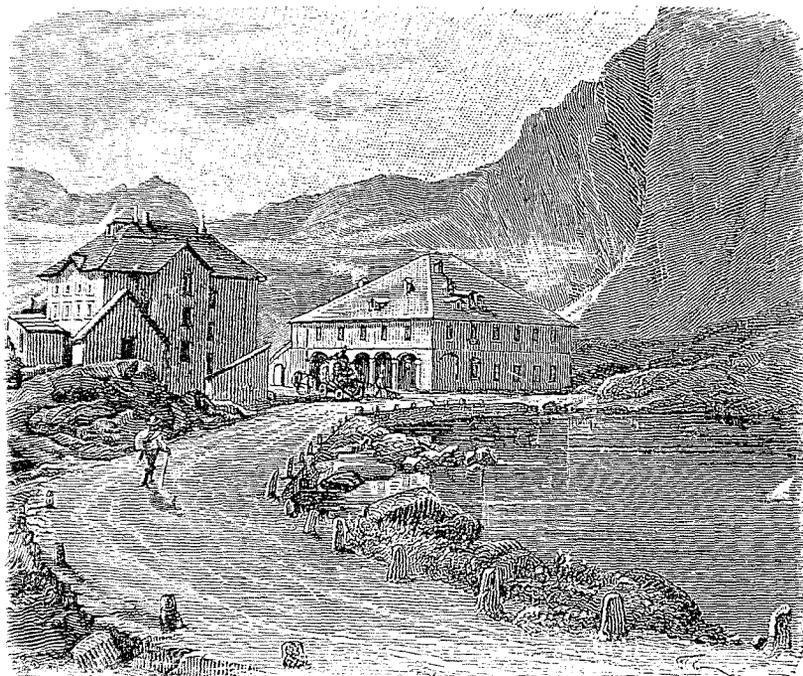
Le Saint-Gothard n'est pas une montagne ayant son individualité et sa figure propres, comme le Cervin, la Jungfrau, le Pilate ou le Rigi; aucune sommité déterminée ne correspond à ce nom de Gothard : ce qu'on appelle ainsi est un énorme assemblage de cimes secondaires en partie écroulées, dont la hauteur ne dépasse guère 3000 mètres, et qui n'offre nulle part de belvédère pouvant servir d'observatoire dominant.

Son originalité toute spéciale est d'être situé au grand carrefour de croisement des principales routes de la Suisse. Quatre vallées immenses s'y rejoignent : c'est, d'une part, les énormes coupures du Rhin et du Rhône, tributaires, l'une de l'Océan, l'autre de la Méditerranée; c'est, d'autre part, la brèche transversale où courent également, en se tournant le dos, deux affluents de mers opposées, la Reuss et le Tessin.

Malgré le bruit qui se fait aujourd'hui autour de son nom, le Gothard est, de tous les cols alpestres, celui dont l'histoire est le moins ancienne. Les Romains, qui avaient jeté tant de voies stratégiques par-dessus la grande chaîne helvétique, ne semblent pas avoir connu cette importante dépression de la chaîne. Pendant tout le moyen âge encore, c'est par la vallée de l'Inn, ou par des cols intermédiaires, ceux du Septimer, du Julier, du Splügen, du Bernardino, que passe presque tout le trafic entre l'Allemagne et l'Adriatique; c'était par le Luckmanier, un autre défilé tout voisin, que les

Frans de Pépin et de Charlemagne avaient fait irruption dans les plaines du Pô, pour anéantir la puissance des Lombards.

Ce nom de Gothard ne se rencontre pas avant l'an 1300, époque où une chapelle et un premier refuge (*hospitium*) furent établis au pied de la montagne, traversée alors par un simple chemin de mulets. Ce premier hospice, comme nous disons du mot latin, fut



SAINT-GOTHARD : L'HOSPICE.

détruit par une avalanche, puis reconstruit en 1777 dans des conditions un peu plus confortables, avec hangars, écuries pour les chevaux de passage, et service de chiens sauveteurs comme au Saint-Bernard. Quelques années plus tard (1799), ce nouveau refuge eut le sort de son devancier; mais cette fois il périt de la main des hommes. C'était au cours de cette terrible campagne d'hiver contre les Autrichiens et les Russes; la saison était si rigoureuse et le besoin de bois si pressant, que l'avant-poste de soldats français qui gardait le col fut contraint de brûler l'édifice en détail; tout y passa, il ne survécut que le tas de cailloux qui ne pouvaient se convertir en braise.

L'hospice actuel, situé sur le versant sud, un peu au-dessous du point culminant, près des deux petits lacs du Gothard, ne date que de 1814. Deux auberges lui tiennent mélancoliquement compagnie sur la cime aride. Quant à la route postale par laquelle on passe aujourd'hui, elle n'a été terminée qu'en 1830, c'est-à-dire vingt ans après celle du Simplon, et postérieurement aux superbes voies carrossables du Splügen et du Bernardino.

Or, voyez le sort singulier de ce beau chemin tard venu. Cinquante ans à peine se sont écoulés depuis que les ingénieurs helvétiques, à grand renfort de galeries et de courbes, y ont eu raison des difficultés de l'écheveau alpestre, que voilà, pour le bourg d'Andermatt et les autres localités du plateau, le profit de la besogne perdu à jamais. Le tunnel récemment creusé dans la grande montagne ruinera fatalement le trafic de ces hautes régions. Adieu les diligences fédérales aux joyeux grelots! Adieu aussi les chariots lourdement chargés, et la file des longues caravanes marchandes! Il ne restera plus, pour entretenir le feu de l'aubergiste, que le menu fretin de ces touristes amateurs qui cheminent volontiers à leur fantaisie. Quant au gros des voyageurs, ils fileront désormais à toute vapeur, par les entrailles ténébreuses du mont, à je ne sais combien de centaines de mètres au-dessous de la chaussée redevenue solitaire.

Ce fut en 1871, après que l'achèvement du tunnel du col de Fréjus, improprement appelé tunnel du Mont-Cenis, eut démontré la possibilité d'une œuvre de ce genre, qu'on entreprit de percer le Saint-Gothard. Le point de départ du souterrain, qui a 14 920 mètres de longueur (2700 mètres de plus qu'au Mont-Cenis), se trouve, sur le versant nord, au village de Göschenen, c'est-à-dire au sixième pont de la Reuss et en deçà de la « gorge aux craquements ». A deux kilomètres et demi de son entrée, le tunnel coupe la verticale du trou d'Uri; ensuite, au lieu de suivre la direction de la route postale, il laisse à l'ouest le hameau d'Hospenthal, passe, je l'ai dit, sous Andermatt, puis sous un des lacs de la cime, pour déboucher de là en ligne droite sur le bourg tessinois d'Airolo, qu'on n'atteignait auparavant que par une rampe en lacet taillée au travers du val Tremola.

II

Aujourd'hui encore, après plus de huit ans, j'ai beau me raisonner je me figure toujours que je suis allé, du train qu'on va voir, de l'hospice du Gothard au bourg de Faido.

La berline louée par moi paraissait solide; les coursiers roux, agrémentés d'une sonnerie complète de grelots, n'étaient pas non plus ce qu'il y avait de pis; quant au cocher, un homme des Grisons, vous le jugerez tout à l'heure à l'œuvre.

Nous partons. Dix minutes après, le Tessin est franchi, et, par l'infini zigzag des terrasses, nous voilà gagnant le val Tremola.

Début charmant, ainsi qu'aux trois quarts des choses de ce monde. Le temps, superbe, annonce une « vraie journée du Seigneur ». Et, de fait, nous sommes au dimanche, dans la première semaine de septembre. Devant moi, à l'horizon sud se détachent les crêtes foncées des alpes de Lavizzara et les sommités brillantes de névés de ce majestueux Campo Tencca, point culminant du massif qui remplit l'intervalle entre le val Maggia et la Léventine. Vers l'ouest seulement, Jupiter Pluvius, de peur qu'on ne l'oublie, fait mine d'étendre une inoffensive traînée de brumes grises qui, vu le vent, ne me paraissent pas avoir grand avenir.

Incrusté de mon mieux dans la bourre inégale du véhicule, j'attends l'heure proche où je vais échanger les paysages arctiques du Gothard contre les chauds aspects tessinois. Il est vrai que, si triste qu'elle soit, je ne méprise point cette désolation que bientôt j'aurai laissée derrière moi; je la contemple au contraire de tous mes regards, et une dernière fois je cherche à en bien graver la synthèse dans quelque recoin solitaire de mon âme. Tout ce relief central des hautes Alpes, de Viesch en Valais jusqu'à Disentis, est fait d'un gneiss granitique dont les puissantes masses tabulaires se présentent par formations verticales: de cette disposition de couches résultent des sculptures caractéristiques; chaque arête en se décomposant a laissé saillir vers le ciel des groupes de roches prédominantes, de vastes blocs tout debout dressés, qui lui donnent de loin, et à s'y méprendre, l'apparence de murailles crénelées. La

Fibbia surtout, dont l'énorme charpente tombe à pic sur le val Tremola, est quelque chose de curieux à voir avec ses bosses (*Rundhæcker*) polies au frottement des antiques glaciers et son air revêché, qui, par parenthèse, ne m'impose qu'à demi, car je suis de ceux qui la connaissent bien ; je sais avec qu'elle facilité relative sa croupe se prête à l'escalade ; je sais que son front, en dépit de ses fiertés olympiennes, porte le stigmate d'un *steinmännli* artificiel, surmonté d'une longue perche où flotte au vent le drapeau fédéral.

Au temps jadis, toutes ces hautes crêtes ont dû nourrir une végétation plus variée et plus abondante que celle qu'on y rencontre aujourd'hui ; la preuve, c'est qu'on y exploite maintenant de la tourbe, et que cette tourbe se compose d'un tissu fibreux différent de celui des graminées, joncs, primevères et autres plantes herbacées qui continuent d'y fleurir. Que si, quittant les plateaux arides, nous pénétrions dans les embrasures bien évidées de certaines gorges que j'aperçois là-bas, nous y cueillerions, sur les dalles de gneiss, toute une collection de magnifiques lichens à teinte orangée ou jaune-soufre, de renoncules admirables, de gentianes aux calices pourprés, qui, je vous assure, n'ont pas la moindre envie d'émigrer. Où donc en effet se trouveraient-ils mieux ? N'ont-ils pas, pour enfoncer leurs racines vagabondes, les fentes hospitalières des rochers ; pour baigner leur front, l'air pur et léger qui souffle en ces hautes régions ; pour arroser leurs tiges, les pleurs des nuages qui passent et repassent, et pour se défendre des froidures hivernales, l'épaisse fourrure de neige, d'où, à la première haleine printanière, ils émergent à une vie nouvelle ?

J'en étais là de mes réflexions, quand une sorte de spasme nerveux, qui secoua à deux ou trois reprises le dos de mon Grison, détourna soudain ma curiosité. Là-haut déjà, au refuge, cet homme m'avait paru singulier. Il était si long et si décharné, qu'on eût dit un squelette habillé ; le rictus perpétuel de sa bouche ajoutait encore à la ressemblance. Pour sa figure, elle était toute rouge, et une demi-douzaine au plus de longs poils déjà grisonnants, mais qui avaient dû aussi être rouges, lui frisottaient mélancoliquement au menton. Avec cela, je dois en convenir, il avait un air bénin, bénin, qui annonçait un homme bien honnête ou un imbécile.

Une seule chose m'inquiétait en lui, c'était ce diable de frisson

dorsal. Montagnes et névés, ciel azuré et nuées vagabondes, je ne regardais et ne voyais plus rien ; toute mon attention était concentrée sur cette maigre carcasse d'humain d'où je croyais, au moindre mouvement, entendre sortir comme un cliquetis d'os.

Nous venions cependant d'atteindre la *cantoniera Saint-Joseph* sans que plus rien d'anormal se fût produit sous la veste que j'épiais anxieusement, et déjà mes yeux se reportaient sur les ineffables tortillements de la route qui va plongeant dans le val Tremblant, quand tout à coup....

Le cas, cette fois, devenait plus grave ; ce n'était plus un simple spasme qui agitait le torse de mon Grison ; c'était une sorte de bataille en règle que semblaient se livrer les pièces diverses de son ossature, depuis l'attache supérieure du cou jusqu'à la région rénale extrême qui confinait à l'appui du siège. Et le plus étrange, c'est que ses deux bras ne semblaient nullement participer à cette insurrection générale de son être. Immobiles et collés au tronc, ils continuaient de tenir les guides avec une vigueur et une assurance qui achevaient de me déconcerter.

J'attendis un quart de minute environ ; puis, comme les choses restaient en l'état : « Hé ! qu'avez-vous ? » fis-je en tou chant le coude de l'automédon.

L'homme tourna légèrement la tête, juste assez pour que je visse nettement son rictus et toute une moitié du visage bénin ; mais nulle réponse ne sortit de sa bouche.

Je me réarmai de patience. Peut-être après tout me mêlais-je de choses qui ne me regardaient point, et, pourvu que la berline parût le relais, peu m'importaient les phénomènes dont le dos de son conducteur était le théâtre.

A peine avais-je fait ce beau raisonnement et repris ma posture dans le véhicule, que le Grison se dressa brusquement sur son siège ; puis, de la main gauche élevant les guides jusqu'à l'altitude de son front bénin, il brandit son fouet de la droite. Je m'attendais à un claquement capable de faire choir brusquement sur nous quelqu'une de ces avalanches meurtrières qui menacent sans cesse ce chemin du Gothard ; mais la mèche de chanvre ne rendit pas le moindre pétilllement ; l'homme s'était contenté de faire le geste de fouetter ; après quoi, il s'était rassis sans même avoir effleuré un poil de ses

chevaux roux, qui étaient nonobstant partis au triple galop. Oui, a triple galop, sur cette effroyable route du val Tremola !

« Ah çà ! criai-je furieux, est-ce que vous voulez nous rompre le cou ? »

Tout debout dressé à mon tour, j'essaye d'enlacer le corps du Grison pour lui saisir les rênes dans la main ; d'un coup de son coude osseux, — je crus que c'était un coup de hallebarde, — il me renvoie m'asseoir sur mon siège.

En un clin d'œil, nous avons dévidé quatre ou cinq des lacets de la rampe. Une sueur froide me coule de toutes parts. Instinctivement, dès la première courbe, j'ai fermé les yeux, absolument sûr de ce qui va arriver. Ce premier pas est franchi pourtant. — « Bon ! me dis-je, ce sera pour le second tournant ! » Mais à celui-là rien encore, non plus qu'au troisième, ni au quatrième. — « Qu'à cela ne tienne ! nous avons tout le temps. » Le val Tremola compte quarante-huit courbes.

Les bornes de granit du chemin dansent autour de moi une ronde échevelée ; les crêtes, ivres et chancelantes, font aussi leur partie dans la sarabande ; la Fibbia particulièrement s'en donne à cœur joie. Le Grison ne s'en met en peine. Les coudes toujours serrés au côté, il est redevenu immobile et raide. Plus le moindre frisson n'agite maintenant son dos pacifié ; on eût dit que pour être calme il avait besoin que le reste du monde fût en délire. Une rage froide et impuissante s'est emparée de moi.

Au septième détour, peut-être au huitième, — il y a des heures dans la vie où la faculté de numération se trouble, — deux terrassiers, la pioche à l'épaule, m'apparaissent blottis au bord du chemin, l'œil hagard, et la bouche ouverte, sans doute pour crier. En levant la tête au lacet suivant, je les revois au vol sur la hauteur, appuyés cette fois sur leurs pioches et se penchant curieusement vers nous, afin de mieux nous suivre sur l'âpre hélice.

Le Grison n'a pas eu l'air de les voir. Il régite toujours son attelage, muet et impassible, et moi, j'attends toujours la culbute. Je l'attends seulement avec plus de calme qu'auparavant. A ma colère blanche du premier moment a succédé une sorte de tristesse morne et résignée, à laquelle se mêle, malgré moi, un sentiment secret d'admiration. Un tel cocher ! De telles bêtes ! Où trouver plus fier

équipage pour s'en aller dans l'autre monde? L'essentiel en toute chose pourtant est de choisir son jour et son heure.

Qu'est-ce? Voici qu'une tiède brise venant du pays tessinois me caresse doucement le visage. Pour la troisième fois, du même train d'enfer, la voiture a franchi le torrent. Hourrah! le terrible val se trouve dévoré, sans un heurt, sans un faux pas. Ah! que je ressens maintenant de pitié pour ces voyageurs poussifs qui s'en vont cheminant l'un après l'autre comme faisaient les oies de Sancho Pança! Aux malins seuls les bons véhicules, témoin l'histoire de l'escargot, qu'avant ma culbute j'ai peut-être encore le temps de vous conter. Un beau jour d'été comme celui-ci, maître renard, s'étant mis en quête d'un logis sur la Schwägälp, fit la rencontre de l'escargot, et de fil en aiguille, comme il se trouvait de plaisante humeur, il proposa à la bête cornue de parier qu'il gagnerait Saint-Gall avant elle. « Tope! » dit l'autre, qui incontinent se mit en route, d'une allure modérée à la vérité, car il avait, comme de coutume, sa maison à traîner avec lui. Quant au renard, ne voulant point abuser de ses avantages, il commença par se choisir une bonne place au soleil, et y fit la sieste jusqu'au soir. Pendant qu'il dormait, l'escargot, reboussant chemin, s'en vint s'insinuer clandestinement dans le fourré touffu de sa queue. A la brune, le renard par tit en courant, sûr de retrouver au premier détour la pauvre limace à demi fourbue. Mais il eut beau regarder partout, il n'aperçut pas trace de son concurrent. « Sans doute, se dit-il, le gaillard aura pris un chemin de traverse. » Arrivé enfin devant la porte de Saint-Gall, et se voyant toujours seul : « Escargot! viendras-tu bientôt? » cria-t-il en se retournant d'un air de bravade. — « Je t'attends! » répondit l'escargot, qui était descendu de son *extra-post* et faisait tranquillement son entrée en ville. De ruse, sinon de vitesse, maître renard dut s'avouer vaincu.

Cet apologue avait achevé de me rasséréner; la vue riante de la Léventine, avec ses innombrables villages aux clairs campaniles étagés au loin sur les hautes terrasses, me ramena un doux sourire sur les lèvres. En avant, Grison mon ami! Et, s'il faut que nous nous rompons le col, rompons-nous-le un peu plus loin, à certain endroit que je t'indiquerai, sur la route ensoleillée du beau lac Majeur.

Comme pour répondre à ma pensée, le cocher de Lucifer semble

vouloir se dresser derechef, afin d'imprimer un élan nouveau à ses deux coursiers; mais je ne sais quel alourdissement a l'air maintenant de peser sur lui; il se soulève à peine sur son siège, et retombe aussitôt avec un bruit mat. Les chevaux n'en continuent pas moins leur course haletante. Ventre à terre, nous traversons la rue d'Airolo. Il est midi. Sous la véranda de bois d'une habitation j'aperçois au passage toute une famille en train de dîner. Hommes, femmes, enfants, la horde entière dépèce de ses doigts un tas odorant de macaroni. A notre vue, ladite horde, saisie de surprise, reste bras levés, le mets filandreux magiquement suspendu à l'entrée des bouches qui devaient l'engloutir.

En avant! Nous voici galopant dans l'étroite gorge de Stalvedro; notre équipage file comme un songe à travers ses galeries taillées dans le roc, et débouche bientôt sur Piotta. Ah! les jolis hameaux avec leurs maisons de bois sculpté où l'épine-vinette enlace ses baies rouges! Mais plus belle encore est cette jeune Léventinienne qui, au bruit de notre approche tempêteuse, est accourue, demi-effarée et demi-souriante, sur le grand balcon aux poutres disjointes. « Arrête, Grison! arrête un moment! » mais le Grison n'agarde d'entendre. Je m'élançai sur lui par derrière, je le saisis à bras-le-corps, j'essaye de le tordre et de le secouer : il ne bouge pas plus que s'il était de pierre. De nouveau je veux m'emparer des guides; impossible d'écarter les doigts qui les tiennent serrées.

Pendant ce temps-là, balcon et fillette ont disparu au coude du chemin. Mais déjà ma pensée a changé d'objet. Debout derrière le cocher, les cheveux au vent, les deux mains crispées au revers du siège, je sens que je n'ai plus qu'un désir : aller encore, aller toujours, jusqu'à ce que manque le sol italien, ne fût-ce qu'au fond extrême de la botte. Notre vitesse a l'air en effet de s'accélérer de minute en minute. Ambri, Fiesso, les trois quarts de la plaine verdoyante qui succède à la gorge de Stalvedro ont fui derrière nous. Un tourbillon de poussière nous enveloppe ainsi qu'une fumée; l'attelage roux en est devenu gris; gris aussi est le véhicule, et gris le touriste.

« Gare là-bas! *deh! bastà!* » s'écrie une voix tout à coup. A l'entrée du hameau de Dazio Grande, au beau milieu de la chaussée, des enfants jouent, se bousculent, se cognent féroce-ment; à peine ai-je eu le

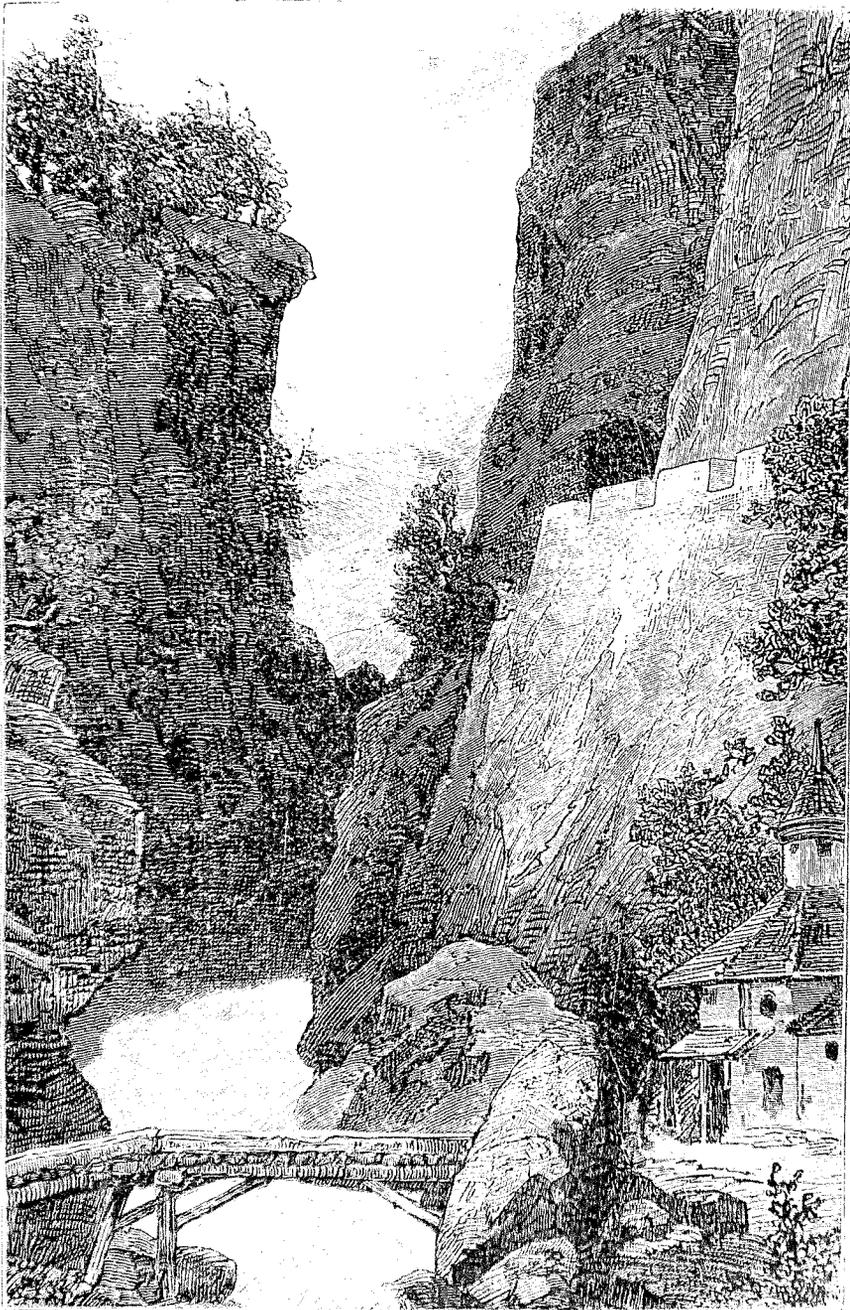


AIROLO.

temps de les apercevoir, qu'un choc me rejette au fond de la voiture, et qu'une effroyable clameur retentit... Une des roues a passé en plein sur l'un des marmots... En me penchant, je vois que là-bas on ramasse l'enfant, tandis qu'une troupe d'hommes et de femmes, gesticulant, hurlant à qui le mieux, court de toutes ses forces après nous. Je me retourne vers le Grison, pris d'une ardente curiosité de voir sa figure. Immobile toujours et inébranlable à son poste, avec son rictus, l'air bénin, bénin, il n'a cure de ces gens et de leurs criailleries. Une hilarité folle me saisit alors, et je suis obligé, pour ne pas rouler hors de la voiture, de me coucher à demi sur la banquette, en me tenant les côtes, les jambes arc-boutées au dos du cocher. Non, de ma vie, je crois, je n'ai autant ri ! Les échos d'un ravin sauvage où au même moment nous nous engouffrons me renvoient mes inextinguibles éclats de gaieté, qui se redoublent encore, je ne sais pourquoi, des vociférations courroucées du Tessin à travers ce long couloir étranglé. La route elle-même, trébuchant aux parois du noir défilé, semble s'associer à ma pâmoison ; les arches des ponts fantastiques en paraissent secouées ; et les chevaux, plus écumeux que le torrent qui cabriole dans l'abîme, traduisent, eux aussi, leur délire par de petits hennissements saccadés.

Tout à coup, je cesse de rire. Le Grison, dont j'admirais tant la raideur de pierre, commence à osciller imperceptiblement sur sa base. Oui, je ne me trompe pas, son osseuse carcasse va et vient de droite et de gauche avec un petit mouvement de balancier. D'une minute à l'autre, je vois s'accroître ce dandinement de mauvais augure. « Ah çà ! pensé-je, est-ce que ce drôle voudrait à présent me planter là, me manquer de parole, à deux pas de Faido, dans cette gorge sombre du Platifer ? »

Je me lève, et de mes deux bras je tâche de caler ce tronc qui chancelle. Je m'aperçois alors que les mains du cocher ne tiennent plus les guides. Je me penche sur lui : son visage rouge est devenu blême ; ses yeux sont fixes et vitreux ; l'air bénin s'est changé en une horrible grimace qui m'épouvante presque. Pour surcroît, voici que les chevaux, ces bêtes merveilleuses, manifestent une tendance à se dévoyer. Sur cette rampe infernale, envidée à des murs de roc surplombants, leurs jarrets, jusqu'alors si sûrs, commencent à décrire d'inquiétants zigzags. Tonnerre ! ils vont, pour sûr, manquer



GORGE DE L'ISSIN

le pont que j'aperçois là-bas, la dernière passerelle, d'où bientôt après la route débouche dans le beau cirque ombreux de Faido...

D'une poussée vigoureuse imprimée au Grison, qui cette fois ne résiste pas, je le précipite en bas de la voiture. Il tombe comme un bloc de granit le long de la roue tachée du sang du marmot, puis, rebondissant sur la margelle extrême du chemin, il roule aux abîmes lactés du Tessin.

Et vite, je suis sur le siège; et vite, je me baisse pour saisir les rênes qui flottent sur la croupe des chevaux affolés. Une seconde encore, et je suis sauvé. Tonnerre! Un cahot! J'ai juste le temps de pousser un cri rauque; la machine entière bascule vers le gouffre, et chevaux, berline, voyageur, tout fait le saut, cul par-dessus tête, et rejoint le Grison encore chaud dans les ondes impétueuses du torrent sonore.

.....

« Qu'est-ce? qu'y a-t-il? qui égorge-t-on? » C'était le voisin qui, frappant à coups redoublés contre la cloison mitoyenne près de laquelle je me trouvais couché, s'enquêrait des causes de mon hurlement. Je bénis la brusque intervention qui me délivrait de mon lourd cauchemar, et j'achevai de me réveiller en opérant une pleine conversion du côté de la croisée. A une lueur blanche perçant les rideaux, je vis que le jour commençait à poindre. Ravi de me retrouver sain et sauf sous le toit protecteur de l'hôtellerie dans laquelle j'étais descendu la veille, je me hâtai de protester contre le dénouement de l'horrible songe en me jetant à bas de mon lit et en ouvrant la fenêtre à l'Aurore. L'aimable déesse « aux doigts de rose » entra chez moi sans se faire prier, et avec elle passa une fraîche brise dont je respirai l'arome avec complaisance.

Comme je m'habillais, une saccade de grelots devant la porte m'incita à regarder dans la rue, et là j'aperçus le Grison, avec la berline et les chevaux roux, qui, ayant trouvé à « charger » de bonne heure, s'appêtait à reprendre la route d'Andermatt. Encore que j'eusse des raisons plausibles de ne voir en lui et en ses deux bêtes que des revenants, je m'abstins toutefois de le leur témoigner; quant à l'homme, ayant levé un moment vers moi son visage bénin, il retira civilement sa casquette en m'adressant le salut du matin. Je lui répondis presque affectueusement, en lui souhaitant pour le retour

un aussi bon voyage qu'à l'aller. Une minute après, un vieux monsieur accompagné d'une jeune fille avait pris ma place dans la berline, et l'attelage roux repartait de Faido au tout petit trot..., comme il y était, à vous dire le vrai, arrivé la veille.

III

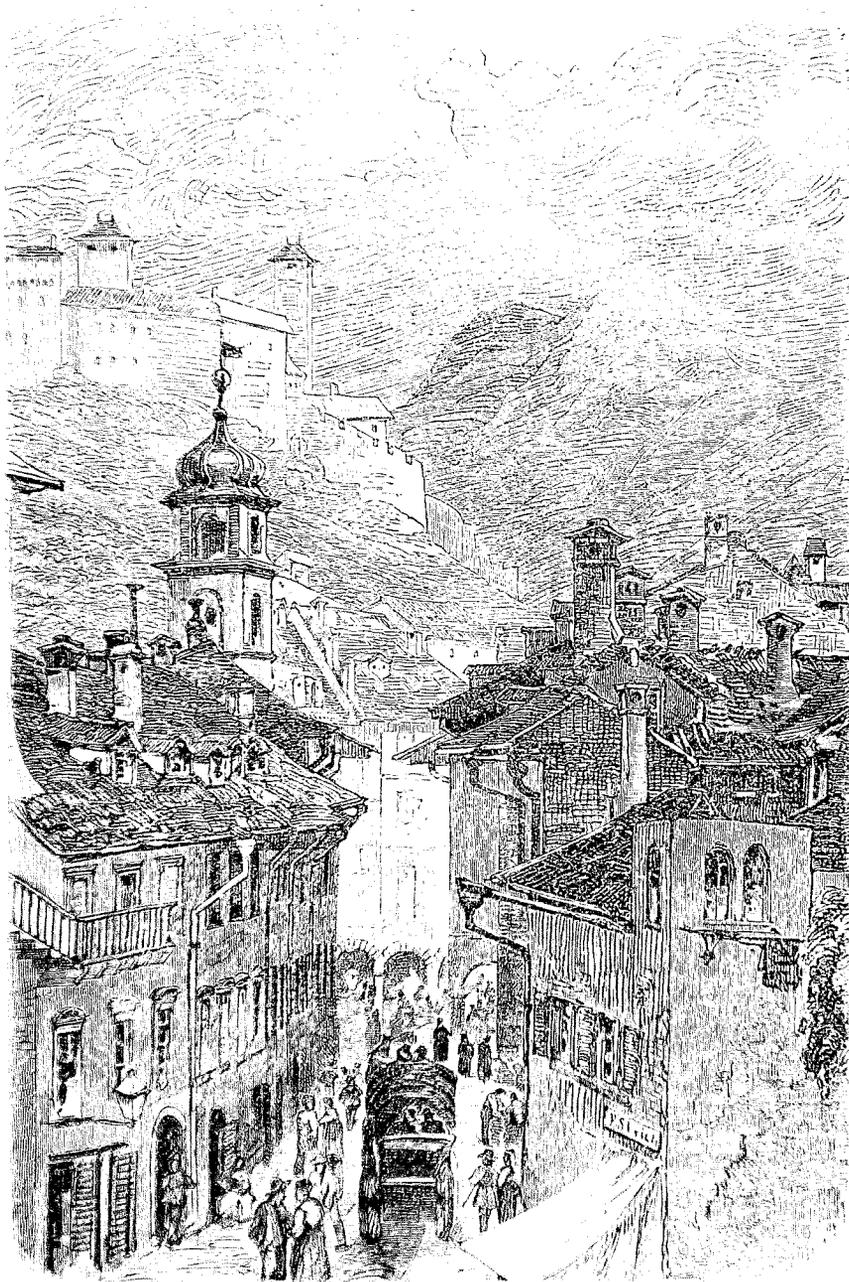
On désigne sous le nom de Léventine — *Livinenthal*, val des Avalanches, — la haute région, étagée en quatre terrasses successives et longue d'environ une dizaine de lieues, qui descend d'Airolo à Biasca. Toute la vallée du Tessin, depuis le Gothard jusqu'à Bellinzona et au lac Majeur, est assurément une des routes suisses qui voient circuler le plus de passants : ce qui ne veut pas dire que l'écheveau alpestre au travers duquel se déroule la chaussée carrossable soit de ceux que visite le plus l'étranger. La plupart des voyageurs y brûlent allègrement les étapes, et beaucoup même en faisant leur somme au fond de la voiture. Quelques piétons, le sac au dos, y cheminent plus posément par la grande artère longitudinale; mais bien peu s'attardent par les chemins de traverse et explorent les gorges latérales. Le gros des touristes s'en va droit aux lacs, et, quant aux districts intermédiaires, on les trouve généralement ennuyeux et à quelques égards inhospitaliers; on estime qu'il y a dans ces hauts *saltus* trop d'eau et pas assez de ponts, trop de rochers et pas assez de gîtes. Donnons donc une idée sommaire de la structure physique du pays.

Au nord se trouve une première enceinte demi-circulaire formée par les crêtes transies de l'Albrun, du Gries, du Gothard et du Lukmanier, dans l'intérieur de laquelle sont logés, outre le val Tosa mi-toyen et le val Pommât, qui sont italiens, les vallées helvétiques de Bedretto et de la Léventine. De ce massif se détachent, à la frontière tessino-valaisane, c'est-à-dire au Nufenenstock, deux grandes ramifications. L'une, qui atteint son altitude maximum au Basodino (3276 mètres), se coude au-dessous d'Airolo, court au sud par Campolungo et va mourir à une lieue environ en deçà de Locarno, après avoir projeté en chemin du côté de l'ouest un certain nombre de chaînons plus courts qui enferment plusieurs vallées : Bavona, Campo,

Onsernone, Lavizzara, Maggia, etc. L'autre, dirigée au sud-est, file le long de la rive droite du Tessin pour aboutir aussi à l'extrémité nord du lac Majeur.

De la frontière tessino-grisonne (Lukmanier) partent également deux rameaux. Le plus occidental sépare le val Blegno de la Léventine et expire au confluent de ces deux gorges; l'autre, détaché du Moschellhorn (Piz Moësla), sépare le même val Blegno, puis la Riviera, de l'âpre défilé rhétique qui porte le nom de val Calanca. Enfin, du col San Jorio (nord du lac de Côme), point limitrophe des Grisons, du Tessin et de l'Italie, irradie un triple embranchement. L'un finit à Bellinzona; le second, auquel appartient le Monte-Cenero, s'arrête à l'est du lac Majeur; le troisième, qui porte le Camoghè à la double bosse, puis le mont Brè et le San Salvatore, se termine au-dessous du Lugano. En face de ce dernier rameau, de l'autre côté du lac Ceresio, dans l'espèce de renflement que dessine vers Côme le sommet du triangle tessinois, se dressent deux cimes, le Caprino et le Generoso, appartenant l'une et l'autre à la chaîne surtout italienne qui s'allonge à l'est de Mendrisio. Vu d'ensemble, le canton offre absolument la forme d'un coin enfoncé au flanc de la Lombardie.

Pour les vallées, nulle part en Suisse il n'en est qui présentent une variété de plans aussi grande, ni des encaissements mieux fouillés. Dès Airolo, la première localité tessinoise que l'on rencontre au pied du Gothard, à l'issue orientale du val Bedretto, s'ouvrent cinq dépressions remarquables: le passage San Giacomo, qui aboutit au val Pommat, appelé aussi val Formazza; celui de Nufenen (ou Novène), qui conduit en Valais; la fissure de Wytenwasser, qui mène à Réalp, et le val Piora, qui, tout à côté du val Canaria cher aux géologues, communique par la gorge de Medels avec Disentis. Dans la Léventine seule, à l'ouest de Faïdo, ou mieux de Chironico, jusqu'à Bellinzona se creusent plus de douze défilés en quelque sorte jumeaux et dont plusieurs paraissent sans issue. Les vallées principales elles-mêmes, grâce aux torrents précipiteux qui les ont rongées, présentent des entailles si brusques et si profondes, que le sol de la gorge, le *Thalboden*, comme disent les Allemands, est souvent encore, dans ses parties les plus hautes, de douze et quinze cents mètres au-dessous des crêtes qui l'enserrent. Aussi sur ces pentes escarpées périt-il



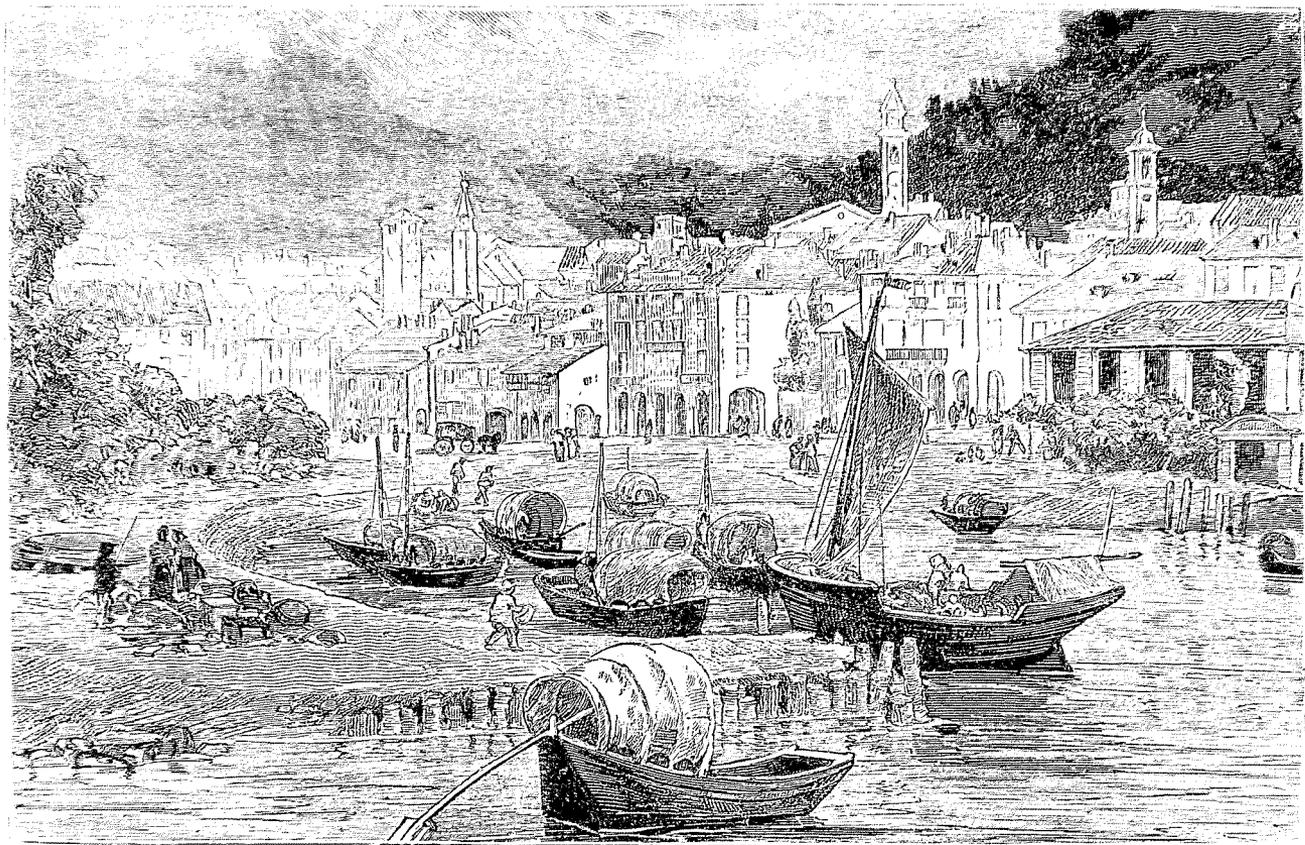
A BELLINZONA.

annuellement, rien que par chutes, une telle quantité de bétail, que c'est à peine, disent les pâtres, si au point de vue rémunérateur il vaut la peine de conduire les troupeaux sur ces hauts alpages d'une qualité d'ailleurs très médiocre et qu'on ne songe guère à améliorer.

Il va de soi que dans la zone supérieure du canton la végétation arborescente est celle de la Suisse septentrionale; j'ai remarqué pourtant qu'en dehors du val Bedretto, le plus rapproché du grand mur alpestre, le sapin est excessivement rare et parfois même manque complètement. C'est le mélèze qui constitue ici l'essence dominante; il monte jusqu'à 2000 mètres et plus, et se raccorde directement aux fourrés de hêtres; puis tout de suite après, en certains endroits, apparaissent le bouleau et le laurier-cerise. Le rosage alpestre abonde sur les pentes, notamment dans le val Maggia et le val Verzasca.

La caractéristique du canton, c'est l'abondance d'eaux et de cascades. Les torrents tessinois ont une allure d'autant plus rapide que leurs lits sont fort inclinés du côté du sud et que les croupes ravinées des montagnes, que le déboisement livre à l'érosion, jettent dans leur cours des amas de pierres roulées qui en accroissent encore l'impétuosité.

Le Tessin, qui en moyenne charrie déjà plus de 100 mètres cubes d'eau à la seconde, voit parfois, après de grandes pluies, son volume devenir quatre et cinq fois décuple. On sait qu'en raison de son bassin d'écoulement c'est le fleuve le plus important de la Suisse. Il entre en deux bras dans la Léventine; l'un des courants arrive du Gothard par ce val Tremola dont vous avez eu au vol la vision; l'autre, qui est le rameau principal, a sa source au Nufenenstock, et, après avoir parcouru le val Bedretto, rallie le premier au-dessus d'Airolo. Tous deux réunis se jettent alors à travers les gorges de la Léventine, et, pour commencer, attaquent furieusement les roches pittoresques de Stalvedro. Le couloir pratiqué par leurs morsures est tellement étroit qu'à peine trouvent-ils la place de passer; quant à la route postale, on a vu qu'elle ne se tire d'affaire qu'à l'aide de galeries forées dans le mur perpendiculaire. Une belle cascade aux gerbes rejaillissantes salue le Tessin au sortir de ce défilé: c'est celle de la Calcaccia, échappée, à droite, du lac de Prato. Plus loin, le torrent transperce



LOGARNO.

le mont Platifer (ou Piottino), et s'y précipite en une série de sauts fantastiques.

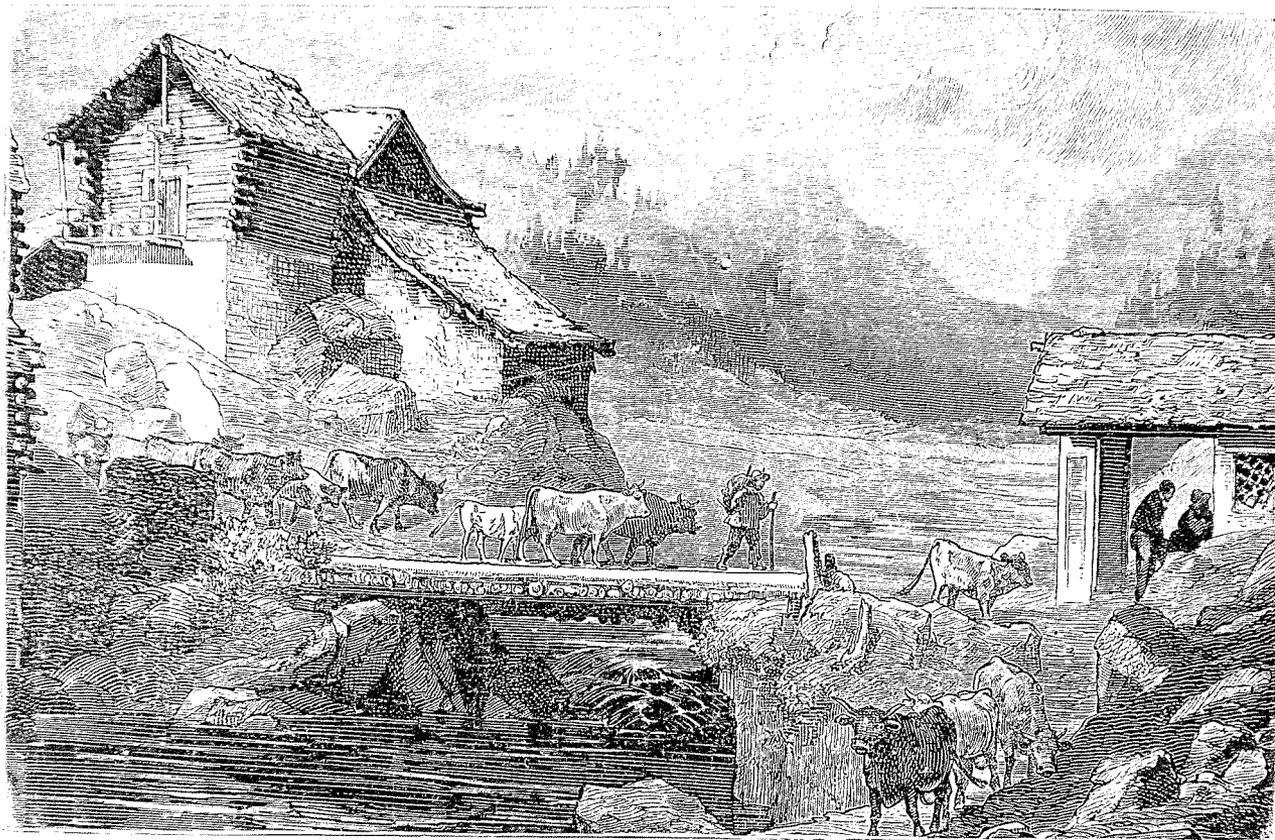
A Faido, une autre riviérette toute en rapides, la Piumogna, qu'alimentent les névés du Campo Tencca, lui arrive de la gorge sauvage au-dessus de laquelle est si bien juché le village de Dalpe. De là jusqu'à Biasca, les chutes se suivent sans se ressembler ; la Cribiasca, la Cramosina, la Froda, mêlent leurs voix mugissantes à celle du fleuve dont elles sont vassales. Un affluent considérable, le Brenno, débouche en outre du val Blegno. La vallée, ici, s'élargit et prend le nom de *Riviera* ; mais le Tessin n'en continue pas moins de couler en torrent, et, sur un lit trop vaste pour lui, contourne avec une furie capricieuse les amoncellements de sables et de rochers qu'il ne submerge qu'en ses hautes crues. Passé Castione, il opère sa jonction avec cette charmante et mutine Moësa que lui envoie le val Mesocco, et gagne enfin le grand pont de Bellinzona, au delà duquel il s'infléchit brusquement à l'ouest pour traverser le lac Majeur et aller ensuite se perdre dans le Pô.

IV

De Biasca à Bellinzona, le paysage qui, depuis la descente du Gothard, s'est déjà sensiblement modifié, achève de prendre une teinte chaude ; le sol, plus sec, enfante des figuiers ; entre les rochers et des rochers mêmes jaillissent des arbustes amis du soleil.

Des trois chefs-lieux de la Suisse italienne, Bellinzona est celui qui a l'air le plus vénérable. Vue de loin, sous ses hautes montagnes aux coupes étranges, avec ses clochetons, ses murs crénelés, ses mamelons hérissés de vieux castels, la petite ville ressemble un peu à Sion en Valais. Tout autre est l'aspect de Locarno, la seconde capitale du canton, sise un peu plus bas, sur la rive nord du beau lac Majeur. Rues étroites et presque toutes dirigées vers le sud, vieux palais aux fines arcades superposées souvent jusqu'à trois, maisons aux couleurs voyantes et aux contrevents bigarrés, tout indique que nous approchons de plus en plus de l'Italie.

Le lac Majeur, dont le quart supérieur à peine fait partie du territoire helvétique, décrit au-dessous de la ville une baie où les deux



AU VAL MAGGIA.

natures, celle du Nord et celle du Midi, s'unissent en une étreinte fraternelle : en haut et à l'arrière-plan, les aspects sévères, les crêtes dentelées, aux longues franges de neige, les massifs de bois noirs ; en bas, le glauque miroir des eaux, les mamelons vineux, les jolis hameaux échelonnés sur les molles terrasses, les villas blanches, aux parterres de fleurs, nichant parmi les oliviers pâles, entre les rangées de mûriers à tête ronde, ou sous le dôme des grands châtaigniers. L'agavé même et l'aloès aux rigides aiguillons poussent sur les rochers ; lauriers-roses et aulnes verts, saxifrages du Nord et roses de Chine, grenadiers et campanules alpines montent ensemble à l'escalade des clôtures, rivalisant d'éclat et de fraîcheur.

Et que de curieuses vallées latérales, toutes retentissantes d'eaux sauvages, varient encore les aspects du district ! Tel est, entre autres, le val Verzasca, et surtout le val Maggia, défilé solitaire qu'arrose le beau torrent du même nom, et qui, des chauds paysages du midi, monte en zigzag jusqu'aux froides terrasses, voisines des névés, où résonne le sifflement de la marmotte.

La population, dans ces parties retirées du canton, est très clairsemée ; encore, si peu nombreux qu'y soient les habitants, le pays ne suffirait-il pas à les nourrir tous. C'est pourquoi un grand nombre émigrent. Ils vont d'ordinaire à Naples, à Rome, à Paris, à Saint-Pétersbourg, quelques-uns même en Californie ou en Australie. On rencontre des Tessinois sur toutes les grandes routes de chaque continent. Telle vallée envoie à l'étranger des ramoneurs, des bûcherons, des fumistes ; telle autre, des portefaix, des grilleurs de marrons ; telle autre encore, des peintres et des plâtriers. Tous ces gens reviennent au pays, dès qu'ils ont amassé le modeste pécule qui leur est nécessaire. En leur absence, les vieillards, les enfants et les femmes gardent mélancoliquement le logis, soignent le jardin, la vigne ou le pré.

Avançons-nous maintenant plus au sud. De Locarno, une demi-heure de trajet en bateau à vapeur nous conduit à Magadino, petit port assez insalubre, situé à l'embouchure vaseuse du Tessin. Cette montagne, couverte de splendides châtaigneraies, dont nous franchissons ensuite les croupes, c'est le Monte Cenere ; cet autre lac, aux rives enchanteresses, que nous apercevons en redescendant du côté opposé, c'est le Ceresio ; cette jolie cité, miniature de



MARCHÉ A LUGANO.

Naples ou de Gênes, qui s'étale en amphithéâtre à l'endroit le plus large du bassin, c'est Lugano, une des bonnes résidences que puisse se choisir le mortel ami des doux hivernages.

L'intérieur de Lugano est tout italien. Les édifices principaux, le théâtre, la banque, le palais du gouvernement, la poste, le télégraphe, sont groupés sur la grande place de la Réforme (*Piazza della Riforma*), en face de laquelle abordent les bateaux. Les rues, pavées en granit, sont propres et spacieuses, les carrefours animés, les éventaires des marchés bien garnis, les cafés pleins. Devant les boutiques, sous les arcades aux fines colonnettes, les artisans travaillent en plein air, tandis que les nacelles voltigent sur le lac ou se balancent amarrées à l'ombre des saules.

Ajoutons que, du sommet du San Salvatore, montagne voisine de Lugano, on embrasse du regard, outre la perspective de la mignonne ville, avec ses campaniles élancés, ses pittoresques habitations, son lac divisé en cinq branches, tout un panorama circulaire qui, partant des massifs du Mont-Rose, du Simplon, du Gothard, se continue par les formidables pics des Grisons pour finir aux plaines de la Lombardie.

CHAPITRE VIII

En pays grison. — Les *Rhins* suisses. — Les cols du massif rhétien. — Les hautes vallées engadinoises; climat, mœurs et types. — Stations balnéaires et thérapeutiques. — Le mont Bernina et la route de Poschiavo. — Le Prettigau.

I

Si, du petit bourg d'Andermatt, au lieu de pousser jusqu'au Saint-Gothard, on prend à gauche le chemin de l'Oberalp, on se trouve bientôt dans le canton des Grisons, le plus grand de la Suisse, mais non le plus peuplé. Par son aspect physique, comme par les mœurs de ses habitants, cette région, prise en général, diffère beaucoup de celle qui est en deçà du Gothard, d'Andermatt à Berne et au lac Léman. Là-bas, des montagnes plongeantes, des vallées profondément creusées; ici, au contraire, un pays entier en quelque sorte haussé jusqu'aux nuages, un sol puissamment soulevé, une nature toute en bouleversements, avec des contrastes inépuisables. Vous franchissez une chaîne de montagnes, et en quelques heures vous échangez le climat du Nord contre celui du Midi; du haut de tel col, vous voyez, à votre droite, fuir un ruisseau qui se rend à l'Océan, et, à votre gauche, jaillir une cascade dont les eaux s'écoulent vers l'Adriatique. Dans le chalet que vous venez de quitter, on s'exprime en *romanche*¹; tout à côté, derrière ce massif, se cache une vallée où l'on parle allemand; quelque pas plus loin, on vous saluera en langue italienne.

C'est au sommet de la longue coupure qui se raccorde, on l'a vu,

1. Le *romanche* ou *rhéto-romanche* (le canton des Grisons est l'ancienne *Rhétie* des Romains) était la langue primitive du pays. Cet idiome, sorti en grande partie d'un vieux fonds latin, se parle encore dans beaucoup de districts; mais l'allemand tend à le supplanter de plus en plus.

avec celle du Rhône, au carrefour d'Andermatt, que le Rhin prend naissance.

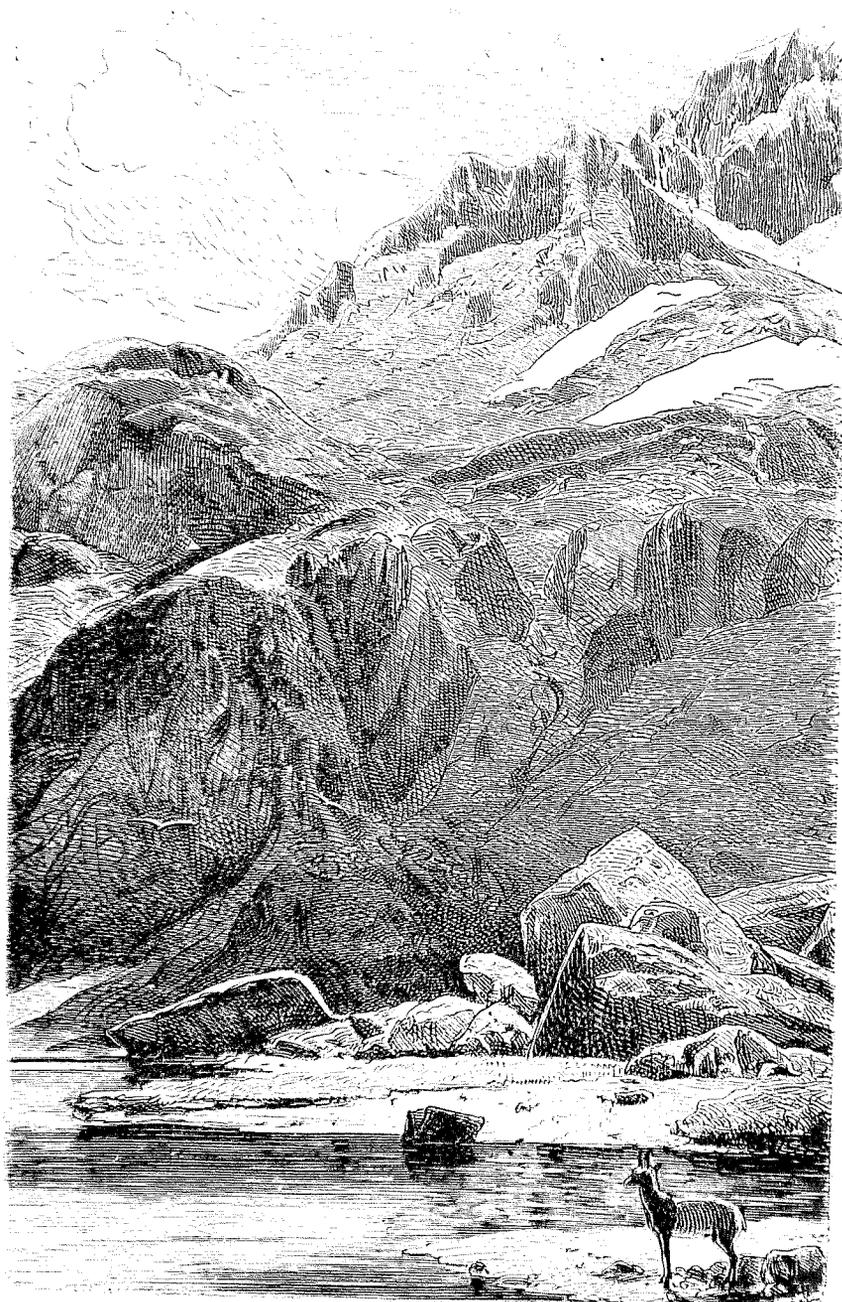
A ce nom de Rhin, on pense tout de suite à l'ode de Boileau :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante...

Comme allégorie, c'est charmant, et il n'y a point de vers plus fluides et plus harmonieux ; mais combien peu la réalité répond à l'image ! D'abord, ce n'est point d'un unique réservoir au pied de l'*Adula* que sort le grand fleuve. La source première est bien plus au nord, tout près du Gothard, aux flancs d'une montagne, d'un *piz*, comme disent les Grisons, qu'on appelle le *Badus*. Ajoutons du reste que, sous ce nom de *Rhin*, les gens du pays montrent au touriste une infinité de torrents et de ruisseaux. Tout ce qui coule (*rinnt*) s'appelle *rhin* ; il y a le rhin d'Ursera, le rhin de Gæmmern, le rhin de Cornera, et ceux de Medels, de Somvix, de Vrin, de Vals : j'en passe un bon nombre.

La réunion de tous ces cours d'eau forme ce qu'on nomme le *Rhin antérieur*, par opposition au *Rhin du milieu* ou *Rhin moyen*, qui débouche un peu plus loin des montagnes, et au *Rhin postérieur* qui est celui dont parle Boileau et qui vient de l'*Adula*. Ces trois courants principaux, grossis d'un nombre infini d'affluents, se rejoignent à Reichenau et gagnent ensemble la plaine où s'élève la ville de Coire, chef-lieu du canton.

C'est un peu en deçà de Coire que s'ouvre au sud la pittoresque vallée qui, par Thusis, conduit au fameux passage connu sous le nom de *Via mala*. Cette route, ainsi appelée de la gorge étroite et profonde où elle s'enfonce après avoir traversé le torrent noir de la Nolla, est peut-être ce qu'il y a de plus grandiose dans les Alpes. Toutefois, elle n'a guère de terrible que son aspect. La nature y menace toujours ; mais ses menaces, sauf pendant l'hiver, demeurent sans effet. Au temps jadis, les habitants, pour franchir le passage, étaient contraints de faire de longs circuits par les âpres sentiers des montagnes voisines, et, quant à l'impraticable brèche au fond de laquelle bouillonne le Rhin postérieur, ils l'appelaient le



LE PIZ BADUS.

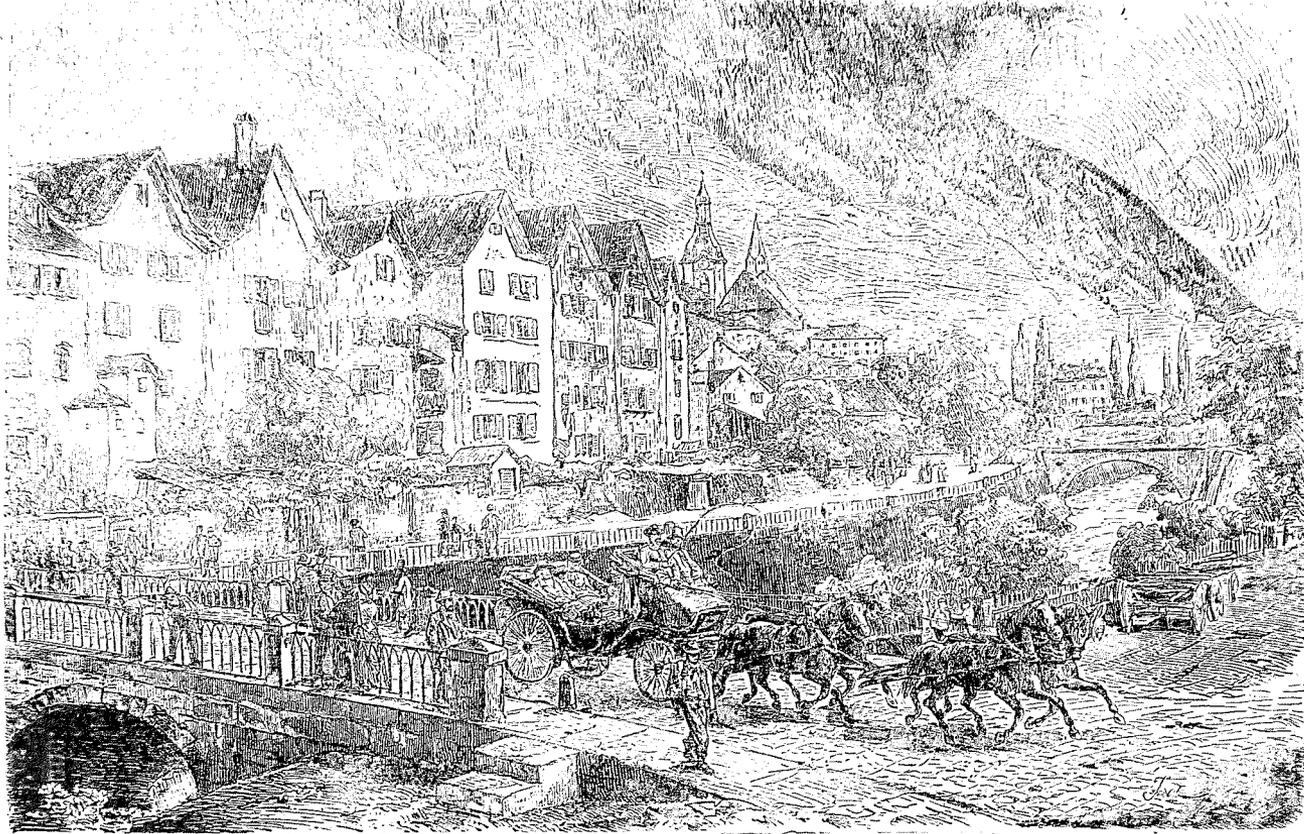
Trou perdu. Ce nom, actuellement, n'est plus appliqué qu'au tunnel long de soixante-dix mètres qu'on a creusé dans une haute paroi de roche transversale, et par où passent sans danger piétons et voitures.

Tout le chemin d'ailleurs est un prodige d'art. En certains endroits, la largeur de la gorge n'excède pas huit ou dix mètres, et la hauteur verticale des murs latéraux atteint 500 mètres. Au bout de ce défilé infernal vous attend une surprise analogue à celle que vous éprouvez en débouchant du *trou d'Uri* : une charmante vallée, celle de Schams, est là devant vous, environnée de grandes cimes boisées. Plus loin est Splügen, où les voyageurs de la diligence s'arrêtent pour dîner, et d'où se détache à droite le chemin de l'Adula.

Des deux principales sources du Rhin, celle de l'Adula est la plus curieuse. Rien de grandiose comme le palais de glace d'où s'échappe le courant *postérieur* du fleuve. La bouche de cristal qui le vomit, située à 2227 mètres de hauteur, au-dessus d'un petit chalet de refuge, offre à peu près la forme d'un mufle de bœuf. Autour de cette ouverture, mille crevasses du rocher alimentent de leurs dégorgements la rivière naissante. C'était pour les Romains un lieu *sacro-saint*. Tout près des sources, il y avait un temple dédié aux *nymphes*. Le christianisme, maître à son tour du mont Adula, consacra l'endroit à saint Pierre : une chapelle y fut élevée à l'apôtre, et non loin de là s'établit, selon la coutume, un hospice-refuge pour les voyageurs.

Cet hospice s'était converti en un ermitage, quand survint la réforme devant laquelle l'ermitage disparut ; il n'en reste à présent qu'une cloche, appendue à l'église de Hinterrhein.

C'est à ce village de Hinterrhein que, de la source du Rhin, il nous faut redescendre, pour aller vers le col du Bernardino. En deux heures, nous avons atteint le point culminant (2063 mètres). Le site ressemble à tous les autres sites du même genre que j'ai déjà décrits au lecteur : un plateau silencieux et morne, un lac dormant, une case de refuge. Comme toujours, du lac s'échappe une rivière ; la rivière, ici, c'est la Moësa, dont la claire chanson accompagne à travers tout le val Mesocco le touriste qui chemine sur Bellinzona. Ce val de Misox, comme l'appellent les Grisons du Nord, présente encore dans sa partie haute la plupart des traits des vallées alpestres ;



COIRE.

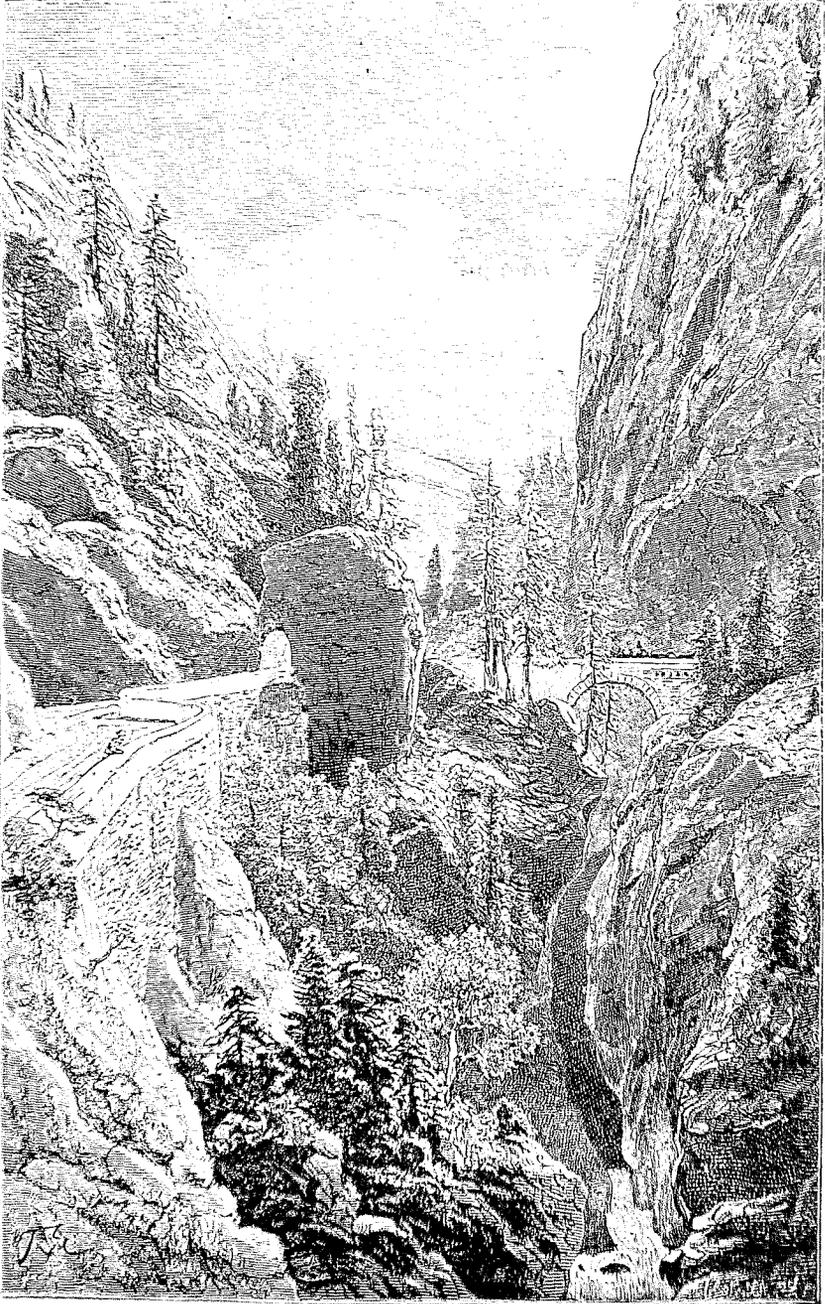
L'horizon y est tout en âpres cimes, et de nombreux glaciers y dardent leurs langues au-dessus des forêts qu'exploite l'habitant. Mais ce n'est plus qu'affaire de décor : le souffle glacial du septentrion a cédé la place au doux vent du sud, et la flore, elle aussi, va se modifiant. Tout le district résonne du murmure des ruisseaux qui tombent en cascades des rochers d'alentour; puis, passé le hameau de San Vittore, où se trouve la limite du canton, la Moësa se perd dans le Tessin, et la route du val de Misox dans celle d'Airolo à Bellinzona.

Quant au passage du Splügen, situé de l'autre côté de la chaîne sud-est de l'Adula, il n'est supérieur comme altitude que de 44 mètres au Bernardino. Il s'ouvre à la frontière même de la Suisse et de la Lombardie, et les rivières qui l'arrosent se déversent toutes dans le bassin du Pô. Par une revanche du *coin* de Lugano, c'est l'Italie qui échancre et fouille ici à son tour le flanc de l'Helvétie, en y projetant une vallée transversale.

II

Rétrogradons jusqu'à Thusing, et prenons à gauche la route qui mène au col de Julier. Le long des rives de l'Albula, nous gagnons d'abord le défilé du Schyn, tout hérissé de sapins et de rochers, puis, descendant à Tiefenkasten, nous atteignons, par des rampes en lacet, une autre gorge sauvage, celle de la Roffna, où une nouvelle branche du Rhin se précipite en cascades. C'est au delà du village de Molins que commence le fort de la montée. On s'élève par des pâtis solitaires où, l'été, des bergers bergamasques conduisent leurs troupeaux. A voir de loin ces pâtres avec leur haute taille, leur aspect rébarbatif, leur long manteau blanc, leur chapeau de forme calabraise, leur chevelure noire ruisselant en boucles sur leurs épaules, on les prendrait presque pour des bandits. De près, on est frappé de leur belle prestance et de leur air de dignité olympienne.

Ces remarquables échantillons de la race humaine viennent des vallées italiennes de Seriana et de Bembrana, qui rayonnent au pied sud des Alpes dans la direction de la ville de Bergame. Tous les ans, au moment où se développe la végétation sur les hauts alpages, ces



VIA MALA.

beaux fils du Midi quittent les plaines lombardes, et, avec leurs longues caravanes bêlantes, gagnent les divers plateaux des Grisons. Leurs moutons, eux aussi, ont un type à part. Très hauts sur jambes, le chanfrein convexe, les oreilles larges et pendantes, ils représentent, avant la tonte, des monceaux de laine vraiment fantastiques. Leur bêlement de basse-taille s'harmonise avec leur aspect, et leur humeur mélancolique avec leur bêlement. Jamais on ne voit leurs petits gambader et caracoler, comme font ordinairement les agnelets. Ce sont bien là les ouailles qui conviennent à de tels pasteurs, car jamais non plus on n'entend les bergers bergamasques chanter et tyroliser aux échos, comme les autres *senns*. Majestueusement appuyés sur leur houlette, ils restent des heures entières le regard fixé sur un point de l'horizon et l'âme perdue dans une contemplation silencieuse.

Laissons ces *alpadori* à leurs rêves, et continuons notre ascension en spirale le long des flancs rocaillieux du Julier (altitude, 2287 mètres). De tous les passages alpestres, c'est celui qui est le moins exposé aux avalanches et qui est le plus tôt débarrassé des neiges. Qu'il tienne son nom de Jules César, ou de *Jul*, le dieu du soleil, adoré sur ces monts à l'époque celtique, il est certain que les Romains le connaissaient. Deux piliers de granit, dits *colonnes juliennes* (sans doute d'anciennes bornes milliaires), en marquent le point culminant.

Allons toujours. De ce plateau désert, on tombe tout à coup dans des gorges où gronde le torrent de Montarask. Le souffle des frimas d'alentour vous y pénètre encore jusqu'aux moelles; tout le paysage garde son air désolé et sinistre; puis peu à peu quelques sapins renaissent sur les pentes, l'herbe reparait, des arbustes pointent parmi les rochers... Regardez là-bas: voici l'Engadine.

Ce n'est d'abord qu'une tache verte entre les montagnes; puis la tache s'agrandit, les parois des vallées s'écartent; on aperçoit des forêts, des névés, des fuyants bizarres, des brèches mystérieuses. Le fond de la coupure, lui aussi, se dessine insensiblement: une longue prairie bordée d'un ourlet d'arbres noirs, un, deux, trois lacs d'un bleu d'outremer vous apparaissent par échappées de vue au travers des mélèzes. Vous contournez encore des semis de blocs, et la végétation s'enhardit, les pentes se revêtent de gazon, les rives des lacs se découpent en péninsules chargées de villages coquets; c'est le vrai



PATRE BERGAMASQUE.

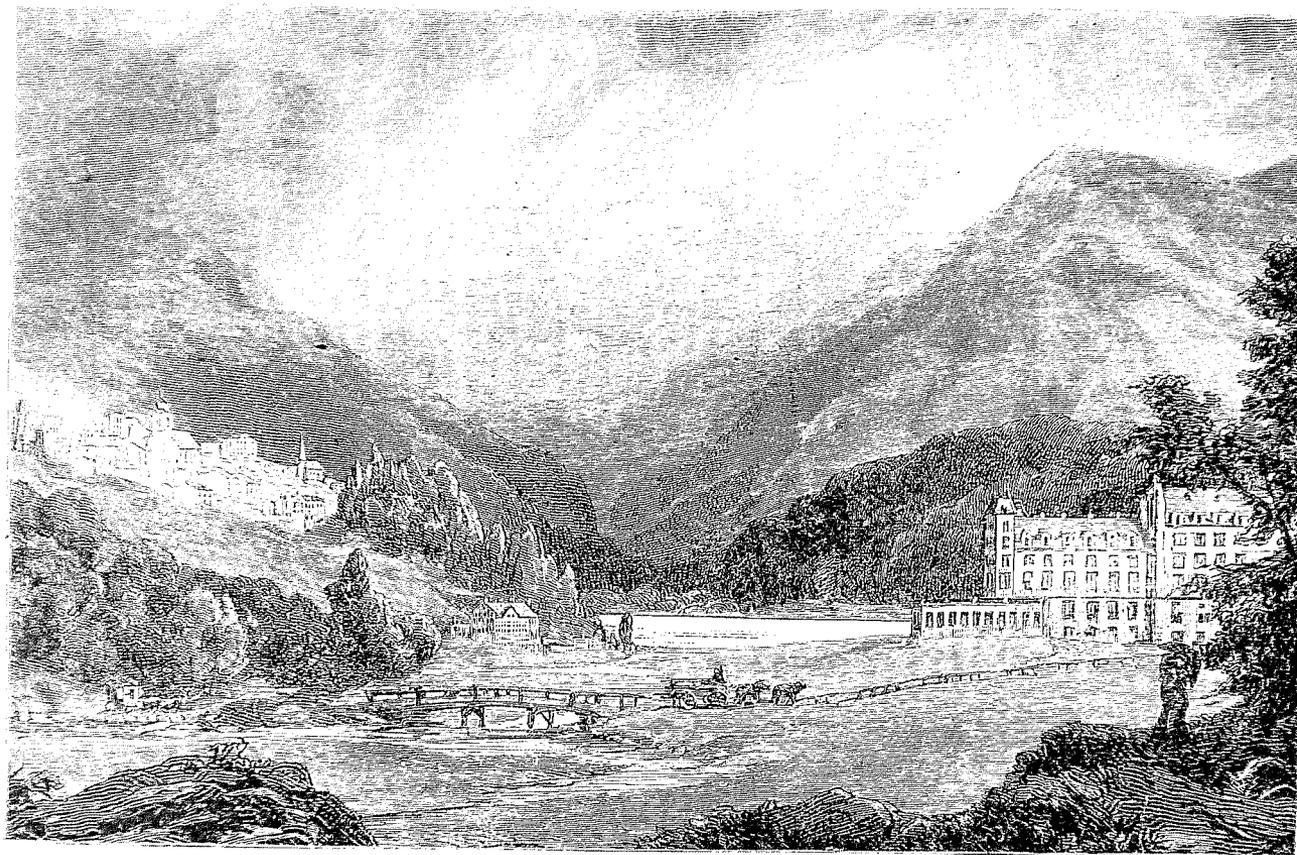
paysage alpestre avec tous ses plans et arrière-plans : l'onde verdâtre et diaphane, la futaie sombre, les chalets aux fenêtres souriantes, le pâtis parfumé, la route blanche tordue en lacet, et, dans le fond, les pics sourcilleux avec leurs glaciers que dore le soleil.

111

En dehors des magnificences de toute sorte qu'y déploie la nature, l'Engadine a ceci de particulier, qu'elle est la plus haute vallée régulièrement habitée qu'il y ait, non seulement en Suisse, mais encore en Europe. C'est l'endroit où le grand soulèvement de notre sol d'Occident, à partir des collines de la Forêt Noire et des hautes plaines de la Bavière, atteint et conserve, sur un espace relativement énorme de dix-neuf lieues, son altitude maximum, pour retomber ensuite brusquement vers les chaudes et profondes vallées italiennes. Pour se faire une idée de l'élévation du pays, qu'on songe qu'au bord du lac de Saint-Moritz-les-Bains et sur la grande place de Samaden, la principale localité de la contrée, on est tout simplement au niveau du Rigi-Kulm.

Aussi, en fait de végétation, n'y existe-il presque pas d'essences feuillues; point de hêtres, point de noyers ni de châtaigniers; rien que des conifères (sapins, mélèzes, aroles), arbres propres à la zone alpine. Par suite aussi de l'élévation extrême du pays, l'hiver y règne les deux tiers de l'année. Même en juillet ou en août, il peut arriver que, le matin, on trouve les lacs engadinois revêtus d'une légère croûte de glace, qui cède, il est vrai, bien vite, aux rayons du soleil.

Pour qui ne craint pas le froid sec, les hivers de l'Engadine offrent certains avantages. Au lieu de ces alternatives de gel et de dégel, et de ces longues obscurités dues à l'absence presque continue du soleil, qui partout ailleurs rendent cette saison si désagréable et condamnent les humains à vivre dans une espèce de chaos opaque, on a ici, cinq mois durant, sur un sol revêtu d'une cuirasse de neige bien cristallisée, une diffusion de lumière intense qui permet de rester au grand air plusieurs heures par jour moins couvert qu'on ne l'est dans le bas pays. Le rayonnement solaire sur l'arène brillante du



SAINT-MORITZ EN ENGADINE.

névé produit même un effet si éblouissant qu'il est utile de se protéger les yeux, quand on sort, au moyen de conserves et de voiles. De nuages, presque pas, et sur les chemins constamment durcis les trajets en traîneau sont de véritables voyages de plaisir. C'est alors que les lacs pittoresques de la haute Engadine présentent un aspect et une animation caractéristiques : du matin au soir les véhicules à patins les sillonnent en tous sens, et ces bassins étincelants de lumière retentissent sans cesse du claquement des fouets et du piétinement des chevaux. On ne s'aventure néanmoins sur leur surface que lorsqu'on s'est assuré que les renards y ont déjà passé ; alors seulement l'épaisseur de la croûte de glace est jugée suffisante.

L'automne compte aussi un grand nombre de journées agréables et claires. D'une longue suite d'observations météorologiques, il résulte même que septembre est un des plus beaux mois de l'année. C'est également celui où il y a le moins de monde par les routes et où l'on est le mieux frappé de ce grandiose silence qui est le caractère du pays. Les touristes papillonnants sont partis, les hôtes plus sérieux d'hiver non encore arrivés. La sollicitude des aubergistes se concentre alors d'une manière touchante sur le petit troupeau de fidèles que n'ont point chassés les premières giboulées. Le soleil, lui aussi, a des lueurs autres, semble faire à son monde des caresses plus douces et plus recueillies. Bonne saison de cure pour les gens nerveux et de constitution affaiblie. Je ne dis pas que parfois ne survienne une averse de neige ; mais la fonte suit encore de près ; ce n'est d'ordinaire qu'en novembre que se déclarent les neiges persistantes.

La « saison d'été » dure de la mi-juin à la mi-septembre, et elle est à son apogée du 15 juillet au 15 août. Il est vrai que le moment de cure le plus favorable diffère selon les maladies. « N'arrivez jamais avant la fin de mai, vous disent là-bas les médecins, et, si vous venez de faire un traitement d'hiver, partez au plus tard en mars, dès que s'annoncent les symptômes de dégel. » Sils est réputée la station la plus avantageuse pour la première période des affections pulmonaires. Silvaplana, avec sa source ferrugineuse de Surlej, est fort recommandée comme station de cure d'air, de bains et de lait. Sainte-Moritz-le-Village est particulièrement propre à des cures climatiques d'hiver ; Samaden commence à lui faire de ce chef con-



SAMADEN.

currence. Quant à Bevers, très exposé aux vents froids du nord, c'est une localité encore dépourvue d'hôtels et qui n'a par conséquent nulle part à ce mouvement croissant d'étrangers. Süz en revanche, bourgade très riche, bien bâtie, haut située au-dessus de l'Inn à l'abri des vents et des brouillards, paraît appelée à un bel avenir au point de vue thérapeutique et champêtre. N'oublions pas, dans la basse Engadine, le fameux *Kurort* de Tarasp.

Je ne dois pas toutefois cacher au lecteur que le nouveau venu en Engadine y rencontre très souvent une difficulté d'acclimatation, qui provient de ce qu'on nomme le *mal de montagne*. Le premier symptôme s'en traduit par une certaine sensation de sécheresse dans la bouche et dans le gosier; on a soif, la peau vous démange, et l'on dort mal ou pas du tout. Ce qu'il y a d'étrange, — j'en parle du moins quant à l'insomnie, l'unique symptôme dont j'aie fait l'expérience, — c'est que cet état de malaise irritant ne vous laisse point cette lourde fatigue qui suit d'ordinaire une nuit blanche; le matin venu, on se sent aussi frais et aussi dispos que si l'on avait reposé son tour de cadran, et de toute la journée on n'éprouve aucune envie de dormir.

Certaines personnes sont tout de suite beaucoup plus affectées, et ressentent le second symptôme, qui consiste en la difficulté de respirer. C'est l'*asthma montana*, s'il vous plaît de connaître le terme technique. La poitrine est serrée comme dans un étau. Je me souviens d'un baigneur très sain et très robuste qui, au milieu de sa promenade quotidienne, était toujours obligé de s'arrêter, faisant de lamentables efforts pour reprendre haleine. Une marche rapide, en montant surtout, augmentait en lui l'oppression et lui donnait même des battements de cœur. Chez d'autres sujets, l'influence de l'altitude attaque encore plus gravement le système : lourdeurs à la tête, lassitude, vertige, symptômes de défaillance, tout y est, et il paraît que l'on souffre surtout lorsqu'on se lève et lorsqu'on se couche.

D'où il résulte, comme chacun sait, que le fait de passer d'une vallée basse à une haute montagne produit sur l'organisme humain un effet qui varie selon les individus et les altitudes.

A mesure que l'on monte, le mouvement du pouls et de la respiration s'accélère d'une manière appréciable. J'ai parlé, à propos du

Mont-Blanc, du malaise qu'on ressent à 3500 ou 4000 mètres, et une catastrophe récente¹ n'a que trop montré à quels accidents peuvent être exposés les aéronautes qui s'élèvent trop haut et trop brusquement. La simple ascension de l'Engadine, qui n'est située qu'à 800 mètres, ne saurait avoir physiologiquement de tels résultats; l'effet ne va pas jusqu'aux saignements de nez ni jusqu'à l'inflammation des gencives. Ce qu'on éprouve est bien réellement une première atteinte du mal de montagne, mais le caractère en est fort émin. Il y a des gens qui en sont affectés dès le point culminant du col qu'ils passent en voiture; le plus grand nombre n'éprouvent les symptômes que plusieurs jours après leur arrivée; il peut même s'écouler deux semaines avant que l'oppression et les pesanteurs de tête se déclarent; mais, dans ce dernier cas, ce sont toujours des courses entreprises sur les glaciers ou quelque série de grimpades épuisantes qui ont déterminé le mal en question.

Ces troubles, le plus souvent, ne sont que passagers; parfois pendant ils persistent assez pour qu'un changement de climat devienne nécessaire. Ce qu'il y a de plus incommode, en somme, dans cet état physiologique, c'est l'insomnie. On m'a même montré des personnes qui, en un séjour de plusieurs semaines, n'ont pas, comme on dit, une nuit de bon, et qui n'en reviennent pas moins à l'automne été faire une saison dans l'Engadine.

Chose à noter : les tout jeunes gens sont les moins affectés. Il en paraît être du mal de montagne comme du mal de mer; c'est le plus variable et le plus capricieux des maux. Les personnes nerveuses, les qui se tourmentent, y sont sujettes plus que les autres : il va de soi que je parle des étrangers, et non pas des gens du pays.

Je tiens d'un médecin engadinois que les circonstances météorologiques de l'année jouent aussi leur rôle dans ces affections. Tel individu qui, durant deux séjours consécutifs, a échappé au mal de montagne, s'en voit tout à coup atteint à sa troisième cure. En 1874, la colonie étrangère avait, paraît-il, fort bien dormi; en 1875 même clientèle étant revenue, ce fut une insomnie générale.

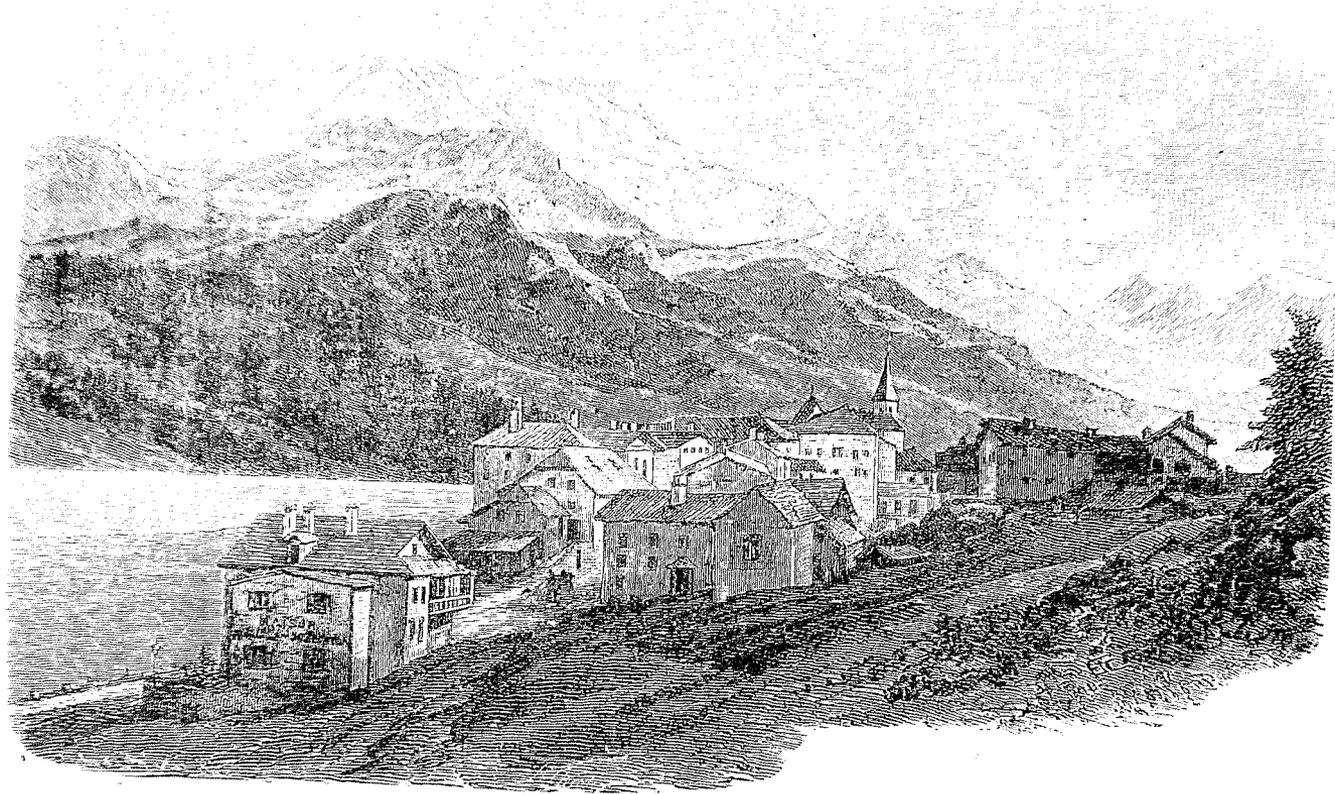
Mais le remède, me direz-vous? Est-ce que les esculapes de droit n'en ont point quelqu'un à vous indiquer? Pardonnez-moi :

¹L'ascension qui a coûté la vie à MM. Sivel et Crocé-Spinelli.

ils vous prescrivent invariablement le repos; pas d'ascensions, des boissons fraîches, abondantes, et, le plus possible, se tenir à l'ombre. Voilà tout, et pourtant quiconque n'est qu'à demi valétudinaire rechigne à l'ordonnance. Boire frais est une chose charmante; mais ne bouger point, c'est horrible, et au diable soit la prophylactique! J'appelle ce traitement une prophylactique, car il ne s'applique en réalité que préventivement à ceux chez qui se déclarent les symptômes purement précurseurs. Quand on en est aux maux de cœur et à l'emphysème, il n'y a plus d'Engadine qui tienne: il faut redescendre dans une station suisse plus basse de deux ou de trois mille pieds.

En regardant le peuple engadinois, il est impossible de n'être pas frappé de la finesse et de la grâce de son type italo-celtique. L'élément méridional s'accuse notamment chez lui par des caractères indélébiles; cheveux noirs, teint légèrement bistré, œil foncé et vif, traits expressifs et taille élancée, tout en lui diffère profondément du caractère des races germaniques. Et ce n'est pas seulement par leur apparence physique, c'est aussi par la sonorité harmonieuse et douce de leur dialecte rhéto-romanche que les habitants de la haute vallée de l'Inn constituent une population tout à part.

En Engadine, pas de mendiants: notez ce point-ci. Chacun y tient à sa dignité. Autrefois le plus grand nombre des jeunes gens allaient chercher fortune en s'enrôlant sous les drapeaux de l'étranger; aujourd'hui ils émigrent toujours; mais leurs visées sont moins belliqueuses. Presque tous, au matin de la vie, s'en vont, retroussant leurs manches, exercer dans quelque cité de l'Allemagne, de l'Italie, de la France surtout, un de ces métiers à petit bruit et à grande flambée auxquels, de père en fils, ils se vouent. La plupart excellent dans l'art de fouetter la crème, de filer le sucre, de dorer la pâte, et de porter d'un air magistral le tablier blanc que vous connaissez: les petits gains s'accumulent avec les années; l'apprenti confiseur finit à son tour par devenir maître; dans la triste cave, dans l'ancre noir qu'emplissent les vapeurs délétères du charbon, il ne cesse de songer aux neiges immaculées de son pays; tout pensif, dans la flamme du four éternellement rouge il revoit le blanc clocher de son village, et parmi le parfum des mille friandises qui ne l'allèchent que pour le profit, il respire l'arome inoubliable de la flore alpine; puis, un



SILVAPLANA (BNGADINE).

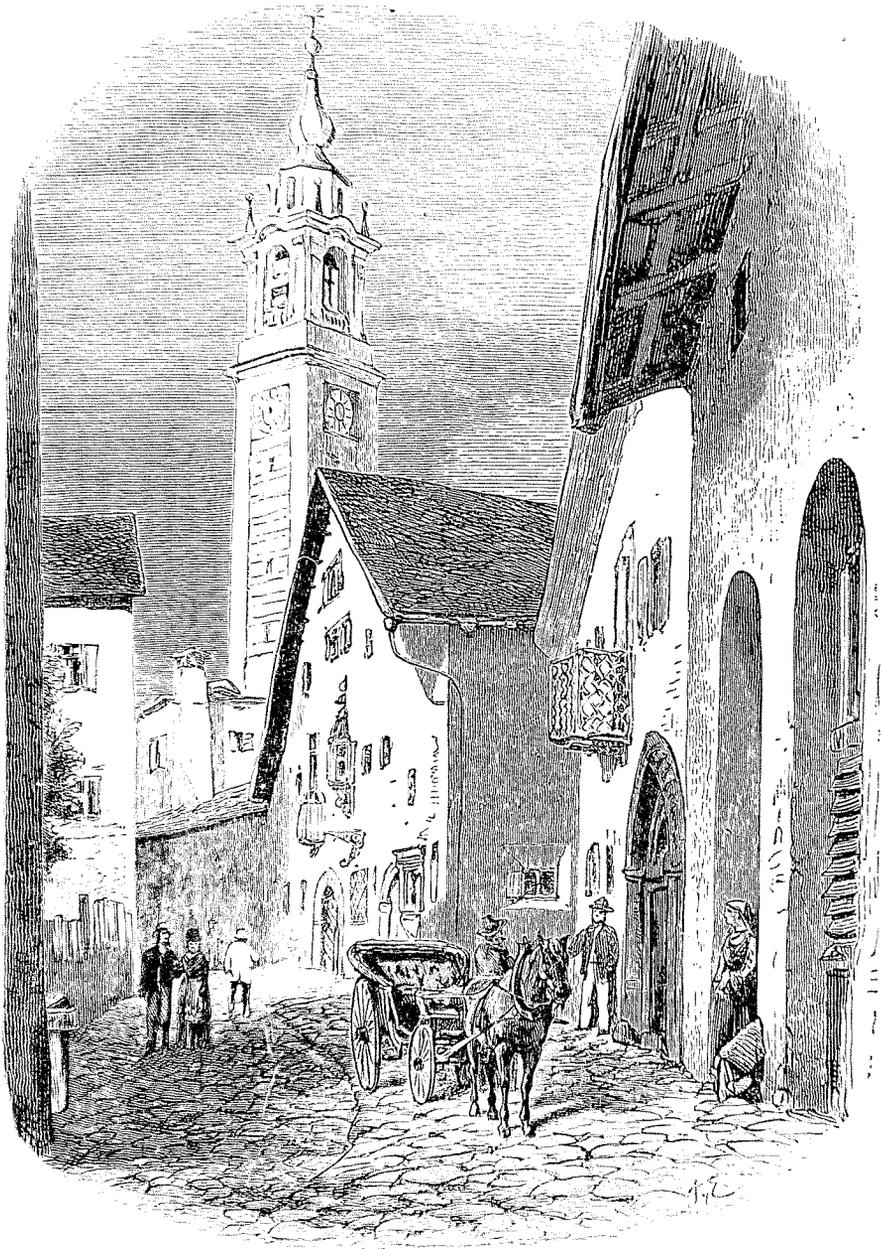
beau matin, son compte fait, il reprend le chemin du pays, et, sur l'emplacement du chalet paternel, il se bâtit une coquette villa, où il achève tout doucement ses jours.

C'est à ces fortunes grosses ou petites, successivement rapportées de l'étranger, que l'Engadine doit ce bien-être général qui fait d'abord l'étonnement du touriste. L'émigrant, une fois rapatrié, se remet du reste sans le moindre effort au train traditionnel de la vie locale. De son long séjour au sein de nos sociétés raffinées il lui reste seulement quelque chose d'aisé dans les manières, un certain air de détachement et d'indépendance dans l'esprit, qui lui permet de tenir noblement sa place parmi cette honorable aristocratie d'ex-confiseurs ou de pâtisseries retraités, qui compose la classe éminemment polyglotte des menus rentiers de Silvaplana, de Saint-Moritz, de Samaden, et autres bourgades cossues de l'Engadine. De là vient aussi que les relations de la vie sociale, dans ces petits centres, sont très développées : lectures, visites, soirées en commun, courses en traîneau, voilà pour les occupations de l'hiver ; l'été, on chasse, on soigne le bétail, on trafique aussi un tantinet, le cas échéant, car aux bénéfices ci-devant acquis par une exploitation attentive des caprices de notre goût dépravé, ces propriétaires engadinois joignent presque tous un autre revenu. Les uns ont le produit de leurs troupeaux, d'autres spéculent soit sur la vente des grains de Souabe, soit sur le commerce des vins de Valteline. Dans ce pays d'égalité absolue, où le préjugé ne tient pas beaucoup de place, l'auberge locale appartient même souvent à un des gros bonnets de l'endroit.

Il n'y a qu'une espèce d'occupation dont l'Engadinois revenu chez lui après fortune faite ne se mêle jamais, du moins volontiers : c'est le labeur qu'exige la rude économie agricole de cette zone alpine. S'il est de bon genre et même de rigueur de posséder quelques morceaux de terre près de la blanche maison, à la pierre neuve et finement découpée, où a passé une part fixée à l'avance du pécule gagné en lointain pays, il serait en revanche peu fashionable de cultiver soi-même son domaine.

« Que voulez-vous ? me disait l'un de ces heureux parvenus, qui avait usé les deux tiers de sa vie à débiter des meringues aux Rouennais, nous avons mis bien assez la main à la pâte. »

Et les enfants, en cette dure besogne, ne sont pas pour suppléer



UNE RUE A SAMADEN.

les parents ; la plupart, dès l'âge de douze ou quatorze ans, s'en vont à leur tour à l'étranger pour y reprendre le lucratif métier paternel ; car, comme dit un proverbe local : « *Chi da vainch anns non ais, da trenta non so, et da quaranta non ho : quel mê non saro, mê non savaro, et mê non avaro.* » — « Celui qui à vingt ans n'est rien, à trente ans ne sait rien, et à quarante ans n'a rien, — ne sera jamais rien, ne saura jamais rien, et n'aura jamais rien. »

De cet empressement louable à bien faire et à donner des gages à l'avenir, il résulte que le soin et la mise en valeur des biens ruraux sont réglementairement abandonnés à des fermiers, à des domestiques recrutés dans l'Oberland grison, dans le pays de Davos, ou, comme je l'ai dit, dans la Valteline, classe d'*habitants*, non de *citoyens*, qui se contentent du logis à la vieille mode, tandis que le seigneur qui les emploie se prélassé oisivement derrière les grillages dorés de son manoir.

Ajoutons que l'affluence toujours croissante des étrangers et la fièvre corrélative de bâtisse qui s'est emparée des Engadinois, attirent de plus en plus dans le pays un élément hétérogène qui y était jadis inconnu. Quantité d'ouvriers de toute sorte viennent chaque été chercher du travail dans les diverses stations balnéaires. Ils se font garçons d'hôtel, menuisiers, hommes de peine, aides-maçons, guides, cochers ; quelques-uns seulement, la belle saison une fois expirée, se résignent à rester sur les rives de l'Inn, s'occupant au transport périlleux des vins de Valteline par les cols glacés des Alpes.

Samaden est l'endroit où il faut étudier le type de la vraie maison engadinoise, avec ses tourelles vitrées, ses contrevents verts, ses balcons de fer en encorbellement, ses fenils aux baies ogivales, et ses boiseries intérieures d'arole.

Ces habitations, construites en pierre pour la plupart, ressemblent à des blockhaus contre le froid ; les murs, excessivement épais, ne sont percés que de petites fenêtres disposées au point le plus étroit d'une embrasure profondément évidée. Dans les vieilles demeures, presque toutes bâties sur le même plan, bêtes et gens logent sous un toit commun. Une grande porte s'ouvre sur un spacieux vestibule par lequel les voitures de foin accèdent toutes chargées dans le fenil, situé à la partie postérieure de l'habitation. Tout, à l'intérieur, est

calculé pour garantir les hôtes des intempéries. La *Stübli*, lambrissée en bois d'arole imputrescible qui acquiert avec le temps une teinte foncée agréable à l'œil, renferme les deux meubles principaux de l'Engadinois : le bahut colossal et le grand poêle commun.

Le bahut est le majorat qui passe à l'aîné des enfants. C'est souvent une œuvre fort belle et d'un millésime ancien. Outre les armoiries de la famille, il n'est pas rare qu'il porte des sculptures et des écussons blasonnés. Le poêle, ustensile moins noble mais non moins précieux, consiste en un vaste cube de granit dont un des côtés est encastré dans le mur, et qui s'élève presque jusqu'au plafond. Comme dans les chalets oberlandais, un escalier à pic que ferme un panneau mobile communique de là dans la chambre à coucher de l'étage supérieur, qui a encore des fenêtres plus petites que ne le sont celles du rez-de-chaussée, et qui est parfois si basse de plafond qu'il n'est guère possible de s'y tenir debout. Des bancs de bois luisants de propreté règnent tout autour de la salle commune. L'étable, elle aussi, dans ces vieilles maisons, est utilisée comme pièce de causerie et lieu de réception. Extraordinairement nette et bien tenue, avec un semis de sable fin sur le sol, elle est garnie de bancs et de tables, et souvent même on y trouve des livres. Leonhardi ne raconte-t-il pas que certain savant de l'Allemagne, faisant visite à un professeur de la haute-Engadine, trouva celui-ci dans l'étable en train d'enlever son fumier tout en lisant Homère dans le texte?

Les maisons modernes sont d'un type un peu différent, et n'ont pas autant l'air de forteresses. Les murs en sont plus minces, l'espace intérieur en est mieux disposé; il y a aussi moins de boiseries, et surtout on y fait les fenêtres plus grandes, les portes plus petites et fermant à dessein moins hermétiquement.

A force de courir le monde, l'Engadinois a fini par retenir quelques notions d'hygiène et de ventilation. Où les aïeux ne cherchaient que la chaleur, il cherche, lui, autre chose. Il veut pouvoir, hiver comme été, dût-il rompre avec toutes les traditions, humer chez lui un air respirable. En quoi l'ex-pâtissier n'a point tort. On ne saurait croire jusqu'à quel point, dans ce pays où le combustible est si cher, les gens poussent la claustration hivernale. La moindre velléité d'entr'ouvrir la fenêtre est regardée comme une fantaisie dispendieuse. Aussi règne-t-il dans les maisons, six ou huit

mois de l'année durant, une atmosphère pleine de pestilences, où l'élément poussiéreux est encore accru par la sciure que l'on a coutume de répandre à terre afin d'absorber et de faire fondre plus vite la neige qu'apportent les pieds de l'arrivant. Le défaut de ventilation de ces vieilles demeures est surtout fâcheux pour les jeunes enfants. Le petit être qui commet l'imprudence de naître en automne se voit généralement condamné à rester tout l'hiver à huis clos, emmaillotté près du poêle brûlant, vivant ainsi comme à l'étouffée et ne se hasardant jamais à l'air libre avant que mai ou juin le lui permette. Des enfants même de trois à cinq ans, pour peu que leur santé inspire quelque doute, sont ainsi tenus un semestre entier par des mères ou des aïeules exagérément anxieuses de leur sort dans ce milieu vicié et nauséabond. Aussi, je vous laisse à penser quel changement à vue produit d'ordinaire sur ces visages hâves la première lampée de brisé printanière.

L'Engadine a son Chamonix, qui est le village de Pontrésina, situé à distance à peu près égale (une lieue environ) de Samaden et de Saint-Moritz. La mer de glace qui l'avoisine (glaciers de Rosegg et de Morteratsch) n'a pas moins de 4000 mètres de superficie. Elle découle du mont Bernina, gigantesque massif qui sépare les eaux que l'Inn envoie au Danube et à la mer Noire de celles que l'Adda, puis le Pô, versent à l'Adriatique. L'Oberland bernois lui-même n'a rien de plus beau que ce dédale de cimes et de gorges sauvages. Ajoutons que Pontrésina, centre de vastes districts de chasse, est la station par excellence pour l'affût au chamois. C'est de là que, pendant quarante-cinq ans, le fameux Jean-Marc Colani, vulgairement appelé Jean Marchiett, multiplia dans le réseau des Alpes glacées ses expéditions restées légendaires. Ce roi des montagnes du Bernina a même poussé l'originalité jusqu'à mourir dans son lit, genre de trépas peu usité parmi la gent des traqueurs de chamois. Il est vrai de dire qu'il y a succombé aux fatigues d'une chasse qui avait duré cinq jours pleins.

IV

Quand on examine sur une carte de Suisse la configuration de la



PONTRÉSINA.

partie sud-orientale du pays grison, on remarque qu'elle ressemble à un fort étoilé présentant un dessin excessivement net. A l'ouest, le val Bergell se projette jusque vers Chiavenna; à l'autre bout du socle engadinois, la vallée de Munster enfonce également un coin dans le Tyrol, et, entre les deux, celle de Poschiavo, dont le col du Bernina est l'amorce, pousse à travers la Valteline un promontoire, plus saillant encore, jusqu'à Tirano.

C'est à l'extrémité de cette dernière langue dardée au midi par le territoire déchiqueté de la Confédération que le lecteur est prié de me suivre.

Nous partons un matin de Pontrésina, et, laissant à droite les steppes étincelants du Rosegg, puis les gorges arctiques du piz Morteratsch, nous continuons de filer vers le sud. Voici que la route se met à monter; le glacier latéral, après avoir eu l'air quelque temps de jouer à cache-cache, disparaît enfin, et on ne le revoit plus. Le Flatzbach, dont on côtoie la rive droite, roule de plus en plus solitaire dans son lit de rochers. Le paysage se dénude, les montagnes prennent une physionomie maussade qui attriste.

Allons toujours. Il était huit heures quand nous sommes partis; à dix heures, nous rangeons l'auberge dite *Bernina-Haus*, groupe de maisons blanches au bord du torrent, près desquelles frissonnent de maigres touffes d'herbe. Des glaciers se montrent de nouveau à main droite, et il y a des plaques de neige sur la route.

Pour atteindre d'ici le sommet du col (2234 mètres), il faut gravir encore 300 mètres. Plus un arbre aux pentes d'alentour. La voiture traverse un torrent minuscule descendu des flancs couverts d'éboulis de la Diavolezza, puis nous passons devant une sorte d'étang (*lago Piccolo*), et, franchissant un autre ruisselet, nous arrivons au point de partage des eaux.

Une fois de plus, nous voici un pied dans le septentrion et l'autre dans le midi. Une étroite bande de terrain entre deux petits lacs forme ici la séparation des bassins. De ces deux lacs, l'un, le lac Noir (*lago Nero*), celui d'où sort le Flatzbach, est tributaire du Danube et de la mer Noire par le cours de l'Inn; l'autre, le lac Blanc (*lago Bianco*), alimenté par les glaces laiteuses de ce mont Cambrena qui dresse à gauche sa masse gigantesque, est vassal de l'Adriatique par l'Adda. Cavagliascò est le nom du torrent qu'il trans-

met au fleuve de la Valteline par l'intermédiaire du Poschiavino.

A l'aspect de la langue de terre étonnamment basse qui s'interpose tout juste entre ces deux lacs si divers de couleur, — il paraît que le premier doit sa teinte sombre au dépôt de tourbe qui lui sert de lit, — on se demande quel degré de crue il faudrait bien pour que le point de division des bassins en devînt au contraire le point de mélange. La chose arrive en effet quelquefois. Quand la fonte des glaces est trop abondante, la bande de terrain se trouve submergée, et une partie des eaux du lac Noir s'égare sans vergogne vers l'Adriatique, tandis qu'une portion de celles du lac Blanc va à la mer Noire.

Nous atteignons vers midi l'hospice du col, station de refuge bâtie au-dessus de la zone forestière, au milieu d'un plateau silencieux et désert où l'herbe ne croît que quelques semaines de l'année. Le poêle de l'auberge, lui, n'éteint guère.

Deux sommités singulières d'aspect attirent à gauche notre attention. L'une est un dôme de granit rougeâtre, où brillent au soleil de verts pâturages; l'autre, toute glabre et sans un brin d'herbe, figure une immense pyramide blanche à la tête tronquée. Le glacier de Cambrena luit toujours à droite; à côté de lui pointe le piz d'Arlas.

Nous voici enfin au sommet du col. Nous y débouchons d'une galerie de cinquante mètres environ de longueur, taillée dans le roc; la croix de rigueur indique le *culmen*. Sur le chemin la neige est plus dense. Ce n'est, grâce à Dieu, que la neige d'août, une saupoudrure insignifiante, dont le *Rutner* n'a point à se mettre en peine. Le *Rutner*, c'est le cantonnier qui a charge de maintenir l'hiver la voie praticable pour les diligences; car, vu l'importance de la route, la seule carrossable qui existe dans le massif du piz Bernina, le service de la poste s'y fait toute l'année. Sept ou huit mètres de neige en hauteur, voilà la moyenne, de novembre à mai. L'haleine du *fœhn* fond cela en quinze jours.

Il ne faut pas que j'oublie de vous dire qu'il y a deux façons de descendre le col. On peut se laisser dévaler tout doucement par la route postale, ou prendre un sentier curieux, mais atroce, qui est celui par lequel les légions de Drusus et de Germanicus passèrent au temps jadis en Rhétie. Qui s'y hasarde n'a donc point à rougir de ses devanciers. La chaussée d'art et ledit sentier se rejoignent au

bourg de Privilasco. Un épais rideau de montagnes dont le piz dominant est le *Campaccio* sépare les deux coupures du massif.

C'est à partir des lacs du sommet que le chemin de piétons se détache de la route de voitures. Il longe la rive occidentale du lac Blanc, et file au travers d'une multitude de ruisseaux issus des glaces du mont Cambrena et que, faute de ponts, on ne peut traverser qu'en sautillant d'une pierre à l'autre. On atteint de la sorte, en rangeant des roches bizarrement excavées, un autre petit lac dit de l'Échelle (*della Scala*), formé par l'écoulement d'un torrent qui se précipite en splendides cataractes par une gorge étroite. De chute en chute, ce torrent arrive, et le touriste avec lui, dans le val Pila. Là on s'engage dans un défilé très venteux, comme l'indique du moins le nom d'un pâtis, *Prado del Vento*. Une descente raide aboutit ensuite au pied de l'alpe Grüm, puis à un nouveau petit lac aux eaux limpides, le *lac du Dragon*, qu'entourent des groupes de pins et mélèzes. L'apparition de ces conifères annonce le retour définitif de la végétation arborescente, laquelle, sur ce versant sud des Alpes, commence à 100 mètres plus haut que sur l'autre.

Un peu plus loin, à l'ouest, apparaît le splendide glacier de Palü qui s'épanche en ligne droite du piz du même nom jusqu'au fond du vallon de Cavaglia, qu'on domine d'en haut. On entre là dans la zone des pâtis, exploitée par des pâtres de la Valteline, reconnaissables de loin à leurs vestes rouges. Enfin, après une autre descente rapide en forêt, on arrive à la plaine de Cavaglia, située encore à 1700 mètres et qui constitue un des principaux *replats* (terrasses) de la région fortement inclinée où se trouve Poschiavo. Dans ce bassin solitaire et paisible, coupe vidée d'un ancien lac, se réfugièrent au seizième siècle, pour y former une « église du désert », les protestants chassés de Poschiavo; c'est encore aujourd'hui un des lieux de villégiature préférés des familles aisées de cette dernière ville.

A l'extrémité méridionale de la plaine s'ouvre une sorte de cluse étranglée par où se précipite le Cavagliasco grossi de la fonte des glaces du Palü. Un pont jeté à une hauteur vertigineuse enjambe le gouffre sauvage au fond duquel tourbillonnent les rapides du torrent. Puis, au sortir de ce défilé, l'horizon s'élargit et se rassérène. Les deux chaînes de montagnes qui enserrent le val ont toujours leur luisant diadème de glaciers; mais quelles richesses s'étalent sur leurs



flancs, et comme tout respire la vie à leurs pieds ! Forêts sombres, verts pâtis, chalets d'été blancs (*Maiensässe*), voilà pour les croupes ; et dans la plaine, à perte de vue, c'est un semis délicieux de hameaux et d'églises nichés au sein d'une flore luxuriante qui garde encore la haute sève du Nord tout en revêtant les teintes chaudes du Sud.

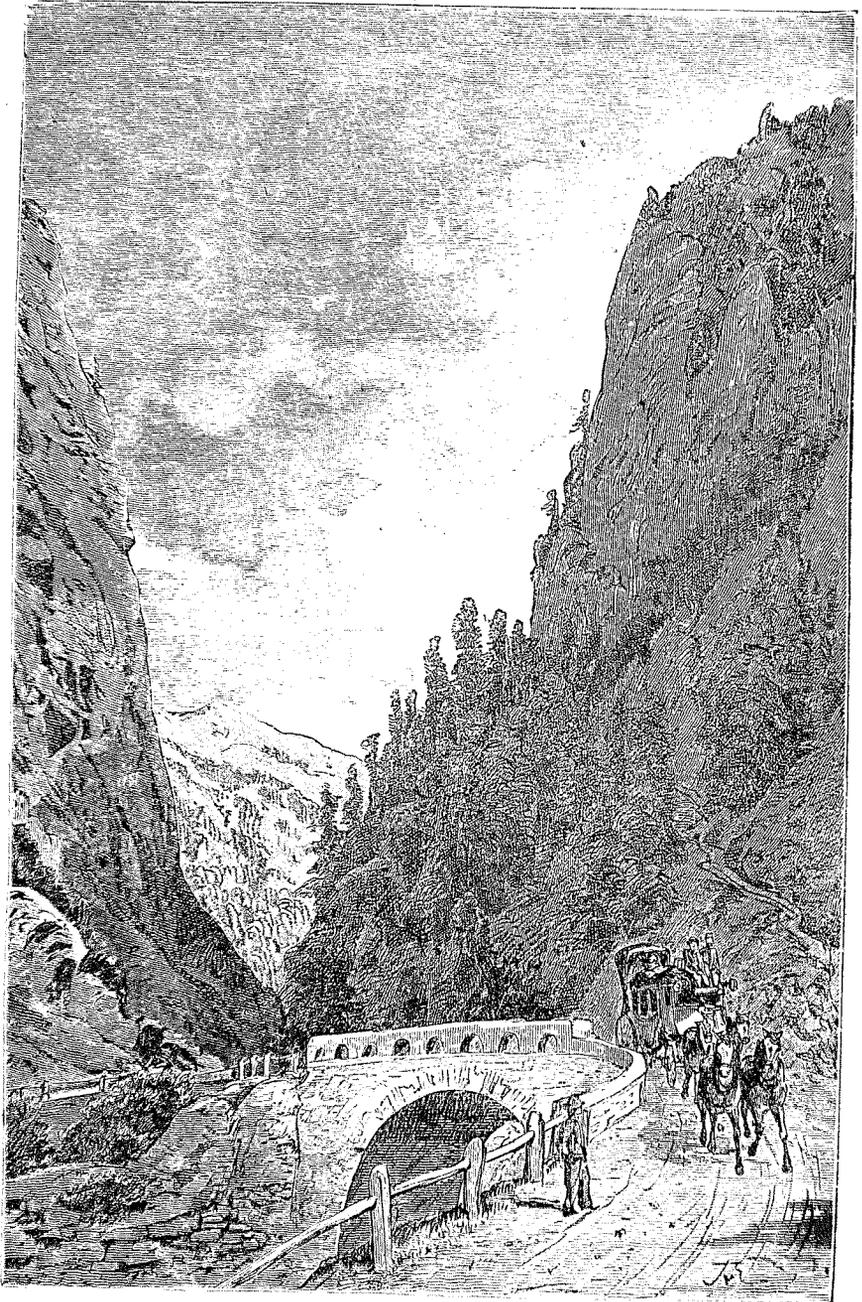
On aperçoit de là les clochers de Poschiavo et toute la vallée où est situé le bourg ; mais pour y atteindre, on a encore à fournir une descente assez longue.

On arrive enfin à l'endroit où le simple sentier impraticable même à des chars se change obligeamment en un chemin carrossable, et il ne faut plus dès lors que quelques minutes pour toucher au hameau de Priviasco, où l'on se retrouve sur la route postale.

Celle-ci, toujours pleine de monde dans la belle saison, fait grand honneur aux ingénieurs grisons qui l'ont établie. Du point culminant de son tracé, à 300 mètres environ au-dessus du lac Blanc, elle descend par des pentes assez bien ménagées, à travers deux ou trois galeries de sûreté, dans un premier val absolument nu d'abord où l'on voit au loin se dérouler ses lacets comme les anneaux repliés d'un immense boa. Des perches dressées de place en place vous rappellent, de crainte que vous ne l'oubliez, la hauteur ordinaire des neiges hivernales. Mais, à mesure qu'on plonge dans ce val d'Agone, l'air redevient plus clément et des fleurs parfumées renaissent sur les pentes. Bientôt une aimable auberge, celle de *la Rosa*, dont l'enseigne est, ce semble, assez expressive, vous invite à boire un coup de *Velliner*. Le reposoir est estimé comme il faut des nombreux marchands du val de l'Adda, qui, avec leurs ânes chargés au possible, sillonnent tout l'été cette chaussée alpestre. Ça et là, sur les monts d'alentour, pâturent les voraces moutons bergamasques.

Un peu plus loin, à gauche de la route, se détache un sentier qui conduit au col de la Forcola. C'est par cette saignée, à l'altitude de près de 2400 mètres, que passa jadis le « bon duc » de Rohan pour aller battre les Autrichiens dans le val Livigno. Ce dernier défilé, habité par une population de pâtres à demi nomades, appartient politiquement au district tyrolien de Bormio, mais hydrographiquement il dépend de la Suisse, car la rivière Spöl, qui l'arrose, se verse dans l'Inn tout près de Zernetz.

Encore une montée, et puis une descente, et nous voilà dans le



LA GLEUSE DU PRETTIGAU.

Val di Campo. Ici, adieu l'Engadine. Comme au sifflet d'un machiniste invisible, le décor se modifie brusquement. Aux sites vaporeux et mélancoliques succède une nature ensoleillée et riante dont le seul aspect vous réchauffe les moelles. Les rampes du chemin continuent de courir aux bords des abîmes; mais la tiédeur de l'atmosphère et la vue des blanches maisons de Poschiavo, qui se découvrent au delà de Pisciadello, vous indiquent le terme prochain du trajet.

Poschiavo, en allemand *Puschlav*, est un bourg de 3000 habitants environ, qui aspire à se donner l'air d'une petite ville. Chef-lieu de la vallée qu'arrose et que dévaste au besoin le Poschiavino, rivière formée de la réunion des torrents du Val di Campo et du Val d'Agone, il présente un caractère de gaieté et d'animation qui s'harmonise on ne peut mieux avec les sonores accents de la langue de *Si*. Des fontaines déjà italiennes de style, des balcons enguirlandés de fleurs, des maisons bigarrées, et, par-dessus tout, des femmes à la prunelle flamboyante, vous montrent tout de suite le chemin parcouru. La mignonne capitale, resserrée entre le Poschiavino et de hautes croupes de montagnes boisées, à 1011 mètres encore d'altitude, ne se compose guère que d'une longue rue dominée par des campaniles reluisants. Un seul pan de glacier se montre à l'horizon, comme l'écusson lointain de cette terre grisonne dont la douce bourgade fait partie.

Poschiavo remonte, dit-on, au temps des Étrusques. A deux reprises en effet, une première fois, lors des incursions des Gaulois dans les plaines du Pô, une seconde, lors de l'invasion d'Annibal, de nombreuses familles tyrrhéniennes et aussi quelques familles latines vinrent chercher un asile sur les collines couronnées de pampres des environs de Teglio (la localité primitive d'où la Valteline a tiré son nom), et se répandirent de là dans la vallée qui monte jusqu'au Bernina; puis en 602 Poschiavo fut pillé par les Lombards, dont un ban resta; paraît-il, dans le pays, et mêla le blond élément germanique au type accentué de la race toscane.

A peu de distance au sud, par delà le hameau de San Antonio, se trouve un établissement balnéaire (source sulfureuse) assez fréquenté depuis quelque temps : c'est Le Prese. Il est situé au bord d'un petit lac à l'encadrement pittoresque, dont la route postale côtoie la rive ouest, pour plonger ensuite dans une gorge où il n'y a plus place que pour elle et le Poschiavino. Brusio, qu'on atteint en vingt-cinq minutes,

est la dernière bourgade suisse de ce côté; au delà se trouvent la douane italienne, puis la Valteline, cette célèbre vallée en forme d'arc de cercle qui s'étend au sud des Alpes rhétiques tout le long du cours torrentueux de l'Adda, depuis la corne septentrionale du lac de Côme jusqu'aux frontières du Tyrol autrichien. Encore aux trois quarts alpestre dans sa partie supérieure qui confine aux glaciers du mont Cristallo, cette région offre, partout ailleurs, une physionomie essentiellement italienne. L'olivier, le mûrier, l'orange y prospèrent. Son vin, au fumet renommé, d'une couleur rubis clair, et qui se bonifie indéfiniment avec les années, était la boisson préférée de l'empereur Auguste. Le malheur est que ce doux nectar ne peut voyager, et se perd à la limite de Zurich. Gras pâturages, bois immenses, gisements de fer et de marbre, sources minérales, la nature a tout prodigué à ce pays, véritable éden aux portes de la froide Engadine.

Avons-nous épuisé par nos descriptions, forcément concises, la liste des beautés du pays grison? Non certes, il s'en faut de beaucoup. Que de délicieux recoins, à peine connus de nom chez nous, enferme la région centrale du canton comprise entre la vallée de l'Inn, au midi, et celle du Rhin, au septentrion! Tel est, par exemple, le district de Davos, avec sa jolie rivière la Landwasser, et son lac poissonneux, caché au milieu de halliers touffus. Telle est aussi la pittoresque vallée de Schanfigg, située au-dessus de la précédente, et de laquelle débonche dans la plaine du Rhin ce torrent indiscipliné de la Plessur où se mirent les maisons de la vieille ville de Coire. Tel est surtout le Prettigau, ou val des Prairies, limitrophe du Tyrol autrichien, et qu'arrose la Landquart, née des glaciers du mont Silvretta. Peu de contrées, même en Suisse, sont plus curieuses que ce haut défilé où se trouve réuni tout ce qui fait le charme des régions alpestres les mieux partagées, et dont les hameaux montent jusqu'aux dernières terrasses des montagnes. Ajoutons que, pour sortir du pays vers le nord, il n'y a qu'une étroite gorge, longue d'un quart de lieue, au fond de laquelle mugit la rivière, et que longe un chemin en partie taillé dans le roc : c'est la *cluse* ou clôture, comme l'appellent d'ordinaire les Prettigoviens.

CHAPITRE IX

Des bains de Ragatz au lac de Wallenstadt. — A travers le canton de Glaris. — La ville de Saint-Gall. — Aspect caractéristique du pays des Rhodes. — Mœurs et coutumes appenzelloises. — Le Sentis.

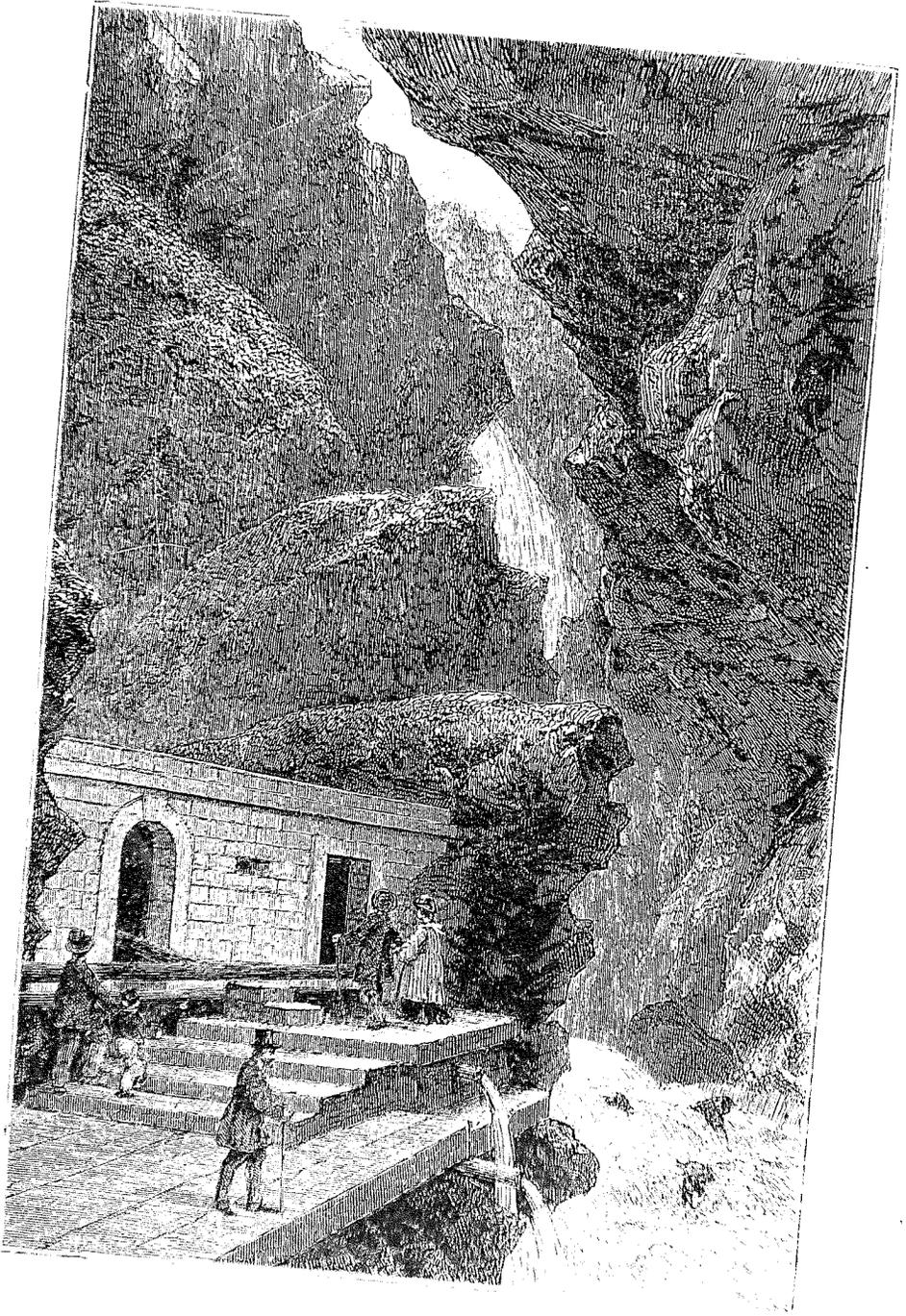
I

Une petite demi-lieue et le cours du Rhin séparent le dernier village grison au nord-est (celui de Mayenfeld) des célèbres bains saint-gallois de Ragatz.

Bâtie à l'entrée d'une sombre gorge d'où s'échappe le torrent de la Tamina, Ragatz est une pittoresque bourgade, composée d'une grande rue moderne près de laquelle se groupent les hôtels, et d'un entassement de vieilles maisons de bois dans le style alpestre. De la localité en elle-même, il n'y a que peu de chose à dire, si ce n'est que chacun y a l'air heureux, que tout y paraît propre et confortable, et que le site est fait pour dilater l'âme.

C'est au grand hôtel appelé *Hof-Ragatz* qu'arrive dans d'élégantes piscines l'onde tiède de Pfäfers, qui jaillit, à trois ou quatre kilomètres plus haut, des rochers de la gorge, et à laquelle des milliers de malades viennent, chaque année, demander la santé. Parmi ces malades, les uns se soignent au village d'en bas; les autres, les gens *sérieux*, amis avant tout du calme et de la solitude, vont prendre les eaux à la source même. Pour le simple touriste, en possession de sa pleine santé, une excursion à la gorge d'en haut est également une charmante promenade.

La rampe de montée, route de chars taillée en partie dans le roc, file entre deux parois de rochers le long desquels on aperçoit, au ras du sol, les conduites de bois qui alimentent les bassins et les



POUR LES SOURCES A ELLEH.

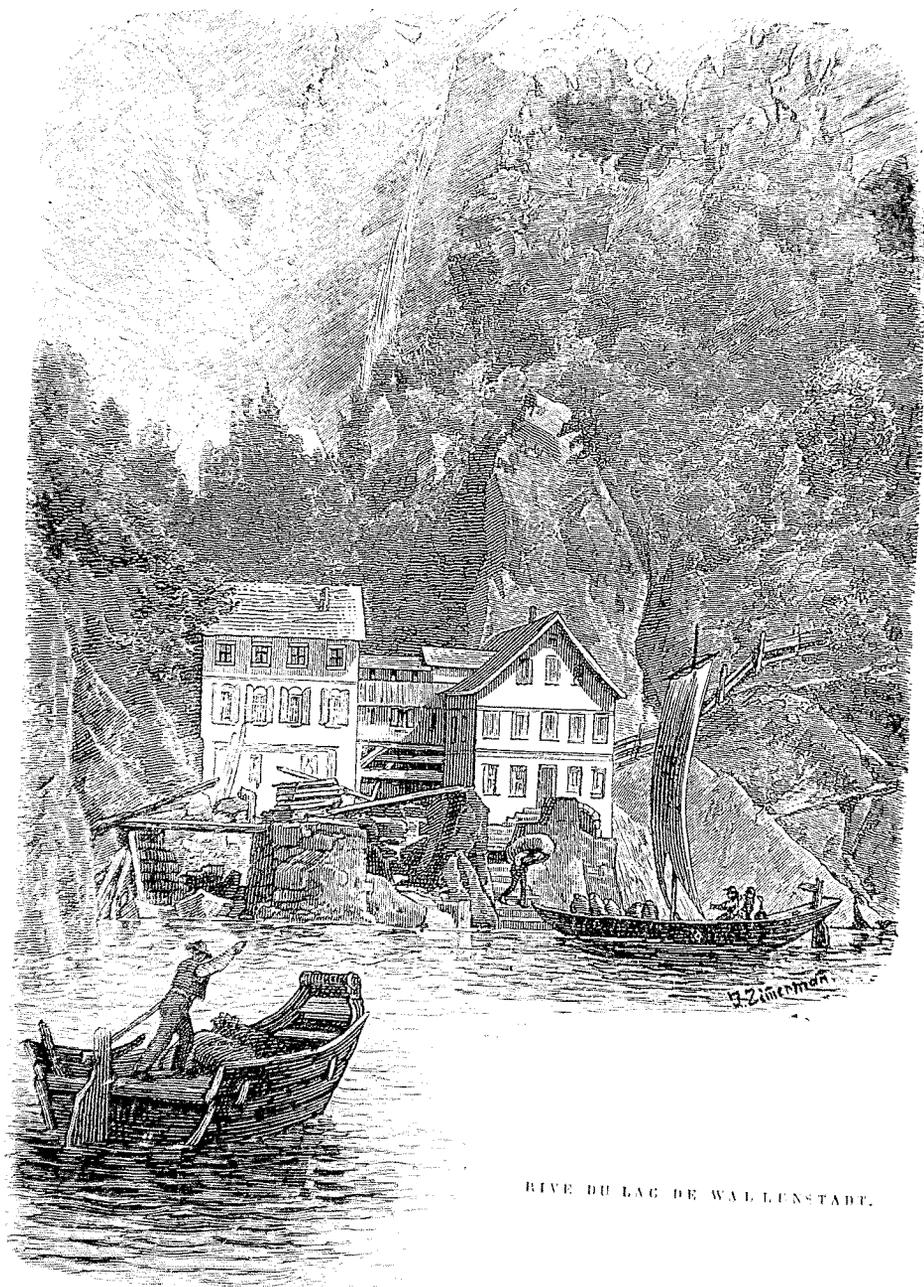
baignoirs des hôtels. Rien de plus émouvant que ce trajet en zigzag, au bruit de l'écumeuse Tamina cabriolant sur son lit de gros blocs. Seulement, le chemin est un peu étroit, et il faut avoir soin, aux tournants, de se coller contre le mur en saillie, si l'on ne veut point se trouver nez à nez avec les chariots qui descendent au grand trot. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, on franchit une arcade de pierre naturelle, et l'on aperçoit au fond du ravin, qui va de plus en plus se rétrécissant, le bâtiment (une ancienne abbaye) où logent les baigneurs.

L'aspect des sources a quelque chose d'effrayant. Qu'on se figure un chemin de madriers, analogue à celui des gorges du Trient, et qui n'a pas moins de sept cents pas de long. Les deux parois grisâtres de l'abîme où se brise le torrent mesurent jusqu'à deux cents mètres de hauteur, et, à force de s'incliner l'une vers l'autre, elles finissent par se rejoindre entièrement. On appelle *Beschluss*, c'est-à-dire *Clôture*, le sinistre porche sous lequel on est obligé de passer, pour gagner les portes des sources. De celles-ci s'échappe une buée chaude qui en indique de loin l'emplacement.

Ce noir corridor de Pfäfers a été, il y a quelques années, le théâtre d'une affreuse catastrophe. Une famille s'avancait sur la plate-forme de madriers qui contourne le mur déchiqueté, lorsqu'une pierre se détacha d'une arête de la voûte et tomba sur la tête d'une jeune fille. Le père n'eut que le temps de s'élancer pour saisir au corps la malheureuse qui allait rouler dans l'abîme. Il ravit sa proie à la Tamina, mais non à la mort, car, en arrivant à la maison de bains, il ne tenait déjà plus qu'un cadavre.

C'est un peu au nord de Ragatz, au gros bourg de Sargans, que le Rhin suisse, après avoir fait mine de se diriger vers les lacs de Wallenstadt et de Zurich, s'infléchit tout à coup au nord-est pour gagner plus loin le lac de Constance. Laissons-le s'engouffrer à main droite par la brèche qui lui livre passage, et descendons la vallée de la Seez jusqu'au susdit lac de Wallenstadt.

Le lac de Wallenstadt (en allemand *Wallensee*) appartient pour le quart de son étendue au canton de Glaris, et, pour le reste, à celui de Saint-Gall. Il a quatre lieues de long sur un peu plus d'une demi-lieue de large, à l'écartement maximum de ses rives. De tous les lacs suisses, c'est celui qui ressemble le plus à un abîme.



RIVE DU LAC DE WALLENSTADT.

Les monts Churfirften, qui le bordent au nord, y plongent une gigantesque paroi à pic, au pied de laquelle deux villages seulement ont pu trouver place; du côté du sud, la muraille alpestre n'est pas moins grandiose, seulement les aspects en sont moins farouches; de fraîches oasis d'arbres fruitiers se voient çà et là au-dessous des rochers.

Le fond du lac, généralement uni, est couvert d'un fin limon charrié par les pluies. La température de l'eau y est beaucoup plus chaude qu'au lac de Zurich, car il ne gèle jamais l'hiver. Une seule fois, le 9 février 1740, année où le froid fut excessif, sa surface se revêtit d'une légère croûte de glace; encore ne fut-ce que l'affaire d'un moment, tandis que le grand bassin son voisin resta solidement pris pendant plusieurs semaines. La navigation y est néanmoins dangereuse quelquefois, et les tempêtes sont toujours terribles dans cet étroit défilé rocheux.

II

Le canton de Glaris, dont le lac de Wallenstadt forme la limite nord, est un des moins étendus de la Suisse; il n'a pas plus de neuf lieues et demie de long, sur six environ de largeur. Il se compose d'une vallée principale, qui, au-dessus de Glaris, se partage en deux branches. L'une de ces ramifications, arrosée par la Linth, va se perdre à son extrémité sud dans les gorges effroyables de la chaîne qui sépare le canton de Glaris de celui des Grisons. L'autre, que baigne la Sernf, s'étend plus à l'est en forme de demi-cercle, et l'on y trouve des prairies superbes. Le Tœdi, les Clarides, le Glærnisch, dominant de leurs gigantesques reliefs cette région profondément découpée.

Littéralement bloqués entre leurs remparts de monts escarpés, les Glaronnais se sont vus contraints d'établir toutes leurs demeures fixes dans la grande vallée. Encore n'y sont-ils guère en sûreté, à cause des ravages qu'y font les rivières. L'espace propice aux constructions y est, par suite, très restreint, et les villages ne peuvent pas toujours s'étendre à leur aise. Ils ne sont pas cependant



TYPE DU CANTON DE GLARUS.

aussi ramassés que dans le Valais et dans certaines parties des Grisons ; chaque maison reste d'ordinaire séparée de la voisine, soit par un jardin, soit par une petite bande de terrain ; et comme la contrée, à cause de sa profonde découpure, est particulièrement propre à la culture des arbres fruitiers, les localités principales s'y enfouissent au milieu de bocages touffus, ce qui les dispense en général de bien des frais d'ornementation auxquels sont astreintes, par exemple, les habitations appenzelloises, qui n'ont pas la même parure de vergers.

La maison glaronnaise du vieux style est le plus souvent en bois, et bâtie d'après le type schwytzois ; quant aux constructions modernes, élevées dans la partie du canton où dominant l'industrie et la grande fabrique, elles sont, on le conçoit, d'un tout autre modèle ; là, le classique chalet aux massives balustrades et aux petites croisées a fait place à de spacieux bâtiments d'un genre uniforme, éclairés par de longues rangées de fenêtres. Même observation pour la façon de s'habiller : dans les districts manufacturiers, le costume national n'est plus guère en usage ; mais, dans la vallée de la Sernf par exemple, les hommes continuent de porter, comme au temps jadis, la culotte demi-laine, avec la veste bleue ou grise, et les femmes la jupe à plis, avec l'antique chemisette blanche et la coiffe de soie noire. Ajoutons que la chemise de grosse toile constitue toujours l'accoutrement principal des pâtres et de tous ceux qui s'occupent de travaux rustiques.

Ce n'est pas seulement par le costume que les paysans glaronnais se distinguent des ouvriers des bourgades, c'est aussi par l'allure et le caractère. Autant ceux-ci sont alertes, actifs et amis de la nouveauté, autant les gens des vallées retirées, ou ceux dont la vie se passe à la montagne, sont restés fidèles aux vieilles mœurs. Le mouvement des districts industriels les étonne, mais ne les séduit pas ; quelques-uns même ont une sorte de mépris pour ces travailleurs des fabriques qui s'agitent fiévreusement au-dessous d'eux. En cela, les bergers d'en haut ne rendent pas justice à leurs frères d'en bas. Ces derniers sont loin d'avoir oublié que leurs ancêtres étaient des *Bauern* (paysans). La vie de l'atelier, le feu des fourneaux, le bruit des machines n'étouffent nullement leurs instincts champêtres. Aujourd'hui encore, ils aiment à posséder leur lopin de terre, leur



LAC DU KLÜENTHAL GLARIS.

tête de bétail; et après que, toute une semaine, ils ont peiné devant le métier, leur joie la plus vive, le dimanche, est de reprendre le chemin de la montagne, pour y faire leur récolte de foin sauvage, de pommes de terre, de lin ou de chanvre.

Glaris, le chef-lieu du canton, compte environ cinq mille habitants, dont plus des trois quarts sont protestants; Zwingle, le Calvin de la Suisse allemande, y exerça, pendant dix ans, les fonctions de pasteur. Un même temple sert tour à tour au culte réformé et au catholique. Détruite presque entièrement, le 10 mai 1861, par un incendie qu'un coup de *fœhn* alluma, la bourgade a perdu dans cette catastrophe tous ses édifices du vieil âge, y compris son hôtel de ville et sa belle église paroissiale, qui datait de huit siècles.

Le Glärnisch, la montagne que j'ai déjà mentionnée, est une immense pyramide rocheuse à six pans, qui s'élève sur la rive gauche de la Linth, immédiatement au sud-ouest de Glaris. Les avalanches y sont redoutables, aussi bien que les chutes de pierres. Une de ses cimes peut être cependant gravie sans trop de peine: c'est la sommité postérieure, qui porte le nom de Ruchen; les parois de cette crête plongent à pic sur un solitaire et charmant vallon, le *Kloenthal*, qu'égayé un petit lac vert clair où se mire, en ses moindres détails, toute la masse escarpée du mont.

On devine quelle quantité de frimas doit recouvrir pendant l'hiver un pays de cette configuration. La partie du linceul qui persiste d'un bout de l'année à l'autre se nomme spécialement le « glacier glaronnais », *Glarner Firn*, ou, plus brièvement, *Firn*. Sur les autres fractions de la chaîne, la neige disparaît d'ordinaire en été. Les champs de glace commencent dans les *Montagnes-Franches* (*Freiberge*), contrefort qui s'avance jusqu'au confluent de la Sernf et de la Linth. Ce nom de *Montagnes-Franches* vient de ce que la chasse au chamois y est interdite, sous peine d'amende. Malheureusement pour les pauvres bêtes qui croient pouvoir s'y ébattre en sécurité, les règlements n'ont jamais été observés à la lettre, et plus d'un coup de fusil clandestin apprend à l'imprudente antilope des Alpes qu'il ne faut pas trop se fier aux traités.

On raconte qu'il y a quatre ou cinq ans, un chamois glaronnais, âgé de six mois, s'étant endormi sur un pâtis solitaire, deux hommes profitèrent de son sommeil pour le faire prisonnier. Ils lui construi-

sirent une écurie où il pouvait gambader à son aise. La bête prospérait, et tout eût été pour le mieux sans la gendarmerie. Une loi défend formellement de s'emparer d'un jeune chamois. Aussi les deux braconniers se virent-ils condamnés à dix francs d'amende. Restait à savoir ce qu'on devait faire de la bête illégalement capturée. Le tribunal, incompétent, renvoya la question à l'autorité administrative du canton, et, finalement, le Conseil fédéral, à Berne, fut saisi de l'affaire. Celui-ci ordonna la mise en liberté immédiate de l'animal. Les propriétaires ouvrirent donc la porte de leur écurie; mais le chamois refusa de prendre la clef des champs.

Là-dessus, nouveau rapport adressé à Berne. Par décision du Conseil, un gendarme fut chargé cette fois de reconduire le prisonnier opiniâtre dans un district de montagne où la chasse était interdite. C'est ce qui fut fait, un beau soir d'hiver, par une lune propice. Le gendarme invita les deux paysans à rester en arrière, et partit seul avec le chamois. Arrivé sur l'alpe franche, ce dernier reçut son certificat officiel de libération. Mais, à peine ses gardes l'eurent-ils lâché, qu'il se mit à courir au triple galop dans la direction de son écurie. Je laisse à penser la surprise et la joie de ses maîtres en le revoyant. Le bon gendarme, fort perplexe, référa de la chose à Glaris. Que faire, sinon laisser le bouc récalcitrant agir à sa tête? Un Suisse a, depuis lors, acheté cet animal ami de l'homme, et le fils encorné des monts glaronnais fait aujourd'hui l'ornement de son parc à Zurich.

III

« Hé! mon frère de Saint-Gall, pourrait dire à son voisin le montagnard d'Appenzell : vous êtes le fruit, mais je suis le noyau; si jamais je venais à me gâter, vous n'en auriez pas vous-même pour longtemps! »

En effet, l'un des deux pays est comme la coque qui enferme l'autre. Le canton de Saint-Gall, on peut le voir sur la carte, a la forme d'un quadrilatère irrégulier, à la partie supérieure duquel se trouve enclavé un second quadrilatère plus petit, poussant une

corne vers le nord-est, qui n'est autre que le canton d'Appenzell.

Mais ni le noyau n'est près de se pourrir, ni le fruit menacé d'une proche moisissure. La légende raconte qu'un pâtre de Brüllisau, bourgade située non loin d'Appenzell, étant une nuit avec son bétail dans la gorge qu'on nomme Brülltobel, aperçut un scintillement singulier qui s'élevait au-dessus d'un ruisseau. Le reflet magique grandit de plus en plus, et finit par s'étendre sur toute la contrée. Le jour venu, le berger courut à l'endroit où lui était apparue la lueur ; mais il eut beau chercher, il ne trouva pas la pierre mystérieuse dont les phosphorescences avaient empli les ténèbres.

Le saphir précieux existe pourtant, et, de jour comme de nuit, il brille d'un éclat qui ne s'amortit pas : c'est ce petit pays d'Appenzell qu'enchâsse la grande région saint-galloise. Trois rivières, la Thur, la Sitter et le Rhin, forment le cercle doré de l'anneau dont le Sentis est le chaton reluisant. Pour l'Allemand d'au delà du lac de Constance comme pour l'Autrichien du Vorarlberg, c'est bien là le diamant qui toujours étincelle, l'étoile lumineuse qui ne se couche jamais à l'horizon.

Mais regardons l'écrin, avant de voir le joyau.

Dans le canton de Saint-Gall, un des plus vastes de la Confédération, il faut distinguer trois régions principales : le pays de Saint-Gall proprement dit, le Rheinthal (vallée du Rhin) et le Toggenbourg.

Le Toggenbourg est cette longue vallée demi-circulaire qui, contournant au midi la chaîne du Sentis, s'étend depuis la brèche inférieure du Rhin suisse jusqu'aux frontières de la Thurgovie. Le Hœrnli la borne du côté de Zurich, le massif des Churfirsten la sépare du lac de Wallenstadt. Cette contrée offre l'image d'une vie particulièrement sereine et aisée. Tous les vallons y abondent en paisibles villages dont les maisons de bois nichent dans les vergers ou s'appuient à des pentes boisées. Agricole et alpestre dans ses hauts districts, elle prend ensuite un caractère tout industriel ; à partir du bourg de Wattwyl, on n'y entend plus que le bruit des métiers.

C'est à l'extrémité nord-est de cette riche vallée qu'est situé Saint-Gall, chef-lieu du canton. Pour le voyageur qui vient de Winterthur par la voie ferrée traversant la profonde coupure de la Sitter, l'accès de la cité manufacturière est vraiment plein de charme.

Le Rosenberg (mont des Roses) apparaît d'abord avec ses villas et ses métairies; puis, dès la sortie de la gare, on pénètre dans le quartier neuf, tout rempli de somptueuses constructions. Le moyen âge, à Saint-Gall, reste confiné dans les antiques rues voisines du bâtiment abbatial, parmi ces pâtés de maisons à tourelles, à balcons massifs, à frontons décorés d'armoiries, dont l'aspect forme un contraste étrange avec les spacieux magasins devant lesquels on a passé tout d'abord. C'est surtout le samedi, autour du marché couvert, qu'il faut venir étudier les types divers du canton. Dès la pointe du jour, piétons et charrettes y débouchent de toutes les rues de la ville. Maraîchers de la banlieue et pêcheurs du lac de Constance, montagnardes appenzelloises et paysannes de la Thurgovie y présentent jusqu'à midi un curieux pêle-mêle de physionomies, de costumes et de dialectes. Si c'est jour de foire à bétail, le spectacle est plus attachant encore : c'est par centaines qu'affluent alors, surtout de l'Appenzell, les échantillons de la gent à cornes et au pied fourchu, accompagnés d'un peuple de bouviers trapus, osseux et bronzés, qui ajoutent à l'animation de la scène par leurs gesticulations et leurs cris. Quant au grand négoce saint-gallois, celui des mousselines, des cotonnades, des dentelles, on sait qu'il représente le mouvement de fabrication le plus actif qu'il y ait dans la Suisse entière, et plus d'un lecteur a eu occasion d'admirer, aux dernières expositions universelles de Paris, les produits multiples de cette industrie.

On sait aussi que, du vieux cloître, autrefois si célèbre, et dont l'histoire à elle seule remplirait un volume, il ne reste plus qu'un souvenir glorieux et la cathédrale au double clocher qui domine la cité laborieuse et bruyante. Des anciens bâtiments de l'abbaye, une partie est actuellement occupée par l'évêché, l'école cantonale et la curieuse bibliothèque où sont conservés tant de vénérables et précieux manuscrits; l'autre est affectée au gouvernement, aux archives et à diverses administrations.

Saint-Gall étant une des cités les plus élevées de l'Europe (656 mètres au-dessus de la mer), on n'a pas besoin d'y monter beaucoup pour trouver de superbes observatoires. Citons seulement, parmi les promenades, la colline déjà nommée de Rosenberg, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, la gorge pittoresque où coule la Steinach, ruisseau très souvent à sec qui traverse la ville, et surtout le

Freudenberg (mont des Délices), de la cime duquel on découvre le lac de Constance, la Thurgovie, et toutes les sommités du pays d'Appenzell.

IV

Longtemps le canton d'Appenzell est resté en dehors de la grande route des touristes; ce n'est que depuis que des chemins de fer aboutissent au lac de Constance, que les étrangers, les Allemands surtout, se sont mis à le visiter. Lorsqu'on y pénètre par sa corne nord, c'est-à-dire en venant de Saint-Gall, on est tout de suite frappé des diversités infinies qu'il présente. A chaque pas, les aspects changent; ce ne sont que pentes, contre-pentes, vallons ayant leur mouvement à part. Presque dans chaque prairie se trouve une *Heimat* (c'est le nom que l'on donne ici à l'habitation rurale isolée), et la région est si riche en sources, que chacune de ces demeures a la sienne. Ce qui manque, je l'ai déjà dit, à ce paysage appenzellois, ce sont parfois les arbres fruitiers. D'étroits sentiers serpentent autour de ces maisons de bois, qui ne diffèrent de celles des fabricants enrichis que par l'absence d'ornementation et de luxe.

Ce petit canton, de neuf lieues de long sur quatre de large, est habité par une des populations les plus originales de la Suisse. Depuis longtemps, les questions de religion l'ont partagé en deux groupes distincts : l'un, le groupe catholique, habite les montagnes; l'autre, le groupe protestant, vit dans la plaine. Chez tous deux, du reste, la physionomie respire la force et la bonne humeur; tous deux ont conservé la vivacité d'esprit des ancêtres et surtout leur amour de l'indépendance; ce qui n'empêche pas qu'au point de vue des mœurs et des habitudes, les deux *Rhodes*¹ ne diffèrent étrangement.

Pour les protestants des Rhodes extérieurs (Rhodes du Nord), l'élevage du bétail n'est qu'un accessoire; l'industrie et le commerce les occupent avant tout; une activité continuelle règne dans les moindres

1. On donnait jadis le nom de *Rhode* à chaque circonscription financière du pays (*Rhode-Land*, terre nouvellement défrichée). Ce mot équivaut à peu près aujourd'hui à celui de *commune*.



SAINT-GALL. RUE DU MARCHÉ.

maisons des villages; chaque famille possède son métier à tisser, avec ses brodeuses. Au contraire, le peuple des Rhodes intérieurs ou du Sud mène une vie purement pastorale et est resté fidèle aux vieilles mœurs. Ces hommes rudes, un peu farouches, rebelles au progrès, sont encore le vrai type du Suisse primitif. S'ils font par hasard trois pas en avant, ils en font aussitôt deux autres en arrière. Leur costume national est très pittoresque : culotte noire, gilet rouge, chemises à manches, bas blancs, souliers à boucles, voilà pour les hommes; chemisette brodée, tablier de mousseline, robe d'indienne à petits plis, camisole rouge bouillonnée aux hanches, chaînes et pendeloques sur la poitrine, collier de perles à plusieurs rangs, voilà pour les femmes. Chez ces dernières, c'est le type allemand qui domine : teint rose, œil bleu, cheveux blonds et menton arrondi.

Le dialecte appenzellois, très mélodieux, très sonore, ne diffère pas seulement d'un demi-canton à l'autre, il se partage en réalité en quatre sous-dialectes distincts : celui des Rhodes intérieurs, le plus ancien et le plus musical, quoique un peu nasillard; celui du Mittelland ou pays du Milieu, qui se parle entre la Goldach et la Sitter, sur tout le territoire des Rhodes extérieurs; le dialecte *Kurzenbergeois*, usité notamment à Trogen, tout à fait au nord; enfin celui du Hinterland ou pays de derrière, qui résonne surtout à Hundwyl, à Hérisau, à Stein, c'est-à-dire à la partie ouest du canton, et qui est un idiome mélangé de toggenbourgeois

Le fameux *Ranz des vaches* appenzellois, avec ses résonances fantaisistes, à la fois gutturales et nasales, résume assez bien, pour un étranger, les étranges harmonies de l'idiome régional. Ce n'est pas seulement sur les *alpes*, c'est aussi le soir dans les villages, à l'heure du retour des troupeaux, que retentit ce chant singulier. D'ordinaire, deux ou trois bergers filent ensemble la modulation, qu'on appelle *rugguse*, et cela avec un tel art, qu'on n'entend jamais qu'un seul son. Il y a aussi les chants populaires pleins de verve et d'entrain, que l'on se transmet oralement de père en fils, et qui résonnent surtout au printemps, lors du départ des pâtres pour les alpages, et dans les fêtes ou foires des villages.



INTÉRIEUR APPENZELLOIS.

SUISSE FÉDÉRALE.

V

C'est le moment de dire quelques mots de ces réunions pastorales qui se tiennent, à certaines époques de l'année, dans diverses localités de la Suisse, et attirent une grande affluence de monde. La principale, qui a lieu à Berne, au printemps, est une sorte de rendez-vous national, auquel tous les lutteurs de la Confédération sont conviés. D'autres ont un caractère purement local : telles sont, par exemple, celles de l'Oberland, du Hasli et de l'Appenzell. Dans ce dernier canton, la réunion la plus importante est celle qui se fait au mois de juillet sur la pelouse fleurie de l'*Ebenalp*, au-dessus de Weissbad.

La journée s'ouvre par un repas champêtre, avec force gâteaux à la crème, dont les pauvres ont leur honnête part ; puis, sur un bloc de rocher, s'assied un orchestre composé d'un violoniste et d'un joueur de *Hackbrett*, sorte de tympanon aux accords stridents, également usité dans le haut Valais, et alors commencent les danses et les exercices gymnastiques. Il y a d'abord l'exercice du *jet*, qui consiste à lancer contre un but les plus grosses pierres qu'un homme puisse manier ; ensuite vient la *lutte*, qui est le but et aussi l'attrait dominant de la fête.

Dès le matin, les concurrents des deux parties adverses se sont rassemblés à l'auberge, et là, tout en causant et en buvant, chacun a choisi son adversaire. A l'heure dite, le cortège se met en marche, musique en tête, les couples de lutteurs appariés d'avance, vers la pelouse où siège le jury. Femmes et jeunes filles ont, pour l'occurrence, revêtu leurs plus beaux atours. Au bord de l'alpe qui sert de lice, une pancarte entre des drapeaux rappelle à tous, en quatre petits mots, *frisch, fromm, fröhlich, frei*, les vertus que la patrie suisse exige de chacun de ses citoyens : *frisch*, la qualité de l'homme brave, alerte et dispos ; *fromm*, la piété traditionnelle ; *fröhlich*, la bonne humeur ; *frei* enfin, l'amour et le sens de la liberté. Les combattants n'ont pour tout vêtement que la chemise, les bas, le pantalon, puis, par-dessus le pantalon, la demi-culotte spécialement de mise pour la circonstance. Celle-ci est une pièce en fort coutil,

ne montant pas plus haut que les hanches, et munie d'une ceinture ou d'un bourrelet destiné à servir de prise. A défaut de ce caleçon de dessus, chaque lutteur a tout au moins un mouchoir solidement noué autour de la jambe. Les manches sont retroussées jusqu'au-dessus des coudes, le col et le devant de la chemise déboutonnés pour laisser libre la respiration.

Ainsi accoutrés, les concurrents se présentent vis-à-vis l'un de l'autre, et, après s'être serré la main, pour attester que tout se passe en cordialité, ils se saisissent avec calme et suivant les règles, debout ou agenouillés, épaule contre épaule, la main droite à la ceinture de l'adversaire, la gauche cramponnée de l'autre côté au bourrelet de la culotte. La victoire est à celui qui, à deux reprises, fait toucher terre au dos de son antagoniste. C'est la condition indispensable. Si le vaincu tombe sur le ventre ou sur le côté, le résultat est déclaré nul.

Pour le spectateur, et principalement pour l'étranger qui n'a encore rien vu de pareil, ce genre de lutte, avec le splendide encadrement que lui fait la nature alpestre, est un drame tout plein d'émotions, de surprises et de poésie. Suivant les péripéties du duel, aux hourras qui éclatent d'un côté, répond de l'autre un silence profond. Les anciens, la pipe à la bouche, jugent de chaque coup en connaisseurs.

Mais la grande fête nationale du canton, celle qui réunit vraiment tous les cœurs dans un haut sentiment de fraternité civique, c'est l'assemblée populaire que l'on nomme *Landsgemeinde*. Chaque demi-canton a la sienne. Dans les Rhodes intérieurs, ce parlement en plein air se tient sur la grande place d'Appenzell; dans l'autre moitié du pays, il se tient une année à Trogen, et l'autre à Hundwyl. De toutes les *Landsgemeindes* de la Suisse (Glaris, Uri, Unterwalden ont aussi les leurs), c'est celle des Rhodes extérieurs qui est la plus nombreuse de beaucoup, car on y compte près de dix mille assistants.

Elle a lieu le dernier dimanche d'avril, et coïncide par conséquent avec le retour du printemps. C'est le moment où, après le dur hiver helvétique, les âmes se réveillent avec la nature. Les prés verdoyants se parent de primevères, les saules et les vernes bourgeonnent au bord des ruisseaux, et, tandis que la neige poudro

encore les hauteurs boisées, le cerisier fleurit au creux des vallons. De grand matin, au jour fixé, le canon gronde par les villages, et les salves joyeuses se répondent de colline en colline. A ce signal, tout Appenzellois âgé de dix-huit ans, ceint, par-dessus l'habit de ville, l'épée, le sabre ou le couteau de chasse, emblèmes de l'homme libre, et se rend au lieu de l'assemblée. Le cortège des autorités y arrive à son tour, précédé de fifres, de tambours et de trompes, et dès que le *Landamman* (c'est le nom du premier magistrat) a pris place sur l'estrade de bois décorée des armoiries cantonales, chacun se découvre le front et garde un religieux silence.

Le *Landamman* ouvre la séance par un discours, puis demande aux chefs des communes s'ils sont satisfaits de la gestion des affaires générales. On passe ensuite aux diverses questions à traiter, et, notamment, à l'élection des fonctionnaires cantonaux. Tout citoyen a le droit de proposer son candidat. On vote en levant la main. C'est au nombre de mains levées que se détermine la majorité. On juge à l'œil; s'il y a doute, des experts, appelés à la tribune, prononcent, comme chez nous les membres du bureau de la Chambre, ou bien on fait défiler les hommes, afin de les compter. La séance se termine par la prestation solennelle de serment des nouveaux fonctionnaires nommés par le peuple.

VI

La petite ville d'Appenzell, qui a donné son nom à l'ensemble du canton, est située sur la Sitter, en vue du grand massif de montagnes qui commande au sud les Rhodes intérieurs. Elle compte à peine 4000 âmes, et se compose en tout de deux cents maisons, la plupart en bois et anciennes. Trogen, le chef-lieu des Rhodes du Nord, est moins peuplé encore; mais c'est la localité aristocratique du pays, le « Paris » de l'Appenzell : un Paris de cinq ou six douzaines de maisons, qu'entourent des promenades et des jardins. Plus considérable est Hérisau, autre bourgade des Rhodes extérieurs, appartenant au groupe industriel de Saint-Gall : celle-là renferme près de 10000 habitants, et sa délicieuse position au



VUE D'APPEZZELI.

confluent de deux belles rivières lui a valu le surnom « d'Eldorado des fabricants ».

En résumé, du pays des Rhodes, on pourrait tracer l'image que



LE WILDKIRCHLI (APPENZELL).

voici : en bas, une immense tache noire, représentant le massif des grands monts ; en haut, une multitude de petites taches figurant les hauteurs isolées qui, à partir du bourg d'Appenzell, s'en vont essaimant jusqu'au lac de Constance. L'ensemble de ces petites taches, sortes d'éclaboussures du relief situé au-dessous de la Sitter,

n'est autre que les Rhodes extérieurs. Le village de Weissbad, situé au confluent des trois vallées méridionales d'où s'échappe le triple torrent qui forme la Sitter, c'est-à-dire à quelques minutes d'Appenzell, est le point d'amorce de l'autre région, celle que figure la grosse tache d'encre, et qui, étant le noyau du pays, a reçu le nom de Rhodes intérieurs. Les trois chaînes parallèles qui en constituent le relief régulier sont réunies vers leur base par un court chaînon qui est le point le plus curieux du massif, car c'est là que se dressent l'*Altmann* et le *Sentis*.

Du charmant village de Weissbad, quartier général des touristes qui explorent ce réseau des monts de l'Appenzell, un sentier conduit au fameux sanctuaire du *Wildkirchli* (la chapelle sauvage), bâti à 1500 mètres de hauteur, dans une anfractuosité de rocher dont la tête touche le ciel et dont le pied plonge dans un abîme. Là, réside un ermite-cabaretier qui conserve son lait et sa bière dans une sombre grotte. De la même bourgade de Weissbad, on peut faire aisément l'ascension du *Sentis*, la *montagne-aiguillon*. Trois mille personnes y grimpent annuellement pour jouir du splendide panorama qui se déploie de sa cime.

CHAPITRE X

Le lac de Constance et le canton de Thurgovie. — Schaffhouse. — La chute du Rhin. — Zurich et son lac. — L'école en Suisse. — A propos des villages palafites. — Rapperschwyl.

I

Comme le lac de Genève, dont il est le pendant géographique à l'extrémité nord-est de la Suisse, le lac de Constance, de son vrai nom *Bodensée*¹, — on l'a encore appelé « mer de Souabe », — est relié aux froids sommets du Gothard par un grand courant fluvial qui le traverse en s'y épurant, lui aussi, de ses fanges primitives. Ce courant, nous l'avons vu, est le Rhin.

De même aussi que le Léman, le lac de Constance n'appartient que par une rive au territoire helvétique. Un peu moins vaste que son frère jumeau du sud-ouest, il en diffère de plus par la couleur, le site et le climat. Au lieu d'être bleu d'azur, il a une teinte vert pâle; en outre, moins bien abrité contre le souffle d'air froid qui vient de l'Allemagne, il gèle volontiers sur ses bords pour peu qu'il fasse un hiver rigoureux, et, dans les quatre derniers siècles, il a même été pris cinq fois entier.

Par l'aspect général de ses rives, ce bassin ne peut certes pas rivaliser avec le Léman. Il n'a pas, comme celui-ci, l'encadrement grandiose d'un Mont-Blanc, d'une Dent d'Oche, d'une Dent du Midi. Des modestes cités qui se mirent dans ses eaux, aucune ne mérite, même de loin, d'être comparée à Genève la superbe. Ni Constance, ni Meersburg, ni Lindau, ni Bregenz n'approchent, au point de vue pittoresque, des villes vaudoises de Lausanne et de Vevey : ce qui n'empêche point le *Bodensée* d'avoir son genre de beauté spécial et ses attraits caractéristiques.

1. Du château *Bodman*, situé à sa rive méridionale.

Sur la rive suisse, c'est-à-dire de gauche, une belle chaîne de collines s'avance vers le lac. D'un côté s'étend le *Rheinthal* (vallée du Rhin), de l'autre se développe la nappe lacustre. Par delà sont les hauteurs ondulées de la Souabe, et, sur la droite, les montagnes du Vorarlberg autrichien. Si le paysage le plus proche, pris dans son ensemble, n'a rien de saisissant et de majestueux, il offre en revanche un caractère d'harmonie paisible qui repose et rafraîchit les regards, quand on sort des gorges appenzelloises ou du farouche labyrinthe des Grisons.

Ajoutons que, de tous les lacs suisses, le *Bodensée* est le plus animé. Le Léman paraît, en somme, silencieux et désert; un seul chemin de fer complètement achevé, celui de la rive droite, y retentit du sifflet des locomotives, et bien rares sont les panaches de fumée qui s'élèvent du milieu du vaste bassin. Le lac de Constance, au contraire, résonne à toute heure des mille bruits du trafic. Des voies ferrées le côtoient ou l'abordent de tous les côtés. Quel mouvement que celui de ces lignes d'Augsbourg-Lindau, de Stuttgart-Friedrichshafen, de Rorschach-Saint-Gall, de Zurich-Romanshorn, de Rorschach-Coire! Cette mer souabe est la grande artère commerciale des pays qui sont sur ses bords; au lieu de séparer, comme le lac de Genève, deux régions aussi différentes de mœurs et d'histoire que le sont la Savoie et la Suisse, elle est le trait d'union qui rapproche les cantons helvétiques de l'est des contrées allemandes situées par delà.

Loin d'y avoir tué la navigation comme sur le Léman, l'établissement des chemins de fer l'y a au contraire rendue plus active. L'invention des bateaux à vapeur n'y a pas non plus supprimé le mouvement primitif des barques à voiles. A côté des trente paquebots qui en sillonnent tous les jours la surface, les *coches d'eau* continuent d'accomplir leurs voyages silencieux et de contribuer à la vie du bassin. C'est qu'au lieu de se faire parallèlement aux rivages, le trafic ici se fait surtout dans le sens transversal, d'une gare de chemin de fer à une autre. Chaque petite cité de la côte a son port bruyant et toujours visité, entrepôt de produits manufacturés ou de céréales, où jamais ne chôment la vente et l'échange. Tel est Rorschach, marché d'importation des blés de la Souabe et de la Bavière; tel Romanshorn, havre magnifique, créé par la compagnie

du chemin de fer et formé de deux digues qui se rapprochent de manière à ne laisser comme entrée qu'un étroit goulet.

Sur ce vaste lac de trois lieues de largeur, la navigation est pourtant périlleuse. Ici, comme sur le lac des Quatre-Cantons, le vent le plus redouté est le *fœhn*, qui y soulève des vagues de six mètres de haut. Parfois aussi, surtout au printemps et à l'automne, il y règne des brouillards si épais, que ni le tintement des cloches de la rive, ni les signaux des lanternes, ni les appels du porte-voix ne suffisent à l'orientation des navires. Il faut alors que les mariniers recourent à la boussole, afin de pouvoir continuer leur route.

C'est de la côte allemande du Bodensée, précisément parce qu'elle est plate, que l'immense nappe du bassin offre l'aspect le plus majestueux; c'est de là aussi qu'on a le plus bel aperçu de la Suisse, je veux dire l'aperçu le plus fantastique et qui frappe le plus l'imagination. Tout l'étagement des grands monts lointains y surgit comme une construction féerique dont l'audace déconcerte. Cela fait peur, et cela attire. On est tenté de s'élançer d'un bond, par-dessus le grand fossé souabe, vers ces castels aux pignons mystérieux qui s'élèvent là-bas dans l'azur du ciel. Combien il s'en faut que, des quais de Genève, cet autre vestibule helvétique, on éprouve la même impression de saisissement!

II

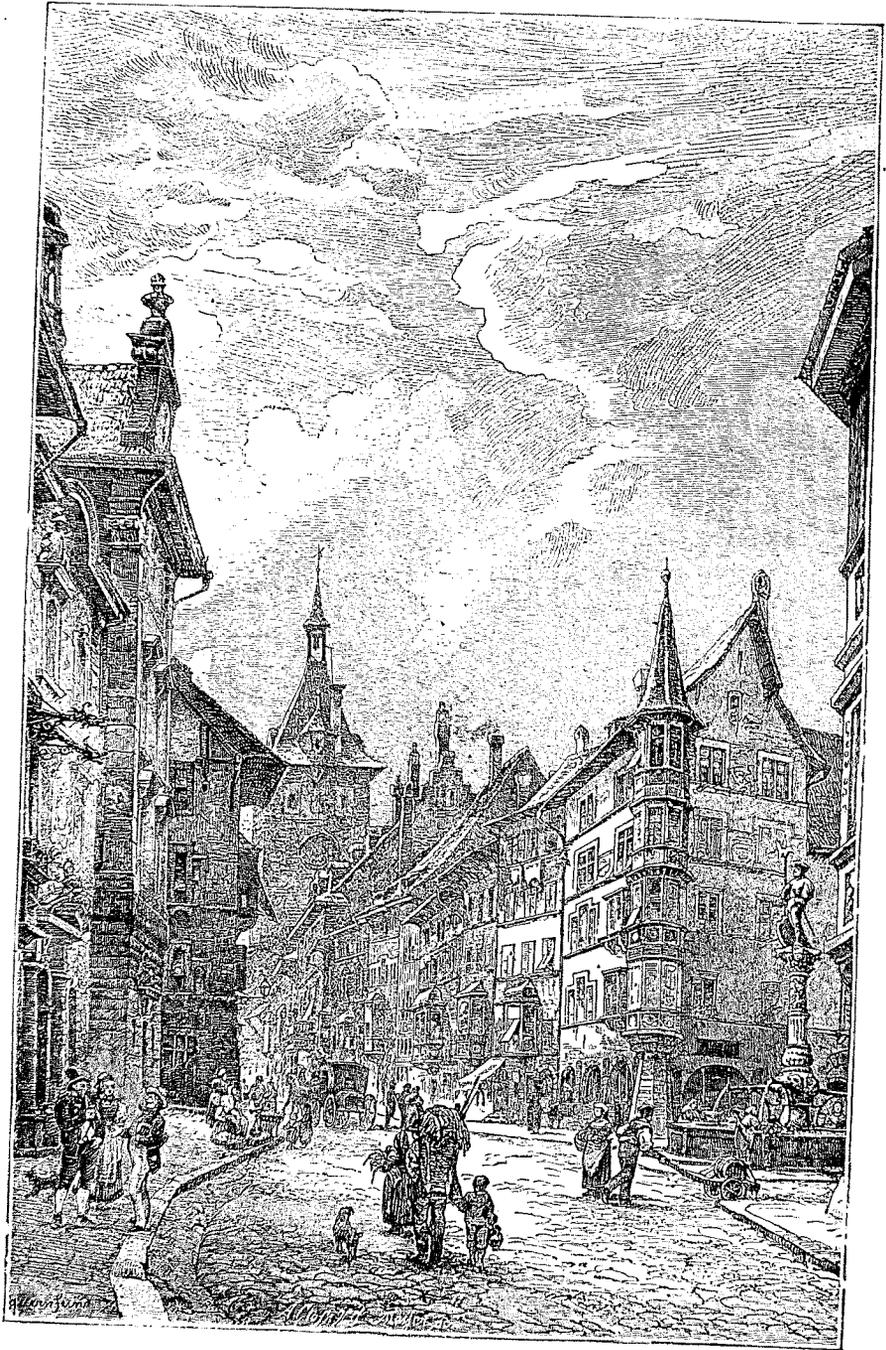
Le canton de Thurgovie (*pays de la Thur*), qui se développe en forme de triangle sur la rive méridionale du bassin, est un des mieux cultivés de la Suisse. L'orge, le froment, le seigle y couvrent d'immenses étendues de terrain. Mais la vraie richesse du pays, ce sont ses arbres fruitiers. Je ne crois pas qu'en aucun district helvétique on puisse trouver, sur un espace donné, plus de poiriers que n'en possède la partie supérieure de ce canton, et nulle part, à coup sûr, il ne pousse plus de pommes. Le sol, d'argile et de marne, laisse pénétrer profondément les racines des troncs; hameaux et collines, maisons et champs labourés, tout disparaît dans de frais vergers. Certains arbres portent, dans une seule année, de soixante à cent quarterons de poires ou de pommes; aussi, au temps

jadis, la dot de mainte jeune Thurgovienne consistait-elle en un certain nombre de plants de ces arbres nourriciers et touffus. Le pays ne manque pas non plus de fourrage; le bétail, qu'on y importe surtout de la Souabe, y prospère à merveille, et d'excellentes fromageries, exploitées par des sociétaires, travaillent à l'amélioration des produits.

Ici, comme dans tous les cantons du *plateau* Suisse, où, de ce pas, nous voici entrés, le costume national cède de plus en plus devant les modes françaises, et ne se voit plus guère qu'en peinture. Le peuple, d'humeur joviale et un peu turbulente, aime fort les réjouissances de toute sorte, et boit volontiers, de même que le Vaudois à l'autre extrémité du pays. Pour l'agriculteur thurgovien, il n'y a point de fêtes sans accompagnement de festins gigantesques.

Bien que touchant aux cantons les plus industriels de la Suisse (Saint-Gall et Zurich), la Thurgovie est loin de les égaler en activité manufacturière. Son chef-lieu, Frauenfeld, petite ville de cinq ou six mille habitants, située dans les prairies de la Murg, compte néanmoins un assez grand nombre de fabriques de cotonnades. Quant aux autres localités de la contrée, elles se distinguent surtout, je le répète, par leur riche entourage de jardins et d'arbres fruitiers.

A sa partie ouest, le Bodensée se divise en deux bras, dont le plus septentrional, le golfe d'Ueberlingen, appartient tout entier au grand-duché de Bade. C'est à l'entrée de ce dernier bassin que se trouve l'une des deux îles du lac, celle de Mainau, qui communique avec le rivage par un pont de chevalets long de 650 pas. Le second bras, celui du sud, s'appelle l'*Untersée*, autrement dit le « lac inférieur ». Il s'étend depuis la ville de Constance, également située en terre badoise, jusqu'à la grosse bourgade de Stein, près de laquelle le Rhin sort du lac pour se diriger vers Schaffhouse. Sa rive gauche, la seule qui soit suisse, présente une succession ininterrompue de vergers, de villages, de collines et de châteaux : Ermatingen, grosse station de pêcheurs, où l'on prend chaque année plus de deux cent mille lavarets bleus, poisson de table fort couru des gourmets; Arenenberg, jadis appelé, de son vrai nom, la montagne des fous (*Narrenberg*); Steckborn, avec son vieil entrepôt semblable à un fort; Mammern, sur sa langue de terre plantureuse et touffue; Eschenz enfin, où l'on quitte le lac.



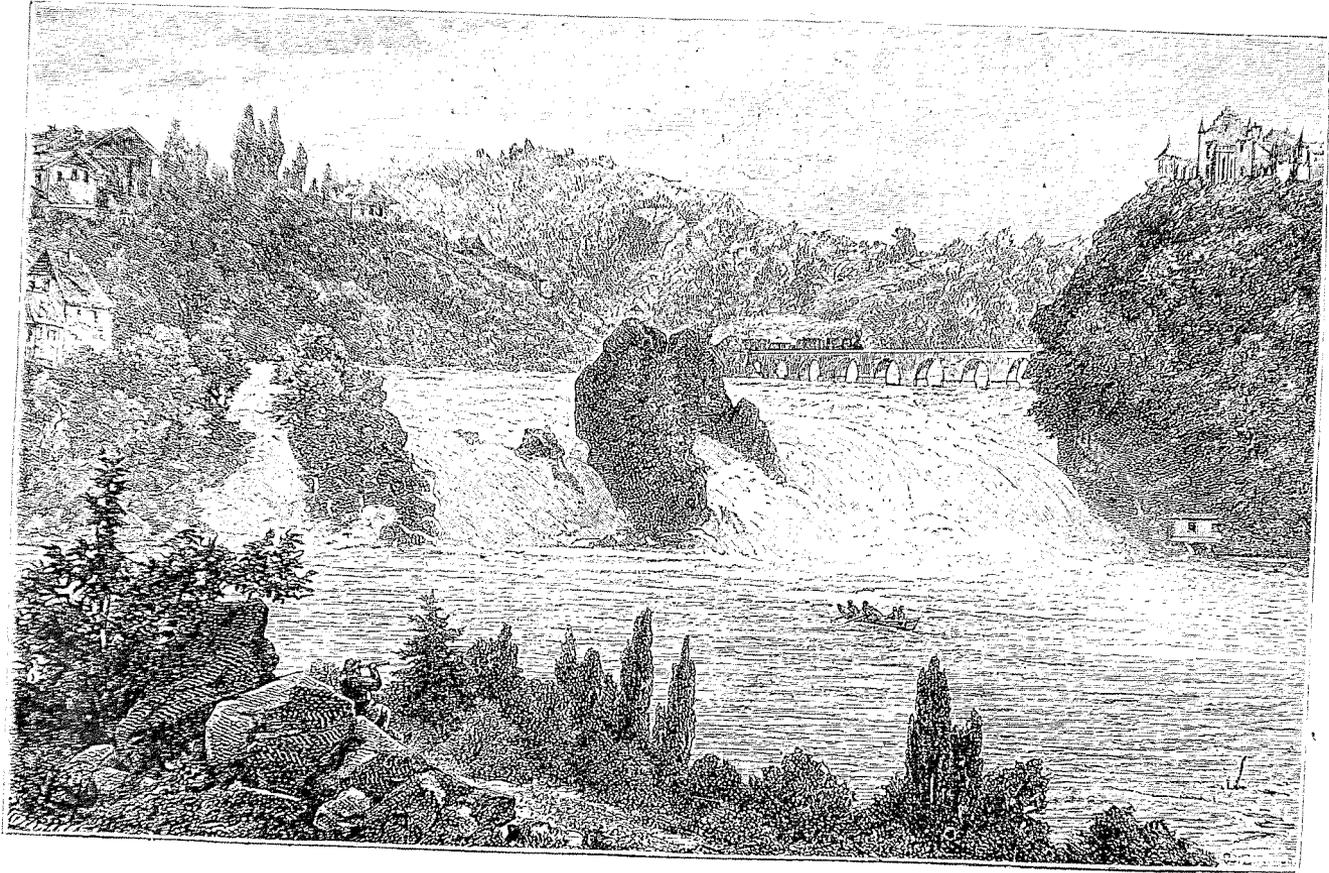
UNE RUE A SCHAFFHOUSE.

III

Le canton de Schaffhouse, le seul de la Suisse qui se trouve sur la rive droite du Rhin, c'est-à-dire en dehors des limites naturelles du pays, est d'une fertilité admirable. Vu des hauteurs qui dominent le chef-lieu, il n'offre de toutes parts que hauteurs boisées, riches cultures, vallons verdoyants et magnifiquement arrosés, gorges paisibles où abondent les hameaux et les fermes. Le « bélier noir » sur champ d'or, qu'on voit dans les armoiries du canton, est le vrai symbole de cette force pleine de santé qui caractérise la région tout entière.

Deux contreforts septentrionaux du Jura, le Randen et le Reia, y dessinent de nombreuses coupures, qui, toutes, rayonnent en éventail vers Schaffhouse. Située dans la vallée de la Durach, cette dernière cité est peut-être la ville des vingt-deux cantons qui a le mieux conservé sa physionomie d'autrefois. Aujourd'hui encore, on s'y croirait en plein moyen âge. Son nom même, *Scaphusæ* (*Schiffhausen*), dit son origine. Elle commença par être un débarcadère où les marchandises arrivant par eau du lac de Constance étaient déchargées, pour être, de là, transportées par voitures jusqu'au lieu où le Rhin redevient navigable.

Avec ses murs gris, ses maisons à tourelles, aux croisées en avance, aux mille détails de sculpture gothique, et aux enseignes pendantes de toutes sortes, la vieille Schaffhouse est, je le répète, tout un poème d'archaïsme. Il n'est pas jusqu'à son pont de pierre, à la construction duquel toute la population, hommes et femmes, travailla de concert, qui ne date lui-même du seizième siècle. Mais la curiosité principale du site, c'est encore, aux yeux du touriste, la superbe chute qu'y forme le Rhin. Cette chute, *Laufen*, est à trois quarts d'heure environ en aval de la ville. A Schaffhouse même, le fleuve, en filant le long des maisons, semble préluder à sa grande cataracte. Immédiatement au-dessous du pont, il est entravé par une multitude de rochers qu'il franchit en tourbillonnant; bientôt un écueil partant de la rive gauche l'oblige à faire un premier saut, suivi d'autres cabrioles; puis, rencontrant tout à coup, à peu de dis-



CHUTE DU RHIN PRÈS DE SCHAFFHOUSE.

tance du chemin de fer, la colline qui porte le château de Laufen, la masse liquide se précipite en une barre mugissante de vingt mètres de haut, sur une largeur de cent mètres environ. Cette chute, qu'utilisent d'importantes usines, est la plus considérable qu'il y ait en Europe. Au milieu de la nappe écumeuse se dressent deux énormes rochers hérissés de broussailles ; l'un d'eux est percé d'une arcade que traverse l'onde à l'époque des crues.

C'est la nuit, au clair de la lune, que l'immense cascade produit le plus d'effet, et c'est en juillet, après que toutes les neiges sont fondues, qu'elle acquiert son maximum de puissance. Le château de Laufen, pittoresquement assis sur une roche boisée de la rive gauche, juste au-dessus de la chute, est le point d'où on la voit le mieux. De la tourelle aux vitres multicolores qui domine le fleuve, on peut descendre sur une galerie de fer en saillie et toucher de la main les eaux mugissantes. De la rive opposée, la barre apparaît sous un autre aspect : là, au-dessous de Neuhausen, village qu'anime une fabrique de wagons, on peut descendre par un escalier jusqu'au parapet voisin des écluses, puis, par la route parallèle au fleuve, gagner un observatoire insulaire qu'un pont relie au rivage, et même se faire conduire en bateau au rocher qui sépare les deux chutes principales et que surmonte aussi un petit pavillon. La traversée n'a rien de périlleux, et n'est qu'une affaire de quelques minutes ; en revanche, l'escalade de la roche exige quelque peu de sang-froid.

IV

De Schaffhouse à Winterthour, dans le canton de Zurich, le trajet par le chemin de fer n'est guère que de deux heures. Winterthour, surnommé le « Liverpool de la Suisse », n'est pas seulement une cité modèle au point de vue du travail et de l'industrie, c'est, par surcroît, une localité charmante, entourée de collines vineuses ou boisées, au pied desquelles serpente la jolie rivière de l'Eulach. Les hôtes d'été n'y abondent pas. Le bruit des marteaux sur les plaques de fer, les tourbillons de fumée noirâtre que vomissent les hautes cheminées des fabriques, refoulent vers Zurich le flot des

promeneurs : ce qui n'empêche pas la ville, avec sa banlieue de jardins magnifiques et de promenades ombreuses, de se maintenir toujours propre et avenante, comme si elle était le point de mire des touristes.

C'est à Winterthour que se croisent les voies ferrées de Schaffhouse-Saint-Gall et de Zurich-Romanshorn. Celle de Zurich franchit la Töss, laissant à droite sur une colline les ruines d'un château où résida jadis la célèbre famille des Kybourg. Vu de loin avec ses six tours, ce castel inspire un reste de respect. A travers le fourré de la forêt à laquelle s'adosse un petit village, on croit voir passer et repasser, le faucon au poing, les puissants comtes dont la domination s'étendait du lac de Constance aux sources de la Glatt. Tout néanmoins, aux alentours, offre une paisible image de la vie moderne : les abeilles bourdonnent sous les grands tilleuls, le cri du geai traverse le vallon, et des jeunes filles au rire sonore montent paisiblement le sentier de la colline. Quant au chemin de fer, qui ne s'attarde guère aux visions du passé, il infléchit à droite vers Effretikon, puis, franchissant la Glatt, il va déboucher sur la pointe aiguë de la presqu'île zuricoise formée par les cours de la Sihl et de la Limmat.

La ville de Zurich tient aujourd'hui le premier rang dans la Confédération helvétique. Pour le nombre des habitants, elle laisse Genève elle-même derrière elle¹. Un splendide boulevard, la rue de la Gare, coupe en deux la péninsule où elle est bâtie et conduit sur les bords du lac. A l'est, au flanc de la montagne appelée *Zurichberg*, s'étage la « grande ville » ; à l'ouest, jusqu'à une autre montagne qu'on nomme l'Utliberg, s'étend la « petite ville », arrosée par plusieurs canaux qu'alimentent les eaux de la Sihl et du lac.

Mieux ouverte que Genève, et dans un plus grand nombre de directions, Zurich était un centre naturel d'attraction, un foyer où devaient tôt ou tard converger les rayons d'une civilisation lumineuse. Aussi, voyez le résultat : une magnifique ville antique au bord d'un beau lac, des maisons blanches se cachant dans les arbres, des arcades, des tours, des clochers bizarres, de vieilles églises entourées de boutiques, des quais larges et des ponts spacieux, des débarca-

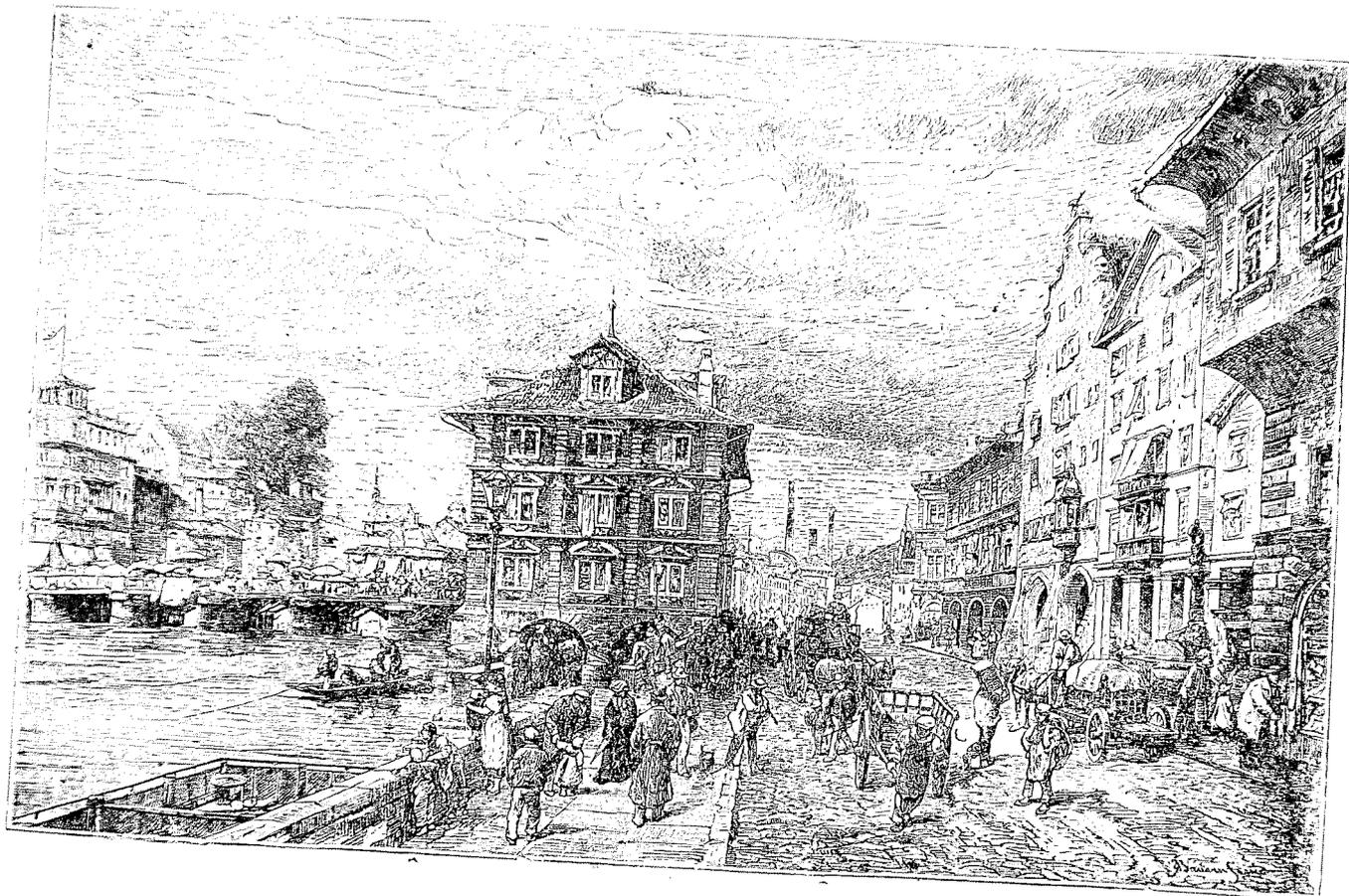
(1) Le dernier recensement lui attribue 74 000 habitants ; en second lieu vient Bâle avec 69 000 âmes. Genève n'occupe plus que le troisième rang, avec 66 000 habitants.

dères pour les bateaux, des moulins à eau, des chemins de fer, de bizarres édifices datant de mille ans à côté de somptueuses constructions modernes, une rivière s'échappant d'un lac, une autre descendant des montagnes, chaque colline couverte de vignobles, à l'horizon sud, la chaîne des hautes Alpes avec leur couronne de neige étincelante, telle est Zurich, la vraie capitale de la Suisse allemande et l'Athènes de toute l'Helvétie. École polytechnique, académies, collèges, sociétés savantes, musées et bibliothèques, rien ne manque à cette ville privilégiée entre toutes. C'est ce qui faisait dire à un voyageur qui avait accompli plusieurs fois le tour du monde : « Le plus beau pays, en somme, c'est l'Europe; la plus heureuse partie de l'Europe, c'est la Suisse; le séjour le plus agréable de la Suisse pour un homme cultivé, c'est Zurich. »

Outre la cathédrale, dont une des deux tours est couronnée d'une statue de Charlemagne, la ville possède trois autres églises, toutes curieuses à des titres divers. C'est aussi dans un ancien temple, la *Wasserkirche* ou « église de l'eau », que se trouvent la bibliothèque communale et le musée des antiquités.

De là, en s'avancant en amont, on entre dans le quartier par excellence des hôtels. Le quai qui s'étend de la *Wasserkirche* à l'hôtel de ville est un des plus vivants de Zurich. Les deux rives de la Limmat ont fait du reste entre elles un partage équitable : la rive gauche a gardé l'industrie, la droite s'est attribué le commerce. Pour les faubourgs, ils sont, des deux côtés, également spacieux et riants. Des vieux remparts moroses de la ville, il ne reste plus que deux échantillons : le bastion dit *du Chat*, autour duquel on a créé le jardin botanique, et d'où l'on jouit, au soleil couchant, d'une magnifique vue sur le lac et les Alpes, et l'îlot ombreux de la *Bauschanze* relié à la terre ferme par un pont.

Mais c'est surtout par ses établissements d'instruction que Zurich tient le sceptre en Europe. Presque dans chaque rue il y a une école, modèle, primaire, secondaire, supplémentaire, de sourds-muets ou d'aveuglés, école de garçons ou école de filles, école de jour ou école du soir. Disons, du reste, que l'école en Suisse s'empare du citoyen dès le berceau, et ne le lâche, pour ainsi dire, qu'à la mort. Elle le prend enfant, à l'âge de six ou sept ans, fait de lui ce qu'il lui convient d'être ou ce qu'il peut être, un laboureur, un berger, un sa-



ZURICH : QUAI DE L'HOTEL DE VILLE.

vant, un boutiquier, un fumiste, mais toujours elle s'applique à en faire un homme.

A l'école, ici, ne s'attache aucune idée rebutante. Loin d'offrir un visage assombri et chagrin, l'école, dans la plupart des cantons helvétiques, à la campagne aussi bien qu'à la ville, est le bâtiment le plus avenant et le mieux situé qu'aperçoive l'enfant au sortir du logis. Pénétrez dans la gorge la plus retirée des hautes Alpes, vous y trouverez un local souriant, spacieux, aéré, qui presque toujours est la plus belle maison du hameau : c'est l'école. Certaines communes ont même, à cet égard, un bâtiment spécial pour l'été : c'est d'ordinaire un hangar ouvert, au toit en avance, avec d'élégantes colonnettes de support, sous lequel se trouvent de grandes tables, avec des tabourets de bois circulaires fixés au sol par un seul montant ; à côté, sous un autre hangar plus petit, est le gymnase, pourvu d'un outillage au complet : le tout situé, autant que possible, à l'ombre de grands arbres, au bord de quelque ruisseau limpide qui marie son chant à celui des oiseaux nichés dans le feuillage.

Ce n'est pas tout. Par les beaux jours, les écoliers vont, sous la conduite de l'instituteur, faire de longues promenades au dehors. Chemin faisant on étudie, on collectionne des plantes et des pierres. D'autres fois, la troupe se rend dans quelque commune du voisinage pour voir en quoi les choses y diffèrent de ce qui existe au village natal. Dans les villes, — il n'est pas un touriste qui n'en ait eu en passant le spectacle, — les écoliers, de temps à autre, circulent par les rues, musique en tête, portant leurs bannières, et chantant en chœur. Chacun se range pour leur faire place, et contemple orgueilleusement le défilé.

Le canton de Zurich est, après celui de Berne, le plus peuplé de la Confédération ; en étendue, il n'est surpassé que par les Grisons et le Valais. Toutes les montagnes y sont cultivables de la base au sommet, car aucune d'elles ne s'élève au-dessus de la zone forestière ; aussi n'y trouve-t-on pas une parcelle de terrain qui ne soit exploitée. Les rives du lac surtout sont, à cet égard, vraiment admirables. Là où la nature n'avait mis que de la roche, du galet et de l'argile, l'industrie de l'homme a créé de l'humus. C'est plaisir de se promener à travers ces campagnes. Partout des cabanes propres, des routes larges, des ponts solides et les eaux endiguées ; partout la

trace de l'œil et de la main du maître. Pas une source, autour de la ville, qui ne soit utilisée pour l'irrigation des vergers et des champs. Le moindre chemin a sa bordure d'arbres.

Et quel type agréable à contempler que celui de ce paysan zuricois, instruit autant qu'il le faut des choses qui concernent son métier, s'intéressant au sol qu'il cultive, la tête un peu chaude peut-être quand il s'agit de ses droits de citoyen, mais, au demeurant, heureux et prospère ! Le mal, ici comme partout sous le soleil, c'est que les jours de fête ne se transforment que trop aisément en orgies de boisson. Que voulez-vous ? Pour quiconque a un peu couru le monde, l'ivrognerie apparaît bien nettement comme la plaie incurable de l'espèce humaine.

V

L'Uliberg ou Uto, ce *signal* renommé de Zurich, est le point culminant (813 mètres) de la grande chaîne de l'Albis, qui, s'élevant de la vallée de Bar (canton de Zoug), court parallèlement à la rive gauche de la Sihl et du lac, sur un espace de cinq lieues environ, séparant la vallée de Zurich de celle de la Reuss inférieure.

Cette montagne, que gravit un chemin de fer à pente douce, est la promenade préférée des habitants de la ville. Les jours où le travail chôme, ils y vont en foule dans les petites auberges qui ont remplacé, au profit de tous, sinon peut-être des antiquaires, les farouches castels dont ces hauteurs étaient jadis couronnées. La perspective qu'on a du sommet embrasse non seulement la ville, le lac, la vallée de la Limmat, mais encore toute la chaîne des Alpes, depuis le Sentis appenzellois jusqu'à la Jungfrau et au Stockhorn oberlandais. Au premier plan apparaissent, vers le sud, le Rigi et le Pilate ; à l'ouest, s'étend le relief du Jura, par-dessus lequel on discerne encore quelques crêtes des Vosges ; au nord se montrent plusieurs sommets de la Forêt-Noire.

Le lac lui-même, long de neuf lieues, n'appartient que pour ses trois quarts au canton. Sa partie supérieure (*Obersée*) se rattache aux territoires de Saint-Gall et de Schwytz. Sans présenter les aspects imposants des grands lacs de montagnes que le lecteur con-

naît, il a, comme le Bodensée, un charme propre, un genre de beauté tranquille et souriant, qui a tour à tour inspiré Gessner, Klopstock, Zimmerman. Sa couleur vert d'émeraude, à l'éclat transparent, est parfois altérée au printemps par la présence d'une matière gris-jaunâtre, entremêlée d'écume, qui persiste pendant plusieurs semaines, et que présente aussi, de temps à autre, la surface du Léman.

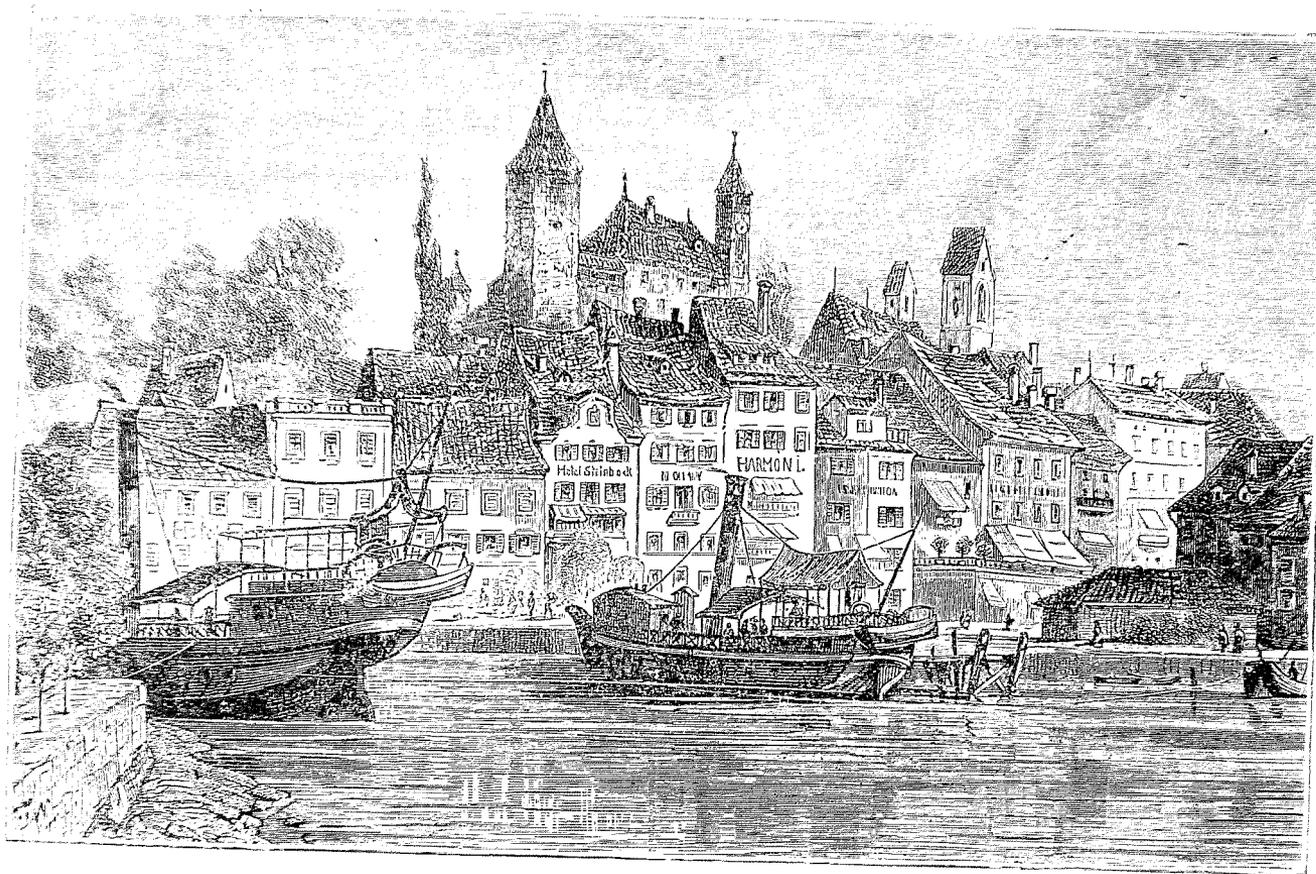
« Le lac fleurit, » disent alors les bateliers, et, dans cette expression, qui pourrait sembler une pure métaphore, il y a en effet quelque chose de vrai.

Qu'est-ce donc que cette *fleur* du lac? Le microscope se charge de répondre. Si l'on place sous le petit instrument une portion de la matière flottante dont je parle, on la trouve presque uniquement composée de petits grains jaunâtres, arrondis, renflés aux deux bouts. Le moindre botaniste y reconnaît tout de suite la poussière safranée qui, au printemps, se développe dans les fleurs des sapins et des pins. Cette poussière, on le sait, porte le nom de *pollen*, et le nombre de grains qu'une seule plante en produit dépasse souvent plusieurs millions.

Or, le vent, en soufflant à travers les forêts de conifères, au moment où les arbres sont chargés de fleurs, emporte avec lui tout un nuage épais de cette poussière jaune, laquelle, rabattue vers le sol, a donné lieu à la fable des « pluies de soufre ».

Entraînés par les ruisseaux, les torrents, les rivières; ces grains de pollen arrivent au lac et se mettent à y flotter le long des berges; puis, au contact de l'eau, ils se gonflent et éclatent. Ils tombent alors au fond ou échouent sur la rive. Si, toujours à l'aide du microscope, on examine l'écume qui accompagne la « fleur du lac », on s'aperçoit qu'elle consiste en un nombre infini de menus organismes végétaux et animaux qui, attirés par la lumière du jour, montent à la surface des eaux, et le soir, après le coucher du soleil, se laissent glisser lentement vers le fond.

Le lac de Zurich, rappelons-le en passant, a rendu, il y a une trentaine d'années, un important service à la science. C'était dans l'hiver de 1853 à 1854. Les eaux devinrent si basses que, de mémoire d'homme, on n'avait jamais rien vu de pareil. Une vaste portion de grève se trouva mise à sec, et l'on en profita pour établir des digues destinées à conserver à la culture les nouveaux terrains ainsi découverts.



RAPPERSCHWYL.

Or, au cours de cette besogne, il se produisit un fait singulier. Les terrassiers qui travaillaient en face du hameau d'Obermeilen, sur la rive droite du bassin, retrouvèrent dans l'eau les restes d'un village *palafitte*, c'est-à-dire bâti sur pilotis. Tous les objets étaient ensevelis sous une couche d'argile et de sable de trente à soixante centimètres d'épaisseur, dans laquelle étaient enfoncés les pieux de support des huttes aquatiques. Morceaux de charbon, pierres de foyer noircies par le feu, ossements travaillés, ustensiles divers, tout indiquait qu'on était en présence d'un ancien village insulaire habité par un peuple dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir.

On se mit alors à explorer les autres lacs de la Suisse, on sonda toutes les couches de limon et de gravier formées sur leurs rives et à l'embouchure des cours d'eaux affluents; chaque coup de pioche des chercheurs mit au jour de nouvelles épaves du même genre. Plus de doute, les premières populations de l'Helvétie avaient habité, comme c'est encore aujourd'hui le cas des Malais de Bangkok et des Papouas de la Nouvelle-Zélande, des bourgades établies au milieu des flots.

D'une seule de ces primitives Venises, celle de Concise (lac de Neuchâtel), on a retiré tout un gigantesque musée, vingt-cinq mille pièces d'archéologie, révélant trois époques consécutives. Les unes appartiennent à l'enfance première de l'industrie: ce sont des objets de pierre et d'os. D'autres se rapportent à la civilisation déjà moins rudimentaire de l'âge de bronze, c'est-à-dire de la période où l'homme avait appris l'art d'allier les métaux. D'autres enfin se rattachent à l'âge de fer, qui est la période la plus récente. Les plus curieux de ces débris sont notamment des poteries grossières, des cordes et des câbles fabriqués avec l'écorce de différents arbres, des restes de canots pareils aux pirogues des sauvages, c'est-à-dire faits de troncs creusés en forme d'auge, des poinçons et des racloirs en bois de cerf, des pointes de lance en silex. On a même exhumé, des pentes molles du lac de Constance, tout un magasin contenant cent mesures de froment en grains et en épis, et, comme à Pompéi, un pain entièrement conservé par la carbonisation.

Il est facile de comprendre pourquoi l'existence de cet antique peuple s'était concentrée sur les eaux. La terre, en ce temps-là, n'offrait pas beaucoup de sécurité. Chaque tribu menait une vie de bri-

gandage aux dépens de la voisine. De plus, le sol helvétique, non encore défriché par l'homme, était couvert d'inextricables forêts hantées par des bêtes d'une taille colossale : tels étaient, par exemple, le *bison* et l'*urus*, dont on a en effet retrouvé des ossements en explorant certains lacs de la Suisse.

A quelle époque disparut, avec ses villages *palafittes*, cette race toute primitive d'habitants? C'est ce qu'on ne saurait dire avec précision. Il est probable toutefois que ce fut à la suite de l'invasion du pays par les peuplades moitié celtiques et moitié germaniques qui, sous le nom d'*Helvétiens*, commencèrent à jouer un rôle dans l'histoire écrite, et que Rome plus tard eut tant de peine à soumettre.

Semés de maisons, de villas, de fabriques, les bords du lac de Zurich semblent d'immenses faubourgs de la ville. Leurs pentes douces présentent un aimable étagement de prairies, de champs de blé, de vignes, de bois et d'arbres fruitiers. L'industrie principale des riverains est celle de la soie, importée ici au seizième siècle par les protestants émigrés de Locarno. A droite et à gauche se déroule aux yeux un chapelet mouvant de bourgades, dont je me contente de rappeler les noms : Küsnacht, Erlenbach, Thalwyl, Meilen, Horgen, Wädenschwyl, Richterschwyl et Stæfa; après quoi, le paysage change de caractère : le bateau range, au pied des croupes boisées de l'Etzel, deux petites îles basses : l'une, Lutzelau, sert de séjour aux hérons et aux mouettes; l'autre, Ufenau, est la propriété, fort bien cultivée, du couvent d'Einsiedeln.

Rapperschwyl, où l'on touche ensuite, est la bourgade principale du lac supérieur, beaucoup plus imposant et plus solitaire que la grande nappe commandée par Zurich. Aux berges riantes succèdent des rivages escarpés et revêches, par-dessus lesquels on aperçoit les cimes grandioses de Glaris et de Schwytz. Passé le pont, long de quinze cents mètres, qui unit ici les deux rives du bassin, la coupe mélancolique de l'*Obersée* ne reflète plus que des tableaux alpestres. Si nous montions dans le train qui sort à reculons de la gare-impasse établie près du pont, pour s'engager dans la partie saint-galloise de la vallée que sillonne le canal de la Linth, nous atteindrions bientôt la frontière de l'ancienne Rhétie (canton des Grisons), et toujours infléchissant vers le sud, nous nous retrouverions en quelques minutes au bord de ce lac de Wallenstadt, que le lecteur a déjà parcouru.

CHAPITRE XI

Dans le canton d'Argovie. — Le château de Habsbourg et sa légende. — La ville de Bâle ; types et mœurs. — Episodes de la vie de Hans Holbein. — Les bords de la Birse et le champ de bataille de Dornach ; circonstances du combat. — De Bâle à Olten.

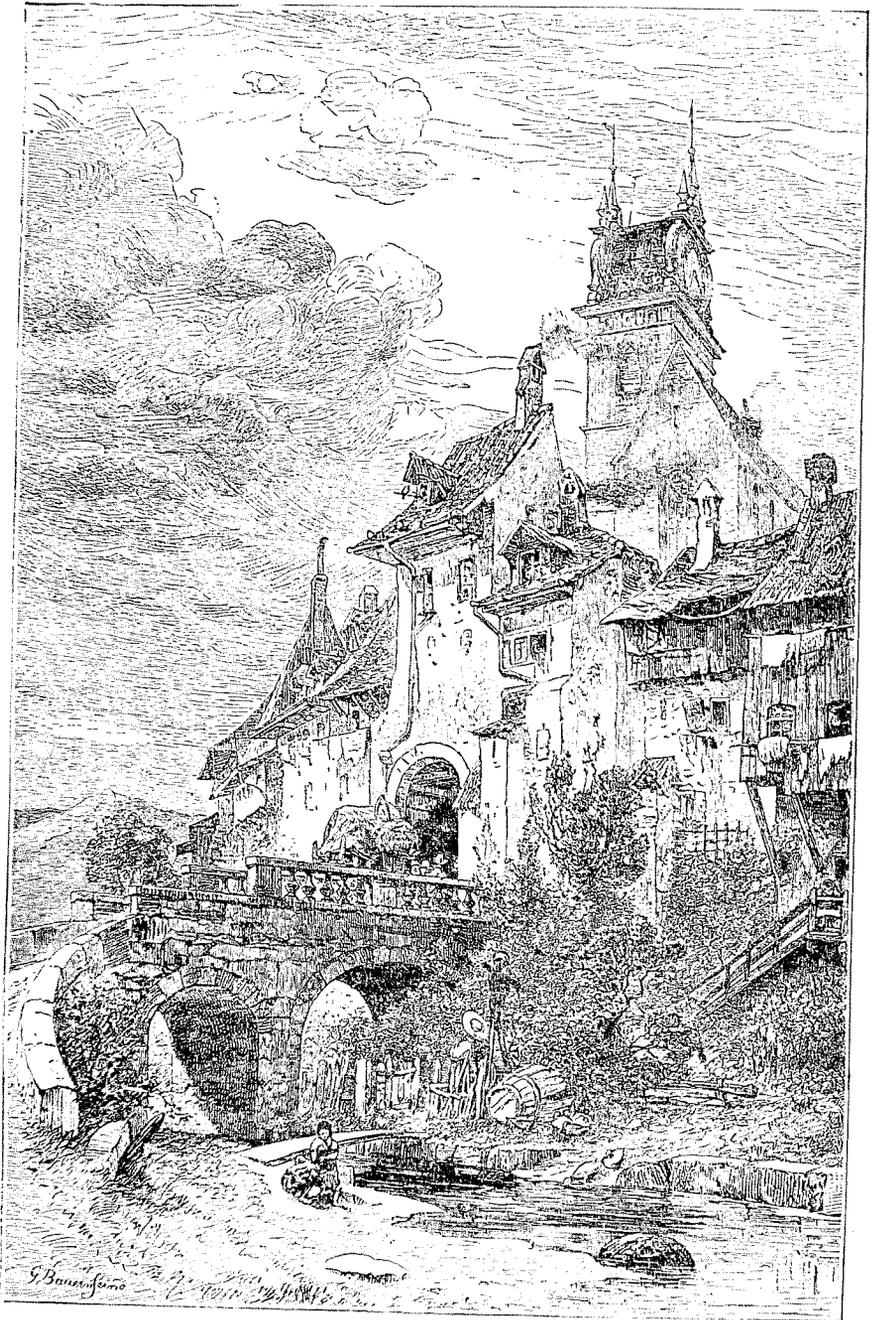
I

L'Argovie, — en allemand *Aargau* (district de l'Aar), — ne renferme ni hautes montagnes, ni pâtis alpestres, ni champs de neige étincelants, ni torrents sauvages écumant en cascades. C'est une région aux aspects tranquilles, toute en menus tableaux de genre.

eule, la chaîne sévère du Jura y pousse de longs contreforts, garnis d'épais bois et de belles cultures, qui traversent le canton de part en part, dans la direction du sud-ouest au nord-est. Les prairies, bien arrosées, y nourrissent un bétail nombreux ; les fruits à noyaux, notamment les cerises, y abondent aussi, surtout dans le Frickthal, où une loi du commencement de ce siècle obligeait tout citoyen nouvellement marié, ou à qui il naissait un fils, de planter deux arbres fruitiers sur le territoire de la commune.

Aarau, le chef-lieu du canton, n'est qu'une petite ville de 6000 habitants, où l'on ne fait pas d'ordinaire long séjour. Ni son entourage de villas aux jardins fleuris, ni sa fraîche ceinture de forêts, ni ses riantes promenades qui se déroulent jusqu'aux pentes vineuses du Jura, n'ont le don d'arrêter le touriste, curieux de sites plus grandioses et plus rares.

Plus au sud est le lac de Hallwyl, moitié argovien, moitié lucernois, que la petite rivière de l'Aa relie à son voisin le lac de Baldegg, tout entier situé dans le canton de Lucerne. D'innombrables légions de canards et de bécassines en animent les promontoires verdoyants. L'ensemble du paysage a un charme doux qui est bien celui de la



UNE PORTE D'AARAU.

nature argovienne. Des hameaux coquets s'accrochent aux collines ou se penchent vers l'onde azurée du bassin ; partout la paix, la sérénité, l'image du bien-être.

La partie du pays que parcourent le plus volontiers les touristes et où subsistent les plus curieux monuments du passé, c'est celle qui avoisine, au nord-est d'Aarau, le village de Baden. Chaque crête ici se couronne d'un château. Voici d'abord celui de Wildegg, adossé aux pentes du Wulpelsberg, et tout entouré de jardins et de vignobles. En face, de l'autre côté de l'Aar, voici le manoir de Wildenstein, jadis résidence des baillis bernois ; voici enfin et surtout les ruines du castel de Habsbourg, berceau de la lignée de princes et d'empereurs qui règnent encore aujourd'hui sur l'Autriche.

Une légende relative à son origine dit que l'évêque Werner de Strasbourg, un ancêtre de la toute-puissante famille, voulant se faire bâtir un château fort, s'en remit de ce soin à son frère, le comte d'Altenbourg. L'emplacement désigné fut cette colline de Wulpelsberg, du sommet de laquelle on embrasse d'un coup d'œil les trois vallées convergentes de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat. Des sommes considérables furent envoyées d'Allemagne au comte, afin qu'il fit grandiosement les choses. Celui-ci toutefois ne se mit pas en frais. Le manoir érigé se trouva être d'assez chétive apparence, et il n'avait pas même une enceinte de murailles. Aussi l'évêque Werner, quand il vint le visiter, ne manqua-t-il pas d'en faire d'un ton irrité la remarque à son frère. Ce dernier, sans autre explication, pria le prélat de vouloir bien attendre au lendemain matin, ajoutant que, pendant la nuit, il lui procurerait des remparts inexpugnables.

Le jour venu, Werner se mit curieusement à la fenêtre, et qu'aperçut-il ? Un formidable cercle d'acier, disposé tout autour du château, et qui n'était autre que le martial bataillon des vassaux du castel revêtus de leurs cuirasses étincelantes. L'évêque se mira avec un sourire dans ce beau mur vivant, et fit signe qu'il avait compris l'apologue. C'était en l'an 1020 : le nom du nouveau château fort devint par la suite celui de la famille.

Des trois corps de bâtiment primitifs, il ne reste plus qu'une tour carrée qui s'appuie à un massif irrégulier de constructions. Le lierre grimpe à l'aise aux vieux murs grisâtres ; au sommet trône un veilleur de nuit ; en bas, au pied de la montagne, retentit le sifflet



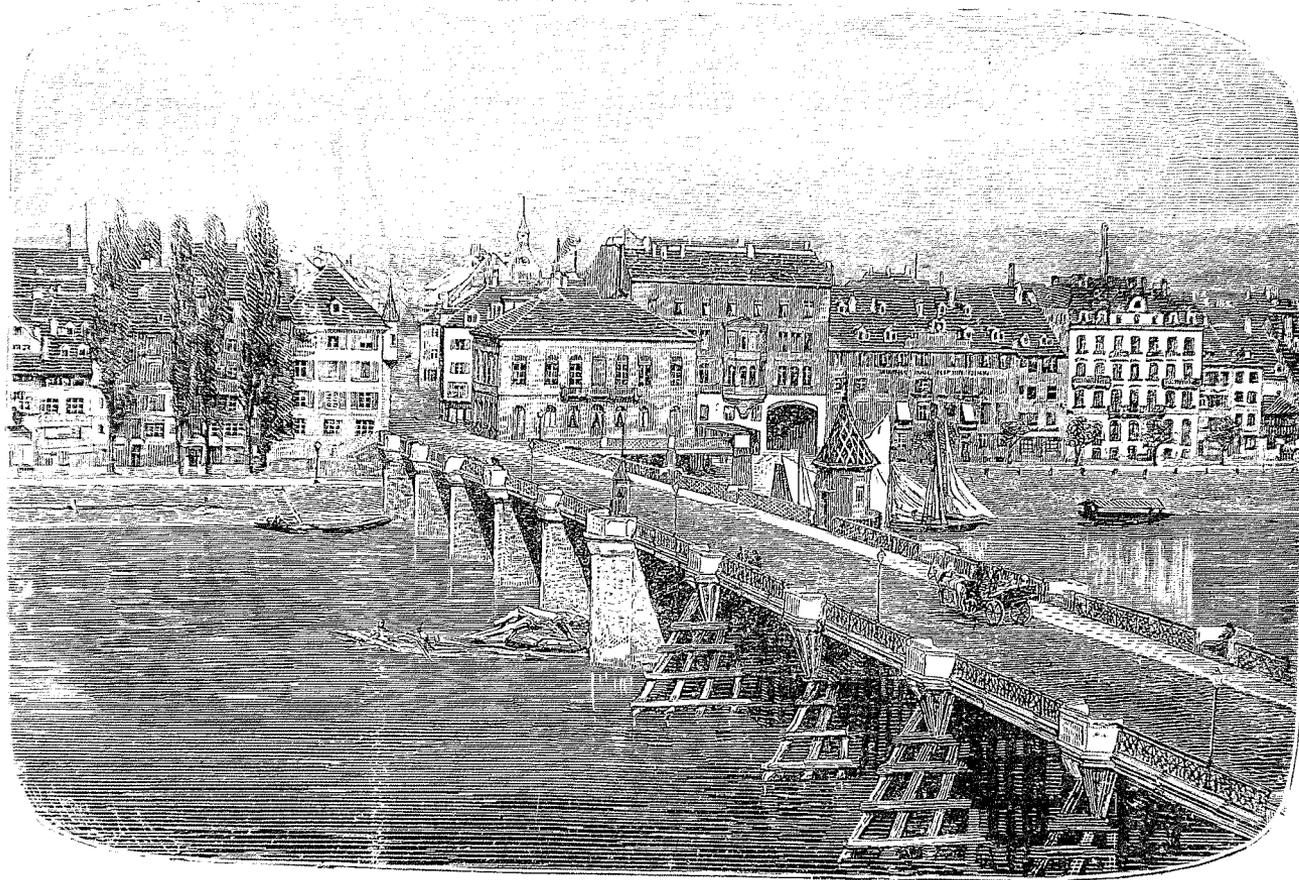
CHATEAU DE HABSBOURG.

des locomotives qui courent affolées d'Aarau à Baden; une large route se déroule parallèlement au chemin de fer; de jolis sentiers s'enfoncent sous les arbres, et de tous côtés circulent par groupes bigarrés et joyeux les hôtes de la grande maison de bains de Schinznach, appelée aussi les bains de Habsbourg.

Quelques kilomètres plus loin, on atteint la petite ville de Brugg, surnommée la « bourgade des prophètes », à cause du grand nombre d'ecclésiastiques éminents qui en sont sortis depuis la Réforme. La plaine environnante offre un grand intérêt au point de vue de la géographie et de l'histoire. C'est là, en effet, que se trouvait, au temps des Romains, le centre militaire et commercial du pays, l'antique cité de *Vindonissa*, forteresse frontière de l'Helvétie du côté des Germains. Située au triple confluent de l'Aar (en latin *Ara*), de la Reuss (*Rufa*) et de la Limmat (*Limagus*), au point de rencontre des routes stratégiques venant de l'Italie par les cols des Alpes, cette ville fameuse, qui n'avait pas moins de quatre lieues de développement, ne subsiste plus aujourd'hui que de nom dans le petit village de *Windisch*. Des restes d'amphithéâtre, des fondations de murailles, des débris de poteries, quelques inscriptions, des médailles, et un aqueduc souterrain encore utilisé actuellement, voilà tout ce qu'on en a retrouvé; son importance même a fait son malheur. Plusieurs fois détruite par les barbares dans les derniers temps de l'empire romain, elle n'a pu se relever de ses ruines. Divers centres de population et de trafic, nés successivement dans le voisinage, Zurich entre autres, ont recueilli l'héritage de la ville défunte.

C'est un peu en amont, dans un défilé que traverse la Limmat, que sont situés les bains de Baden, l'Aix helvétique (*Aquæ*) mentionnée par Tacite. A côté d'elle s'élevait un château fort où l'on entretenait à demeure une légion.

Au nord-est de Brugg, la vallée de l'Aar s'élargit; nous entrons dans le Frickthal, et, tournant à l'ouest, nous filons vers le Rhin. Là-bas, à notre droite, voici la petite ville badoise de Sæckingen, qu'un pont couvert relie à la bourgade suisse de Stein. Plus haut, se trouve Lauffenbourg: là, le Rhin, victorieux du dernier obstacle, celui que lui opposait le Jura, forme une belle chute ou plutôt un ensemble de *rapides*, que les embarcations franchissent néanmoins, après s'être débarrassées de leur charge, et près de la-



quelle a été installée la grande pêcherie dont j'ai eu occasion de parler ci-dessus¹. Rheinfelden est le point où la voie ferrée atteint le fleuve; encore des rapides, assez périlleux, désignés sous le nom expressif d'*agrafe infernale* (*Höllenhaken*); puis on se dirige sur Augst, village où l'on sort du canton d'Argovie, et, toujours le long du cours du Rhin, on arrive à Bâle.

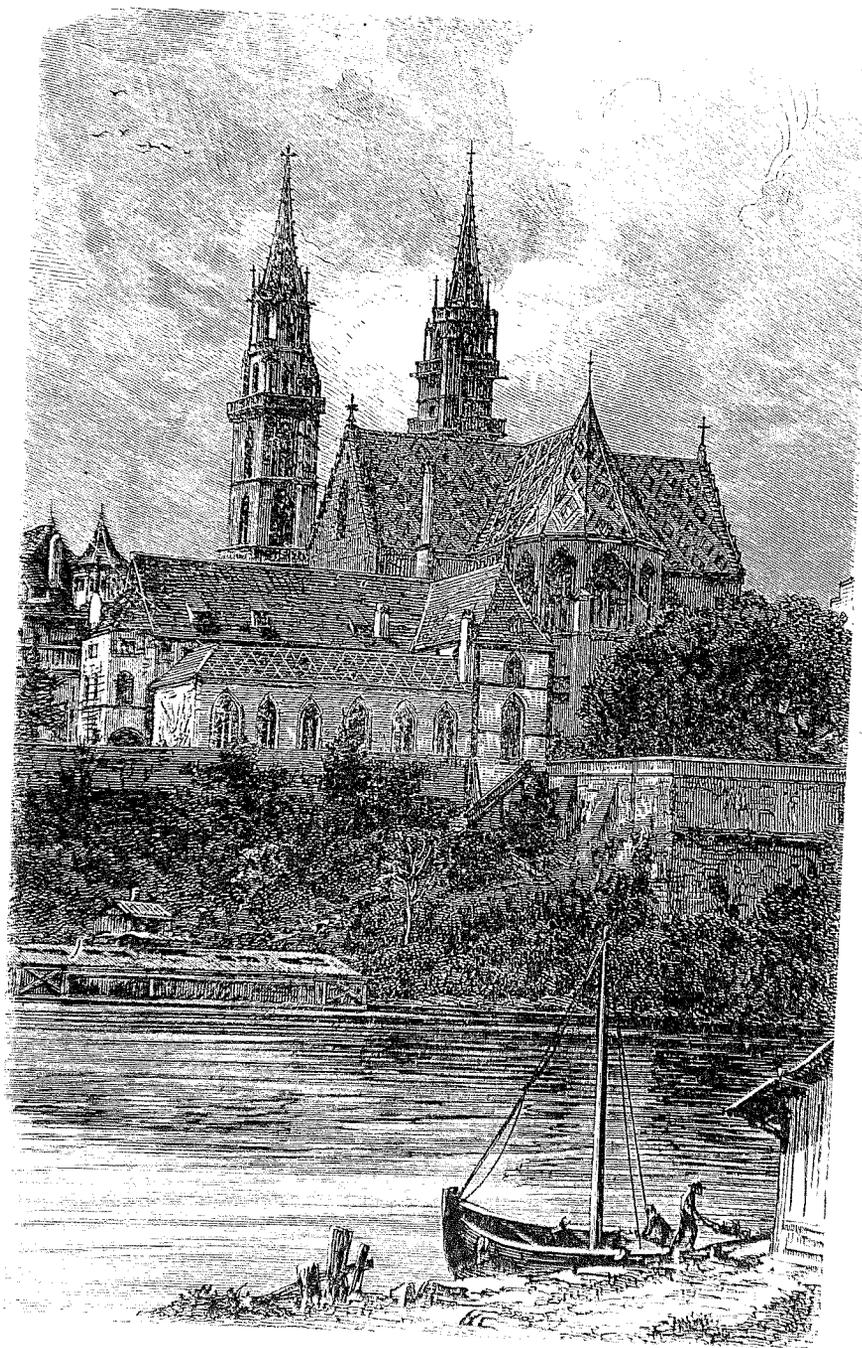
II

Bâle, « la cité de millionnaires », est redevable avant tout de ses richesses à l'admirable situation qu'elle occupe sur la belle terrasse qui domine le coude du Rhin, à l'endroit où ce fleuve pénètre dans la vaste plaine de Bade et d'Alsace. Placée entre le Jura, la Forêt-Noire et les Vosges, elle est la *porte d'or* de l'Helvétie, et l'aboutissant de routes commerciales qui lui ouvrent l'accès de la Suisse, de la France du Nord et de l'Allemagne. Genève, comme marché, ne peut rivaliser avec elle. Plus de la moitié des objets d'importation que reçoivent les Cantons passent par Bâle. De nombreuses fabriques, qu'alimente l'industrie des soies, des rubans, des produits chimiques, lui assurent en outre un mouvement considérable d'échange avec l'étranger. Autrefois, c'était par le Rhin que se faisait son trafic; aujourd'hui, il se fait par le chemin de fer; mais la ville n'en reste pas moins la débitrice du beau fleuve qui, le premier, l'a lancée dans ce courant de prospérité, où elle ne risque guère de sombrer, car les Bâlois sont des gens sages, habiles à tenir l'aviron.

Un chroniqueur suisse nous apprend que, de son temps, quand on parlait des neuf cités épiscopales de la *rue aux prêtres* (c'est ainsi qu'on désignait le Rhin, à cause de la quantité d'évêchés qui se trouvaient sur ses bords), il était en usage de dire : « Coire est la plus haut située; Constance, la plus grande; Strasbourg, la plus noble; Mayence, la plus digne; Trèves, la plus ancienne; Cologne, la plus puissante; Spire, la plus pieuse; Worms, la plus pauvre; et Bâle, la plus gaie. »

La plus gaie, sans doute, par son site pittoresque sur le large

1. Voyez le chapitre V.



BASEL : LA CATHÉDRALE ET LA TERRASSE

SUISSE PITTORESQUE.

fleuve « qui la coupe en deux pièces », comme disait Montaigne, au centre d'un immense paysage où tout est verdure, floraison et richesse; la plus gaie, vue de cette charmante terrasse du *Münster* (cathédrale), d'où la vieille cité se découvre tout entière aux regards, avec son grand pont de bois, ses flèches hardies, ses tours vénérables, ses antiques édifices mêlés aux nouveaux, graves vieillards près d'enfants ricurs, et son horizon de plaine et de villages, que bornent les reliefs vaporeux des Vosges et de la Forêt-Noire.

Dès le treizième siècle, la fortune des Bâlois était proverbiale, et ces gens *de métier*, comme on les appelait, jouissaient d'une extrême considération. Un évêque de Bâle, Lutold, ne rougissait pas d'emprunter de l'argent au boucher Eppo. L'empereur Rodolphe, toutes les fois qu'il venait dans la ville, descendait au *Seidenhof* (abbaye des isseurs en soie). On raconte qu'un jour il était à dîner chez un tanneur; à la vue de la maîtresse du logis splendidement vêtue, et des mets délicats qui étaient servis dans de la vaisselle d'or et d'argent, il ne put retenir son étonnement: « Comment se fait-il, demanda-t-il à l'artisan, qui, un moment auparavant, manipulait devant lui ses peaux nauséabondes, que, pouvant déployer un tel luxe, vous continuez à exercer un métier aussi sale? — Que voulez-vous, sire? répondit le tanneur, c'est que c'est le métier qui fait la richesse. »

De bonne heure aussi, cette cité opulente fut une ville de savants. Dès le quinzième siècle elle possédait une université organisée sur le modèle de celle de Bologne, et le fameux Érasme, qui y passa une partie de sa vie, parlait d'elle en ces termes: « Il me semble être dans le musée le plus délicieux. Tout le monde ici comprend le grec, le latin; plusieurs y ajoutent l'hébreu. L'un excelle dans l'histoire, l'autre dans la théologie; celui-ci est un mathématicien profond, celui-là un antiquaire zélé ou un jurisconsulte émérite. Je n'ai rien vu de pareil ailleurs. »

C'est à Bâle, on le sait également, que le célèbre peintre Hans Holbein, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, vint tout jeune s'établir. Il y resta jusqu'à l'âge de trente ans, c'est-à-dire jusqu'en 1526, époque où il partit pour Londres. Les écarts de sa vie sont assez connus. En dépit de l'antique proverbe: « *viel trinken ist sauisch, landsknechtisch*, beaucoup boire est d'un pourceau ou d'un

lansquenet », cet artiste aux inspirations tour à tour si nobles ou si gracieuses, si philosophiques ou si spirituelles, aimait à l'excès le vin et l'orgie, le gros vin et la grosse orgie. A la société des viveurs délicats, comme il n'en manquait pas à Bâle, il préférait le contact des gens les plus vulgaires. On le voyait attablé des journées entières dans les tavernes, et ce n'était que sous l'aiguillon de la nécessité qu'il se décidait à reprendre le pinceau.

On raconte que, s'étant engagé à exécuter pour un riche bourgeois de la ville je ne sais plus quelle fresque de large dimension, il se trouva fort contrarié de ne pouvoir plus faire ses stations habituelles au cabaret. A chaque instant, son Mécène, qui était pressé d'avoir l'œuvre, venait le relancer parmi les flacons, et comme, malgré toutes les instances, l'artiste n'avancait guère en besogne, l'autre finit par déclarer qu'il ne lui donnerait pas d'argent, s'il ne le voyait assidu à son atelier. Que fit Holbein ? Au bord de l'échafaudage derrière lequel, en peignant, il était toujours caché à mi-corps, il représenta deux jambes pendantes qui étaient censées celles d'un homme assis. Le bourgeois, trompé par ce simulacre, n'avait garde de déranger le travailleur, et se retirait en disant : « Comme il pioche à présent ! C'est moi pourtant qui l'ai habitué à cette régularité de séances ! » Et, pendant ce temps, Hans Holbein de boire à son aise dans quelque tripot.

Un jour pourtant, l'inspiration jaillit pour lui de la débauche. Comme il rentrait au logis, sans un sou en poche, ayant tout laissé chez le cabaretier, il trouva devant lui sa femme éplorée, tenant dans ses bras un enfant malade, et par la main un autre marmot amaigri par la faim, le tout formant une image de la misère suppliante qui avait quelque chose de navrant. Devant ce tableau, Holbein sentit s'éveiller en lui, à défaut de remords, un sentiment de l'art qu'il ne put maîtriser : « Restez là, s'écria-t-il, et ne bougez pas ! »

Il prit sa palette, ses pinceaux, et, en quelques instants, de ce groupe désolé, il tira une toile, *la Famille du peintre*, qui est demeurée au musée de Bâle, et qu'il est impossible de contempler sans une émotion attendrie.

Holbein, à Londres, reçut un accueil extrêmement flatteur du fameux chancelier Thomas Morus. Le roi Henri VIII lui-même

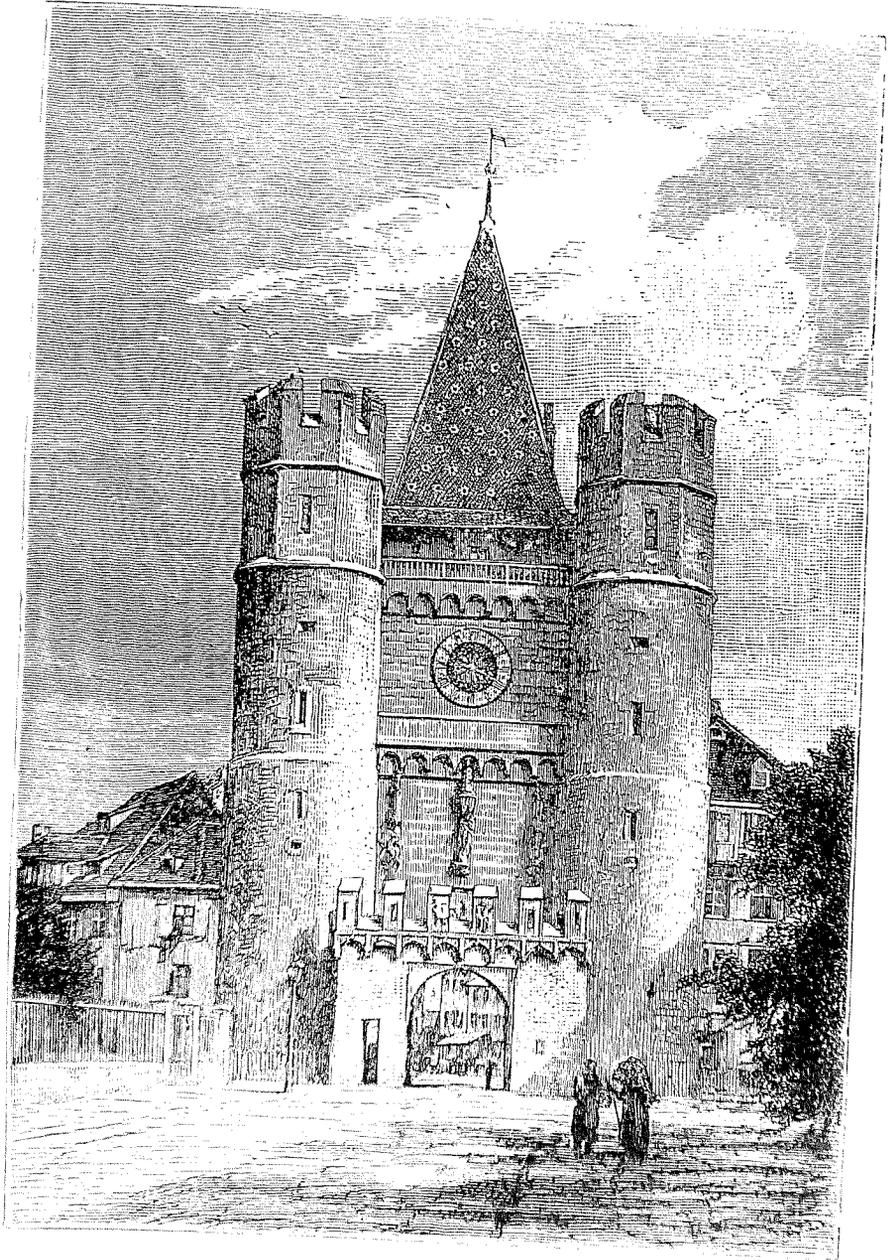
voulut le traiter magnifiquement, et le chargea de faire le portrait de plusieurs dames éminentes de la cour. Il allait parfois visiter l'artiste dans son atelier, et l'on sait ce qu'il répondit un jour à un seigneur qui s'étonnait de cette familiarité : « Sachez que, de sept manants, je puis faire sept lords, mais que, de sept lords, je ne puis faire un Holbein. »

Après avoir séjourné quelques années en Angleterre, le peintre revint à Bâle, rapportant cette fois une sacoche bien garnie, où les siens purent puiser largement ; puis, alléché par le profit, il retourna dans le pays brumeux où il avait commencé de s'enrichir. Il y mourut de la peste, en 1554, âgé de cinquante-neuf ans.

Comme Holbein, le peuple de Bâle a, de tout temps, aimé la bonne chère, le vin, les friandises, et c'étaient, paraît-il, les repas de corps des artisans bâlois qui servaient autrefois de norme pour mesurer la puissance digestive des estomacs suisses. Parmi les mets locaux le plus en faveur, il convient de citer en première ligne ce succulent saumon du Rhin, qui, partant, on l'a vu, de la mer du Nord, s'en vient, en avril et en mai, donner tête baissée, par troupes innombrables, dans les filets tendus au seuil de la Suisse. Les excellentes truites de la Birse, apprêtées d'une manière artistique, ne sont pas moins goûtées des Bâlois. Un pain d'épices, en petites tablettes, rehaussé d'un fort assaisonnement d'amandes et d'aromes, fait aussi les délices de ces gastronomes. Le Casino d'été qui se trouve aux portes de la ville, est, les jours de fête, le rendez-vous de prédilection des petits bourgeois et des ouvriers, qui s'y vont repaître de toutes sortes de produits culinaires, entre lesquels le jambon tient une place honorable, et fumer leur pipe au son de la musique.

C'est dans cet enclos que le voyageur venu de pays welche peut se faire une idée de cet antique dialecte alémanique, âpre, rude, fortement accentué, auquel Hebel, dans ses poésies, a su donner une saveur si originale, et dont je préfère, pour ma part, les sonorités à celles de l'idiome parlé dans le Jura argovien.

Cette population de mangeurs émérites et de minutieux calculateurs n'est point non plus ennemie d'une folle gaité. C'est là d'ailleurs un des côtés traditionnels du caractère suisse. Déjà, au quinzième siècle, les étrangers qui parcouraient les Cantons étaient frappés de l'animation franche qui régnait dans les fêtes nationales, et notamment dans



UNE PORTE A BALL.

ces exhibitions carnavalesques, où la danse, la lutte, les défilés grotesques alternaient avec les festins « de haute graisse » auxquels participaient tous les citoyens. Aujourd'hui encore, dans cette ville de Bâle, on sait faire trêve en de certains jours à la patriotique fabrication de la filloselle, du ruban, et même du guano artificiel, pour se livrer à une mascarade échevelée.

Chaque année, le mercredi des Cendres, voit s'entamer une immense « folie », accompagnée de festins pantagruéliques et d'un défilé de masques comico-guerriers. Les fifres jouent la vieille marche suisse, les tambours font entendre un roulement ininterrompu, puis, soudain, au coup de sept heures, tout ce vacarme cesse. Il s'agit alors de souper comme il faut ; mais, la nappe une fois retirée, les masques se remettent à circuler, les uns à pied, les autres à cheval, tous parodiant à qui le mieux les infirmités ou les travers de l'espèce humaine. La foule les suit, même au pas de course, et Dieu sait de quels cris, de quels claquements de mains, entrecoupés de lazzis, retentissent les échos des vieilles rues bâloises. A la nuit, fourmillent, comme autant de farfadets lumineux, des lanternes transparentes où se voient toutes sortes d'inscriptions et de dessins caricaturesques ; des danses, puis de nouveaux festins closent la réjouissance.

III

Bâle n'est qu'une toute petite république, avec une mince bande de territoire, pressée d'un côté par le duché de Bade, qui n'est qu'à une demi-lieue des murs de la ville, de l'autre par la France, qui n'en est qu'à un quart de lieue, et enfin, au sud et à l'est, par les cantons de Berne, de Soleure et d'Argovie.

De la rive du Rhin où le chef-lieu est assis, deux vallées principales, sillonnées chacune par un chemin de fer, nous ramènent, au choix, dans cette contrée du Jura que nous n'avons fait jusqu'ici que longer, et où nous attendent des paysages tout différents de ceux que nous connaissons. L'une est le pays classique que la Birse arrose et où se trouvent les champs de bataille de Saint-Jacques



MONUMENT DE SAINT-JACQUES.

et de Dornach; l'autre est la vallée de Liestal, qui court, à droite vers Olten.

Le val de la Birse est bien le coin de terre le plus romantique de toute cette région septentrionale de la Suisse. Formé d'une succession de défilés étroits et rocheux, qu'interrompent des bassins d'une grâce idyllique, il se déroule le long de la frontière française jusqu'aux sources de la rivière qui le baigne et de là jusque vers le canton de Neuchâtel. De cette dépression de la chaîne jurassienne, je ne veux examiner pour l'instant que la partie qui dépend du territoire bâlois.

Le chemin de fer, au sortir de la ville, suit d'abord la rive droite de la Birse, puis, franchissant ce cours d'eau, entre dans le demicanton de Bâle-Campagne. A gauche est le groupe des maisons de Saint-Jacques (*Sankt-Jakob*), avec le monument commémoratif de la grande bataille livrée, en l'an 1444, par les miliciens de l'antique Helvétie à l'armée d'*Écorcheurs* (Armagnacs) et d'Autrichiens, dont le dauphin Louis, le futur Louis XI, avait le commandement. Sur toutes les hauteurs, à partir d'ici, apparaissent des ruines de châteaux. Un d'eux surtout attire l'attention par lesite qu'il occupe au-dessus de Dornach. C'est autour de ce village qu'a eu lieu, il y aura bientôt quatre siècles (le 22 juillet 1499), le dernier combat pour la liberté helvétique.

Sur la droite, de Dornach à Liestal, s'étend une région ondulée, plantureuse, toute en herbages et en vergers, où niche le petit hameau de Gempen. C'est dans un de ces pâturages assez haut situés que s'étaient portés les soldats suisses, pour attendre les troupes de l'empereur d'Autriche Maximilien, qui avaient passé le Rhin, afin de s'emparer de Dornach, la clef des défilés du Jura.

Si nous montions sur une des roches crénelées d'alentour, nous verrions se développer devant nous, comme une sorte de magnifique champ clos, la vaste prairie qui se prolonge jusqu'au village de Harlesheim. Or, il faut le dire en passant, tous les combats qui ont décidé du sort de la nationalité suisse offrent certains traits de ressemblance. C'est toujours un ennemi qui ne connaît pas ou qui dédaigne les dangers du terrain; ce sont toujours les milices helvétiques qui s'approchent de lui sans être aperçues, qui se logent dans son voisinage, grimpent le long de quelque hauteur, et tournent sa position. Toujours enfin il y a, derrière l'adversaire, soit un lac, soit

un cours d'eau, où elles le culbutent : les belles rivières de l'Helvétie ont régulièrement servi de tombeau (témoin encore les combats de Morgarten, de Sempach et de Morat) à tous ceux qui ont voulu asservir le pays.

Chacune de ces particularités se retrouve à Dornach. Les Impériaux, campés devant le bourg qu'ils assiègent, s'abandonnent à une sécurité périlleuse. Comme les Bourguignons à Grandson, ils croient les Suisses bien loin d'eux, et se livrent à toutes les orgies d'une soldatesque en goguette : ils mangent, ils boivent, ils chantent. Pendant ce temps, les quelques milliers d'hommes de Berne, de Zurich, de Soleure, partent de Liestal, où ils étaient chargés de défendre l'Argovie, cheminent en silence sous les bouquets de bois, dans les sentiers creux, arrivent tout près de l'ennemi, fondent sur lui inopinément, tuent le général et une foule des siens. Et ici encore, les Suisses, après ce premier succès, croyant déjà tenir la victoire, se mettent à piller confusément le camp. C'est alors, comme toujours, que l'armée allemande, revenue de sa surprise, se rallie et tombe à son tour, avec tout l'avantage du nombre, sur un adversaire follement débandé. L'artillerie la cavalerie écrasent à l'envi les Confédérés, qui cèdent et vont succomber. Déjà quelques-uns s'enfuient vers Liestal, lorsque soudain les sons du cor se font entendre, et de la forêt voisine s'élance une troupe fraîche de douze cents miliciens de Zoug et de Lucerne. Une fois de plus, à Dornach, cette clause d'assurance mutuelle, qui était tout le fond de l'alliance entre les Cantons, recevait sa stricte exécution.

Ce secours opportun décide de l'action. Les Impériaux, déconcertés, fléchissent de nouveau, et bientôt c'est un sauve-qui-peut général. Et ici encore, il y a derrière l'ennemi pourchassé une rivière où il va s'engouffrer : c'est la Birse, le même cours d'eau qui, un demi-siècle auparavant, avait été témoin, un peu plus en aval, de l'épique lutte des Confédérés et des Armagnacs. Trois mille Allemands et cinq cents Suisses perdirent la vie dans cette journée décisive. Du banquet préparé par l'armée autrichienne, ce fut l'ennemi qui eut le régal. Un vieux chant parle des cuisines qu'on voyait établies çà et là, des marmites que les valets écumaient, d'un cuisinier même qui, surpris par la bataille, s'écria : « Malheur ! malheur ! Je ne ferai plus le dîner du lansquenet ! Je n'ai pas même eu le temps

de hacher mes herbes ! » — « Il n'avait pas fini de parler, ajoute la chanson, qu'on lui sala pour tout jamais son souper. »

L'autre vallée, arrosée par l'Ergolz, se dirige vers Olten, en passant par Liestal, bourgade de quatre mille habitants, qui est le chef-lieu du demi-canton de Bâle-Campagne (séparé de Bâle-Ville il y a cinquante ans); on y montre, en la salle du conseil de l'hôtel de ville, la coupe de Charles le Téméraire, ramassée sur le champ de bataille de Nancy par les Suisses victorieux. Un peu plus loin, la voie ferrée s'engage par un long tunnel percé dans le Jura, puis débouche sur la rive gauche de l'Aar, à la partie orientale du canton de Soleure.

CHAPITRE XII

Olten et Soleure. — Le mont Weissenstein. — A travers les gorges du Val-Moutier. — Pierre-Pertuis. — Bienna et son lac. — La ville de Fribourg et les orgues de Saint-Nicolas. — Au pays de Gruyères. — Un monument de l'époque féodale.

I

De longues files de wagons alignées au loin, des machines qui fument, des ateliers sans cesse bruissants, des rails qui grincent, des aiguilleurs vigilants rivés à leur poste; à droite, le long de vastes magasins remplis de voitures, l'Aar torrentueuse qui court et mugit; tout alentour, une plaine spacieuse que ferme un cercle de montagnes dont les cônes tordus se projettent en avant, en arrière, de côté, comme s'ils étaient autant de sentinelles chargées de surveiller ce beau bassin de verdure : où sommes-nous? A Olten, le centre principal du réseau des chemins de fer suisses, et la seconde ville du canton de Soleure, en attendant peut-être qu'elle en devienne la première.

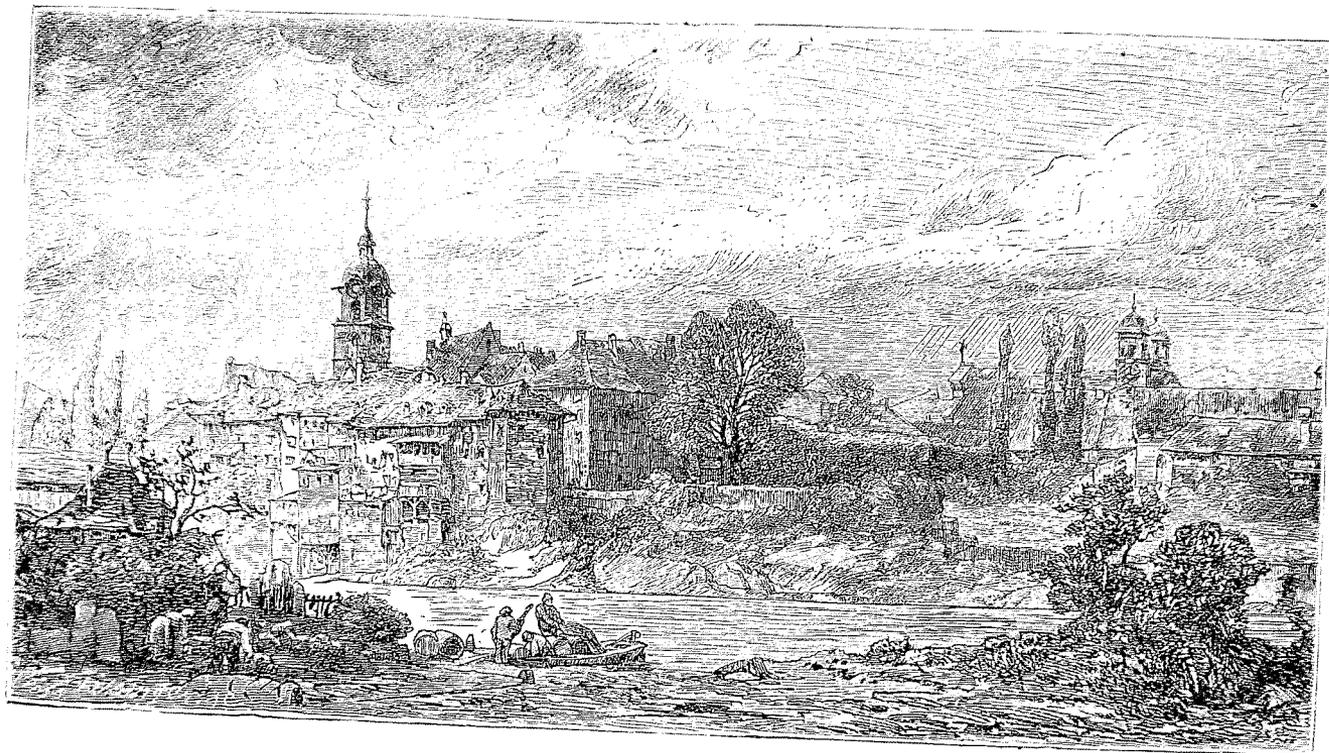
Peu de voyageurs s'arrêtent à Olten. Aux yeux de la plupart, ce n'est qu'une station, où il faut subir les ennuis de l'attente, et chercher, dans le pêle-mêle des trains qui se masquent et se croisent, quel est celui qui conduit à Zurich, quel est celui qui se dirige vers Berne, ou vers Aarau, ou vers Soleure, ou vers Neuchâtel. En quoi, les voyageurs ont grand tort. Cette active et industrieuse cité de l'Aar est une des plus charmantes villes de Suisse. Elle est propre, elle est élégante, elle est bien bâtie; son site est extrêmement pittoresque, et son pont de bois un des plus curieux qu'on puisse voir.

Tout au contraire, le vieux *Solothurn*, en français Soleure, qui se mire également aux flots de l'Aar, est, malgré son titre de chef-

lieu, singulièrement triste et inanimé. Si Olten est la cité de l'avenir, Soleure, par son aspect, représente particulièrement le passé. Il vit pourtant, mais d'une vie surtout intellectuelle. Un grand nombre de Soleurois se sont fait un nom dans les arts et les sciences. D'excellentes écoles et des sociétés de tout genre contribuent, de nos jours, à maintenir la localité au rang honorable qu'elle a su conquérir à ce point de vue spécial.

Soleure passe pour être, avec Trèves, la ville la plus ancienne qui existe de ce côté-ci des Alpes : *in Cellis, nihil est Solodoro antiquius, unis exceptis Treviris*, dit une inscription gravée sur la tour burgonde qui y commande la place du marché. S'il fallait même en croire certains antiquaires de l'endroit, l'origine de la ville remonterait au patriarche Abraham. Aussi un Soleurois né malin, l'artiste Schwaller, avait-il imaginé de peindre une vue de la cité, où il montrait, sur les remparts, Dieu le Père en train de créer Adam et Ève, et en bas les bourgeois contemplant curieusement cette opération. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le grand nombre d'inscriptions, de médailles et d'antiquités de toute sorte retrouvées dans les environs prouvent que déjà, du temps des Romains, il y avait là un bourg important, une colonie qui portait, nous le savons d'ailleurs, le titre de *Castrum solodurensis* (camp soleurois).

De toutes les promenades à faire autour de Soleure, la plus attrayante est assurément celle du *Weissenstein*. On désigne sous ce nom une sommité du Jura, de treize cents mètres environ d'altitude au-dessus de la mer (857 au-dessus de Soleure), qui se dresse au nord-ouest de la ville, et d'où l'on a une vue presque rivale de celle dont on jouit du haut du Rigi. L'itinéraire, pour y aller, ne laisse pas d'être assez compliqué ; mais le touriste ami des détours, qui sait que le *Weissenstein* est au nord, n'a qu'à s'engager bravement par les gorges et par les sentiers, en raisonnant, au besoin, à l'instar du docteur Festus, le héros de *Tœpffer*. Ce docteur, à la vérité, ne cherchait pas à gravir une cime ; il était tout bonnement égaré dans les corridors sombres d'une vaste hôtellerie, et, pour sortir de ce dédale, il argumentait en ce mode lumineux : « Je veux retrouver ma chambre, — or ma chambre est au numéro 19, — donc, en allant au numéro 19, je retrouverai ma chambre. » Ce disant, et un tel fil conducteur en la main, l'avisé Festus pousse droit devant lui ;



SOLTEN.

mais à peine a-t-il progressé de trois pas, qu'un diable d'escalier se rencontre, sur la première marche duquel il trébuche, et qu'il descend d'un trait sur les reins : d'où il appert qu'en tout raisonnement la conclusion vaut ce que valent les prémisses.

II

Une longue et étroite bande de terrain, séparant l'Aar du Jura, s'étend entre Olten et le lac de Biemme : c'est un des plus délicieux recoins de la Suisse. Si le raisin n'y mûrit pas, à cause de la bise, de grasses prairies y alternent, en revanche, avec de luxuriantes lignes de moissons. Les bois de hêtres au clair feuillage s'y marient, sur les croupes des montagnes, avec les sapins à la teinte vert sombre ; la gentiane y émaille de ses fleurs d'azur les plus hautes sommités, et, dans les bois, au-dessus de la mousse et des myrtilles rouges, se balancent les hampes du lis martagon.

Et quelles charmantes habitations y nichent dans les vergers plantureux ! les trains du *Central* ont beau mugir à travers les clairières, aujourd'hui encore les villages solitaires ont gardé le cachet rustique du vieux temps. Les maisons, en bois bruni, aux fenêtres encadrées de plomb, y développent à l'orient leur ample façade, et les toits moussus laissent pendre jusqu'à terre leurs pans fourrés d'un chaume épais. Mais détournons pour l'instant nos yeux de cette lisière sud du Jura, et gagnons Biemme par le val Moutier.

Quatorze lieues de gorges, toutes plus romantiques les unes que les autres, voilà le district qu'il nous faut parcourir, le long de la Birse toujours écumeuse. C'est un peu au sud de Delémont, chef-lieu d'un grand et riche bassin, célèbre au loin par ses hauts-fourneaux, que commence la partie la plus pittoresque de l'étroit défilé. L'imposante déchirure où mugit la rivière atteste la violence des révolutions géologiques qui ont rompu la chaîne du Jura bernois et formé ces *cluses* resserrées, dont les parois de rocs superposés semblent vouloir joindre leurs arêtes. Tout à coup, passé le village de Tavannes, à un endroit où la crevasse s'élargit de manière à dessiner une vallée, le voyageur s'arrête frappé de surprise : devant lui, sur un mont abrupt, s'ouvre l'immense arcade naturelle qui porte



SOLEURE.

le nom de *Pierre Pertuis* (*Petra pertusa*, la roche percée).

Qu'on se figure une ouverture dans le rocher, de huit mètres de large sur douze de haut, à travers laquelle, en se retournant, on aperçoit toute la vallée de Tavannes. Cette porte, qui baille au point culminant du col, a vu jadis, une inscription le dit, défilé sous sa voûte les légions romaines. Elle formait alors la limite des provinces rauracienne et helvétique, et longtemps elle est restée l'unique passage de la route de terre. Tout près de là se trouve une des sources de la Birse. Comme presque toutes les rivières du Jura, elle jaillit avec grand bruit du rocher, et, à quelques mètres plus bas, son onde naissante a déjà la force de mettre en mouvement des roues de moulin.

On sort enfin du noir défilé, dont la dernière section se déroule dans le val de la Suze, et par les contreforts entr'ouverts de la chaîne on aperçoit à l'horizon le lac de Biemme, celui de Morat, celui de Neuchâtel, — toute la région sillonnée de rivières qui s'étend entre le Jura et les Alpes, — sans préjudice des grandes cimes neigeuses qui s'échelonnent de l'Oberland au Mont-Blanc.

Les Biennois appellent volontiers leur cité la « ville de l'avenir ». Elle est en effet un centre remarquable de convergence pour les voyageurs et les marchandises, et, comme telle, ne cesse de grandir à vue d'œil. C'est principalement à l'industrie horlogère, dont je dirai quelques mots ci-après, qu'elle doit sa prospérité de fraîche date. De monuments, elle n'en a point; de son origine, on ne sait que dire, bien que le site qu'elle occupe non loin de la belle montagne du Chasseral (1609 mètres), la plus haute cime du Jura bernois, ait dû avoir de tout temps de l'importance. Nous sommes en effet ici au point de démarcation de deux langues, à la limite de la Suisse allemande et de la Suisse française; une ligne tirée de Delémont à Sion en Valais indiquerait très exactement cette frontière.

Le lac de Biemme, qui a trois lieues de longueur sur trois quarts de lieue de largeur, n'a pas toujours formé un bassin à part. Il faisait primitivement partie d'une sorte de grande mer jurassienne qui englobait non seulement les trois lacs de Neuchâtel, de Biemme et de Morat, mais encore toute la vaste plaine, restée aujourd'hui marécageuse, qui s'étend à l'est jusqu'à la vallée de l'Aar. Plusieurs fois même, dans notre siècle, à la suite de grandes pluies, on a vu les trois

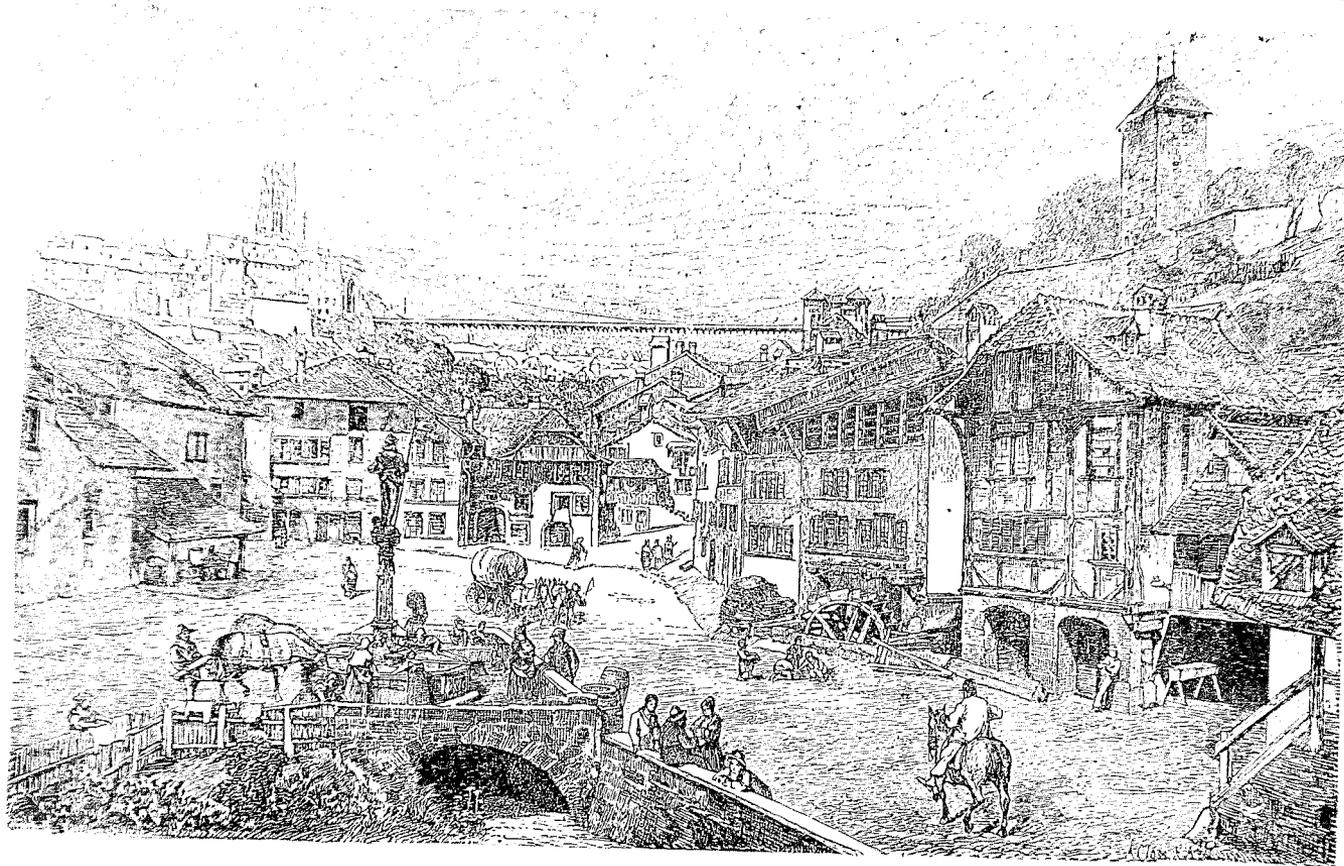
lacs se confondre en une seule nappe d'eau, et les terrains humides et bosselés qui séparent ces bassins ont gardé le nom de *Pays du lac* (*Seelanä*).

157

Le lac de Biemme appartient tout entier au canton de Berne ; le petit lac de Morat, son voisin au sud-ouest, se rattache, partie au canton de Neuchâtel, partie à celui de Fribourg. C'est à l'extrémité sud du second de ces bassins que s'élevait jadis la fameuse cité d'*Aventicum*, capitale de toute l'Helvétie romaine. Le lac déploie sa nappe ovale entre des collines arrondies ; une étroite arête, le mont Vully et le Charmontel, le sépare seule de la grande coupe neuchâteloise, avec laquelle il communique par la Broie. Dans les ondulations de cet espace intermédiaire se cachent de vastes champs, aux encadrements de bois et de vergers, où essaient villages et bourgades. Plus à l'ouest, à cette nature étrangement touffue, succède le site plus nu du plateau agricole qui sépare l'âpre zone des pâtis jurassiens des rivages beaucoup plus doux du Léman.

La petite ville de Morat est, historiquement, le point épique du pays. C'est là qu'en l'an 1476 les Suisses infligèrent au duc de Bourgogne Charles le Téméraire la terrible défaite que tout le monde connaît. Cette fois encore, comme trois mois auparavant à Grandson, les soldats de Fribourg avaient pris une part glorieuse à l'action ; aussi, en récompense de la valeur déployée par les siens, la ville se vit-elle admise dans l'alliance perpétuelle des Cantons primitifs, jusqu'alors seulement au nombre de huit, Schwytz, Uri, Unterwalden, Lucerne, Glaris, Zurich, Zoug et Berne.

Bâtie vers la fin du douzième siècle par le duc de Zæringen Berthold IV, *Fribourg en Uechtland*, comme on l'appelait, avait pris tout de suite une grande importance. L'architecture militaire y lutta de bonne heure de hardiesse avec l'architecture religieuse et civile : témoin ces remparts qui, courant sur les rochers de la Sarine, pour plonger ensuite au fond de l'abîme, et s'en relever d'un effort violent, entouraient la ville d'une triple cuirasse. Aujourd'hui encore, en contemplant les restes de ses murs crénelés et ses vieilles tours



FRIBOURG, LA VILLE BASSE.

parfaitement conservées, on comprend le lyrisme avec lequel les Tyrtées helvétiques saluaient en la fière cité le boulevard de la Confédération. Ajoutons que, dès le quinzième siècle, les demeures particulières y rivalisaient avec les édifices publics. Quelques-unes de ces habitations existent encore au quartier de la Neuveville, et se font remarquer par leurs façades gothiques décorées avec autant d'art que de goût.

Mais la curiosité principale de Fribourg, ce sont ses deux ponts fantastiques, le pont central et le pont du Gotteron, ce dernier à 97 mètres au-dessus du gouffre où mugit la Sarine. Avant cette audacieuse jonction des deux collines que sépare un ravin de plus de 250 mètres de largeur, il fallait aux voitures presque une heure pour accomplir la traversée du vallon; en quelques pas, à présent, on enjambe l'abîme.

C'est d'une de ces gigantesques passerelles qu'on prend le mieux une idée de la ville. Tandis que Berne s'est agrandi et a fait toilette, Fribourg est restée, ou bien peu s'en faut, ce qu'elle était il y a trois siècles. On en connaît le site singulier et le panorama, plus pittoresque encore, à certains égards, que celui de Lausanne. Une partie de la cité perchée en l'air, sur le promontoire dont la Sarine lèche le pied; l'autre dévalant sur les pentes escarpées du coteau jusqu'au bord de la rivière torrentueuse; de larges places suspendues au-dessus de carrefours tortueux; des rues qui ont les toits de leurs maisons au niveau du pavé d'autres rues; des quartiers entiers tout en escaliers; des habitations solitaires, collées ainsi que des cellules d'ermîtes aux roches du ravin; tout à côté, de frais et confortables cottages qui s'abritent à l'aise sous les grands vergers: telle est Fribourg, la cité mixte, moitié française et moitié allemande, où l'on retrouve tous les contrastes de la vie industrielle et de la vie rustique, et, pour ainsi dire, sculptée en relief, une image des divers âges du passé.

Deux édifices en dominant l'ensemble: l'église cathédrale de Saint-Nicolas et l'ex-pensionnat des jésuites, actuellement occupé par le séminaire du diocèse, des écoles primaires et un orphelinat.

Saint-Nicolas a la plus haute tour qui existe en Suisse, et un portail orné de bas-reliefs représentant le jugement dernier. Le Ciel est d'un côté, et l'Enfer de l'autre. On y voit les morts qui, au son de la



COSTUMES DU CANTON DE FRIBOURG.

trompette finale, sortent du tombeau; les anges qui pèsent dans une juste balance les mérites et les démérites de chacun; des diabolins qui s'efforcent perfidement d'accroître le nombre des damnés en jetant de faux poids dans le plateau; ici, saint Pierre tenant la clef du séjour des élus; là, un suppôt de Satan, être hideux, à la tête de porc, emportant en sa hotte tous les réprouvés, qu'il va jeter pêle-mêle dans la chaudière sous laquelle flambe, attisé par des démons ricants, un feu capable de rôtir un monde.

La musique de l'orgue de Saint-Nicolas est connue aujourd'hui de milliers de touristes. Cet instrument, le chef-d'œuvre de Mooser, compte soixante-quatorze registres et près de huit mille tuyaux, dont quelques-uns ont dix mètres de longueur. Sa supériorité incontestable est dans l'art consommé avec lequel il imite le bruit de la tempête et l'expression de la voix humaine. Achievé en 1834, il a pu saluer de sa grandiose harmonie l'inauguration de la voie aérienne (le grand pont) qui, à la même date, reliait les deux collines de Fribourg.

Tous ceux qui, à la tombée de la nuit, sous les voûtes à demi obscures de la nef fantastique, ont entendu résonner ces puissants soufflets de métal, en garderont une ineffaçable impression. Écoutez: c'est d'abord le train de vie d'une paisible vallée où, sous la houlette des bergers songeurs, paissent les troupeaux aux clochettes argentines; les sources murmurent, les oiseaux gazouillent, et une douce brise vous envoie au visage ses effluves odorants.

Puis, peu à peu, le feuillage s'agite, les bêtes de l'air se mettent à voleter d'un air effaré, les vaches inquiètes aspirent le vent, comme c'est leur coutume à l'approche d'un danger. Le berger se réveille de son rêve paresseux au bruissement sinistre qui emplit la vallée; des tourbillons de poussière, avant-coureurs de la tourmente, s'élèvent sur les chemins. Déjà les bouleaux s'inclinent sous le souffle de l'orage; un instant après, les grands sapins craquent et se brisent au sommet de la montagne. L'ouragan se déchaîne dans toute sa furie; les éclairs jaillissent, le tonnerre gronde; il vous semble que la tempête vous secoue, que les sifflements du vent et les éclats redoublés de la foudre circulent sous les arceaux de l'église.

Quel est donc le Borée qui souffle de telles choses dans sa grande machine? La terre, les mers, tout lui appartient. Le voici qui fait mugir les vagues, comme il a fait hurler les forêts. C'est bien le

vaste océan en courroux ; vous en reconnaissez le verbe formidable... Puis, sur un signe de ce même organiste qui régit là-haut les quatre éléments, la tempête décroît ; alors, d'une chapelle isolée, au bord de quelque lac helvétique, s'élève un chœur de voix féminines qui supplie le ciel d'apaiser ses colères. Quels suaves accords perçoivent vos oreilles ! Quelle expression nette dans cette hymne de détresse, et qu'il serait facile de l'écrire ! La nature s'émeut à ces accents ; le tonnerre s'éloigne de plus en plus ; bientôt il a cessé ses menaces. La lumière revient, tout se rassérène, et sous le branchage, où perlent les dernières gouttes de pluie, les oisillons se remettent à chanter. Lyre d'Orphée, c'étaient là de tes miracles !

IV

Le canton de Fribourg, enclavé entre le territoire bernois et le pays de Vaud, est un des plus poétiques de la Suisse. Au nord, de tous côtés, des bocages superbes, des champs fertiles, un entrelacement indicible de collines traversées par de frais vallons ; au sud, les ramifications de la grande chaîne des Alpes, des pâtis verts entrecoupés de forêts de conifères, des rocs escarpés, le Moléson enfin, dont les hautes croupes dominant le pays de Gruyères.

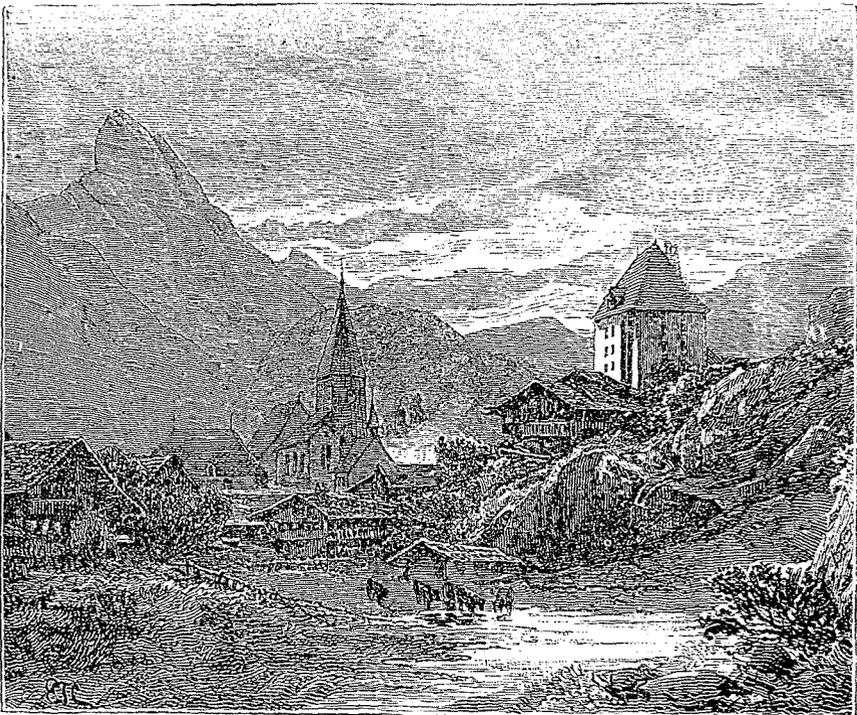
Le Moléson (2005 mètres) est l'extrémité de ce contrefort des Alpes qui, né de la Tour d'Aï, dans le canton de Vaud, se continue, du sud au nord, par la dent de Naïe et la dent de Jaman, pour aller mourir près de Bulle.

De son sommet, la vue s'étend sur les lacs de Genève, de Morat, de Neuchâtel, sur les sommités de la Savoie, sur la dent du Midi, puis sur le Niesen, le Wetterhorn, le Titlis et la Blümlisalp. La dent de Morcles tient, dans ce panorama, la tête de la chaîne qui a pour point central les Diablerets et qui vient se souder aux monts de la Gruyères, échelonnés immédiatement sous le spectateur.

Le pays de Gruyères, comme le val d'Illicz, n'est qu'une suite de pâturages semés de chalets, de troupeaux épars, de ruisseaux murmurants. Les chalets sont très simples : la pièce principale renferme la chaudière à cuire le fromage. Chacun d'eux a sa petite source, amenée par un conduit de mélèze dans un tronc d'arbre creusé

en auge. La population, très catholique, tenant à la fois du type vaudois et du type allemand, a gardé les mœurs simples et aussi les superstitions du vieil âge.

Une ceinture de hautes montagnes encerre de toutes parts cette étrange région ; c'est au nord-ouest, là où l'enceinte laisse une lacune, que se dresse la masse du Moléson. La Sarine suit toutes les sinuosités du relief, et arrose successivement quatre bassins, celui de *Csteig* ou du Châtelet, celui de Gessenay, celui de Château-d'Ëx et



GESSENAY

celui de la Gruyères proprement dite. Le point le plus caractéristique de cet immense sillon tors, c'est, en aval de Château-d'Ëx, la gorge profonde qui porte le nom de *Pas de la Tine*, et qui divisait autrefois le pays de Gruyères en deux districts parfaitement distincts, celui « d'au-dessus de la Sarine » et celui « d'au-dessous ».

Gessenay, en allemand *Saanen*, grosse bourgade fromagère, aux maisons de bois originales et ornées d'inscriptions, se trouve, comme

Gsteig, dans le canton de Berne, sur la rampe qui mène vers le Simmenthal; Château-d'Œx, au contraire, est vaudois; c'est le chef-lieu du « Pays-d'en-Haut », comme on appelle cette partie de la contrée. La population protestante y est exclusivement pastorale; assez instruite du reste; l'hiver, les longs loisirs sont employés à la lecture; chaque village a sa bibliothèque, dont les livres circulent d'un chalet à l'autre.

Quant à la Gruyères proprement dite, qui fut le noyau des possessions relevant jadis des anciens comtes de ce nom, elle occupe, des quatre bassins précités, celui qui est situé le plus au nord, et elle est entièrement fribourgeoise. Rien de plus pittoresque que la haute éminence où se dresse, à l'ombre du Moléson, l'antique et fameuse bourgade princière qui avait une *grue* pour symbole. En bas, la Sarine roule parmi les gazons en décrivant comme un demi-cercle respectueux. Une couple de petits villages, Espagny et Pringy, qui formaient autrefois une même commune avec la capitale du minuscule empire gruyéran, sont au pied du monticule sourcilleux. Deux chemins étroits, l'un pavé, l'autre rocailleux, pratiqués au flanc de la colline, conduisent des hameaux de la vallée au plateau qui porte la ville et le château, et d'où l'on jouit d'un charmant coup d'œil sur le vert bassin à travers lequel serpentent l'écumeuse rivière fribourgeoise et ses affluents venus des grands monts.

Le vieux castel, aujourd'hui propriété d'un Genevois, est l'édifice féodal le plus vaste et le mieux conservé de la Suisse. On y montre, entre autres curiosités, d'abord, un âtre immense où jadis rôtissait un bœuf tout entier, puis la grande salle des chevaliers avec ses bancs de pierre, presque hauts d'un mètre, adossés à des murs de quinze pieds d'épaisseur, et qui servaient autrefois de sofas aux invités des nobles châtelains. Je ne dis rien des plafonds en caissons coloriés, des boiseries artistiques en chêne sculpté, des vieilles tapisseries, des vieux bahuts, des peintures murales représentant des épisodes de l'histoire locale.

Non loin du manoir s'élève une tour isolée, au devant de laquelle se trouvait, dans le temps, une place d'armes, convertie de nos jours en potager. C'était sur ce préau que les comtes assistaient aux fêtes militaires, tenaient leurs lits de justice, et se mêlaient, dit-on, patricialement aux jeux des villageois leurs sujets.

CHAPITRE XIII

Sur les bords de la Broie ; souvenirs de la reine Berthe « la Filandière ». — Le canton de Neuchâtel. — Paysages et train de vie jurassiens. — La Chaux-de-Fonds et le Locle. — Le Saut-du-Doubs. — Les vallées de la Reuse, de l'Orbe et de Joux. — Dernier regard sur le monde alpestre

I

Il nous faut maintenant dire adieu aux grandes Alpes, pour aller nous perdre définitivement aux replis du Jura. Nous n'apercevrons plus désormais que de loin, et par de rares échappées de vue, le massif grandiose de montagnes que trop vite, hélas ! nous avons parcouru. A travers les derniers reliefs du Jorat, nous voici cheminant vers Payerne, par la charmante vallée de la Broie, où chacun de nos pas évoque un souvenir de la bonne reine Berthe d'Allemanic, épouse de Rodolphe II, un des souverains de ce second royaume de Bourgogne dont le pays de Vaud formait le noyau territorial.

Arrêtons-nous un moment devant cette douce figure qui, après plus de neuf siècles écoulés, continue de planer, pareille au scintillement d'une étoile amie, sur toute cette partie de la Suisse romande.

La reine « filandière », comme on l'appelait, fut le vrai type de cette débonnairété qui est encore le trait principal des mœurs vaudoises. Habitant tour à tour Payerne, Lausanne, Orbe, Yverdon, ou bien les bords du lac de Thoune, — car les princes, en Helvétie comme en France, n'avaient pas alors de résidence fixe, — elle s'était faite la protectrice de l'agriculteur, du pêcheur et du pauvre serf. Elle favorisait les défrichements, les plantations de vignes, donnait à tous l'exemple du travail et de l'économie. Comme Charlemagne,

elle tenait, dit-on, le registre exact des œufs que pondaient les poules de ses basses-cours.

La chronique rapporte qu'un jour, ayant rencontré sur un pâturage une jeune fille qui filait comme elle, tout en gardant ses moutons, elle lui témoigna sa satisfaction en lui faisant un présent. Le lendemain, plusieurs nobles dames parurent devant la reine avec des fuseaux, dans l'espoir d'une semblable récompense ; mais elles ne reçurent d'elle que cette parole toute biblique : « La paysanne est venue la première, et, comme Jacob, elle a emporté ma bénédiction. »

Cette princesse miséricordieuse mourut à Payerne, où elle avait fondé un prieuré de bénédictins, et où l'on montre encore, dans l'ancienne cathédrale, son tombeau et la *selle* de la haquenée sur laquelle elle chevauchait, en compagnie de ses filles d'honneur, à travers le pays burgonde. Les peuples de la Suisse occidentale sont restés pleins de vénération pour sa mémoire. Ils croient retrouver quelque chose d'elle partout où le travail et la probité sont en honneur. La croyance populaire avait même fini par la transformer en une fée, et l'on s'imaginait la voir apparaître, à Noël, comme la gardienne du foyer et des antiques mœurs.

De Payerne, il nous suffit d'infléchir brusquement à gauche, pour gagner, au bourg d'Estavayer, les rives du lac de Neuchâtel, que nous allons contourner d'ouest en est.

Yverdon ou Yverdun est la gentille et propre cité qui commande la nappe supérieure du bassin. C'est en cette vieille ville amie de l'instruction que le célèbre Pestalozzi vint expérimenter en 1805 sa méthode d'enseignement si féconde. Depuis lors, Yverdon est resté la grande pépinière d'instituteurs et d'institutrices de la Suisse romande.

Une lieue plus loin, au tournant du lac, est la fameuse bourgade de Granson, où, en compagnie de l'Ours de Berne, ruèrent si fort, il y a quatre siècles, le taureau d'Uri et la vache d'Unterwald. La voie ferrée, serrant de près la rive gauche du lac, atteint ensuite les vignobles renommés de Cortaillod, puis gagne Auvornier, la dernière station avant Neuchâtel.

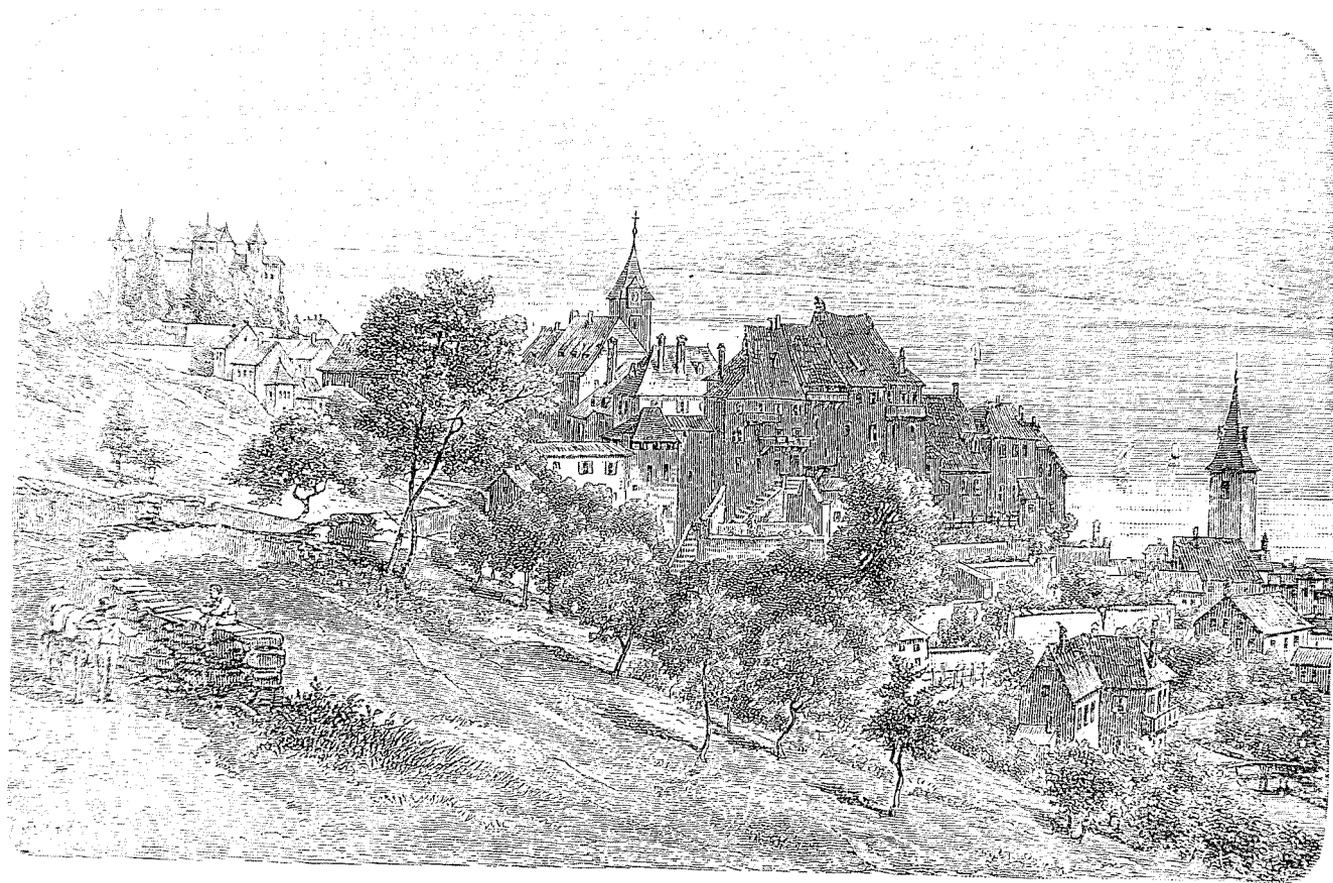
Le lac de Neuchâtel, le troisième de la Suisse pour l'étendue, n'a ni l'harmonie enchanteresse du Léman, ni l'éclat lumineux du

lac de Zurich, ni les reflets mélancoliques de la grande Mer souabe. De plus, il lui manque la proche perspective des Alpes ; il voit, il est vrai, à l'horizon, un très grand nombre de cimes neigeuses ; il en voit même plus que son voisin du pays de Vaud ; mais ces sommités, qu'il n'aperçoit que dans un lointain vague, ne font pas, au vrai sens du mot, partie constituante de son paysage, et elles lui échappent à la moindre brume.

Faute de mieux, il lui reste le Jura, qui, au point de naissance de son bassin, semble soulever tout exprès pour lui ses croupes les plus belles. Il lui reste, en face de la montagne aux sévères plissements, d'aimables coteaux, si touffus qu'on dirait une toison, et qui finissent en vertes falaises plongeant dans les flots. Ses bords sont semés d'arbres fruitiers, dont l'aspect est moins monotone que celui des vignes. Dans ses prés marécageux, se balancent des rideaux de longs peupliers. Sur ses rocs découpés par les ondes pendent les chênes majestueux de la Lance. De petites fleurs roses, tapies dans les fentes, s'y régalaient à la fois de fraîcheur et de soleil. Les aubépines enfin se complaisent sur ses rives, et y rivalisent de blancheur avec les vagues que l'orage y soulève.

Sa coupe est partagée en deux moitiés par une grande colline dont l'arête supérieure se trouve à dix mètres sous l'eau, et qui y forme deux vallées sous-lacustres, dont l'une a cent mètres à peu près de profondeur, tandis que l'autre en a quatre-vingts. Le lac est du reste sujet à de terribles orages, surtout le soir, quand le vent d'ouest, qui, en ces parages, s'appelle *uberra*, y souffle en rafales. L'été, à l'approche d'une tempête, sa surface se marbre de taches allongées, qui sont dues à une multitude d'infusoires et d'animalcules divers, et qui le sillonnent alors en tous sens comme autant de sentiers aquatiques. Parfois aussi elle prend une teinte rouge, causée sans doute par la présence d'une infinité de détritux végétaux. Lorsqu'il fait grand vent, l'eau est jaune vers les bords.

La ville de Neuchâtel, en allemand *Neuenburg (novum castrum)*, est bâtie vers l'extrémité nord du bassin. Le centre primitif d'où elle a rayonné peu à peu dans toutes les directions est le château, singulièrement rajeuni de nos jours, de la terrasse duquel on domine l'ensemble de la cité. La vieille ville s'élève en amphithéâtre sur la pente escarpée du Jura ; la ville nouvelle s'étend au bord du lac, où se trouve



GRANSON.

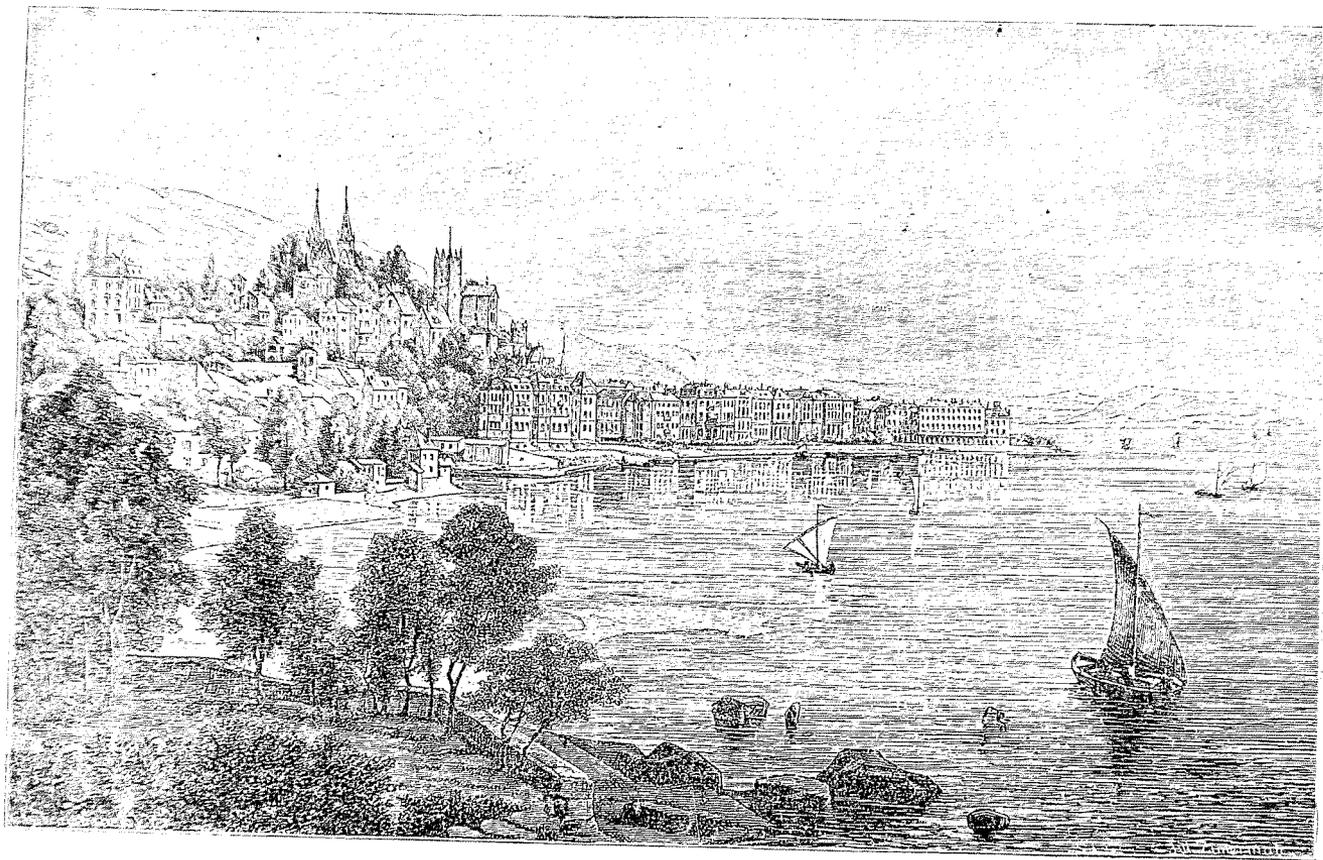
un quai spacieux et orné de belles plantations. Dans cette partie basse sont les divers édifices modernes: le Temple neuf, le Gymnase, le nouveau Collège. Ajoutons que Neuchâtel possède des établissements d'instruction et de bienfaisance qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans ce petit centre de vingt mille âmes au plus: deux hôpitaux, un orphelinat, de nombreux asiles, un pénitencier, puis un observatoire, une académie, des musées. D'excellents pensionnats attirent annuellement dans ce chef-lieu jurassien de nombreux jeunes gens de l'Allemagne et de la Suisse allemande qui y viennent apprendre la langue française, parlée avec assez de pureté sur cette rive du lac.

II

J'ai déjà dit que le *plateau suisse* forme une plaine accidentée de hauteurs dont quelques-unes atteignent à près de mille mètres. C'est à l'ouest et au nord de ce plateau, qui va se recourbant de l'extrémité ouest du lac de Genève jusqu'au Bodensée, que court le vaste système de montagnes qu'on désigne en français sous le nom de *Jura*, et, en allemand, sous celui de *Leberberg* (*montagne de foie*, à cause de la couleur du fer de ses mines). Vu du chemin de Schaffhouse à Lausanne et à Genève, il se présente comme un rempart dont l'Aar, les lacs de Biemme et de Neuchâtel, le Léman et le Rhône seraient les fossés.

Le Jura ne ressemble nullement aux Alpes. Non seulement il est bien moins haut, mais ses plans sont tout autrement disposés. Les Alpes étonnent par la hardiesse de leurs formes et la variété imprévue de leurs coupes de terrain. Le Jura, au contraire, est, en son ensemble, de figure uniforme. Il se compose de plusieurs chaînes parallèles et de même niveau, séparées entre elles par des gorges plus ou moins larges, plus ou moins profondes, qui servent à communiquer d'un versant à l'autre, et qui, en certains endroits, portent le nom de *combes*. Nulle part il n'atteint la hauteur des neiges éternelles, et l'on y trouve peu de pics isolés.

Grande aussi est la différence, au point de vue de la végétation, entre le Jura et les Alpes. Au-dessus de quatre cents mètres, au



NEUCHÂTEL.

Jura, le cep de vigne disparaît ; seuls, les céréales de prix, le chêne et le noyer continuent de prospérer. Passé huit cents mètres, commence la région dite *sous-montagneuse*, qui s'élève jusqu'à quatorze cents mètres environ. Là, plus d'arbres à fruits ; encore quelques céréales médiocres, des pâturages, et partout le sapin et l'épicéa. Enfin, au-dessus de cette zone, jusqu'à l'altitude extrême, qui n'excède pas 1750 mètres, se développe la région *subalpine*. La végétation arborescente, qui, à partir de 1500 mètres, commence à souffrir et à s'étioler, cesse entièrement cent mètres plus haut ; il n'y a plus que des pâtis à herbes courtes. De zone *alpine*, le Jura n'en a pas.

Le canton de Neuchâtel, dans son peu d'étendue, présente en somme trois plateaux différents : sur les terrasses inclinées le long du lac s'étend le vignoble ; au-dessus, à trois cents mètres à peu près, est la zone moyenne, qui comprend deux vallées : celle de la Ruz, où est Vallengin, et celle de la Reuse, appelée aussi le Val-de-Travers. La troisième zone, à 600 mètres environ au-dessus du lac, est la région des montagnes, des « noires joux » et des verts pâturages. C'est celle-là surtout qui nous intéresse.

Dès qu'on s'est éloigné des cultures, on rencontre sur les pentes du Jura d'immenses massifs de sapins, mouchetés de bouquets de hêtres et d'érables auxquels s'ajoutent, de place en place, des blocs de rocher, tapissés de mousses et de plantes grimpanes.

Les sapins du Jura sont, sans contredit, les plus beaux de la Suisse. ils l'emportent en taille et en vigueur sur leurs frères des Alpes, et atteignent aux proportions majestueuses du cèdre. Il y en a de deux espèces : les sapins rouges (*fiats*), au port élancé, aux aiguilles pointues, au branchage retombant, qui affectent la forme de pyramides ; les sapins blancs, plus rudes et plus forts, à la cime arrondie, et dont le feuillage, de deux couleurs, ressemble à une vaste tenture de velours. A portée des ruisseaux et des clairières, la noire forêt sert d'habitable à des milliers d'oiseaux chanteurs, grives, rouges-gorges, merles et fauvettes, qui modulent à l'envi leurs rustiques mélodies.

Là où une exploitation irréfléchie n'a pas gaspillé ces trésors naturels, là où l'on n'a pas fauché en herbe le peuple délicat des *sapelots*, on trouve encore de vraies forêts vierges où des troncs gigan-

la proie à une perche et la rapporter triomphalement au village. Les chasseurs, au contraire, ont-ils fait « buisson creux » ou manqué la bête, l'escouade s'en revient la tête basse, et l'on n'en est quitte pour recommencer jusqu'à ce qu'on ait été plus heureux.

La maison rustique du haut Jura offre un type fort avenant. La façade, à pignon de bois, surmontée d'un toit de bardeaux, est d'ordinaire tournée au midi. La cheminée est munie d'un couvercle, dans un coin se trouve la citerne avec sa pompe. De vastes écuries, puis la grange et ses dépendances complètent l'agreste habitation. A l'étage supérieur sont deux ou trois chambres propres que le propriétaire réserve pour son usage personnel.

Les fermiers n'habitent du reste, ces chalets qu'en hiver. L'été, ils occupent des demeures plus rapprochées des herbages où pâturent les vaches, et où des bergers de la Gruyères (*armaillis*) s'occupent de la confection des fromages.

Cette population pastorale peine dur. Chaque famille exerce par surcroît une petite industrie plus ou moins lucrative. Ici, on façonne les différentes pièces d'une pendule destinée à quelque paysan de la plaine; là, on travaille à des montures de lunettes; ailleurs, à la cordonnerie. Regardez en passant tous ces ais de sapin qui sèchent au grand air: ils seront transformés en boîtes à cirage, en seaux, en baquets, en tonneaux à fromages, ou bien en bardeaux. Il y a aussi, soit dit entre nous, une contrebande du bois fort active. L'avisé Jurassien, l'arbre une fois coupé, le réduit sur place en morceaux, et l'emporte ensuite sur un petit traîneau. Les gardes forestiers ont vraiment du mal. Eux seuls, au temps des frimas, continuent de circuler mélancoliquement à travers la futaie glacée, d'où les derniers lièvres ont pris soin de décamper et où la martre nomade se confine au gîte.

III

C'est, je l'ai dit, l'industrie horlogère qui a enrichi les montagnards du Jura. Dès le seizième siècle, d'habiles mécaniciens s'étaient mis à fabriquer en Europe ces montres rondes, ces *ognons*, qu'on appelait « œufs de Nuremberg »; cent cinquante ans plus tard, dans les soli-

taires districts neuchâtelois, on ne connaissait encore rien de semblable. Jamais une montre n'y avait été vue, quand le hasard en fit tomber une entre les mains d'un indigène qui, par son génie, devait changer la face du pays.

C'était en 1679. Un marchand de chevaux appelé Pierre rentra dans son village avec une montre fabriquée à Londres. Grand fut l'émerveillement de tous ceux à qui il montra cette machine. De plusieurs lieues à la ronde, on accourait pour la contempler. Par malheur, le petit instrument vint à se déranger; son poulx cessa de battre, ses mignonnes antennes s'arrêtèrent, et la vie parut s'en être retirée. Le maquignon, fort en peine, eut l'idée d'aller en consultation chez un jeune artisan de la Sagne, près du Locle, qui passait pour faire merveilles de ses doigts. L'ouvrier ausculta la montre, la palpa, l'interrogea jusqu'en ses recoins les plus secrets et finalement il se mit en tête de lui rendre le mouvement et l'âme.

Avant toute chose, il lui fallait créer les outils nécessaires à sa tâche. Il entreprit cette œuvre d'intuition et de patience, et fit tant qu'au bout d'une année de labeur opiniâtre la montre se trouva remise en état. Encouragé par ce premier succès, Richard Bressel, — c'était son nom, — résolut de suivre sa vocation et se fit horloger. Les curieux affluèrent chez lui de tous les points de la vallée, et il eut bientôt force commandes. Tout en s'adonnant à son nouveau métier, il trouva encore le temps d'enseigner l'orfèvrerie à ses frères, et d'étudier lui-même la gravure, art indispensable à l'horloger.

Ayant appris qu'on venait de confectionner à Genève une machine à repasser les roues, il se rendit dans cette ville, et tâcha de se faire révéler le secret; mais ce fut en vain, on le cachait soigneusement. De retour chez lui, il le devina, et, une fois de plus, eut la gloire d'inventer. Son travail devint dès lors plus facile; il se mit à fabriquer de petites pendules et jusqu'à des montres à répétition.

Après lui, ses fils étendirent son œuvre, puis de nouveaux ateliers, toujours plus nombreux, se fondèrent au Locle et à la Chaux-de-Fonds, d'où la précieuse industrie se répandit dans tout le Jura jusqu'à Neuchâtel. Déjà auparavant un Neuchâtelois, nommé Jacques-Droz, s'était rendu fameux au loin par son esprit prodigieux d'invention. Il avait offert un jour au roi d'Espagne une horloge qui était une pièce sans pareille. On y voyait un berger, un chien,

et une corbeille remplie de pommes. A l'heure sonnante, le berger se mettait à jouer de la flûte et le chien sautillait gaiement à ses côtés. Le souverain des Espagnes n'en revenait pas. Ce fut bien pis, quand, sur l'invitation de l'artiste, le prince ayant essayé de prendre un des fruits de la corbeille, le chien se retourna d'un air agressif, et en jappant tellement fort, que tous les chiens de la maison commencèrent aussitôt d'aboyer en chœur. Encore n'était-ce pas le dernier mot de la machine. « Sire, dit Jaquet-Droz au monarque, plairait-il à Votre Majesté de demander à ce chien quelle heure il est? — *Qué hora es?* dit le roi en espagnol. — Oh! fit observer l'horloger, cette excellente bête est native de nos monts et n'entend que la langue qu'on y parle. — Eh bien, reprit le roi en riant, quelle heure est-il? — Trois heures moins un quart, répondit distinctement l'animal. — C'est le diable! » s'écria d'un ton d'effroi un grand d'Espagne qui avait assisté à la scène.

La tradition ajoute qu'en effet l'artiste fut accusé de sorcellerie.

En dehors des ateliers proprement dits, des milliers d'ouvriers et d'ouvrières, — car le métier renferme des parties que les femmes peuvent apprendre, — vivent aujourd'hui de cette industrie jurassienne. Chaque artisan a sa tâche partielle et déterminée, qu'il accomplit tranquillement chez lui. Une montre à répétition par exemple, avant d'être livrée au commerce, exige le concours de plus de cent collaborateurs. Le squelette seul de l'objet, l'ébauche en laiton, se fait dans les fabriques. Toutes les autres pièces se confectionnent à domicile, constituent des branches spéciales de travail. Tel ouvrier du Locle, ou tel artisan de la montagne, confiné dans son chalet solitaire, ne produit toute sa vie que des roues d'engrenage; tel autre ne fait que des cadrans, ou cisèle des boîtes, ou fabrique des aiguilles, des pignons, des spiraux. Pas un ne voit la montre achevée, telle qu'elle est expédiée au loin. Cette façon de travailler ne contrarie pas, autant qu'on le croirait, l'esprit d'innovation naturel aux montagnards du Jura. Plus d'un ouvrier intelligent s'est signalé par une invention d'un genre quelconque, et des familles entières ont dû et doivent chaque jour une aisance très honnête à la découverte d'un perfectionnement que ses membres exploitent en commun, le père comme monteur de boîtes, le fils comme graveur, la mère comme

polisseuse, et la fille en qualité de finisseuse. C'est ainsi, le proverbe le dit, que les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Le gros bourg de la Chaux-de-Fonds, tout voisin de la frontière de France, n'avait en 1825 que 5000 habitants; aujourd'hui, grâce à l'horlogerie, il en compte près de 25 000, et va s'embellissant à vue d'œil. La vallée où il est situé est, du reste, trop élevée pour être fertile. On n'y voit que des pâturages, des sapins, et quelques maigres champs d'orge et d'avoine; ajoutons-y pourtant des jardins, qu'on s'efforce de créer à grands frais.

Le Locle est le frère jumeau de la Chaux-de-Fonds. Les deux centres de population, distants l'un de l'autre de six kilomètres, se ressemblent d'une manière frappante par le site, par le genre de vie, et aussi par le mode architectural: maisons de pierre aux toits de tuile, aux perrons à balustrade de fer, avec un air de bien-être agréable.

Non loin du Locle est le pittoresque *Col des Roches*, par lequel on gagne les rives romantiques du Doubs et le charmant petit lac des Brenets, ou de *Chaillexon*, qui sépare la Suisse de la France. Là, le Doubs, après avoir roulé lentement ses eaux sombres au milieu de tourbières et de marécages, s'élargit de manière à former une vasque qui occupe tout le fond de la vallée, et qui, l'hiver, est le rendez-vous des patineurs des régions d'alentour. Au sortir de ce lac, qui a trois mille mètres environ de longueur sur moins d'un demi-kilomètre de largeur, la rivière franco-suisse se resserre en six bassins profonds et sinueux, enchâssés dans deux hautes bordures de roches escarpées, où l'eau, unie et tranquille, a la couleur de l'émeraude.

Cette gorge taillée par la nature n'offre point de marge où l'on puisse poser le pied. Selon la direction des bassins, les uns reçoivent les rayons du soleil, les autres restent plongés dans l'ombre. D'un couloir lumineux, on passe tout à coup dans un défilé obscur et glacé à donner le frisson. Les rocs gris, aux saillies desquels s'accrochent, l'hiver, de blanches draperies de neige, se dressent à droite et à gauche comme autant de remparts menaçants où de noirs sapins apparaissent en faction, et au bas desquels, aux époques de gelée, file de temps à autre un traîneau jurassien.

Du dernier de ces bassins, la rivière s'engouffre sous des arceaux de conifères, puis, accélérant davantage sa marche, à mesure que



LA CHAUX-DE-FONDS.

la pente de son lit s'accroît, bondissant, mugissant, se heurtant avec rage contre les rochers, jetant en l'air des lames écumeuses, elle finit par atteindre le gradin extrême d'où elle se précipite avec fracas, d'une hauteur de près de 30 mètres, dans un abîme dont jamais la sonde n'a pu trouver le fond. C'est ce qu'on appelle le *Saut-du-Doubs*.

C'est au printemps, à la fonte des neiges, qu'il faut voir cette chute merveilleuse. Grossis par les sources et les ruisseaux qui coulent à pleins bords, les flots de la rivière ressemblent à des milliers de moutons blancs qui disparaîtraient dans le gouffre en poussant d'effroyables bêlements. Dans la vapeur irisée qui monte du fond de la gorge, tremble un arc-en-ciel qu'on ne voit qu'en tournant le dos au soleil.

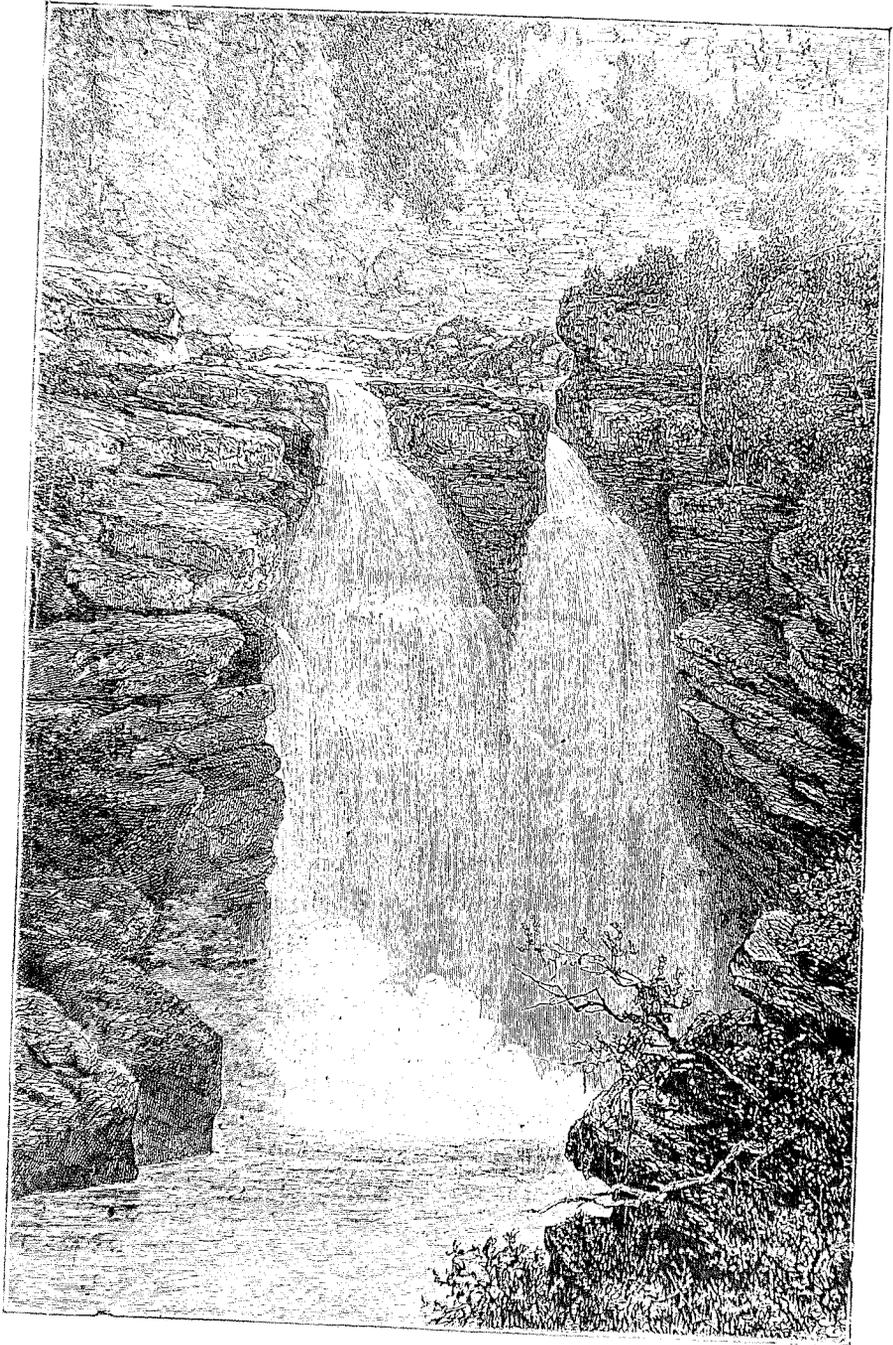
L'hiver le spectacle est autre, et non moins grandiose. Au lieu des gerbes liquides et des fusées d'écume se précipitant au fond de l'abîme, on aperçoit des étagements de colonnes d'albâtre, groupées dans un pittoresque désordre, et présentant toutes sortes d'étincellements de pierreries. Quel architecte arriverait jamais à produire un ensemble aussi bien nuancé et des lignes d'une harmonie aussi pure? De ce palais féerique de l'hiver s'échappe je ne sais quel murmure sourd, qui n'est que la voix affaiblie de l'eau continuant de couler dans les profondeurs de l'abîme invisible où nul magicien ne saurait l'enchaîner.

Les Alpes n'ont rien de plus beau que cette cascade jurassienne, près de laquelle, chaque année, au mois de juillet, les habitants des deux rives du Doubs, ceux du Locle et ceux de Morteau, la petite ville française limitrophe, se réunissent pour célébrer une fête populaire.

IV

Il ne nous reste plus, pour avoir achevé notre tour de Suisse, qu'à dire quelques mots des trois districts occidentaux du Jura, tant neuchâtelois que vaudois, qui confinent à la frontière de la France.

Le premier est le Val-de-Travers; partant des rivages du lac de Neuchâtel, il déroule jusqu'aux environs de Pontarlier les pittores-



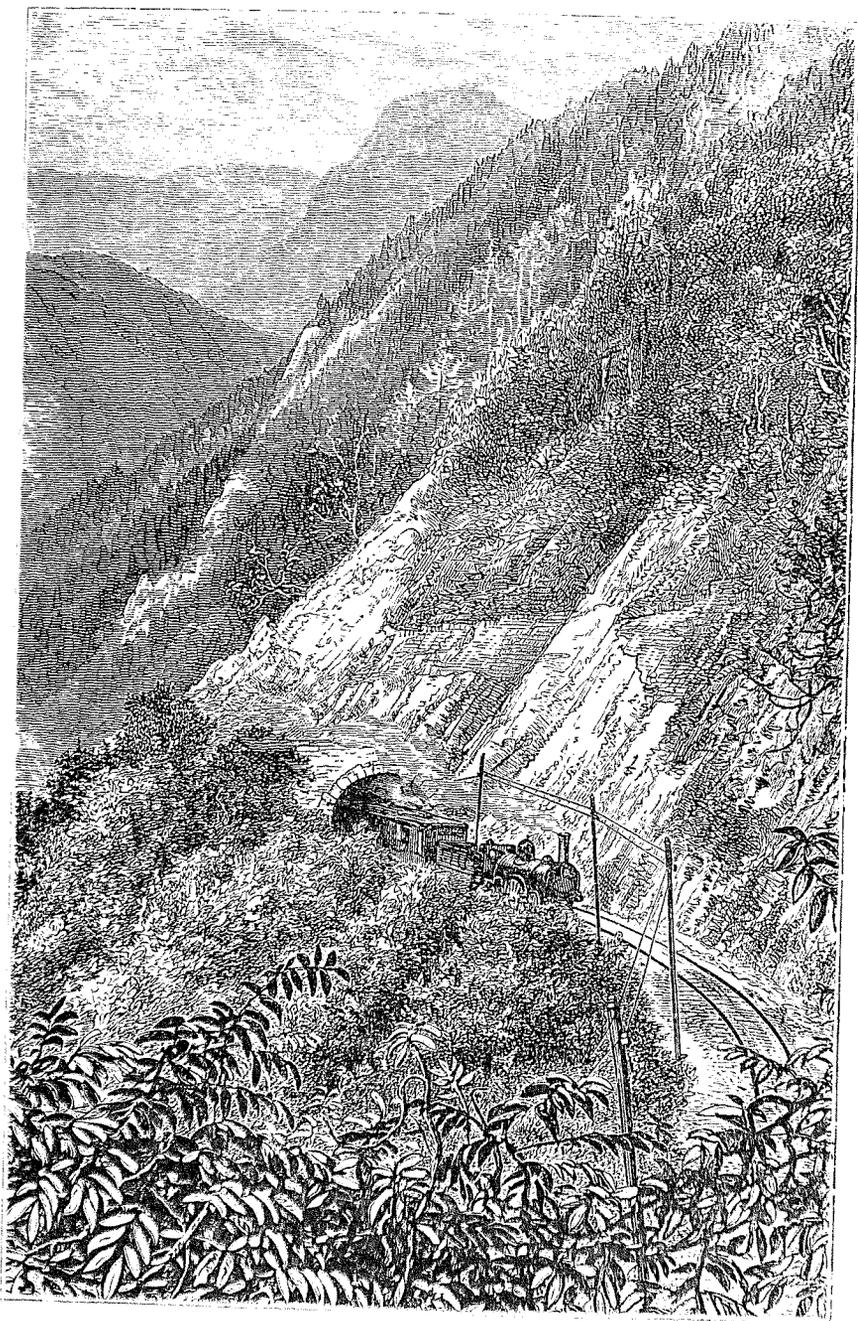
SAUT-DU-DOERS.

ques et rians circuits qui lui ont valu son nom expressif. De prairie en prairie et de gorge en gorge, la Reuse y charrie ses eaux bouillonnantes. Dans ce petit pays, où tout le monde travaille, l'écumeux torrent a aussi fort à faire, avant de gagner la grande coupe lacustre où ses flots demeurent absorbés à jamais. L'homme, qui corrige et violente sans cesse la nature, oblige la rivière à mettre en mouvement je ne sais combien de moulins et de scieries; en certains endroits, il l'a même brutalement détournée de son lit, et contrainte à des chutes terribles, que, laissée libre, elle eût évitées.

Des rampes sourcilleuses sur lesquelles court, de tunnel en tunnel, la locomotive, on voit se dérouler dans le fond de la vallée un interminable chapelet de blanches maisons, dont le fil se renfle, de temps à autre, en de gros villages entourés de leur enclos. La population qui vit dans ces creux, comme celle qui habite les pentes des montagnes, doit surtout sa prospérité, non au labeur agricole, mais à une triple espèce d'industrie : la fabrication de la dentelle, l'horlogerie et la distillation de l'absinthe. Rappelons que c'est d'une des bourgades du Val-de-Travers, celle de Môtiers, que Jean-Jacques Rousseau a daté ses *Lettres de la montagne*.

On sort, en amont, de la vallée par un défilé que l'on nomme *la Chaîne*, et où se trouve la source de la Reuse, échappée du petit lac d'Étalières; quelques pas encore, et l'on arrive au point culminant de la route (904 mètres), sur la plaine frontière où sont les deux villages des Verrières. De là, il n'y a plus qu'une autre gorge à franchir pour atteindre le fort français de Larmont et la petite ville de Pontarlier.

La seconde vallée, où conduit également, de Pontarlier, un chemin de fer partant du fort de Joux, appartient tout entière au canton de Vaud. Le village industriel de Vallorbes, sis au pied de la dent de Vaulion (1486 mètres), commande à l'ouest cette gorge jurassienne que parcourt la jolie rivière de l'Orbe. Des milliers de touristes y ont visité la curieuse caverne, que l'on désigne sous le nom de « Grotte aux fées ». De chaque côté de la vallée se dresse une chaîne de montagnes couverte de sapinières magnifiques. Romainmôtier, La Sarraz, Cossonay marquent les étapes principales de la voie ferrée qui rejoint, au sortir du massif, le chemin de fer de Genève à Lausanne.



AU VAL-DE-TRAVERS.

Le troisième district est la vallée de Joux, la plus spacieuse du Jura vaudois ; elle court du sud-ouest au nord-est, sur une étendue de six lieues environ. C'est un bassin oblong, coupé de petites côtes parallèles, et baigné par plusieurs lacs dont les eaux n'ont d'autre écoulement que des canaux souterrains qu'on nomme, en patois, *imbouchaux*. Dans cette région froide et sauvage, le froment ne croît presque pas ; l'orge et l'avoine elles-mêmes prospèrent peu ; le cerisier et le pommier sont les seuls arbres à fruits cultivables. Vers la fin du dix-huitième siècle, la disette y fut telle, que les enfants broutaient les herbes des champs. Peu de temps après, une autre calamité frappa le pays : les forêts y furent entièrement détruites par un incendie.

A quelque chose malheur est bon : la population, faute de mieux, se tourna du côté de l'industrie. Les jeunes gens apprirent divers métiers. On se mit à fabriquer des couteaux, des rasoirs, des fusils, à tailler le grenat, les rubis et les marcassites du Jura. Partout aujourd'hui, dans cette vallée, fonctionnent l'enclume et le marteau, et il n'est pas un filet d'eau qui ne serve à faire mouvoir quelque roue. Puis il y a les produits agricoles, la vente des fromages, le rendement des charbonnières, car les forêts ont eu le temps de repousser, et l'utilisation du bois pour la construction de futailles, de cuves, de meubles, que l'on exporte à l'étranger. Aussi l'aisance générale a-t-elle permis de substituer aux antiques cabanes de confortables habitations, où déjà la mode et les raffinements de la vie moderne se sont introduits. Ajoutez la coutume de l'émigration, conséquence forcée de l'accroissement rapide de population. Beaucoup de jeunes gens vont chercher fortune dans la plaine. A Genève, à Morges, à Lausanne, à Vevey, bien des familles qui ont une situation dans la banque, le commerce ou les professions libérales, doivent leur origine à quelque *compagnon* descendu de ces districts jurassiens. Les travailleurs les plus prisés de la Suisse romande, ceux qui sont réputés les plus aptes aux ouvrages de finesse et de précision, viennent, dit-on, de la vallée de Joux.

Une cime de 1700 mètres de haut se dresse à l'extrémité sud du pays : c'est la Dôle. Vue des environs de Genève, elle apparaît comme une excroissance poussée sur la première ligne du Jura. Formée, ainsi que le Salève qui lui fait vis-à-vis à l'entrée de la Sa-

voie, de grandes assises d'un roc calcaire aux reflets blanchâtres, cette montagne est pour nous, voyageurs arrivés des gorges du nord, le dernier *signal* ou observatoire d'où il nous est donné de ressaisir d'un coup d'œil tout ce monde alpestre que nous venons de parcourir.

Regardons plutôt : depuis le Dauphiné jusqu'au Saint-Gothard, plus de cent lieues de pays se déroulent devant nous : à gauche les sommités jurassiennes ; plus loin, à l'est-sud-est, les grandes crêtes valaisanes et bernoises ; en deçà, immédiatement sous nos yeux, la coupe étincelante du Léman. Sur ses bords, où ondoient de moites vapeurs, nous revoyons ces beaux vignobles vaudois le long desquels, vous vous en souvenez, nous avons commencé notre tour de Suisse ; nous revoyons les aulnes qui tendent au-dessus des ruisseaux leur dais de feuillage humide et luisant ; nous revoyons les franges de bruyères et de genévriers qui descendent jusqu'aux sables de la rive ; Yvon et Rolle s'avancent dans les flots ; partout de l'azur, au ciel et sur l'onde ; tandis que là-bas, à plus de vingt lieues, se dresse, régissant l'immense scène, le rigide Mont-Blanc, ce roi des grandes Alpes.

FIN